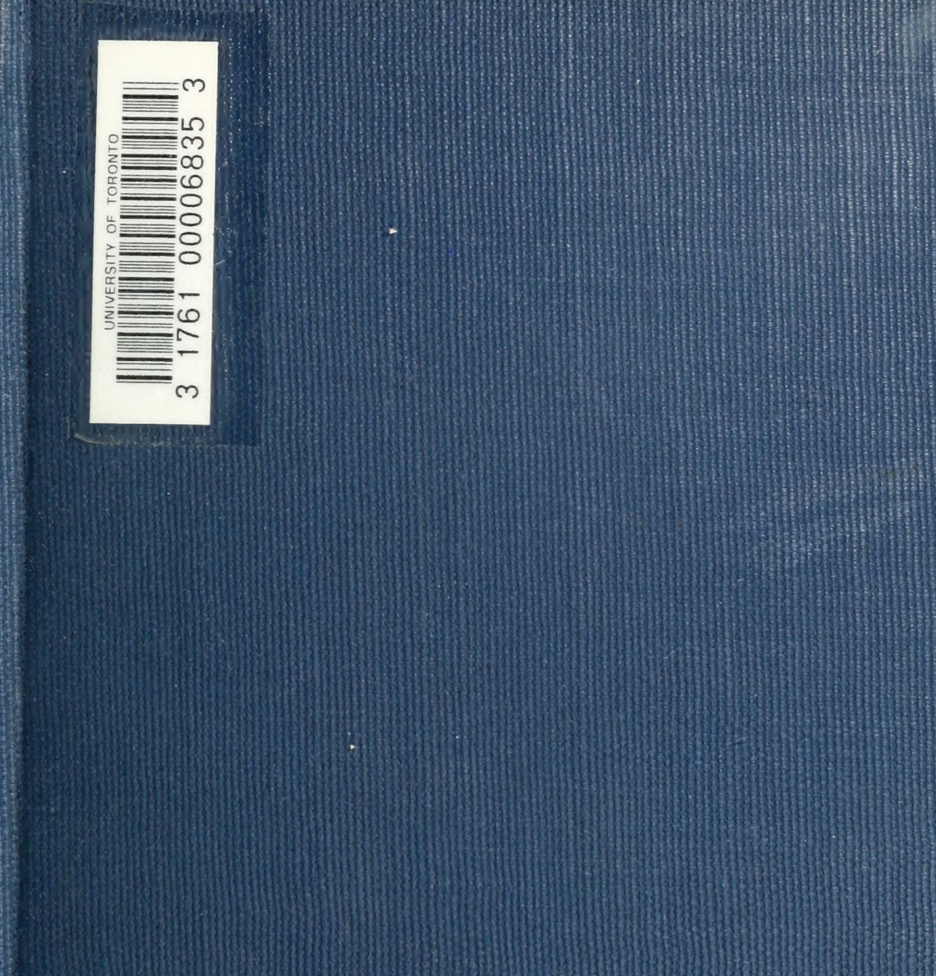

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00006835 3

CHEFS-D'ŒUVRE

DE LA

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

37

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LA FONTAINE

THÉATRE



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LA FONTAINE

NOUVELLE ÉDITION

Très-soigneusement revue sur les textes originaux

AVEC UN

TRAVAIL DE CRITIQUE ET D'ÉRUDITION

APERÇUS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

VIE DE L'AUTEUR, NOTES ET COMMENTAIRES, BIBLIOGRAPHIE, ETC

PAR

M. LOUIS MOLAND

TOME CINQUIÈME





PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

—

M DCCC LXXXV

INTRODUCTION.

Lorsqu'on présente à des lecteurs qui n'ont pas beaucoup de littérature un fort volume contenant le Théâtre de La Fontaine, presque toujours ils manifestent de l'étonnement. La plupart avouent franchement qu'ils ne se doutaient pas que La Fontaine eût produit un aussi grand nombre d'œuvres dramatiques. Celles-ci restent effacées par les Fables et par les Contes. Elles n'ont pas une valeur égale à celle des Fables et des Contes. Elles ne forment qu'un ensemble de tentatives diverses, quelques-unes très-intéressantes sans doute, mais qui n'ont pas un développement suivi et qui n'aboutissent point à une création d'ordre supérieur.

Ce qui, dans l'art théâtral, séduisit d'abord La Fontaine, ce fut l'opéra. Il est évident que le spectacle, la musique, les danses, les bergers, les bergères, tout ce poétique appareil exerça une certaine fascination sur son esprit, quoiqu'il en ait parlé d'un ton assez dégagé :

> Des machines d'abord le surprenant spectacle
> Éblouit le bourgeois, etc.[1]

Il se montra plus irrité qu'on ne s'y serait attendu de sa part, lorsque Lulli renonça à la malheureuse *Daphné*, et il fit contre

1. Épitre à M. de Niert, 1677.

le musicien infidèle la pièce de vers où il a répandu le plus d'amertume. Il n'en persista pas moins dans ses essais de pastorales ou de tragédies lyriques, et il aboutit à l'*Astrée*, qui, soit par la faute du poëte, soit par celle du musicien, subit un échec décisif.

Il s'essaya dans la tragédie. Il composa laborieusement deux actes d'un *Achille*, et il s'arrêta. Il donna une preuve de son jugement en ne s'obstinant pas dans un genre de composition pour lequel la nature ne l'avait pas formé.

La comédie lui réussit mieux. *Le Florentin, la Coupe enchantée* ont figuré assez heureusement sur la scène, et sont restés au répertoire. Mais ces pièces n'ont même pas fait à La Fontaine le renom d'auteur dramatique qu'elles auraient pu lui mériter. C'est qu'en effet il n'en a pas la possession incontestée. Il n'en est pas l'auteur certain. Une ombre demeure entre elles et lui. Et c'est cette question de paternité qu'il nous faut discuter en premier lieu.

Le Théâtre de La Fontaine est formé de deux parties : l'une, qui lui appartient authentiquement, qu'il a publiée lui-même ; l'autre, qui lui est attribuée par conjecture ; et, circonstance assez remarquable, la partie qui lui appartient authentiquement n'a pas eu, à peu d'exceptions près, les honneurs de la représentation publique, tandis que la partie qui lui est seulement attribuée a de son vivant paru sur la scène.

La partie authentique de son Théâtre se compose des pièces suivantes : une traduction de *l'Eunuque* de Térence ; *les Rieurs du Beau-Richard*, ballet : *Clymène*, comédie ; *Daphné*, opéra ; *Galatée*, fragment d'opéra ; *Astrée*, tragédie lyrique ou opéra ; *Achille*, fragment de tragédie. De toutes ces pièces, il n'y a qu'*Astrée*, mise en musique par Colasse, qui ait été représentée à Paris, sur la scène de l'Académie royale de musique.

La petite farce *les Rieurs du Beau-Richard* avait fait le sujet d'un divertissement de société, à Château-Thierry, dans la jeunesse de l'auteur

La partie de ce Théâtre dont il n'est que présumé l'auteur ou l'un des auteurs comprend : *Ragotin,* comédie ; *le Florentin,* comédie ; *la Coupe enchantée,* comédie ; *Je vous prends sans vert,* comédie, et *le Veau perdu,* dont on n'a que le titre et une courte analyse d'après Grandval. Toutes ces pièces ont été représentées sur le théâtre des Comédiens du roi, de l'année 1684 à l'année 1693.

Les deux premières sont inscrites sur le registre de La Grange[1] sous le nom de Champmeslé, l'un des comédiens de la troupe royale, et mari de la grande actrice célébrée par La Fontaine et par Boileau. Les deux suivantes, *la Coupe enchantée* et *Je vous prends sans vert,* ont été recueillies dans les *Œuvres de Monsieur de Champmeslé,* publiées par la Compagnie des libraires en 1735 et 1742. J.-B. Rousseau, dans une lettre à l'abbé d'Olivet, et dans la préface du *Florentin* publié par lui à Amsterdam en 1735, assure que cette pièce, ainsi que *Je vous prends sans vert,* n'est pas de La Fontaine, mais de Champmeslé. Enfin les frères Parfait, dans leur *Histoire du théâtre françois,* après avoir inscrit ces différentes pièces au nom de La Fontaine, reviennent sur leur première assertion en disant (t. XIV, p. 527) : « Des personnes dignes de foi, qui ont connu Champmeslé, nous ont assuré que cet acteur avoit eu beaucoup de part aux pièces suivantes : *le Florentin, la Coupe enchantée, le Veau perdu, Je vous prends sans vert,* quoique ces pièces passent pour être entièrement de La Fontaine. »

Voyons, d'autre part, comment la tradition tendant à établir les droits de La Fontaine s'est formée :

En 1702, sept ans après la mort de La Fontaine, un an après la mort de Champmeslé (décédé le 19 août 1701), Adrian Moetjens, éditeur hollandais, fit paraître à La Haye un volume in-12 intitulé *Pièces de théâtre de Monsieur de La Fontaine.* Ce

1. *Extrait des recettes et des affaires de la comédie* depuis Pasques de l'année 1659 (jusqu'au 1er septembre 1685), appartenant au sieur de La Grange, l'un des comédiens du roi.

volume comprend : *Pénélope, ou le Retour d'Ulysse*, tragédie ; *le Florentin ; Ragotin ; Je vous prends sans vert ;* plus *le Duc de Montmouth*, tragédie, par M. de Vaernewyck. La première pièce, *Pénélope*, était notoirement de l'abbé Genest, qui la fit réimprimer l'année suivante, en se plaignant du tort que lui avait fait le libraire de Hollande.

Restaient au compte de La Fontaine, *le Florentin, Ragotin* et *Je vous prends sans vert*. On s'est demandé sur quoi était fondée la désignation ainsi faite de La Fontaine comme auteur de ces comédies. Plus d'un critique était disposé à la contester absolument. Mais un témoignage irrécusable n'a point permis cette négation résolue, et force a été d'admettre qu'il y avait quelque chose de vrai dans le bruit dont l'éditeur hollandais s'était fait l'écho.

On connaît les démêlés de Furetière, l'auteur du *Dictionnaire universel*, avec ses confrères de l'Académie française. On sait les violents factums qu'il dirigea contre ceux-ci, au nombre desquels était La Fontaine, en réponse aux poursuites dont il avait été l'objet. La deuxième de ces pièces est intitulée « Second factum pour messire Antoine Furetière, abbé de Chalivoy, appelant tant comme de juges incompétents qu'autrement, d'une prétendue sentence rendue au bureau de l'Académie françoise, le... janvier 1685. » Ce factum n'est pas, comme on l'a dit souvent, daté du mois de janvier 1685 ; c'est la sentence qui avait été rendue à cette époque ; il fut rédigé dans les semaines qui suivirent, mis en circulation au courant de cette année 1685, et publié à Amsterdam, chez Henry Desbordes, avec la date de 1686. On y lit ces lignes :

« Jean de La Fontaine n'a pas été plus heureux que Boyer et que Le Clerc : quand il a voulu mettre quelque pièce sur le théâtre, les comédiens n'en ont pas osé faire une seconde représentation de peur d'être lapidés. Il a aspiré jusqu'à faire un opéra, et il s'est plaint, dans un conte du *Florentin*, que le sieur Lulli l'avoit enquinaudé ; mais cet effort n'a servi qu'à donner au sieur Quinault le plaisir de voir qu'il y avoit

en France un auteur qui lui étoit inférieur en capacité. »

Il s'ensuit de là qu'une pièce au moins de La Fontaine avait déjà été mise à la scène. Or cette pièce, on la chercherait en vain parmi celles qui lui appartiennent authentiquement. *Astrée* ne fut représentée qu'en 1691, et l'opéra dont parle Furetière est *Daphné*, que Lulli refusa, et qui ne fut jamais représentée. Il faut donc qu'il soit question d'une des pièces que la tradition attribue au poëte, et dont il aurait alors été l'auteur reconnu. A cette époque, il n'y avait que deux de ces pièces qui eussent été jouées : *Ragotin, ou le Roman comique*, représenté le 21 avril 1684, et *le Florentin*, représenté le 23 juillet 1685. Il est probable qu'il s'agit de *Ragotin*, car le factum en réponse à la sentence de janvier devait être écrit en juillet, et, s'il ne l'eût été qu'à cette époque, il y aurait eu dans la phrase quelque tour indiquant que cet événement d'une pièce de La Fontaine mise sur le théâtre avait lieu au moment même où parlait le pamphlétaire. Toutefois l'argument n'est pas rigoureux, et, puisque le factum n'a de date certaine que celle de 1686, il reste quelque liberté d'appliquer ce qu'il dit à *Ragotin* ou au *Florentin*, si l'on se refuse absolument à reconnaître l'esprit de La Fontaine dans le premier de ces ouvrages.

Quant à ce que dit Furetière de la chute complète de la pièce à laquelle il fait allusion, cela n'est exact ni de *Ragotin* ni du *Florentin*. *Ragotin* eut seul, comme grande pièce, huit représentations, du 21 avril au 5 mai, et deux autres dans le mois de juillet. C'était alors, pour une œuvre de théâtre, une fortune médiocre, sans doute, mais ordinaire, ni brillante ni pitoyable. *Le Florentin*, accompagnant chaque fois une grande tragédie, eut treize représentations, du 23 juillet au 20 août; succès équivalent à celui de *Ragotin*.

Furetière fait une sorte de rétractation ironique dans son troisième factum, ainsi intitulé : « Troisième factum servant d'apologie aux deux précédents, pour Mre Antoine Furetière, abbé de Chalivoy, appelant d'une sentence rendue au siége

de la police du Châtelet de Paris, le 24 décembre 1686. » Ce factum fut publié à Amsterdam, chez Henry Desbordes, sous la date de 1688. Il avait été composé en 1687, et il n'y avait encore, des pièces attribuées à La Fontaine, que *Ragotin* et *le Florentin* qui eussent paru sur la scène. Furetière se borne à dire : « Tout ce que M. de La Fontaine peut souhaiter que je réforme en l'article qui le regarde, c'est d'avoir dit que sa pièce n'a été jouée qu'une seule fois, car j'ai appris depuis qu'il y en avoit eu deux représentations ; mais ce n'est qu'une erreur de calcul contre laquelle on peut toujours revenir. » Il n'y a là qu'une nouvelle raillerie que l'auteur ajoute à sa première accusation, sans se soucier de la vérité, sans viser surtout à l'exactitude.

On n'en est pas moins obligé de conclure que La Fontaine était notoirement l'auteur d'une de ces deux pièces, *Ragotin* ou *le Florentin,* quoiqu'elles eussent été données sous le nom de Champmeslé. On ne s'arrête point à cette dernière objection, parce que Champmeslé, selon l'observation de Beauchamps, pouvait fort bien prêter son nom à un écrivain qui n'aurait pas voulu être mis sur l'affiche, et qu'il eût rendu ce service à La Fontaine d'autant plus volontiers que le poëte était à cette époque-là familier chez lui, ainsi qu'on le voit par la dédicace du conte de *Belphégor* (1682) à la célèbre comédienne dont Champmeslé était le mari. La mention faite sur le registre de La Grange n'a donc pas, dans la question, toute l'autorité qu'on serait tenté de lui reconnaître au premier abord, et nous insisterons sur ce point important un peu plus que ne l'ont fait nos devanciers. Nous relevons sur le registre de La Grange quatre pièces données sous le nom de Champmeslé, et qui n'ont pas été recueillies dans ses œuvres : 1° *la Bassette,* représentée le vendredi 31 mai 1680. Elle est attribuée généralement à Jean de La Chapelle[1] ; 2° *les Carrosses d'Orléans,* représentée le 9 août 1680. Celle-ci est incontestablement de

1. Voyez Maupoint et de Léris.

La Chapelle ; elle a été publiée par lui, avec une préface où il s'attache à justifier l'emploi de la prose dans les pièces de théâtre[1]. Elle se trouve dans les œuvres de cet auteur et figure sous son nom dans les répertoires du Théâtre-Français. Il n'y a aucun doute possible. Elle est pourtant inscrite sur le registre de La Grange à la date du 9 août 1680, avec cette mention : « Petite pièce nouvelle de M. de Champmeslé. » Il est clair que La Chapelle, après avoir fait mettre la pièce sous le nom du comédien, s'en reconnut l'auteur lorsqu'elle eut réussi ; 3° *les Joueurs*, pièce représentée le 5 février 1683. Léris la mentionne simplement comme une œuvre anonyme ; 4° *le Divorce*, représenté le 6 septembre 1683. Quelle est cette pièce qui devance de quatre années celle que Regnard donna sous le même titre, aux Italiens, le 17 mars 1688 ? Beauchamps se borne à l'inscrire à sa date. Les autres annalistes la négligent. Il est évident que, pour celle-ci comme pour la précédente, il arriva le contraire de ce qui était arrivé aux *Carrosses d'Orléans*. La pièce jouée sous le nom de Champmeslé n'ayant pas réussi, les auteurs véritables gardèrent l'incognito, sans que la responsabilité du prête-nom soit pourtant restée engagée.

D'autres comédiens de ce temps, Montfleury, Hauteroche, de Villiers, Poisson, La Thuillerie, Baron, Dancourt, ont fait de même.

Ces observations démontrent suffisamment que la mention de La Grange, si formelle qu'elle paraisse, laisse la discussion ouverte.

Malgré la mention faite sur le registre de La Grange, ni *Ragotin* ni *le Florentin* n'ont été recueillis dans les œuvres de Champmeslé, non plus que les pièces dont nous venons de relever les titres et que personne n'a jamais songé à lui attribuer.

Nous ferons encore une remarque. Dans les *Œuvres de*

1. A Paris, chez Jean Ribou, 1681, in-12.

Champmeslé publiées en 1735 et en 1742, il y a une comédie en cinq actes intitulée *le Parisien*. Cette pièce avait été représentée le samedi 7 février 1682; elle est inscrite par La Grange, sur son registre, avec cette mention : « Comédie nouvelle de MM. Champmeslé et La Chapelle. » Le poëte tragique et le comédien étaient de moitié dans la composition de cette pièce, qui fut bien accueillie et qu'on joua longtemps. Que voyons-nous dans *Ragotin*, joué deux ans après, le 21 avril 1684? Le quatrième acte (scènes II à XI) est une parodie piquante de la tragédie de La Chapelle, *Cléopâtre*, représentée en 1681 avec un succès considérable. Citons seulement ces vers, qui attaquent tout le théâtre de l'écrivain qui avait pris la place de Racine :

La triste tragédie,
Pour plaire maintenant en farce travestie,
Des jolis quolibets et des propos bouffons
Préfère l'agrément à ses graves leçons :
Elle va ramasser dans les ruisseaux des halles
Les bons mots des courtauds, les pointes triviales
Dont au bout du Pont-Neuf, au son du tambourin.
Monté sur deux tréteaux, l'illustre Tabarin
Amusoit autrefois et la nymphe et le gonze
De la Cour de miracle et du Cheval de bronze.

Le comédien eût-il si vivement pris à partie son collaborateur? L'eût-il osé même, car on sait que Jean de La Chapelle était un personnage considérable, receveur général des finances de la Rochelle, secrétaire des commandements de François-Louis de Bourbon et de Louis-Armand de Bourbon, princes de Conti? De la part de La Fontaine, on comprend cette satire. On peut même supposer, entre l'auteur tragique et le poëte des fables et des contes, une de ces piques qui devaient naître facilement entre les littérateurs qui fréquentaient la maison de Champmeslé. Il est vrai que, d'autre part, le style de *Ragotin* semble bien différent du style de La Fontaine, que l'esprit en est aussi peu attique que possible, et que le comédien serait pour ces cinq actes burlesques un auteur beaucoup

plus convenable que le poëte. Mais il est précisément curieux de constater que l'œuvre contre laquelle on se sent porté à une plus vive résistance est celle qui se présente à nous avec un ensemble de présomptions auxquelles il est difficile de ne pas céder. Il s'ensuit qu'on n'est guère tenté de se montrer exigeant pour les autres comédies qui sont plus dignes du talent de leur auteur supposé.

Ajoutons que les pièces recueillies dans les Œuvres de Champmeslé et qu'il semble avoir composées seul, *Crispin chevalier* par exemple, sont encore beaucoup plus faibles, et écrites d'un style beaucoup moins supportable.

Si l'éditeur Adrian Moetjens a été exactement renseigné en ce qui concerne *Ragotin* ou *le Florentin* (car nous ne nous décidons pas à supprimer définitivement l'alternative), on peut conclure que ses indications relatives aux trois comédies qu'il a publiées ne sont pas sans valeur.

Parmi ces trois comédies ne figure point *la Coupe enchantée*, une autre pièce parue sous le nom de Champmeslé. Comme elle a été faite de deux contes de La Fontaine, et du vivant de celui-ci (1688), on conjecture qu'il n'y est pas resté étranger. Il en est de même de cette pièce du *Veau perdu,* qu'on ne retrouve pas. Puisque La Fontaine a eu part à des œuvres comiques jouées sous le nom de cet acteur complaisant, il est difficile de ne pas l'associer à des pièces qui ne sont que ses propres contes que ce même acteur a arrangés pour la scène.

Il est vrai que *la Coupe enchantée* et *Je vous prends sans vert,* à la différence de *Ragotin* et du *Florentin,* ont été compris dans les *Œuvres de Champmeslé*. L'argument n'a rien de décisif. Nous avons dit que *le Parisien* y figure aussi sans que la collaboration de La Chapelle y soit indiquée. *Delie*, grande pastorale en cinq actes, qui est en tête du recueil, est indubitablement de de Visé. Il n'est donc pas besoin de fortes présomptions pour balancer l'autorité des éditeurs de 1735.

Les présomptions plus ou moins fortes que nous venons de faire valoir sont corroborées par la tradition du XVIIIe siècle. Les

historiens et les annalistes du théâtre français pendant cette période, Maupoint (*Bibliothèque des théâtres*, 1733), de Beauchamps (*Recherches sur les théâtres de France*, 1735), les frères Parfait (*Histoire du théâtre françois*, 1748, t. XII), le chevalier de Mouhy (*Abrégé de l'histoire du théâtre françois*, 1752 et 1780), de Léris (*Dictionnaire portatif, historique et littéraire des théâtres*, 1763), le duc de La Vallière (*Bibliothèque du théâtre françois*, 1768), plusieurs répertoires imprimés de la Comédie française (1752 1775), les auteurs des *Muses françoises* (1764), des *Anecdotes dramatiques* (1775), beaucoup d'autres que nous pourrions citer, s'accordent à attribuer à La Fontaine les cinq comédies dont nous venons de parler.

Le prudent d'Olivet, dans les *Œuvres diverses de La Fontaine* qu'il édita en 1729, admit *le Florentin* et *Je vous prends sans vert*. Il est vrai qu'il les publia l'un et l'autre avec cette restriction : *Pièce attribuée à M. de La Fontaine.*

Il est passé en usage de comprendre dans les éditions des œuvres complètes de La Fontaine, non-seulement *le Florentin* et *Je vous prends sans vert,* mais aussi *Ragotin* et *la Coupe enchantée.* Walkenaer, pour concilier les prétentions posthumes des deux auteurs, adoptant la transaction indiquée déjà par les frères Parfait dans les lignes que nous avons citées plus haut, a supposé la collaboration de La Fontaine et de Champmeslé. Il a publié ces pièces en les désignant au faux titre comme faites en commun par ces deux écrivains. On résout ainsi la difficulté; mais, en réalité, on s'aventure plus dans l'inconnu qu'il n'est permis. Ce n'est pas que la collaboration soit un fait exceptionnel au XVIIe siècle. Elle y était sans doute moins fréquente, moins florissante qu'elle ne l'est devenue de nos jours; on en trouve cependant bien des exemples. Le plus connu est celui de Molière, de P. Corneille et de Quinault s'associant pour composer la tragi-comédie de *Psyché.*

En voici d'autres cas, relevés sur le registre de La Grange : « Vendredi, 24 mai 1675 : *Iphigénie*, pièce nouvelle de MM. Le Clerc et Coras. — Dimanche, 17 novembre 1675 :

l'Inconnu, pièce nouvelle de MM. de l'Isle et de Visé. — Mardi, 13 mars 1685 : *l'Usurier*, comédie nouvelle de MM. de Visé et Corneille. »

Un des plus grand succès qu'on eût vus, au théâtre, *la Devineresse, ou Madame Jobin* (1679), dont nous avons eu l'occasion de parler dans un précédent volume[1], était l'œuvre de Thomas Corneille et de Visé. Les mêmes auteurs avaient précédemment donné ensemble la tragi-comédie de *Circé* (17 mars 1675), qui avait réussi avec éclat.

Nous en avons tout à l'heure cité un autre cas : celui de Champmeslé et de La Chapelle, ayant eu part tous deux au *Parisien*, comédie qui est restée sous le nom de Champmeslé. Il est, par conséquent, très-possible, très-probable que les choses se sont passées de même entre Champmeslé et La Fontaine. Toutefois on ne peut l'affirmer comme un fait positif, et Walkenaer s'est trop avancé en inscrivant les deux noms au titre de ces pièces ; il va plus loin, à tout considérer, que les précédents éditeurs, qui les ont publiées sous l'un ou sous l'autre de ces noms. Il donne l'idée d'un travail qui suppose les droits des auteurs définis. Si la possession est douteuse, à plus forte raison le comment de la possession.

En résumé, il faut se contenter de dire que ces quatre comédies sont attribuées soit à Champmeslé, soit à La Fontaine. Champmeslé a les titres les plus anciens ; mais ils sont contestables. On ne peut donner une entière exclusion à La Fontaine, et, du moment où l'on est obligé de l'admettre quelque part, il devient difficile de ne pas l'introduire partout. C'est pourquoi les quatres pièces en question ont droit de figurer dans les œuvres complètes de La Fontaine ; et si l'on retrouve *le Veau perdu*, on devra l'y insérer aussi. La collaboration est douteuse comme le reste, mais c'est une conjecture plausible qui sert à expliquer bien des choses. Lorsqu'on découvre, dans ces pièces, une jolie scène, une

1. Tome II, p. 71.

pensée fine et délicate, un heureux tour d'expression, on en rend grâces à La Fontaine. Partout où l'on aperçoit quelque passage d'une trivialité choquante, des traits de mauvais goût, des incorrections de style, on s'en prend à Champmeslé. C'est un moyen commode de ne rien perdre de ce qui peut accroître l'admiration pour le poëte, sans être obligé de faire aucune injure à sa mémoire.

D'autre part, il y a dans ces pièces une entente de la scène qui décèle un homme du métier. Même dans *Ragotin*, on remarque un art et une expérience que La Fontaine ne devait guère posséder : l'action est menée lestement ; aucun embarras n'est visible, malgré les difficultés réelles ; les péripéties burlesques se succèdent avec rapidité jusqu'au dénoûment, qui se fait bien et tout d'un coup. *Le Florentin* est conçu spécialement pour le théâtre ; il ne peut plaire qu'au théâtre, et il y produit beaucoup d'effet : la preuve en est que ce petit acte a tenté les plus illustres actrices. *La Coupe enchantée* et *Je vous prends sans vert* ne sont pas non plus des pièces mal faites ; une main experte a noué ces nœuds, et il n'est guère vraisemblable que ce soit la main de La Fontaine.

Nous en arrivons donc aux mêmes conclusions que le savant Walkenaer, mais nous n'osons pas inscrire ce qui, après tout, reste conjectural au frontispice des pièces dont il s'agit et faire ainsi pénétrer jusque dans le texte les opinions du commentateur.

Après avoir traité les questions relatives à ce théâtre en général, nous allons passer en revue la série des pièces qui le composent. Nous retrouverons, du reste, au courant de cet examen, quelques remarques qui confirmeront les idées que nous venons d'exposer.

I.

L'EUNUQUE

Eunuchus, *l'Eunuque*, est la cinquième pièce de Térence. Elle fut représentée aux jeux Mégalésiens, cinq ans après l'*Andrienne*, l'an de Rome 593, 160 ans avant Jésus-Christ. Nous supposons la comédie du poëte latin connue de nos lecteurs.

L'imitation en vers de cette comédie latine est la première œuvre que La Fontaine fit imprimer. La Fontaine suit assez fidèlement son modèle, il ne s'en est écarté que sur un point : il n'y a point de viol dans l'imitation de La Fontaine. Chérée se contente de prendre un baiser sur la main de Pamphile.

Une traduction faite de nos jours, celle de M. Michel Carré, représentée au théâtre de l'Odéon, le 19 avril 1845, atténuait de même l'audacieuse entreprise du fougueux adolescent. Mais La Fontaine a compris que, du moment où l'aventure est maintenue en des bornes décentes, elle n'a plus besoin de se passer en récit; elle peut et doit être transportée sur la scène. En effet, l'attaque galante de Chérée et la défense coquette de Pamphile ont lieu sous nos yeux, elles ouvrent le quatrième acte. M. Michel Carré, dans sa traduction, a conservé, au contraire, la forme narrative; et, comme il ne s'agit que d'un baiser ravi, on a peine à s'expliquer ensuite les pleurs et le désespoir de Pamphile, la colère de Pythias et de Thaïs, quand elles découvrent l'outrage fait à la jeune esclave. La Fontaine a diminué ce tapage en même temps qu'il ôtait à l'acte qui en est la cause toute sa gravité. Il est certain que le ressort employé par le comique latin blesserait, comme dit La Harpe, toutes les convenances du théâtre moderne, et que les imitateurs ont bien fait d'y renoncer[1]; mais, d'autre part, la pièce en

1. Conf. aussi *le Muet*, de Brucys, qui n'est qu'une imitation de l'*Eunuque*.

est fort refroidie, et le sujet perd par cette retenue ce qu'il avait de plus piquant.

L'Eunuque de La Fontaine n'a jamais été représenté. L'édition originale in-4°, publiée par Augustin Courbé, fut achevée d'être imprimée le 17 août 1654. C'est le texte de cette édition que nous reproduisons. Nous relevons les variantes de l'édition des *Œuvres diverses* de 1729. L'auteur de cette édition des *Œuvres diverses*, parmi lesquelles figure *l'Eunuque*, passe pour avoir eu entre les mains des manuscrits de La Fontaine.

II.

LES RIEURS DU BEAU-RICHARD

BALLET.

Cette petite pièce a été publiée pour la première fois en 1827; elle avait été retrouvée par M. de Monmerqué dans des papiers de Tallemant des Réaux, provenant de la bibliothèque Trudaine et achetés en 1825 par M. de Monmerqué chez le libraire Bluet[1].

Walkenaer, le premier éditeur, a donné sur cette pièce des explications; on ne saurait mieux faire que de les reproduire :

« Un pauvre savetier de la ville de Château-Thierry, dont la femme était jolie, avait acheté à crédit un demi-muid de blé, et avait donné en payement un billet à terme. L'échéance arrivée, le vendeur du blé pressa le savetier de le payer, et en même temps il chercha à cajoler la femme de son débiteur : celle-ci en avertit son mari, qui lui dit de donner rendez-vous au galant, et de tout lui promettre, à condition que le billet lui serait rendu; puis de tousser, mais de tousser fort, au

1. Voyez les *Historiettes de Tallemant des Réaux*, 2e édition, par M. de Monmerqué. Notice bibliographique, t. I, p. 66.

moment critique. Tout fut exécuté ponctuellement comme le savetier l'avait prescrit. Au signal convenu, il sortit de la cachette où il se trouvait; le vendeur du blé, troublé dans l'exécution de son projet, fut forcé de dissimuler et n'osa plus réclamer le payement d'une créance dont il avait fait la remise, et dont il avait livré le titre par des motifs qu'il ne voulait pas divulguer. Ce fut le savetier qui se vanta du stratagème qui lui avait si bien réussi.

« La chose parut si plaisante à La Fontaine qu'il composa sur ce sujet une espèce de ballet en vers, accompagné de chant, de danses et de lazzi, et qu'il le joua avec ses jeunes amis pour réjouir la société de Château-Thierry. Il ne s'en tint pas là, et depuis il inséra, dans le premier recueil de contes qu'il publia quelques années après, la narration de cette aventure[1]. Quant à la pièce, il la rangea parmi les compositions de sa jeunesse qu'il avait condamnées à l'oubli; elle s'est retrouvée dans les papiers de ce Tallemant des Réaux, frère de l'abbé Tallemant, académicien, beau-frère de Rambouillet de La Sablière, dont la femme fut l'amie et la protectrice de La Fontaine.

« Une note qui est de la main de Tallemant des Réaux nous apprend que la petite pièce des *Rieurs du Beau-Richard*, qui se trouve dans ces manuscrits, est de La Fontaine. Cette preuve seule suffirait pour nous assurer qu'elle est l'ouvrage de notre poëte, puisque Tallemant des Réaux était intimement lié avec lui, et qu'il est même le seul qui dans son journal manuscrit, intitulé *Historiettes*, nous ait transmis des anecdotes sur sa jeunesse; mais d'autres preuves confirment encore celle-là. En effet, parmi les acteurs qui sont désignés comme s'étant prêtés à jouer cette petite farce sont des parents ou des amis de La Fontaine, qui ont été mentionnés dans ses lettres déjà publiées. C'est un M. de Bressay, dont le nom de famille était Josse, et qui était cousin de La Fontaine par les

1. Voyez t. III, p. 58.

femmes, ainsi que nous l'apprend une note généalogique sur les Bressay, dressée par Mlle de La Fontaine, arrière-petite-fille du fabuliste, pour établir les droits de La Fontaine à la succession des Bressay, note que nous avons sous les yeux, en ayant pris copie dans les papiers que M. Héricart de Thury nous a communiqués. C'est encore un M. de La Haye, désigné plusieurs fois par La Fontaine comme un des plus aimables habitants de Château-Thierry, et comme honoré de la confiance particulière de la duchesse de Bouillon. C'est enfin un M. de La Barre, qui porte le même nom que le curé qui baptisa La Fontaine : il est bien présumable qu'il était neveu ou parent de cet ecclésiastique[1]. La distribution des rôles prouve aussi jusqu'à quel point La Fontaine et ses jeunes compagnons aimaient les caricatures, puisque Bressay représentait la femme du savetier, et qu'un M. Le Formier était chargé du rôle d'un âne.

« Tallemant des Réaux a encore mis de sa main au titre de la pièce des *Rieurs du Beau-Richard* l'explication suivante : « *Beau-Richard* est un carrefour de Château-Thierry où l'on « se rassemble pour causer. »

« En effet, le carrefour de la ville de Château-Thierry formé par la réunion de la Grande-Rue ou rue d'Angoulême, de la rue du Pont et de la rue du Marché se nomme encore actuellement la place ou le carrefour du *Beau-Richard*. Dans l'emplacement actuel d'une maison d'épicier, qui fait face à la Grande-Rue, existait une chapelle nommée *la Chapelle de Notre-Dame-du-Bourg*, qui fut construite en 1484 par un

1. Les actes relatifs au domaine de la Tructerie ou de la Fontaine-au-Renard, longtemps possédé par la famille de La Fontaine, nous ont appris qu'un Charles de La Haye, écuyer, était prévôt de Château-Thierry en 1585, qu'un Letellier était notaire en la même ville en 1545, et qu'en 1596 Nicolas de La Barre, écuyer, était garde des sceaux de la prévôté de Château-Thierry, ayant succédé à Louis Jannart, écuyer, seigneur de l'Huis, qui l'était en 1595; et il est probable que les acteurs de La Fontaine étaient les fils, neveux ou parents de ces personnages, qu'on doit supposer avoir été trop graves ou trop âgés pour se livrer à ces divertissements. (W.)

Richard-Fier-d'Épée, lequel a déclaré par son testament la volonté d'y être inhumé. Cette chapelle n'a été détruite que pendant la Révolution, en 1790; et tous les vieillards de Château-Thierry attestent que dans leur jeunesse les principaux habitants de cette ville avaient l'habitude de se réunir à diverses heures du jour, mais particulièrement dans les soirées d'été, au carrefour du Beau-Richard, et qu'on s'asseyait sur les marches de la chapelle de Notre-Dame-du-Bourg, pour raconter les aventures de la ville et les nouvelles du temps, ou pour gloser sur les passants. Cet usage a été détruit par la Révolution, mais il a laissé des traces dans le langage ; car, lorsqu'on veut faire entendre qu'on doute de quelque fait, ou qu'une anecdote est hasardée, on dit encore aujourd'hui à Château-Thierry : *C'est une nouvelle du Beau-Richard.*

« Je ne dois pas non plus oublier de faire remarquer que la rue du Marché, qu'on nomme aussi rue du Beau-Richard, est si courte qu'elle est comme la continuation du carrefour de ce nom, parce qu'elle se termine à un autre carrefour qui débouche sur une très-grande place où se tient le marché, et où par conséquent se rassemble tout le peuple de la ville et des environs. »

Cette petite farce, à la manière des farces du XVIe siècle, est une œuvre de jeunesse, sans doute, mais ce n'est pas une œuvre de la première jeunesse, puisqu'en adoptant la date de 1659, qui résulte d'un passage du texte, La Fontaine avait alors trente-huit ans.

III.

CLYMÈNE.

Cette pièce aurait été composée (un des premiers vers permet de le supposer) avant 1661. Elle fait allusion à quelque aventure amoureuse de la jeunesse de La Fontaine,

qui nous avertit que la beauté qu'il chante n'est point une beauté parisienne :

La province, il est vrai, fut toujours son séjour.

C'est une pièce curieuse et remarquable en bien des points. Elle contient des détails intéressants, des traits où le génie de La Fontaine est bien empreint, de très-beaux vers. Nous voulons transcrire ici l'appréciation de M. de Banville[1] :

« Apollon s'ennuie sur le Parnasse, dans la verdoyante vallée de Phocide, où la fontaine Castalie murmure son chant de cristal, et pour se distraire il veut entendre une histoire d'amour racontée en beaux vers ; mais, par le plus adorable et le plus excessif raffinement d'esprit, il veut que chacune des neuf muses lui dise à son tour ce même conte : Clio tenant à la main son clairon hardi, Melpomène armée du poignard, Thalie au brodequin d'or, Uranie couronnée d'étoiles, Erato possédée du démon lyrique, et toutes leurs sœurs, chacune selon l'habitude de son génie, et Terpsichore elle-même arrêtera le vol de ses petits pieds bondissants pour se mêler à ce tournoi du bien dire et aux jeux de cette divine cour d'amour. Recommencer neuf fois le même récit ! Est-il possible d'imaginer un problème littéraire plus audacieux, plus effroyable à résoudre ? Et quel autre que La Fontaine eût osé le rêver ? Il est tout entier dans une pareille conception ; et je sais plus d'un grand poëte qui, après lui, l'a mesurée en frémissant, et qui a senti son cœur faiblir devant la tâche démesurée. Eh bien, ce chef-d'œuvre accompli avec un bonheur et une science dignes de l'entreprise, ce rare diamant aux facettes étincelantes, c'est... *Clymène*, une comédie reléguée, inconnue, oubliée dans les œuvres diverses du

1. Dans la notice qui fait partie du recueil des *Poëtes français*, publié sous la direction de M. E. Crépet. Paris, Gide, 1861, t. II, p. 669.

fabuliste, *Clymène* où se trouve ce vers digne des temps héroïques :

> Portez-en quelque chose à l'oreille des dieux.

Comédie, écrit La Fontaine, et *Clymène* est en effet une comédie, mais de celles qui sont faites pour être jouées devant un parterre de princes et de poëtes, dans un décor de verdure fleurie, avec une rampe de lucioles et d'étoiles autour de laquelle voltige le chœur aérien des fées dans les blancs rayons de lune. O la ravissante surprise de voir Thalie et Melpomène en personne devenir des comédiennes, contrefaisant celle-ci Clymène et celle-là Acanthe sur le tréteau élevé en plein Parnasse, à deux pas de l'Hippocrène ; Melpomène et Thalie se mettant du rouge parfumé d'ambroisie, et interrogeant d'un pied impatient quelque souffleur divin, Silène peut-être, ou le dieu Pan, caché dans une boîte de rocher! Pour moi, je ne me sens pas de joie quand le terrible dieu de Claros prie Clio de chanter à son tour l'héroïne Clymène en une ballade à la manière de Marot :

> Montez jusqu'à Marot et point par-delà lui,
> Même son tour suffit...

Il suffit en effet, et plût aux dieux que nous pussions monter jusqu'à lui! Au temps où La Fontaine créait ces enchantements, pour lesquels Louis XIV ne prêta pas les bosquets et les eaux jaillissantes de Versailles, les mots de fantaisie et de poëte fantaisiste n'étaient pas inventés :

> Diversité, c'est ma devise,

se bornait à dire le poëte magicien.

Voyez combien on aurait tort de ne pas comprendre dans les œuvres d'un poëte ce qui semble aujourd'hui peu digne de lui. Voltaire et l'abbé Geoffroy, s'accordant sur ce point, jugeaient *Clymène* parfaitement insipide. Ils s'étonnaient l'un et l'autre qu'on l'eût insérée dans les œuvres du poëte. Le premier repro-

chait à l'abbé d'Olivet de « faire une collection de tout ce qui pouvait diminuer la gloire de La Fontaine[1] ». Le second adressait le même reproche aux éditeurs de son temps. Mais le goût change. Ce qui n'était pour Voltaire qu'une « guenille », et pour Geoffroy qu'une « pauvreté », devient plus tard un chef-d'œuvre de poésie. Combien était plus sage un contemporain de Geoffroy, M. Boissonade, lorsqu'il disait : « Je suis de ceux qui aiment à ne rien perdre, pour qui tout ce qu'ont écrit les hommes célèbres est précieux et digne d'être conservé. » Ces lignes sont devenues le mot d'ordre de tous les auteurs d'éditions modernes.

Nous suivons, dans notre réimpression, le texte de l'édition originale de 1671 : « *Contes et nouvelles en vers* de M. de La Fontaine. Troisiesme partie. A Paris, chez Claude Barbin, au Palais, sur le perron de la Sainte-Chapelle. Avec privilège du roy. » *Climène* (c'est ainsi que ce mot y est écrit) est la dernière pièce du recueil.

IV.

BALLET SUR LA PAIX.

La lettre de Grosley, dont nous reproduisons un extrait, a été imprimée dans le *Journal encyclopédique et universel*, année 1777, t. II, p. 124-130. M. P. Lacroix a donné cet extrait dans les *Nouvelles Œuvres inédites de J. de La Fontaine*, 1868, in-8°, p. 145-148. Walkenaer avait déjà publié, dans le t. VI de son édition, le morceau détaché du ballet et attribué à La Fontaine :

Telles étoient jadis ces illustres bergères...

Il avait reproduit ces vers d'après l'*Almanach littéraire ou Étrennes d'Apollon*, de d'Aquin de Chateaulyon, qui les avait tirés lui-même de la lettre de Grosley.

1. Voyez plus loin la notice sur *Je vous prends sans vert.*

V.

DAPHNÉ.

Cet opéra, demandé à La Fontaine par J.-B. Lulli, fut composé en 1679. Peu satisfait de l'ouvrage du poëte, le musicien l'abandonna sans mot dire et adopta la *Proserpine* de Quinault, qui fut jouée à Saint-Germain, au lieu et place de la malheureuse *Daphné*, le 3 février 1680. Mme de Thianges avait en vain sollicité à la cour pour qu'on jouât aussi la pastorale de La Fontaine ; Lulli déclara au roi que cette pastorale ne valait rien, et on y renonça entièrement. La Fontaine, irrité, fit contre lui la satire intitulée *le Florentin*.

Le Florentin
Montre à la fin
Ce qu'il sait faire ;
Il ressemble à ces loups qu'on nourrit, et fait bien,
Car un loup doit toujours garder son caractère,
Comme un mouton garde le sien...

L'opéra de *Daphné* ne fut jamais représenté. Il fut publié en 1682 à la suite du poëme du *Quinquina*.

VI.

FRAGMENT DE GALATÉE.

Ce fragment parut dans le même recueil que le poëme du *Quinquina* et *Daphné*, en 1682. On remarquera l'avis qui le précède et que nous reproduisons ci-après, p. 220.

« Peut-être est-il fâcheux, dit Walkenaer, que La Fontaine n'ait pas terminé cette petite pièce : les deux actes qui nous en restent promettaient quelque chose de mieux que *Daphné*. Elle commence par une chanson charmante qui fut

mise en musique par Lambert; et Matthieu Marais, qui écrivait plus de vingt ans après, dit que, de son temps, cette chanson se trouvait dans la bouche de tout le monde. »

VII.

RAGOTIN.

Ragotin est la première en date des pièces qui n'appartiennent pas authentiquement à La Fontaine; nous avons dit que c'est de toutes ces pièces celle où il a les droits les plus probables. Si l'on hésite, c'est à cause du style de cet ouvrage, où le talent de La Fontaine n'est guère reconnaissable.

Les troupes de l'hôtel de Bourgogne et de l'hôtel de Guénégaud avaient été réunies depuis 1680; les Comédiens français jouaient alors sur le théâtre de l'hôtel de Guénégaud[1]. La compagnie, pendant l'année 1684, se composait des artistes suivants :

ACTEURS :	ACTRICES :
MM. BARON.	Mlles CHAMPMESLÉ.
CHAMPMESLÉ.	BEAUVAL.
POISSON.	LECOMTE.
LA THUILLERIE.	DENNEBAUT.
BRÉCOURT.	RAISIN.
RAISIN L'AINÉ.	BARON.
RAISIN JEUNE.	GUÉRIN.
DEVILLIERS.	DE BRIE.
LECOMTE.	DUPIN.
BEAUVAL.	POISSON.
LAGRANGE.	LAGRANGE.
GUÉRIN.	
DAUVILLIERS.	
ROSIMONT.	
DU CROISY.	
VERNEUIL.	
HUBERT.	

1. Voyez *Œuvres complètes de Molière*, t. VII, p. 410

En parcourant les procès-verbaux des assemblées des Comédiens, récemment mis en ordre aux archives du Théâtre-Français, nous lisons à la date du lundi 17 janvier 1684 la mention suivante :

« On a résolu d'entendre la lecture d'une comédie nouvelle, proposée par M. de Champmeslé, lundy prochain 24 janvier. »

Sans aucun doute, il s'agit ici de *Ragotin, ou le Roman comique*, et l'on remarquera que la comédie nouvelle est seulement *proposée* par M. de Champmeslé. Ces termes n'ont rien d'affirmatif en ce qui concerne l'auteur de la pièce. Le 28 février, nous lisons : « On a résolu de faire une répétition de la comédie nouvelle du *Roman comique*, le lundy 6 mars. »

Et le lundi 13 mars, nous lisons : « L'on repassera la pièce de *Ragotin* (le titre était enfin fixé) tous les jours jusqu'à la fin de l'année (c'est-à-dire de l'année théâtrale), à l'exception des jours marqués ou pour une lecture ou pour quelque compte. »

La première représentation eut lieu le 21 avril, au simple, c'est-à-dire qu'on n'avait pas jugé à propos de doubler le prix de certaines places, comme on le faisait quand une pièce nouvelle excitait une assez vive curiosité. Voici, du reste, le tableau des recettes et des frais de cette première représentation, reproduit d'après le grand registre de la Comédie française :

Théâtre, cent billets à 3 livres.	300[l]	
Premières loges, quarante-deux billets. . . .	126	
Une loge pour M. le prince de la Roche-sur-Yon.	33	
Secondes loges, cent saize billets.	174	
Troisièmes loges.	40	
Parterre, quatre cent quatre-vingt-deux billets.	361	10[s]
Reçu en tout.	1,034[l]	10[s]

Frais ordinaires.	59[l]	2
Pensions, loyers, jetons.	45	
Chandelle.	2	
Frais extraordinaires pour limonade et vin. . .	1	13
A Mme Caverot pour ce qu'elle a fourni. . . .	3	8
Défalque.		6
Parts d'auteur sur 18, chacune de 48[l] 10[s], sont ensemble[1].	97	
Vingt-deux parts et un quart. Part, 34[l] 10[s]. .	767	12
Resté aux mains de M. Lecomte.	25	14
Loge due.	34	
Total.	1,034[l]	10[s]

Ragotin eut dix représentations, dont voici le tableau d'après le registre de La Grange :

Vendredi.	21 avril,	*Ragotin*[2], à 15 sous[3]. . .		1,034[l]	10[s]
Dimanche	23 —	—	. . . .	614	
Mardi.. .	25 —	—	. . . .	653	15
Samedi. .	29 —	—	. . . .	459	10
Dimanche	30 —	—	. . . .	398	5
Lundi.. .	1er mai	—	. . . .	345	15
Mercredi.	3 —	—	. . . .	333	5
Vendredi.	7 juillet	—	. . . .	205	10
Vendredi.	14 —	—	. . . .	358	
Dimanche	16 —	—	. . . .	355	5

Ces recettes sont moyennes. Quand on parcourt le registre tenu par La Grange à cette époque, on constate que la Comédie française n'en fait guère habituellement de plus fortes.

Ragotin a toujours été apprécié sévèrement par la critique. M. Boissonade, dans son article du *Journal de l'Empire*, dit sans ménagements : « La Fontaine a mis en mauvais vers la prose originale de Scarron, et l'a complétement gâtée... La Fontaine a voulu accumuler sur son principal personnage

1. Cet article semble indiquer qu'il y a deux parts d'auteur, et par conséquent deux auteurs.

2. En marge : « pièce nouvelle de M. de Champmeslé. »

3. C'est-à-dire qu'on avait laissé le parterre à 15 sous au lieu de le porter à 30 sous. (Voyez *Œuvres complètes de Molière*, t. II, p. 3.)

toutes les disgrâces et tous les ridicules : il a cru rendre le rôle plus plaisant ; mais il est trop chargé, et, au lieu d'amuser et d'exciter le rire, il fatigue et ennuie. A mon sens, *Ragotin* est une comédie détestable. M. Geoffroy écrivait : « L'on peut « juger qu'un homme tel que La Fontaine aura su tirer parti « du roman de Scarron, qu'on nomme *comique* à si juste titre, « car il y a peu d'ouvrages aussi plaisants[1]. » Je puis me tromper, mais je pense que quand M. Geoffroy aura lu le *Ragotin* de La Fontaine il s'étonnera de voir ce grand poète si fort au-dessous, non-seulement de lui-même, mais de Scarron. Peut-être aussi trouvera-t-il que les scènes si plaisantes du *Roman comique* ne peuvent guère être transportées sur le théâtre. Au moins La Fontaine pouvait-il, même dans un sujet mal choisi, avoir un meilleur style. »

Le jugement est rigoureux. Quelque critique nouveau en appellera-t-il un jour ? Il est certain que *Ragotin* n'est qu'une farce assez grossière et rimée à la diable. Est-elle aussi dépourvue de gaieté que le prétend l'Ω du *Journal de l'Empire ?* Il faudrait, pour s'en rendre compte, la voir interprétée par quelques acteurs drolatiques, en temps de carnaval. Il ne serait pas impossible que les disgrâces de Ragotin ne missent l'auditoire en belle humeur.

On peut toujours dire à la décharge de l'auteur ou des auteurs que *Ragotin* n'était nullement destiné à la postérité. La preuve en est dans cette parodie d'une pièce récente qui occupe le quatrième acte. Ces sortes de plaisanteries n'ont de sel qu'aussi longtemps que l'œuvre qu'elles raillent demeure présente à la mémoire des assistants. *Ragotin* était destiné à vivre les quelques jours qu'il vécut au théâtre ; le nom de La Fontaine, planant sur la pièce, lui a donné une immortalité qu'elle n'ambitionnait pas.

1. Geoffroy se trompait sur la signification du mot *comique ;* le *Roman comique* n'est que le roman des comédiens.

VIII.

LE FLORENTIN.

Le Florentin fut représenté le 23 juillet 1685, à la suite de la tragédie de *Cinna*. C'est dire que cette pièce était alors, comme à présent, en un acte, malgré les assertions contraires du duc de La Vallière et du chevalier de Mouhy. Les recettes et les dépenses sont relevées comme il suit sur le grand registre de la Comédie française :

Théâtre, vingt-quatre billets.	72 l	
Premières loges, vingt billets.	60	
Secondes loges, soixante-douze billets.	108	
Troisièmes loges, huit billets.	8	
Parterre, deux cent trente-cinq billets. . . .	176	5
En tout.	424 l	5 s

Frais ordinaires.	59 l	
Pensions, loyers et jetons.	60	
Chandelle des acteurs.	1	12 s
Frais extraordinaires	3	6
Part d'auteur.	17	
Défalque.		1
Sur 23 parts et demie douze livres font. . . .	282	
Resté ès mains de Mme Caverot..	1	5
Dépenses.	424 l	5 s

Voici le tableau de la première série des représentations :

Lundi. . . 23 juillet,	*Cinna* et le *Florentin*[1], 1re fois.	424 l	5 s
Mercredi. 25 —	*Arminius*[2] et *le Florentin*.	880	
Vendredi. 27 —	*Phèdre* et — .	600	15

1. En marge sur le registre de La Grange : « Pièce nouvelle de M. de Champmeslé. »

2. Tragédie de Campistron.

Dimanche.	29 juillet	*Ariane*[1] et *le Florentin*. .	862	10
Mardi. . .	31 —	*Venceslas* et — . .	559	15
Jeudi. . .	2 août	*Les Horaces* et — . .	682	5
Lundi. . .	6 —	*Andronic*[2] et — . .	548	15
Mercredi. .	8 —	*Bellerophon*[3] et — . .	410	
Vendredi. .	10 —	*Phèdre* et — . .	935	15
Dimanche.	12 —	*Stilicon*[4] et — . .	567	
Jeudi. . .	16 —	*Stilicon* et — . .	586	10
Samedi. .	18 —	*Stilicon* et — . .	222	
Lundi. . .	20 —	*Héraclius* et — . .	203	10

En outre, le samedi 4 août, on a été représenter devant le roi, à Marly, *le Notaire obligeant*, de Dancourt, et *le Florentin*.

Repris le 6 janvier 1686, *le Florentin* resta au courant du répertoire. Il est au nombre des pièces en un acte que le public accueille avec le plus de plaisir, quand le rôle d'Hortense est joué par une actrice capable d'en faire ressortir tout l'esprit et la finesse. C'est à quoi paraît avoir merveilleusement réussi Mlle Raisin, qui joua ce rôle dans l'origine. Cette actrice avait alors vingt-trois ans : elle était grande, bien faite, pleine de grâces naturelles ; ses yeux étaient charmants ; elle avait la bouche un peu grande ; mais ce défaut était compensé par des dents parfaites et d'une admirable blancheur. Elle était fille de Pitel de Longchamps, acteur de province, et parut très-jeune sur le théâtre. A l'âge de quinze ans elle passa à Londres avec son père et la troupe dont il était entrepreneur : elle brilla beaucoup à la cour d'Angleterre, et attira même l'attention du roi Charles II. Depuis elle fut aimée du dauphin ; et Louis XIV, en 1712, la fit renoncer au théâtre, en lui faisant une pension viagère de dix mille livres. Elle mourut le 30 septembre 1721, par les suites d'une chute, et fut regrettée des pauvres, qu'elle se plaisait à assister.

1 Tragédie de Thomas Corneille.
2 Tragédie de Campistron.
3. Tragédie de Quinault.
4. Tragédie de Thomas Corneille.

Le rôle d'Hortense tenta la célèbre Adrienne Lecouvreur, et ce fut même le dernier qu'elle joua. On peut s'en référer à la lettre XXVI de Mlle Aïssé, datée de mars 1730 : « Le dernier jour qu'elle a joué elle faisoit Jocaste dans l'*Œdipe* de Voltaire. Le rôle est assez fort. Avant de commencer, il lui prit une dyssenterie si forte que, pendant la pièce, elle fut vingt fois à la garde-robe et rendoit le sang pur. Elle faisoit pitié de l'abattement et de la foiblesse dont elle étoit ; et, quoique j'ignorasse son incommodité, je dis deux ou trois fois à Mme de Parabère qu'elle me faisoit grand'pitié. Entre les deux pièces, on nous dit son mal. Ce qui nous surprit, c'est qu'elle reparut à la petite pièce et joua, dans *le Florentin*, un rôle très-long et très-difficile, et dont elle s'acquitta à merveille, et où elle paroissoit se divertir elle-même. On lui sut un gré infini d'avoir continué pour que l'on ne dît pas, comme on l'avoit fait autrefois, qu'elle avoit été empoisonnée. La pauvre créature s'en alla chez elle, et quatre jours après, à une heure après-midi, elle mourut, lorsqu'on la croyoit hors d'affaire. »

La critique n'en a pas moins traité *le Florentin* avec sévérité. Geoffroy dit notamment (24 avril 1811) : « C'est une des petites pièces qu'on joue le plus souvent, et ce n'est pas assurément à son mérite qu'elle est redevable de cet honneur. Il y a une foule de comédies en un acte beaucoup plus agréables et qu'on ne joue jamais. Une scène très-ingénieuse entre le jaloux et sa pupille, quelques traits dans le rôle de la mère, c'est à cela que se réduit tout le mérite du *Florentin*. Le rôle du jaloux est odieux et atroce : il n'y en a plus de ce genre-là ni à Florence ni dans toute l'Italie. Ce qui a fait la fortune de la pièce, c'est le caprice de quelques actrices à la mode qui se sont piquées de briller dans la scène d'Harpajême avec sa pupille. Dans le nombre il faut placer une illustre tragédienne, Mlle Lecouvreur, qu'on n'auroit pas soupçonnée d'ambitionner la gloire d'une petite amoureuse de comédie. Cette haute et puissante dame, en jouant le rôle d'Hortense, fit beaucoup d'honneur au *Florentin* ; mais cette fantaisie n'a

rien ajouté à sa réputation, et Mlle Lecouvreur n'est connue que par le rang distingué qu'elle occupe parmi les grandes actrices tragiques. »

On peut prendre mieux les choses, et dire que si de grandes artistes ont montré un goût singulier pour cette pièce, c'est qu'elle offre des qualités peu communes et que le théâtre fait surtout ressortir. Toute la petite comédie est dans une scène, celle d'Harpajême et d'Hortense, et l'on doit convenir qu'il en est peu de plus jolies et de mieux faites. Nous allons voir tout à l'heure que c'était l'opinion de J.-B. Rousseau. C'est aussi celle de La Harpe[1].

Le style en est préférable à celui de *Ragotin*. Il est plus soigné ; on ne saurait en conclure toutefois que les deux pièces soient d'une main différente. On pourrait y signaler des traits de versification qui ont beaucoup d'analogie. Ainsi, nous lisons dans *Ragotin* :

> Je la vis l'autre jour aiguiser une dague :
> Elle a pu dans son sein, en faisant zague, zague...

et dans *le Florentin* :

> Alors tout à mon aise, ayant en main ma dague,
> Je vous la plongerai dans son sein, zague, zague.

Le Florentin fut publié pour la première fois dans le recueil d'Adrian Moetjens : *Pièces de théâtre de Monsieur de La Fontaine*, La Haye, 1702. Il fut réimprimé dans les *Œuvres diverses* de 1729. Il fut enfin réédité dans un recueil publié à Amsterdam en 1734, intitulé *Pièces dramatiques choisies et restituées, par M. ****, Amsterdam, F. Changuion, 1734, in-12. Ce recueil, attribué à J.-B. Rousseau, comprend *le Cid ; Don Japhet*, de Scarron; *Marianne*, de Tristan ; et *le Florentin*. En tête du *Florentin*, l'éditeur a mis l'avertissement suivant :

« La petite comédie du *Florentin* a toujours passé pour un chef-d'œuvre ; et, à dire vrai, nous n'en avons aucune qui

1. Voyez *Cours de littérature*, t. IX, p. 157.

puisse lui être préférée ni pour l'invention ni pour l'agrément du style. La scène des confidences surtout est peut-être ce que nous avons de plus ingénieux et de plus comique sur notre théâtre. Cependant, malgré tout le mérite qu'elle s'y est acquis, il ne s'en voit point qui ait été jusqu'ici aussi maltraitée sur le papier par les altérations, les fautes de langue, les omissions et les barbarismes que l'ignorance des éditeurs y a laissé glisser presque d'un bout à l'autre. Il est de l'intérêt du public qu'un ouvrage pour lequel il a témoigné tant d'estime paroisse enfin sous ses véritables traits ; et celui de la vérité demande aussi qu'on restitue au même ouvrage son véritable père, qui n'a jamais été autre que le mari de cette célèbre actrice dont le fameux Despréaux fait une mention si honorable dans son épître à M. Racine, et que l'inimitable La Fontaine n'a pas moins illustrée dans les beaux vers qu'il lui adresse au commencement de sa nouvelle de *Belphégor*.»

Ainsi qu'on le voit par ces dernières lignes, cet éditeur de 1734, qui est très-probablement J.-B. Rousseau, croyait que *le Florentin* était l'œuvre de Champmeslé.

Le texte du *Florentin* tel qu'il est établi dans ce recueil offre sans doute des améliorations ; mais on n'a pas de peine à reconnaître que quelques-unes sont des corrections de l'éditeur et portent la marque de son temps. Il efface, par exemple, une expression vieillie. L'édition de 1702 porte :

> Mon âge et mon expérience
> Doivent dans votre esprit inspirer ma science.

L'éditeur de 1734 met :

> Vous peuvent sur ce point garantir ma science.

Au lieu de :

> Employez les secrets de l'art et la nature,

il met :

> Employez les secrets de l'art, de la nature,

pour se conformer à une règle qui prévalait dans la langue.

Il met :

> Nous cherchions les moyens de le fuir pour toujours,

au lieu de :

> Nous cherchions les moyens de le fuir toujours,

parce qu'en 1734 il n'était plus possible de compter *fuir* pour deux syllabes, comme le faisaient Malherbe et Maynard [1].

Il met *suivante,* au lieu de *servante,* qui ne paraissait plus assez noble, etc.

On voit, du reste, par l'examen du recueil, que J.-B. Rousseau prenait de singulières libertés à l'égard des pièces qu'il reproduisait. Dans *le Cid,* il supprime le rôle de l'infante et ajoute quatre vers de sa façon. Pour *Mariamne,* il annonce que son travail n'a consisté que « dans le retranchement, la correction ou le supplément de cent cinquante ou cent soixante vers tout au plus ». Il y a aussi dans *le Florentin* plus d'une retouche évidente. C'est ce qui ne permet pas de suivre ce texte. On s'exposerait à faire remonter au temps de La Fontaine telle forme de langage plus moderne d'un demi-siècle. Nous reproduisons donc le premier texte, celui de l'édition de 1702 ; nous donnons les variantes des éditions de 1729 et de 1734. Cependant, lorsque l'auteur de cette dernière édition, qui paraît avoir eu sous les yeux une copie plus correcte, nous fournit le moyen de corriger des fautes d'impression, nous n'hésitons pas à le faire en signalant en notes ces corrections typographiques. Le respect de la faute d'impression ne doit pas être poussé à l'excès, surtout lorsqu'on n'a point affaire à une édition originale ayant passé sous les yeux de l'auteur, mais à une édition posthume faite à l'étranger.

1. Ainsi, dans l'ode pour le roi allant châtier la rébellion des Rochelois, Malherbe dit :

> Et ce lâche voisin qu'ils sont allés querir,
> Misérable qu'il est, se condamne lui-même
> A fuir ou mourir.

IX.

LA COUPE ENCHANTÉE.

Le sujet et l'intrigue de cette comédie sont tirés de deux contes de La Fontaine : *les Oies de frère Philippe* et *la Coupe enchantée*. Voyez les notices sur ces deux contes.

Les annalistes du théâtre au XVIIIe siècle répètent tous l'un après l'autre : « L'éducation que M. G..., architecte, voulut donner à sa fille, en la tenant enfermée et privée de la connoissance des hommes, fournit le sujet de cette petite comédie. » Ils oublient *les Oies de frère Philippe* et la nouvelle de Boccace d'où ce conte est lui-même tiré, et qui rend fort inutile l'intervention de M. G...

La Coupe enchantée fut représentée pour la première fois le 16 juillet 1688, à la suite de la tragédie de *Cléopâtre*, celle-là même qui est parodiée dans *Ragotin*. Voici les noms des artistes qui jouaient, tant dans la grande pièce que dans la petite :

ACTEURS :	ACTRICES :
MM. BARON.	MMlles BEAUVAL.
CHAMPMESLÉ.	CHAMPMESLÉ.
LECOMTE.	DESHAYES.
RAISIN L'AINÉ.	POISSON.
DAUVILLIERS.	DURIEUX.
BEAUVAL.	DANCOURT.
DUPERRIER.	
LAGRANGE.	
ROSELIS.	
DEVILLIERS.	
DESMARES.	
LA THORILLIÈRE.	

La Thorillière, fils du contemporain de Molière, remplissait le rôle du jeune Lélie, de *la Coupe enchantée*.

Les recettes et les dépenses du premier jour sont relevées comme il suit sur le grand registre de la Comédie française :

Trente et un billets à 3l	93l	
Cinquante-sept billets à 30s	85	10s
Vingt-trois billets à 20s	23	
Trois cent cinquante-huit billets à 15s	268	10
En tout	470l	

Frais ordinaires	59l	17s
Pensions, loyers et jetons	66	
Plus pour l'établissement	66	
Feu et chandelle	2	5
Menus frais	1	7
Autres		15
Défalque		4
Part d'auteur et supplément	20	12
Demi-part	1	7-6
Parts, 11 liv.	253	
	471l	8s
Dû payé	1	8
Preuve	470l	

La Coupe enchantée eut vingt-trois représentations dans sa nouveauté. Voici le tableau de cette première série de représentations :

Vendredi 16 juillet 1688, *Cléopâtre* et *la Coupe enchantée*, 1re fois	470l	
18 juillet, *Cléopâtre* et *la Coupe enchantée*	845	10
20 — *Bajazet* et —	488	10
22 — *Andronic* et —	585	15
24 — *les Horaces* et —	697	5
26 — *OEdipe* et —	294	
28 — *le Cid* et —	622	11
30 — *Géta* et —	540	5
Dimanche 1er août, *Géta* et —	624	15
3 août, *Cinna* et —	313	17
5 — *Régulus* et —	526	10
7 — *Régulus* et —	460	
9 — *Mithridate* et —	573	13
11 — *Phèdre* et —	731	15

13 août,	*Britannicus* et *la Coupe enchantée*		. .	341	15
16 —	*Phèdre* et	—	. .	525	10
20 —	*Alcibiade* et	—	. .	623	5
22 —	*Alcibiade* et	—	. .	1,048	
24 —	*Iphigénie* et	—	. .	887	
26 —	*Venceslas* et	—	. .	520	5
28 —	*la Mort de Pompée* et	—	. .	416	10
30 —	*le Misanthrope* et	—	. .	416	15
1er septembre,	*Pénélope* et	—	. .	208	15

La Coupe enchantée fut reprise le 23 octobre de la même année à la suite des *Amants magnifiques*, avec une recette de 370^{l} 15^{s}. Elle resta au répertoire.

Le nom de l'auteur d'une pièce nouvelle n'est pas habituellement désigné sur le grand registre, et, comme le registre de Lagrange ne va que jusqu'au 1er septembre 1685, nous n'avons cette fois aucune indication formelle. Toutefois, dans les procès-verbaux des assemblées des Comédiens, à la date du lundi 26 janvier 1693, nous lisons : « M. de Champmeslé a disposé (c'est le terme alors en usage pour signifier distribué) le rôle de Josselin dans *la Coupe enchantée* à M. de la Thorillière, et donné le rôle de M. de la Thorillière à Mlle de Villiers, qui le jouera en homme. » Champmeslé semble exercer ici des droits n'appartenant qu'à l'auteur.

La Coupe enchantée fut publiée sans nom d'auteur en 1710. Elle fut recueillie en 1735 dans les *Œuvres de Monsieur de Champmeslé*. Le texte que nous reproduisons est celui de 1710. Nous donnons les varaintes des *Œuvres de Champmeslé* et des éditions modernes.

X.

LE VEAU PERDU.

L'extrait de l'*Histoire du théâtre françois*, que nous reproduisons sous ce titre, fait connaître une pièce attribuée

soit à La Fontaine, soit à Champmeslé, et qu'on ne retrouve plus. Cette pièce en un acte est, sur le grand registre de la Comédie française, par une exception assez rare, désignée comme l'œuvre de Champmeslé.

Maupoint, dans la *Bibliothèque des théâtres* (1733), dit : « *Le Veau perdu*, petite comédie de M. de La Fontaine, donnée sous le nom de Chammelée (*sic*) en 1686 (au lieu de 1689). » Beauchamps répète cette assertion. De même Léris, en rectifiant la date de la représentation.

La première représentation eut lieu le 22 août 1689. Voici l'extrait du grand registre pour les recettes et les dépenses :

LUNDI 22 AOUT 1689.

Venceslas et *le Veau perdu*, 1re fois, de M. de Champmeslé.
S. A. S. Mgr le prince doit deux loges.

Soixante-douze billets à 3 livres.	216l	
Quatre-vingt-dix-huit billets à 30 sols.	147	
Neuf billets à 20 sols..	9	
Trois cent cinquante-quatre billets à 15 sols. .	265	10s
Total	637l	10

Frais ordinaires.	60l	14s
Pensions, loyers et jetons	66	
Feu et chandelle des acteurs.	1	17
Frais extraordinaires de la petite pièce nouvelle .	1	
Retiré pour l'établissement.	66	
Défalque		1
Chandelle pour les aisles du théâtre.	2	15
Chandelle pour les escaliers.		14
Payé le dû d'hier et d'avant-hier	9	
Part d'auteur et supplément	29	6
Part dix-sept livres 10 sols.	402	10
	639l	17
Reste dû	2	7
Preuve	637l	10s

Le Veau perdu eut six représentations :

Lundi.. . .	22 août 1689,	*Venceslas* et *le Veau perdu*.	637 l	10 s
Mercredi. .	24 —	*Cinna* et — . .	757	
Vendredi. .	26 —	*Ariane* et — . .	388	10
Dimanche .	28 —	*Venceslas* et — . .	923	15
Mardi.. . .	30 —	*les Horaces* et — . .	353	15
Jeudi. . . .	1er sept.	*Iphigénie* et — . .	612	10

Il en aurait eu davantage sans l'accident qui arriva à La Thorillière, chargé du rôle du jeune paysan : il se blessa à une jambe et fut obligé de garder quelque temps la chambre. On reprit *le Veau perdu* le 8 avril de l'année suivante, et il eut encore sept représentations; la dernière le 20 avril suivant, après *Andromaque*. La mort dè la dauphine causa une nouvelle interruption. On reprit cette pièce le 6 mai suivant, et on la donna pour la dernière fois, avec part d'auteur, le 8 du même mois, après *Pénélope*. Elle resta ensuite quelque temps au courant du répertoire, et fut jouée pour la dernière fois le samedi 20 avril 1697.

« Le gentillâtre, dit Walkenaer, était joué par Le Comte, acteur médiocre, mais estimé de sa troupe, dont il fut le trésorier, qui avait débuté au Théâtre-Français en 1680, et qui, après avoir obtenu sa retraite en 1704, mourut le 8 janvier 1707. La femme du gentillâtre était représentée par Mlle Durieux, actrice bien faite et assez jolie : elle se nommait Anne Petit et était la sœur aînée de Mlle Raisin. Elle fut reçue en 1685 : elle mourut en janvier 1737, après avoir poussé sa carrière jusqu'à l'âge de quatre-vingt-six ans. La servante fut jouée par Mlle Beauval, une des plus célèbres actrices de la troupe de Molière, et qui jouait si admirablement bien le rôle de Nicole dans le *Bourgeois gentilhomme*. Son nom était Jeanne Olivier Bourguignon. Elle avait été abandonnée aussitôt après sa naissance : une blanchisseuse la trouva et l'éleva par charité. Mlle Beauval savait à peine lire : elle était assez grande, bien faite, mais point jolie ; sa voix était un peu aigre, et sur la fin de sa carrière théâtrale elle devint enrouée ; mais elle

avait de l'esprit et de la vivacité, et elle a joué pendant trente-quatre ans avec succès. Elle avait un caractère difficile, et c'est elle que Regnard a voulu peindre dans le prologue des *Folies amoureuses*. Ricato, le fermier du gentillâtre, était joué par Desmares, et le jeune paysan innocent par La Thorillière, fils et père d'acteur, qui débuta en 1684 et mourut le 18 septembre 1731. »

XI.

ASTRÉE.

Représenté le 28 novembre 1691, cet opéra, dont la musique était de Colasse, eut peu de succès. Il eut six représentations.

Pascal Colasse était élève de Lulli et son gendre. Il était né à Paris en 1639; il mourut à Versailles en 1709.

La Fontaine avait été précédé, dans le choix de ce sujet pour le théâtre, par un sieur de Rayssiguier, qui a publié une pièce intitulée *Tragi-comédie pastorale, où les amours d'Astrée et de Céladon sont mêlées à celles de Diane, de Silvandre et de Pâris, avec les inconstances d'Hilas*, 1632, in-12. Cette pièce curieuse, dont La Fontaine paraît avoir ignoré l'existence, est en cinq actes et en vers alexandrins.

La Harpe a inséré dans son *Cours de littérature* une anecdote ridicule qui ne pourrait s'appliquer qu'à l'*Astrée*, si elle avait le moindre fondement : « On joua cet opéra sur le théâtre de Paris, dit-il; l'auteur était dans une loge. On n'avait pas encore exécuté la première scène que le voilà pris d'un long bâillement qui n'en finit plus. Bientôt il n'y peut plus tenir, et sort à la fin du premier acte. Il va dans un café qu'il avait coutume de fréquenter, se met dans un coin : apparemment l'influence de l'opéra le poursuivait encore, car la première chose qu'il fait, c'est de s'endormir. Arrive un homme de sa connaissance, qui, fort surpris de le voir là, le réveille : « Eh ! monsieur de La Fontaine, que faites-vous donc ici?

et par quel hasard n'êtes-vous pas à votre opéra? — Oh! j'y ai été. J'ai vu le premier acte; mais il m'a si fort ennuyé, qu'il ne m'a pas été possible d'en voir davantage. En vérité, j'admire la patience des Parisiens[1]. » Ce conte est tiré d'une mauvaise compilation de Fravenol, intitulée *Histoire de l'opéra en France*.

Rien de moins vraisemblable. Comme nous l'avons dit au début de cette introduction, La Fontaine paraît avoir eu un goût prononcé pour ce genre de compositions. Il eût tenu beaucoup au succès d'*Astrée*, et d'autant plus qu'un succès l'eût vengé du mauvais tour que lui avait autrefois joué Lulli. On a la preuve de l'intérêt qu'il y prenait dans une lettre à Mmes d'Hervart, de Viriville et de Gouvernet : « De demeurer tranquille à Bois-le-Vicomte pendant que l'on répétera à Paris mon opéra, c'est ce qu'il ne faut espérer d'aucun auteur, quelque sage qu'il puisse être. » Et, en effet, un poëte ne saurait être indifférent à la fortune de ses œuvres,

Il forme des vœux fort expressifs, dans la même lettre, pour que la musique d'*Astrée* plaise au public :

Oh ! si le dieu du Parnasse
Avoit inspiré Colasse,
Comme l'on dit qu'il a fait,
La chose iroit à souhait.

Ces vœux ne furent pas exaucés; ces espérances ne se réalisèrent pas. *Astrée* attira à La Fontaine beaucoup d'épigrammes. Le mousquetaire Saint-Gilles fit une chanson contre cet ouvrage avant même qu'il eût été mis en musique[2]. Après la représentation, le couplet suivant fut mis en circulation :

On ne peut trop plaindre la peine
De l'infortuné Céladon
Qui, sortant des eaux du Lignon,
Vint se noyer en La Fontaine.

1. *Cours de littérature*, t. IX, p. 164.
2. *Muse mousquetaire*, 1709, in-12, p. 71.

Linière composa une chanson plus grossière, dont voici un couplet :

Reprends Boccace et d'Ouville,
La Fontaine, c'est ton fait :
Crois-tu qu'il te soit facile
D'être modeste et discret?
Si ta muse ne badine,
On verra la libertine
Plus sotte qu'une catin
Qui fait la femme de bien...

L'auteur d'une satire intitulée *les Petits-Maîtres* déclare que *Céladon*, ainsi qu'on nommait communément l'opéra de La Fontaine,

L'a mis pour le théâtre du niveau de P*** (Pradon).

Enfin Le Noble, dans une de ses *Lettres morales sur les fables d'Ésope*, publiées peu de temps après l'opéra d'*Astrée*, s'exprime de la manière suivante sur le compte de notre poëte, qu'il désigne par le nom de Fuentès : « Il faut que Fuentès, qui conte avec tant de vivacité et d'agrément, et qui sur cette matière est un original inimitable, n'aille point se faire siffler dans un avorton d'opéra produit sur le théâtre des diminutifs de Lulli. »

On voit que les contemporains furent sévères. La tragédie lyrique de La Fontaine fut imprimée in-4°, en 1691, par Christophe Ballard. C'est le texte que nous reproduisons. Nous y réintégrons toutefois deux passages qui avaient été supprimés au moyen d'un carton dans cette édition, et qui se retrouvent dans le *Recueil des opéras, des ballets et des plus belles pièces en musique qui ont été représentées depuis dix ou douze ans jusques à présent devant Sa Majesté Très-Chrétienne.* Amsterdam, A. Wolfgang, 1693, t. IV.

Nous avons aussi admis la correction manuscrite faite par La Fontaine (acte III, scène IV) sur l'exemplaire provenant de la bibliothèque du savant Huet, évêque d'Avranches, exemplaire qui appartient actuellement à la Bibliothèque nationale.

La musique de Colasse n'a été ni imprimée ni gravée. La Bibliothèque nationale en possède un exemplaire manuscrit, précédé d'un titre imprimé qui porte l'adresse de Ballard. C'est de la sorte qu'il publiait les partitions qui avaient eu peu de succès.

XII.

JE VOUS PRENDS SANS VERT.

Cette pièce fut représentée pour la première fois, après la comédie du *Misanthrope*, le vendredi 1er mai 1693.

Les recettes et les dépenses sont relevées comme il suit sur le grand registre de la Comédie française :

Cent quatre-vingt-seize billets à 3 livres	588l	
Deux cent soixante et un billets à 30 sols . . .	391	10s
Cent onze billets à 20 sols	111	
Six cent dix-neuf billets à 15 sols.	464	5
Plus reçu de M. Contade pour ce qu'il devoit. .	9	
En tout. . . .	1,563l	15s

Frais journaliers.	14l	15s
Pensions, loyers et jetons	132	
Établissement double	132	
Chandelles ordinaires	11	
Frais extraordinaires pour les danseurs et le clavecin	36	
Chandelles extraordinaires	3	6-6
Feu des acteurs	1	17-6
Cire.	3	
Un feu oublié de Mlle des Hayes	2	6
Deux affiches noires	4	
Mlle Lolotte oubliée (la comtesse d'Escarbagnas).	1	10
Pour le musicien	10	
Pour le garçon tailleur.	1	
Retiré sur les frais de la pièce	300	
Part d'auteur	50	
Part 36 livres 16 sols	846	8
Reste	19	8
Preuve	1,563l	15s

Je vous prends sans vert eut quatorze représentations dans sa nouveauté ; la dernière eut lieu le 25 du même mois de mai, à la suite de la tragédie de Pradon : *Pirame et Thisbé*.

Voici le tableau de ces représentations :

Vendredi 1er mai 1693, *le Misanthrope* et *Je vous prends sans vert*, 1re fois.	1,563l	15s
2 mai, *les Horaces* et *Je vous prends sans vert* .	978	5
4 — *OEdipe* et — . .	983	10
6 — *la Mort de Pompée* et — . .	1,114	5
7 — *les Femmes savantes* et — . .	905	15
9 — *Britannicus* et — . .	581	6
11 — *Mariamne*[1] et — . .	1,124	
13 — *Cinna* et — . .	662	5
14 — *la Mère coquette* et — . .	534	10
16 — *Bérénice* et — . .	323	
18 — *Alcibiade* et — . .	609	
20 — *Nicomède* et — . .	351	5
22 — *Géta* et — . .	208	
25 — *Pirame et Thisbé* et — . .	270	10

Cette petite pièce resta au courant du répertoire jusqu'au dimanche 9 mai 1728.

Le dénoûment est tiré d'un conte intitulé *le Contrat*, qu'on a parfois attribué à La Fontaine[2].

Je vous prends sans vert a été publié sans nom d'auteur par Pierre Ribou, en 1699, in-12. Cette pièce fut réimprimée dans les *Pièces de théâtre de Monsieur de La Fontaine*, La Haye, Adrian Moetjens, 1702, in-12. Elle se trouve dans les *OEuvres diverses* de 1729, où elle est précédée d'un faux titre qui porte : « Comédie attribuée à M. de La Fontaine. » Voltaire, dans la lettre écrite sous le nom de M. de La Visclède à M. le secrétaire perpétuel de l'Académie de Pau, s'exprime ainsi à ce sujet : « Vous me dites que Jean eut grand tort de faire imprimer son opéra, et la comédie intitulée *Je vous prends sans vert*, et la comédie de *Clymène*, etc. ; mais l'abbé d'Olivet

1. De Tristan.
2. Voyez dans l'Appendice aux Contes, t. IV.

eut plus de tort encore de faire une collection de tout ce qui pouvait diminuer la gloire de La Fontaine. La manie des éditeurs ressemble à celle des sacristains : tous rassemblent des guenilles qu'ils veulent faire révérer; mais, de même qu'on ne juge les vrais saints que par leurs bonnes actions, l'on ne juge les hommes à talent que par leurs bons ouvrages. »

Le reproche adressé ici à La Fontaine n'est point mérité en ce qui concerne *Je vous prends sans vert*, puisque la première édition de cette pièce n'eut lieu que quatre ans après sa mort. Quant à l'abbé d'Olivet, qui dirigea la publication de 1729, la postérité est loin de lui reprocher d'avoir mis au jour tout ce qu'il a pu découvrir de La Fontaine.

D'autre part, *Je vous prends sans vert* a été inséré, comme *la Coupe enchantée*, dans les *Œuvres de Monsieur de Champmeslé*, publiées par la Compagnie des libraires en 1735 et en 1742.

XIII.

ACHILLE.

Deux actes de la tragédie d'*Achille* sont écrits tout entiers de la main de La Fontaine. Ce manuscrit fut donné en 1740 à la Bibliothèque du roi, par l'abbé d'Olivet; on lit sur le feuillet de garde :

« Ce volume contient :
« 1° Les deux premiers actes d'*Achille*, tragédie de Jean de La Fontaine, écrits de sa main;
« 2° Les Poésies de François de Maucroix, chanoine de Reims;
« 3° La seconde Philippique de Cicéron, traduite par le même et écrite de sa main ;
« 4° Les quatre Catilinaires de Cicéron, traduites par le même,
« Ce volume a été donné à la Bibliothèque du Roy par M. l'abbé d'Olivet, le 7 octobre 1740.

« Sallier. »

Il est catalogué sous le n° 22,995 du supplément français de la Bibliothèque nationale.

Les auteurs de la *Petite Bibliothèque des théâtres*, en 1785 publièrent les premiers ces deux actes, qui furent ensuite insérés dans les éditions des œuvres complètes de La Fontaine.

Ce manuscrit renferme beaucoup de corrections, beaucoup de vers raturés. L'ensemble intéressant de ce laborieux essai a été pour la première fois reproduit par M. Marty-Laveaux, dans l'édition du théâtre de La Fontaine qu'il a donnée en 1859 ; il dit à ce propos : « En trois endroits, les corrections étaient écrites sur des bandes de papier collées. A ma prière, M. Natalis de Wailly, après s'être assuré que le manuscrit n'aurait nullement à souffrir de cette opération, a bien voulu faire enlever ces bandes, qui ont été montées sur des onglets ; j'ai pu ainsi lire le texte primitif, qui n'avait encore été vu par personne. » Nous profitons, dans l'intérêt de notre texte, des facilités qui ont été accordées à notre prédécesseur.

Nous ne connaissons pas le plan de cette tragédie. Il n'était pas sans doute très-fermement arrêté dans l'esprit de La Fontaine, ainsi qu'on en peut juger par la note suivante, placée en tête du manuscrit : « Peut estre faut-il au 4e acte qu'Ulisse et Phœnix taschent d'obliger Achille à souffrir qu'on donne à Patrocle la sépulture. »

Nous suivons habituellement l'orthographe moderne ; mais, comme il s'agit ici d'un manuscrit autographe, qui offre moins une œuvre littéraire qu'un objet d'observations et d'études, nous faisons une exception à la règle, et reproduisons le texte tel qu'il a été écrit par La Fontaine.

L'ensemble des œuvres que nous venons d'examiner[1], mérite assurément à La Fontaine une place dans l'histoire de

1. Une autre œuvre devrait être jointe à cet ensemble, si nous nous en rapportions au catalogue des autographes et manuscrits de M. G. (Guilbert

notre littérature dramatique. Mais cet ensemble ne donne qu'une idée imparfaite et incomplète de l'influence que le poëte exerça sur le théâtre. Il est sorti du recueil de ses contes un nombre considérable de compositions théâtrales. En se reportant au tableau que nous en avons précédemment donné, on voit combien tout ce recueil des contes s'épanouit au siècle suivant en spectacles, amusements et divertissements de mille sortes, inspire la musique, provoque la comédie, aiguise le vaudeville, enfin alimente l'art qui a été chez nous le plus florissant et qui a donné à notre civilisation sa plus brillante couronne. Et non-seulement presque tous les contes ont été mis plusieurs fois à la scène, mais les fables mêmes se sont transformées et se transforment encore tous les jours en œuvres dramatiques.

La Fontaine est resté aussi présent sur la scène française que nos plus grands génies dramatiques, moins sans doute par ses œuvres propres que par toutes celles qu'il a suggérées, par ces productions sans nombre qui ruissellent, pour ainsi dire, de la veine incomparable du conteur et du poëte.

de Pixérécourt), auteur dramatique, dont la vente a eu lieu en 1840. Une pièce intitulée *le Valet de deux maîtres*, comédie en cinq actes et en vers, est cataloguée sous le n° 495, et l'auteur du catalogue en donne la description suivante :

« Ce manuscrit inédit, composé de 82 pages in-folio sur papier fort, est précédé de la liste des personnages de la pièce, rédigée par M. Éric-Bernard, ancien tragédien de l'Odéon, avec une note signée par lui, laquelle est ainsi conçue : « Cette pièce m'a été donnée par M. le comte de « Saint-Georges, descendant en ligne directe de La Fontaine : elle lui avait « été donnée par Mme la comtesse de Saint-Georges comme un monument « authentique, à Château-Thierry, le 2 janvier 1824. » M. Éric-Bernard, qui l'avait reçu en présent, l'a cru digne de figurer dans la belle collection de M. de Pixérécourt... La mise à prix de cette pièce *inédite* de La Fontaine sera de 600 francs. »

On ne sait en quelles mains cette pièce se trouve à présent. Il est probable que, si elle avait quelque valeur, elle serait sortie depuis longtemps de l'obscurité où elle reste ensevelie.

L'EUNUQUE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

1654

PERSONNAGES.

CHÉRÉE, amant de Pamphile.

PARMENON, esclave et confident de Phédrie.

PAMPHILE, maîtresse de Chérée.

PHÉDRIE, amant de Thaïs.

THAÏS, maîtresse de Phédrie.

THRASON, capitan et rival de Phédrie.

GNATON, parasite et confident de Thrason.

DAMIS, père de Phédrie et de Chérée.

CHRÉMÈS, frère de Pamphile.

PYTHIE, femme de chambre de Thaïs.

DORIS, servante de Thaïs.

DORUS, eunuque.

SIMALION, DONAX, SYRISCE, SANGA, soldats de Thrason.

AVERTISSEMENT.

AU LECTEUR.

Ce n'est ici qu'une médiocre copie d'un excellent original. Peu de personnes ignorent de combien d'agréments est rempli l'Eunuque latin. Le sujet en est simple, comme le prescrivent nos maîtres; il n'est point embarrassé d'incidents confus; il n'est point chargé d'ornements inutiles et détachés; tous les ressorts y remuent la machine, et tous les moyens y acheminent à la fin. Quant au nœud, c'est un des plus beaux et des moins communs de l'antiquité. Cependant il se fait avec une facilité merveilleuse, et n'a pas une seule de ces contraintes que nous voyons ailleurs. La bienséance et la médiocrité, que Plaute ignoroit, s'y rencontrent partout. Le parasite n'y est point goulu par delà la vraisemblance; le soldat n'y est point fanfaron jusqu'à la folie; les expressions y sont pures, les pensées délicates; et pour comble de louange, la nature y instruit tous les personnages, et ne manque jamais de

leur suggérer ce qu'ils ont à faire et à dire. Je n'aurois jamais fait d'examiner toutes les beautés de l'Eunuque : les moins clairvoyants s'en sont aperçus aussi bien que moi : chacun sait que l'ancienne Rome faisoit souvent ses délices de cet ouvrage, qu'il recevoit les applaudissements des honnêtes gens et du peuple, et qu'il passoit alors pour une des plus belles productions de cette Vénus africaine dont tous les gens d'esprit sont amoureux. Aussi Térence s'est-il servi des modèles les plus parfaits que la Grèce ait jamais formés : il avoue être redevable à Ménandre de son sujet, et des caractères du Parasite et du Fanfaron. Je ne le dis point pour rendre cette comédie plus recommandable ; au contraire, je n'oserois nommer deux si grands personnages sans crainte de passer pour profane et pour téméraire d'avoir osé travailler après eux, et manier indiscrètement ce qui a passé par leurs mains. A la vérité, c'est une faute que j'ai commencée ; mais quelques-uns de mes amis me l'ont fait achever : sans eux elle auroit été secrète, et le public n'en auroit rien su. Je ne prétends pas non plus empêcher la censure de mon ouvrage, ni que ces noms illustres de Térence et de Ménandre lui tiennent lieu d'un assez puissant bouclier contre toutes sortes d'atteintes ; nous vivons dans un siècle et dans un pays où l'autorité n'est point respectée : d'ailleurs l'État des belles-lettres est entièrement populaire ; chacun y a droit de suffrage, et le moindre particulier n'y reconnoît pas de plus souverain juge que soi. Je n'ai donc fait cet avertissement que par une espèce de reconnoissance. Térence m'a fourni le sujet, les principaux ornements et les plus beaux traits de cette comédie. Pour les vers et pour la conduite, on y trouveroit beaucoup plus de défauts, sans les corrections de quelques personnes dont le mérite est universellement honoré.

Je tairai leurs noms par respect, bien que ce soit avec quelque sorte de répugnance; au moins m'est-il permis de déclarer que je leur dois la meilleure et la plus saine partie de ce que je ne dois pas à Térence. Quant au reste, peut-être le lecteur en jugera-t-il favorablement : quoi qu'il en soit, j'espérerai toujours davantage de sa bonté que de celle de mes ouvrages.

L'EUNUQUE

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHÉDRIE, PARMENON.

PARMENON.

Hé bien! on vous a dit qu'elle étoit empêchée;
Est-ce là le sujet dont votre âme est touchée?
Peu de chose en amour alarme nos esprits;
Mais il n'est pas besoin d'excuser ce mépris :
Vous n'écoutez que trop un discours qui vous flatte.

PHÉDRIE.

Quoi! je pourrois encor brûler pour cette ingrate
Qui, pour prix de mes vœux, pour fruit de mes travaux,
Me ferme son logis, et l'ouvre à mes rivaux!
Non, non, j'ai trop de cœur pour souffrir cette injure;
Que Thaïs à son tour me presse et me conjure,
Se serve des appas d'un œil toujours vainqueur,
M'ouvre non-seulement son logis, mais son cœur,
J'aimerois mieux mourir qu'y rentrer de ma vie.
D'assez d'autres beautés Athènes est remplie :

De ce pas à Thaïs va le faire savoir,
Et lui dis de ma part...

PARMENON.

Adieu jusqu'au revoir.

PHÉDRIE.

Non, non, dis-lui plutôt adieu pour cent années.

PARMENON.

Peut-être pour cent ans prenez-vous cent journées;
Peut-être pour cent jours prenez-vous cent moments :
Car c'est souvent ainsi que comptent les amants.

PHÉDRIE.

Je saurai désormais compter d'une autre sorte.

PARMENON.

Pour s'éteindre sitôt votre flamme est trop forte.

PHÉDRIE.

Un si juste dépit peut l'éteindre en un jour.

PARMENON.

Plus ce dépit est grand, plus il marque d'amour.
Croyez-moi, j'ai de l'âge et quelque expérience :
Vous l'irez tantôt voir, rempli d'impatience;
L'amour l'emportera sur cet affront reçu;
Et ce puissant dépit, que vous avez conçu,
S'effacera d'abord par la moindre des larmes
Que d'un œil quasi sec, mais d'un œil plein de charmes,
En pressant sa paupière elle fera sortir;
Savante en l'art des pleurs, comme en l'art de mentir.
Et n'accusez que vous si Thaïs en abuse,
Qui, dès le premier mot de pardon et d'excuse,
Lui direz bonnement l'état de votre cœur;
Que bientôt du dépit l'amour s'est fait vainqueur;
Que vous en seriez mort s'il avoit fallu feindre.
Quoi! deux jours sans vous voir! Ah! c'est trop se contraindre.

Je n'en puis plus, Thaïs : vous êtes mon desir,
Mon seul objet, mon tout; loin de vous, quel plaisir?
Cela dit, c'en est fait, votre perte est certaine.
Cette femme aussitôt, fine, adroite et hautaine,
Saura mettre à profit votre peu de vertu,
Et triompher de vous, vous voyant abattu.
Vous n'en pourrez tirer que des promesses vaines,
Point de soulagement ni de fin dans vos peines,
Rien que discours trompeurs, rien que feux inconstants.
C'est pourquoi songez-y tandis qu'il en est temps :
Car, étant rembarqué, prétendre qu'elle agisse
Plus selon la raison que selon son caprice,
C'est fort mal reconnoître et son sexe et l'amour;
Ce ne sont que procès, que querelles d'un jour,
Que trêves d'un moment, ou quelque paix fourrée,
Injure aussitôt faite, aussitôt réparée,
Soupçons sans fondement, enfin rien d'assuré.
Il vaut mieux n'aimer plus, tout bien considéré.

PHEDRIE.

L'amour a ses plaisirs aussi bien que ses peines.

PARMENON.

Appelez-vous ainsi des faveurs incertaines?
Et, si près de l'affront qui vous vient d'arriver,
Faites-vous cas d'un bien qu'on ne peut conserver?

PHÉDRIE.

Si Thaïs dans sa flamme eût eu de la constance,
J'eusse estimé ce bien plus encor qu'on ne pense;
Et, bornant mes désirs dans sa possession,
J'aurois jusqu'à l'hymen porté ma passion.

PARMENON.

Vous, épouser Thaïs! Une femme inconnue,
Sans amis, sans parents, de tous biens dépourvue,

Veuve; et contre le gré de ceux de qui la voix,
Dans cette occasion, doit régler votre choix!
Ce discours, sans mentir, me surprend et m'étonne.
Je n'ai pas entrepris de blâmer sa personne:
Elle est sage; et l'accueil qu'en ont tous ses amants
N'aboutit, je le crois, qu'à de vains compliments.
Mais...

PHÉDRIE.

Il suffit, le reste est de peu d'importance.
Thaïs, quoique étrangère, est de noble naissance.
Qu'importe qu'un époux ait régné sur son cœur?
Sa beauté, toujours même, est encore en sa fleur[1].
Quant aux biens, ce souci n'entre point dans mon âme;
Et je ne prétends pas me vendre à quelque femme
Qui, m'ayant acheté pour me donner la loi,
Se croiroit en pouvoir de disposer de moi.
En l'état où les dieux ont mis notre famille,
Je dois estimer l'or bien moins qu'un œil qui brille.
Aussi le seul devoir a contraint mon desir,
Sans que je laisse aux miens le pouvoir de choisir.
Sans doute à l'épouser j'eusse engagé mon âme :
Ne cachons point ici la moitié de sa flamme :
C'est à tort que des miens j'allègue le pouvoir,
Et je cède au dépit bien plus qu'à mon devoir.

PARMENON.

Vous cédez à l'amour plus qu'à votre colère;
Ce courroux implacable en soupirs dégénère;
Vous faisiez tantôt peur, et vous faites pitié.
Votre cœur, sans mentir, est de bonne amitié;
Ce qu'il a su chérir, rarement il l'abhorre :

1. Var. *OEuvres diverses de 1729* : est encor dans sa fleur.

Il adoroit ses fers, il les respecte encore;
Ces fers à leur captif n'ont rien qu'à se montrer,
Qui n'en sort qu'à regret est tout près d'y rentrer.

PHÉDRIE.

Tais-toi, j'entends du bruit, quelqu'un sort de chez elle

PARMENON.

Que vous faites bon guet!

PHÉDRIE.

Si c'étoit ma cruelle...

PARMENON.

Déjà vôtre, bons dieux!

PHÉDRIE.

Ah!

PARMENON.

Retenez vos pleurs.

PHÉDRIE.

Je sais qu'elle est perfide; et je l'aime, et je meurs,
Et je me sens mourir, et n'y vois nul remède,
Et craindrois d'en trouver, tant l'amour me possède.

PARMENON.

L'aveu me semble franc, libre, net, ingénu.

PHÉDRIE.

Tu vois en peu de mots mes sentiments à nu.

PARMENON.

Si je les voyois seul, encor seriez-vous sage;
Mais cette femme en voit autant ou davantage,
Et connoît votre mal; non pas pour vous guérir.

PHÉDRIE.

Je ne vois rien d'aisé comme d'en discourir;
Mais si tu ressentois une semblable peine,
Peut-être verrois-tu ta prudence être vaine.

PARMENON.

Au moins, s'il faut souffrir, endurez doucement;
L'amour est de soi-même assez plein de tourment
Sans que l'impatience augmente encor le vôtre.
Au chagrin de ce mal n'en ajoutez point d'autre :
Aimez toujours Thaïs, et vous aimez aussi.

PHÉDRIE.

Le conseil en est bon, mais...

PARMENON.

Quoi, mais?

PHÉDRIE.

La voici.

PARMENON.

Sa présence met donc vos projets en fumée?

PHÉDRIE.

Pour ne te point mentir, mon âme en est charmée.

SCÈNE II.

PHÉDRIE, THAÏS, PARMENON.

THAÏS.

Ah, Phédrie! Eh, bons dieux! Quoi! vous voir en ce lieu!
Vraiment vous avez tort : que n'entrez-vous?

PHÉDRIE.

Adieu.

THAÏS.

Adieu! Le mot est bon, et vaut que l'on en rie.

PHÉDRIE.

Quoi! Thaïs! à l'affront joindre la raillerie,
C'est trop.

THAÏS.

De quel affront entendez-vous parler ?

PHÉDRIE.

Voyez, qu'il lui sied bien de le dissimuler !

THAÏS.

Pour le moins dites-moi d'où vient votre colère ?

PHÉDRIE.

Me gardiez-vous, ingrate, un refus pour salaire ?
Après tant de bienfaits, après tant de travaux,
M'exclure et recevoir je ne sais quels rivaux !

THAÏS.

Je ne puis autrement, et j'étois empêchée.

PHÉDRIE.

Encor si, comme moi, vous en étiez touchée,
Ou bien si, comme vous, je pouvois m'en moquer !

THAÏS.

Vous êtes délicat et facile à piquer.
Écoutez mes raisons d'un esprit plus tranquille :
Pour quelque autre dessein l'excuse étoit utile,
Et vous l'approuverez vous-même assurément.

PARMENON.

Elle aura par amour renvoyé notre amant,
Et par haine sans doute admis l'autre en sa place.

THAÏS.

Parmenon pourroit-il me faire assez de grâce
Pour n'interrompre point un discours commencé ?

PARMENON.

Oui, mais rien que de vrai ne vous sera passé.

THAÏS.

Pour vous mieux débrouiller le nœud de cette affaire,
Je prendrai de plus haut le récit qu'il faut faire.
Quoiqu'on ignore ici le nom de mes parents,

Ils ont en divers lieux tenu les premiers rangs :
Samos fut leur patrie, et Rhodes leur demeure.

PARMENON.

Tout cela peut passer. je n'en dis rien pour l'heure :
Il faut voir à quel point vous voulez arriver.

THAÏS.

Là, tandis que leurs soins étoient de m'élever,
On leur fit un présent d'une fille inconnue
Qui dans Rhodes étoit pour esclave tenue.
Bien qu'elle fût fort jeune, et n'eût lors que quinze ans,
Elle nous dit son nom, celui de ses parents,
Qu'on l'appeloit Pamphile, et qu'elle étoit d'Attique ;
Que ses parents avoient encore un fils unique,
Qu'il se nommoit Chromer, que c'étoit leur espoir :
C'est tout ce que l'on put à cet âge en savoir.
Chacun jugeoit assez qu'elle étoit de naissance.
Son entretien naïf et rempli d'innocence,
Mille charmes divers, sa beauté, sa douceur,
Me la firent chérir à l'égal d'une sœur.
Dès qu'elle fut chez nous, on eut soin de l'instruire.
Pour moi, comme j'étois d'un âge à me conduire,
A peine on eut appris qu'on me vouloit pourvoir
Qu'un jeune homme d'Attique, étant venu nous voir,
Me recherche, m'obtient, m'amène en cette ville,
Où, lorsque je croyois notre hymen plus tranquille,
Il mourut ; et, laissant tout mon bien engagé,
De mille soins fâcheux mon cœur se voit chargé.
Ils accrurent le deuil de ce court hyménée ;
Et, comme on voit aux maux une suite enchaînée,
Le sort, pour m'accabler de cent coups différents,
Causa presque aussitôt la mort de mes parents :
Un mal contagieux les eut privés de vie

Avant que de ce mal je pusse être avertie.
Leur bien, jusques alors assez mal ménagé,
D'un oncle que j'avois ne fut point négligé ;
Avec nos créanciers il en fit le partage,
Et sut de mon absence avoir cet avantage.
Je l'appris sans dessein de l'aller contester :
L'ordre que dans ces lieux je devois apporter
(Bien moins que le regret d'une mort si funeste)
Fit qu'en perdant les miens j'abandonnai le reste.
J'en observai le deuil qu'exigeoit mon devoir :
Tout un an se passa sans qu'aucun pût me voir.
Enfin notre soldat vint m'offrir son service :
Loin de me consoler, ce m'étoit un supplice.
Vous savez qu'on ne peut le souffrir sans ennui ;
Je l'ai pourtant souffert, espérant quelque appui.

PARMENON.

Vous tirez de mon maître encor plus d'assistance.

THAÏS.

Je l'avoue, et voudrois qu'une autre récompense
Égalât les bienfaits dont il me sait combler.

PARMENON.

Hélas ! le pauvre amant commence à se troubler.

PHEDRIE.

Te tairas-tu ? Thaïs, achevez, je vous prie.

THAÏS.

Au bout de quelque temps Thrason fut en Carie ;
Et vous savez qu'à peine il étoit délogé,
Qu'on vous vit à m'aimer aussitôt engagé.
Vous me vîntes offrir et crédit et fortune :
J'en estimai dès lors la faveur peu commune ;
Et vous n'ignorez pas combien, depuis ce jour,
J'ai témoigné de zèle à gagner votre amour.

PHÉDRIE.

Je crois que Parmenon n'a garde de se taire.

PARMENON.

En pourriez-vous douter ? Mais où tend ce mystère ?

PHÉDRIE.

Tu le sauras trop tôt pour ton contentement[1].

THAÏS.

Écoutez-moi de grâce, encore un seul moment.
Thrason notre soldat, battu par la tempête,
Au port des Rhodiens jette l'ancre et s'arrête,
Va voir notre famille, y trouve encor le deuil,
Mes parents depuis peu renfermés au cercueil,
Mon oncle ayant mes biens, cette fille adoptive
Prête d'être vendue, et traitée en captive.
Il l'achète aussitôt pour me la redonner,
Puis fait voile en Carie, et, sans y séjourner,
Revient en ce pays, où quelque parasite
Lui dit qu'en son absence on me rendoit visite ;
Que, s'il avoit dessein de me donner ma sœur,
Le présent méritoit quelque insigne faveur.

PHÉDRIE.

Ne vaudra-t-il pas mieux qu'on lui laisse Pamphile ?

THAÏS.

Je me résous à suivre un conseil plus utile.
Vous savez qu'en ce lieu je n'ai point de parents ;
Qu'il me peut chaque jour naître cent différends ;
Et, bien que vous preniez contre tous ma défense,
Souvent un contre tous peut manquer de puissance :
Souffrez donc que je cherche un appui loin des miens.
Je n'en saurois trouver qu'en la rendant aux siens.

1. L'édition originale porte, mais à tort : *mon.*

Je ne puis l'obtenir sans quelque complaisance :
Il faut donc vous priver deux jours de ma présence ;
La peine en est légère, et, ce temps achevé,
Le reste vous sera tout entier conservé.
Gagne cela sur toi, de grâce, je t'en prie.
Tu ne me réponds rien, dis-moi, mon cher Phédrie ?

PHÉDRIE.

Que pourrois-je répondre, ingrate, à ces propos ?
Voyez, voyez Thrason ; je vous laisse en repos ;
Faites-lui la faveur qu'un autre a méritée ;
C'est où tend cette histoire assez bien inventée.
Une fille inconnue est prise en certains lieux ;
On nous en fait présent, elle charme nos yeux ;
Thrason vient à m'aimer, vous me rendez visite ;
Il me quitte, il apprend nos feux d'un parasite :
Les miens perdent le jour, mon oncle prend mes biens,
Vend la fille à Thrason, je veux la rendre aux siens :
Et cent autres raisons l'une à l'autre enchaînées ;
Puis, enfin, de me voir privez-vous deux journées.
C'étoit donc là le but où devoit aboutir
La fable que chez vous vous venez de bâtir ?
Sans perdre tant de temps, sans prendre tant de peine,
Que ne me disiez-vous : J'aime le capitaine ?
N'opposez point vos feux à cet ardent desir.
Vous aurez plus tôt fait d'endurer qu'à loisir
Je contente l'ardeur que pour lui j'ai conçue.
Dites, si vous voulez, que la vôtre est déçue ;
Prenez-en pour témoins les hommes et les dieux.
Pourvu qu'incessamment il soit devant mes yeux,
Il m'importe fort peu de passer pour parjure.

THAÏS.

Je vous aime, et pour vous je souffre cette injure.

PHÉDRIE.

Vous m'aimez ! c'est en quoi mon esprit est confus.
L'amour peut-il souffrir de semblables refus ?

THAÏS.

Je ne vous réponds point, de peur de vous déplaire ;
Il faut que ma raison cède à votre colère.
Je ne veux point de temps, non pas même un seul jour :
Je renonce à ma sœur plutôt qu'à votre amour.

PHÉDRIE.

Plutôt qu'à mon amour ! Ah ! si du fond de l'âme
Ce mot étoit sorti...

THAÏS.

Doutez-vous de ma flamme ?

PHÉDRIE.

J'aurai lieu d'en douter, si, ce terme fini,
Tout autre amant que moi de chez vous n'est banni.

THAÏS.

Quel terme ?

PHÉDRIE.

De deux jours.

THAÏS.

Ou trois.

PHÉDRIE.

Cet ou me tue.

THAÏS.

Otez-le donc.

PARMENON.

Enfin sa constance abattue
Cède aux charmes d'un mot : je l'avois bien prévu.

PHÉDRIE.

A ce que vous savez aujourd'hui j'ai pourvu.
Votre sœur peut avoir un eunuque auprès d'elle ;

J'en viens d'acheter un qui me semble fidèle,
Et tantôt Parmenon viendra pour vous l'offrir.
Souffrez votre soldat, puisqu'il faut le souffrir;
Mais ne le souffrez point sans beaucoup de contrainte :
Donnez-lui seulement l'apparence et la feinte;
Pendant vos compliments, songez à votre foi;
De corps auprès de lui, de cœur auprès de moi,
Rêvez incessamment, chez vous soyez absente.

THAÏS.

Vous ne demandez rien que Thaïs n'y consente;
Et ce point ne sauroit vous être refusé.

PHÉDRIE.

Adieu.

THAÏS.

Comment! sitôt?

PARMENON.

Que son esprit rusé,
Pour attraper notre homme, a d'art et de souplesse!

THAÏS.

Vous voyez mon amour en voyant ma foiblesse;
Je ne vous puis quitter que les larmes aux yeux :
Soyez toujours, Phédrie, en la garde des dieux.

SCÈNE III.

PHÉDRIE, PARMENON.

PARMENON.

Est-il dans l'univers innocence pareille!
Qui la condamneroit en lui prêtant l'oreille?

Que Thaïs a sujet de se plaindre de moi !
C'est un chef-d'œuvre exquis de constance et de foi.

PHÉDRIE.

N'as-tu pas vu ses yeux laisser tomber des larmes ?
Pour guérir mon soupçon qu'ils employoient de charmes!

PARMENON.

En matière de femme, on ne croit point aux pleurs :
Un serpent, je le gage, est caché sous ces fleurs.

PHÉDRIE.

Non, non, pour ce coup-ci je dois être sans crainte :
Ce qu'en obtient Thrason marque trop de contrainte ;
Peut-être le voit-elle afin de l'épouser ;
En ce cas, c'est moi seul que je dois accuser.
Que n'ai-je découvert le fond de ma pensée !
Dans un plus haut dessein je l'eusse intéressée;
Elle auroit bientôt su m'assurer de sa foi,
Bannir tous ses amants, ne vivre que pour moi,
Puisque sans cet espoir tu vois qu'on me préfère.
Les deux jours expirés, je propose l'affaire :
Il faut ouvrir son cœur, et ne point tant gauchir.

PARMENON.

Que diront vos parents ?

PHÉDRIE.

On pourra les fléchir :
Du moins nous attendrons que la Parque cruelle
M'ait, par un coup fatal, rendu libre comme elle.
Éloignent les destins ce coup qu'il faudra voir,
Et fassent que d'ailleurs dépende mon espoir !
D'une ou d'autre façon je suivrai cette envie,
Dont tu vois que dépend tout le cours de ma vie.
Censure mon projet, ravale sa beauté,
Dis ce que tu voudras, le sort en est jeté.

Montre-lui cependant l'eunuque sans remise;
Et de peur qu'à l'abord Thaïs ne le méprise,
Soigne, avant que l'offrir, qu'il soit mieux ajusté,
Et que par ton discours son prix soit augmenté.
Dis qu'on l'a fait venir des confins de l'Asie,
Qu'on l'a pris d'une race entre toutes choisie,
Qu'il chante et sait jouer de divers instruments.
Accompagne le don de quelques compliments :
Jure que pour maîtresse il mérite une reine;
Que Thaïs l'est aussi, régnant en souveraine
Sur tous mes sentiments; et mille autres propos.

PARMENON.

Tenez le tout pour fait, et dormez en repos.

PHEDRIE.

S'il se peut; mais aux champs aussi bien qu'à la ville
Je sens que mon esprit est toujours peu tranquille :
Il me faut toutefois éprouver aujourd'hui
Ce qu'ils auront d'appas à flatter mon ennui.

PARMENON.

A votre prompt retour nous en saurons l'issue.

PHÉDRIE.

Peut-être verras-tu ta croyance déçue.
Seulement prends le soin...

PARMENON.

Allez, je vous entends.

SCÈNE IV.

PARMENON.

Ah! combien l'amour change un homme en peu de temps!
Devant que le hasard eût offert à sa vue

Les fatales beautés dont Thaïs est pourvue,
Cet amant n'avoit rien qui ne fût accompli ;
De louables désirs son cœur étoit rempli ;
Il ne prenoit de soin que pour la république,
Et même le ménage, où trop tard on s'applique,
De ses plus jeunes ans n'étoit point négligé.
Aujourd'hui qu'une femme à ses lois l'a rangé,
Ce n'est qu'oisiveté, que crainte, que foiblesse :
Le nombre des amis, la grandeur, la noblesse,
Et tant d'autres degrés, pour un jour parvenir
Au rang que ses aïeux ont jadis su tenir,
Sont des noms odieux dont cette âme abattue
A toujours craint de voir sa flamme combattue ;
Et, quelque bon dessein qu'enfin il ait formé,
Il ne sauroit quitter ce logis trop aimé.
Ne s'en revient-il pas me changer de langage?

SCÈNE V.

PHÉDRIE, PARMENON.

PARMENON.

Sans mentir, c'est à vous d'entreprendre un voyage.
Quoi ! déjà de retour ! Vous savez vous hâter.

PHÉDRIE.

Pour te dire le vrai, j'ai peine à la quitter.

PARMENON.

Du lieu d'où vous venez dites-nous quelque chose :
Les champs auroient-ils fait une métamorphose?
Et depuis le long temps que vous êtes parti,
Ce violent désir s'est-il point amorti?

PHÉDRIE.

Pourquoi s'embarrasser d'un voyage inutile?
Si Thrason dès l'abord fait présent de Pamphile,
Thaïs ayant sa sœur peut lui manquer de foi.

PARMENON.

Mais s'il retient aussi Pamphile auprès de soi,
Connoissant de Thaïs les faveurs incertaines?

PHÉDRIE.

Ne puis-pas toujours attendre dans Athènes?

PARMENON.

Deux jours sans vous montrer?

PHÉDRIE.

Quatre, s'il est besoin,

PARMENON.

Du bonheur d'un rival vous seriez le témoin?

PHÉDRIE.

A te dire le vrai, ce seul penser me tue,
Et vois bien[1] qu'il vaut mieux m'éloigner de leur vue.
Adieu.

PARMENON.

Combien de fois voulez-vous revenir?

PHÉDRIE, revenant.

J'omettois, en effet, qu'il te faut souvenir
De m'envoyer quelqu'un, si Thaïs me rappelle;
Mais que le messager soit discret et fidèle,
Et surtout diligent, c'est le principal point :
Pour toi, prends garde à tout, et ne t'épargne point.

PARMENON.

Je n'ai que trop d'emploi, n'ayez peur que je chôme.

1. Var. *OEuvres diverses de 1729* Je vois bien.

PHÉDRIE, revenant.

A propos, prends le soin de bien styler notre homme.

PARMENON.

Quel homme?

PHÉDRIE.

Notre eunuque.

PARMENON.

A servir d'espion?

PHÉDRIE.

Il le faut employer dans cette occasion.

PARMENON, voyant Phédrie s'en aller.

Que de desseins en l'air son ardeur se propose!

PHÉDRIE, revenant, et donnant une bourse à Parmenon.

Je savois bien qu'encor j'oubliois quelque chose :
Aux valets de Thaïs, tiens, fais quelque présent;
C'est de tous les secrets le meilleur à présent.

PARMENON.

Est-ce là le dépit conçu pour cette injure?
N'avez-vous fait serment que pour être parjure?

PHÉDRIE.

Voudrois-tu que jamais on ne pût m'apaiser?

PARMENON.

Votre bon naturel ne se peut trop priser :
Qui pardonne aisément mérite qu'on le loue.

PHÉDRIE.

Vraiment je suis d'avis qu'un esclave me joue,
Qu'il tranche du railleur, qu'il fasse l'entendu.

PARMENON.

Quoi! vous voulez qu'encor tout ceci soit perdu?

PHÉDRIE.

Garde bien au retour de m'en rendre une obole.

PARMENON.

Vous serez obéi, monsieur, sur ma parole.

PHÉDRIE.

Je l'entends d'autre sorte, et veux qu'on donne à tous.

PARMENON.

Nous pouvons leur donner, et retenir pour nous.

PHÉDRIE.

Adieu, que du soldat surtout il se souvienne.

PARMENON.

Fuyons vite d'ici, de peur qu'il ne revienne.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE

GNATON.

Que le pouvoir est grand du bel art de flatter!
Qu'on voit d'honnêtes gens par cet art subsister!
Qu'il s'offre peu d'emplois que le sien ne surpasse!
Et qu'entre l'homme et l'homme il sait mettre d'espace!
Un de mes compagnons, qu'autrefois on a vu
Des dons de la fortune abondamment pourvu,
Qui, tenant table ouverte, et toujours des plus braves,
Vouloit être servi par un monde d'esclaves;
Devenu maintenant moins superbe et moins fier,
S'estimeroit heureux d'être mon estafier.
Naguère en m'arrêtant il m'a traité de maître :
Le long temps et l'habit me l'ont fait méconnoître :
Autant qu'il étoit propre, aujourd'hui négligé,
Je l'ai trouvé d'abord tout triste et tout changé.
Est-ce vous? ai-je dit. Aussitôt il me conte
Les malheurs qui causoient son chagrin et sa honte;
Qu'ayant été d'humeur à ne se plaindre rien,
Ses dents avoient duré plus longtemps que son bien,
Et qu'un jeûne forcé le rendoit ainsi blême.
Pauvre homme! n'as-tu point de ressource en toi-même?
Ai-je répondu lors; et ton cœur abattu
Manque-t-il au besoin d'adresse et de vertu?

Compare à ce teint frais ta peau noire et flétrie;
J'ai tout, et je n'ai rien que par mon industrie.
A moins que d'en avoir pour gagner un repas,
Les morceaux tout rôtis ne te chercheront pas.
Enfin veux-tu dîner n'ayant plus de marmite,
Imite mon exemple, et fais-toi parasite;
Tu ne saurois choisir un plus noble métier.
Gardez-en, m'a-t-il dit, le profit tout entier :
On ne m'a jamais vu ni flatteur, ni parjure;
Je ne saurois souffrir ni de coup, ni d'injure;
Et, lorsque j'ai d'un bras senti la pesanteur,
Je n'en suis point ingrat envers mon bienfaiteur.
D'ailleurs faire l'agent, et d'amour s'entremettre,
Couler dans une main le présent et la lettre,
Préparer les logis, faire le compliment;
Quand monsieur est entré, sortir adroitement,
Avoir soin que toujours la porte soit fermée,
Et manger, comme on dit, son pain à la fumée;
C'est ce que je ne puis, ni ne veux pratiquer.
Adieu. Moi de sourire, et lui de s'en piquer.
Il s'en trouve, ai-je dit, qu'à bien moins on oblige,
Et c'est là le vieux jeu qu'à présent je corrige.
On voit parmi le monde un tas de sottes gens
Qui briguent des flatteurs les discours obligeants :
Ceux-là me duisent[1] fort; je fuis ceux qui sont chiches,
Et cherche les plus sots quand ils sont les plus riches.
Je les repais de vent, que je mets à haut prix;
Prends garde à ce qui peut allécher leurs esprits;
Sais toujours applaudir, jamais ne contredire,
Être de tous avis, en rien ne les dédire,

1 Conviennent.

Du blanc donner au noir la couleur et le nom;
Dire sur même point tantôt oui, tantôt non :
Ce sont ici leçons de la plus fine étoffe.
Je commente cet art, et j'y suis philosophe :
Le livre que j'en fais aura, sans contredit,
Plus que ceux de Platon de vogue et de crédit.
Nous nous sommes quittés, remettant la dispute.
J'ai quelque ordre important qu'il faut que j'exécute.
De la part d'un soldat, que je sers à présent,
Je vais trouver Thaïs, et lui faire un présent;
Il est tel que mon âme en est presque tentée :
C'est une jeune esclave à Rhodes achetée :
L'âge en est de seize ans, l'embonpoint d'un peu plus;
La taille en marque vingt. Et pour moi je conclus
Qu'elle soit, et pour cause, en vertu d'hyménée,
Aux désirs d'un époux bientôt abandonnée,
Ou je crains fort d'en voir quelque autre possesseur.
Ce grand abord de gens au logis de sa sœur,
Le scrupule des noms d'ingrate et de cruelle,
De ces cœurs innocents la pitié criminelle,
Cent autres ennemis d'un honneur mal gardé,
Marquent le sien perdu, du moins fort hasardé.
Mais entre eux le débat : n'étant point ma parente,
La suite m'en doit être au moins indifférente :
L'exposant au danger sans crainte et sans souci,
Je m'en vais la querir dans un lieu près d'ici;
Et plût à quelque dieu qu'en passant par la rue,
Du rival de mon maître elle fût aperçue!
Voici son Parmenon qui s'avance à propos;
Pour peu qu'il tarde ici, nous en dirons deux mots.

SCÈNE II.

PARMENON.

Notre amant, ayant dit mille fois en une heure :
Quoi ! s'éloigner des lieux où mon âme demeure !
N'irai-je pas ? irai-je ? enfin s'est hasardé ;
Et mille fois encor m'a tout recommandé [1],
Que je prenne bien garde au nombre des visites,
Qu'on peut rendre en personne, ou bien par parasites ;
Qu'aux environs d'ici nul ne fasse un seul tour
Dont mon livre chargé ne l'instruise au retour ;
Et que, si je surprends le soldat auprès d'elle,
Je tienne des clins d'œil un registre fidèle ;
Écrive leurs propos de l'un à l'autre bout,
Ne laisse rien passer, et sois présent à tout :
Car le sage ne doit qu'à soi-même s'attendre.
C'eût été pour quelque autre un plaisir de l'entendre ;
Moi, qui sans cesse marche, et qui trotte, et qui cours,
Je ne ris qu'à demi de semblables discours,
Et je souhaiterois, du fond de ma pensée [2],
Que le dieu Cupidon eût la tête cassée :
Cela feroit grand bien aux pieds de cent valets.
J'approche de Thaïs, et voici son palais.
Quoi ! j'aperçois aussi notre flatteur à gage !

1. Var. *OEuvres diverses de 1729* : m'a bien recommandé.
2. Var. *OEuvres diverses de 1729* : au fond de ma pensée.

SCÈNE III.

PARMENON; GNATON, conduisant Pamphile.

PARMENON.

Avance, homme de bien !

GNATON.

Contemple ce visage.

PARMENON.

Le coquin parle en prince, et n'est qu'un gueux parfait.

GNATON.

Tu te penses moquer, je suis prince en effet.

PARMENON.

Des fous, cela s'entend.

GNATON.

Quoi ! des fous ? Il n'est sage
Qui sous moi ne dût faire un an d'apprentissage.

PARMENON.

En quel art ?

GNATON.

De goinfrer.

PARMENON.

Je le trouve très-beau.
Si tu peux y savoir quelque secret nouveau,
Il n'est point d'industrie à l'égal de la tienne.

GNATON.

Va, tu mérites bien que je t'en entretienne ;
Seulement traitons-nous un mois à tes dépens.

PARMENON.

Volontiers ; mais dis-moi, sans me mettre en suspens,

Quelle est cette beauté qu'en triomphe tu mènes?

GNATON.

Celle qui va bientôt t'épargner mille peines.
Je te trouve honnête homme, et suis fort ton valet.
D'un mois, par mon moyen, ni lettre, ni poulet
Ni billet à donner, ni réponse à prétendre.

PARMENON.

Je commence, Gnaton, d'avoir peine à t'entendre.

GNATON.

Ni nuits à faire guet avec tes yeux d'Argus.

PARMENON.

Tu me gênes l'esprit par ces mots ambigus;
Veux-tu bien m'obliger?

GNATON.

Comment?

PARMENON.

De grâce, achève.

GNATON.

Avec toi pour un mois les courses ont fait trêve.

PARMENON.

Je le crois; mais encor, dis-m'en quelque raison.

GNATON.

Thaïs, par ce présent, sera toute à Thrason.

PARMENON.

Je veux qu'il soit ainsi : quelle en sera la suite?

GNATON.

Pour un homme subtil, et si plein de conduite,
Tu devrois pénétrer et voir un peu plus loin :
Je veux, encore un coup, te délivrer de soin.
Thrason voyant Thaïs, ceux dont elle est aimée
Peuvent tous s'assurer que sa porte est fermée :
Ton maître comme un autre; et tu n'entendras plus

Ni souhaits impuissants, ni regrets superflus,
Ni : Quel est ton avis ? ni : Fais-lui tel message.

PARMENON.

Ah ! combien voit de loin l'homme prudent et sage !
J'avois peine à comprendre où tendoit ce propos ;
Mais, grâce aux immortels, j'aurai quelque repos.

GNATON.

Dis grâces à Gnaton.

PARMENON.

Et rien pour cette belle ?

GNATON.

A propos, que t'en semble ?

PARMENON, voulant toucher Pamphile.

O dieux ! qu'elle est rebelle !
Du bout du doigt à peine on ose lui toucher.

GNATON.

Nul mortel que Thrason n'a droit d'en approcher.

PARMENON.

Pour un si rare objet on peut tout entreprendre.

PAMPHILE.

Dieux ! quelle patience il faut pour les entendre !
Gnaton, conduis-moi vite, et ne te raille point.

PARMENON.

De grâce, écoute-moi, je n'ai plus qu'un seul point.

GNATON.

Dis ce que tu voudras.

PARMENON.

Quel est son nom ?

GNATON.

Pamphile.

PARMENON.

Point d'autre ?

GNATON.

Que t'importe?

PARMENON.

Est-elle en cette ville
Depuis un fort long temps?

GNATON.

Ton caquet m'étourdit.

PARMENON.

Saurai-je son pays, son âge?

GNATON.

Est-ce tout dit?

PARMENON.

Tu te fais trop prier, n'étant pas si beau qu'elle.

GNATON.

Te confondent les dieux, et toute ta séquelle!
Je te sauve un gibet, te souhaitant ceci.

PARMENON.

Ton bon vouloir mérite un ample grand merci :
Un jour nous t'en rendrons quelque digne salaire.

GNATON.

Tu le peux sans tarder. Mais n'as-tu point affaire?

PARMENON.

Pour toi, quand j'en aurois, je voudrois tout quitter.

GNATON.

De ce pas à Thaïs vient donc me présenter ;
Sers-moi d'introducteur.

PARMENON.

Tu ris, mais il n'importe.
Entre seul, tu le peux.

GNATON.

Tiens-toi donc à la porte,
Et garde qu'on ne laisse entrer dans la maison

Quelque autre messager que celui de Thrason ;
Je t'en donne l'avis, comme ami de ton maître :
Et peut-être qu'un jour il saura reconnoître
De quelque bon repas ce conseil important.

PARMENON.

Encor deux jours de vie, et je mourrai content.

GNATON.

Il te faut bien un mois à la bonne mesure.

PARMENON.

Non, non, je te rendrai ces mots avec usure,
Dans deux jours au plus tard.

GNATON.

Nous le verrons. Adieu.

PARMENON.

Mon galant est parti : qu'ai-je affaire en ce lieu ?
J'avois dessein de voir cette sœur prétendue ;
Et je me trompe fort, ou c'est peine perdue
De s'en aller offrir, après un tel présent,
Notre vieillard flétri, chagrin, et mal plaisant ;
Mais il faut obéir.

SCÈNE IV.

CHÉRÉE, PARMENON.

PARMENON.

Où courez-vous, Chérée ?

CHÉRÉE.

C'en est fait, Parmenon, ma perte est assurée.

PARMENON.

Comment ?

CHÉRÉE.

L'as-tu point vue en passant par ces lieux?

PARMENON.

Qui?

CHÉRÉE.

Certaine beauté, qui, s'offrant à mes yeux,
N'a rien fait que paroître, et s'est évanouie.

PARMENON.

Vous en avez encor la vue tout éblouie.

CHÉRÉE.

O dieux! Mais où chercher? Que le maudit procès
Puisse avoir quelque jour un sinistre succès!

PARMENON.

Comment? quoi? quel procès?

CHÉRÉE.

Ah! si tu l'avois vue!

PARMENON.

Et qui?

CHÉRÉE.

Cette beauté de mille attraits pourvue.

PARMENON.

Hé bien?

CHÉRÉE.

Tu l'aimerois, et cet objet charmant
Ne peut souffrir qu'un cœur lui résiste un moment.
Ne me parle jamais de tes beautés communes;
Leurs caresses me sont à présent importunes,
Rien que de celle-ci mon cœur ne s'entretient.

PARMENON.

Vraiment! c'est à ce coup que le bon homme en tient.
L'un de ses fils aimoit; l'autre, plein de furie,
Passera les transports de son frère Phédrie.

De l'humeur dont je sais que le cadet est né,
Ce ne sera que jeu, dans deux jours, de l'aîné.

CHÉRÉE.

Aussi ne sauroit-il avoir l'âme charmée
Des traits d'une beauté plus digne d'être aimée.

PARMENON.

Peut-être.

CHÉRÉE.

En doutes-tu?

PARMENON.

C'est un trop long discours.
Vous aimez?

CHÉRÉE.

A tel point, que si d'un prompt secours...

PARMENON.

Tout beau, demeurons là, ne marchons pas si vite :
Où prétendez-vous donc ce soir aller au gîte?

CHÉRÉE.

Hélas? s'il se pouvoit, chez l'aimable beauté.

PARMENON.

Certes, pour un malade il n'est point dégoûté.

CHÉRÉE.

Tu ris, et je me meurs.

PARMENON.

Mais encor, quel remède
Faudroit-il apporter au mal qui vous possède?

CHÉRÉE.

De ce mot de remède en vain tu m'entretiens,
Si par tes prompts efforts bientôt je ne l'obtiens.
Tu m'as dit tant de fois : Essayez mon adresse;
Votre âge le permet, aimez, faites maîtresse.
J'aime, j'en ai fait une : achève, et montre-moi

Que mon cœur se pouvoit engager sur ta foi.

PARMENON.

Je l'ai dit en riant, et sans croire votre âme,
Pour un discours en l'air, susceptible de flamme.

CHÉRÉE.

Qu'il ait été promis ou de bon, ou par jeu,
Si tes soins, Parmenon, ne me livrent dans peu
Cette même beauté qui captive mon âme,
Je ne vois que la mort pour terminer ma flamme.

PARMENON.

Dépeignez-la-moi donc.

CHÉRÉE.

Elle est jeune, en bon point.

PARMENON.

Celui qui la menoit?

CHÉRÉE.

Je ne le connois point.

PARMENON.

Le nom d'elle?

CHÉRÉE.

Aussi peu.

PARMENON.

Son logis?

CHÉRÉE.

Tout de même.

PARMENON.

Vous ne savez donc rien?

CHÉRÉE.

Rien, sinon que je l'aime.

PARMENON.

Me voilà bien instruit. Quel chemin ont-ils pris?

CHÉRÉE.

Tandis qu'elle arrêtoit mes sens et mes esprits,
Notre hôte Archidémide, avec son front sévère,
Est venu m'aborder, et m'a dit que mon père
Ne faillît pas demain d'être son défenseur
Contre l'injuste effort d'un puissant agresseur;
Et, comme les vieillards sont longs en toute chose,
D'un récit ennuyeux il m'a déduit sa cause,
Tant, qu'après notre adieu je n'ai plus aperçu
L'objet de ce désir qu'en passant j'ai conçu.

PARMENON.

C'est être malheureux.

CHÉRÉE.

Autant qu'homme du monde.

PARMENON.

Vous l'avez bien maudit?

CHÉRÉE.

Que le ciel le confonde!
Depuis plus de deux ans nous ne nous étions vus.

PARMENON.

Il se rencontre ainsi des malheurs imprévus.
Celui qui la menoit est quelque homme de mine?

CHÉRÉE.

Rien moins. Tu le croirois un pilier de cuisine;
Et lui seul, sans mentir, est aussi gras que deux.

PARMENON.

Son habit?

CHÉRÉE.

Fort usé.

PARMENON.

Leur train?

CHÉRÉE.

Je n'ai vu qu'eux.

PARMENON.

C'est elle assurément.

CHÉRÉE.

Qui?

PARMENON.

Rassurez votre âme;
Je connois maintenant l'objet de votre flamme.

CHÉRÉE.

L'as-tu vue?

PARMENON.

Elle-même.

CHÉRÉE.

Et tu sais son logis?

PARMENON.

Je le sais.

CHÉRÉE.

Parmenon, dis-le-moi.

PARMENON.

Chez Thaïs.
Comme ils venoient d'entrer, je vous ai vu paroître,
C'est un don que lui fait le rival de mon maître.

CHÉRÉE.

Il doit être puissant.

PARMENON.

Plus en bruit qu'en effet.

CHÉRÉE.

Qu'il m'en fasse un pareil, j'en serai satisfait.

PARMENON.

On vous croit sans jurer.

CHÉRÉE.

Mais qu'en pense Phédrie ?
Je n'y vois point pour lui sujet de raillerie.

PARMENON.

Qui sauroit son présent le plaindroit beaucoup plus.

CHÉRÉE.

Quel présent?

PARMENON.

Un vieillard impuissant et perclus,
Sans esprit, sans vigueur, sans barbe, sans perruque,
Un spectre, un songe, un rien, pour tout dire un eunuque,
Dont encore il prétend, contre toute raison,
Pouvoir contrecarrer le présent de Thrason.
Si l'on nous laisse entrer, je veux perdre la vie.

CHÉRÉE.

S'il est aussi reçu, qu'il me donne d'envie!

PARMENON.

Vous préservent les dieux d'un heur pareil au sien!
Ce seroit pour Pamphile un mauvais entretien.

CHÉRÉE.

Quoi! garder une fille et si jeune et si belle!
Coucher en même chambre, et manger auprès d'elle,
La voir à tout moment sans crainte et sans soupçon,
Tu ne voudrois pas être heureux de la façon?

PARMENON.

Vous pouvez aisément avoir cette fortune :
La ruse est assurée autant qu'elle est commune.
D'un voyage lointain depuis peu revenu,
Sans doute chez Thaïs vous êtes inconnu :
Il faut prendre l'habit que notre eunuque porte ;
Vous passerez pour lui, déguisé de la sorte.
Votre menton sans poil y doit beaucoup aider.

CHÉREE.

Et l'on me donnera cette belle à garder?

PARMENON.

Et sans doute à garder vous aurez cette belle.
Mais après?

CHÉRÉE.

Innocent! je puis lors auprès d'elle
Boire, manger, dormir, lui parler en secret.

PARMENON.

Usez-en tout au moins comme un homme discret.

CHÉRÉE.

Tu ris?

PARMENON.

Des vains projets où l'amour vous emporte,
Vous vous croyez dedans avant qu'être à la porte;
Et, sans savoir encor quelle est cette beauté,
D'un espoir amoureux votre cœur est flatté :
Il faut auparavant s'acquérir une entrée.

CHÉRÉE.

L'échange proposé me la rend assurée.

PARMENON.

Oui, s'il se pouvoit faire.

CHÉRÉE.

A d'autres, Parmenon!

PARMENON.

Quoi! vous avez donc cru que c'étoit tout de bon?

CHÉRÉE.

Tout de bon ou par jeu, derechef il n'importe;
Et si je ne l'obtiens ou d'une ou d'autre sorte,
Je suis mort.

PARMENON.

Mais avant que de vous engager,

Pesez, encore un coup, la grandeur du danger.

CHÉRÉE.

Trop de raisonnement peut nuire en telle affaire :
L'occasion se perd tandis qu'on délibère;
Un autre la prendra, j'en aurai du regret.

PARMENON.

Mais au moins pourrez-vous me garder le secret?

CHÉRÉE.

Ne crains rien.

PARMENON.

Priez donc Amour qu'il favorise
De quelque bon succès cette haute entreprise.

CHÉRÉE.

Amour! si sa beauté peut s'offrir à mes sens,
Tu ne manqueras plus ni d'autels ni d'encens.

FIN DU DEUXIEME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

THRASON.

Il faut dire le vrai, j'en voulois à Pamphile;
Et, bien que pour Thaïs un amour plus facile
Étouffât celle-ci presque encore au berceau,
Sans mentir j'ai regret de perdre un tel morceau.
Je ne sais quel remords tient mon âme occupée;
Mais encore être ainsi de mes mains échappée,
C'est le comble du mal, et souffrir qu'un enfant
Des lacs d'un vieux routier se sauve en triomphant.
Me préservent les dieux d'une beauté naissante!
Il n'est point de méthode en amour si puissante
Qui ne fût inutile à qui s'en piqueroit :
Souvent ces jeunes cœurs sont plus durs qu'on ne croit.
Pour gagner son amour, je ne sais point de voie;
C'est un fort à tenir aussi longtemps que Troie.
J'aurois, sans me vanter, depuis qu'elle est chez moi,
Réduit à la raison quatre filles de roi.
J'eusse pu l'épouser, mais je fuis la contrainte;
Le seul nom de l'hymen me fait frémir de crainte :
Et je ne voudrois pas que mon cœur fût touché
De l'espoir d'un royaume à Pamphile attaché.
Rien n'est tel, à qui craint une femme importune,
Que de vivre en soldat, et chercher sa fortune.

On se pousse partout, on risque sans souci,
Et qui n'y gagne rien n'y peut rien perdre aussi.
Mais rarement Thrason se plaint-il d'une dame;
Jusqu'ici peu d'objets ont régné sur son âme
Sans payer son amour d'une ou d'autre façon.
Phédrie en pourroit bien avoir quelque leçon;
Je n'en pense pas plus, n'étant point d'humeur vaine.
Voyons si notre agent aura perdu sa peine :
Le voici qui s'approche.

SCÈNE II.

THRASON, GNATON.

THRASON.

Eh bien, qu'as-tu gagné?

GNATON.

Que de peines, seigneur, vous m'avez épargné!
Je vous allois chercher au port et dans la place[1].

THRASON.

Tu me rapportes donc des actions de grâce?

GNATON.

Le faut-il demander? J'en suis tout en chaleur.

1. Ce trait rappelle l'endroit du premier acte du *Dépit amoureux*, où Marinette énumère les lieux où elle a cherché Éraste :

Et vous promets... que vous n'êtes pas
Au temple, au cours, chez vous, ni dans la grande place.

Le parasite, en apercevant Thrason, veut se faire honneur des peines qu'il allait prendre. Ce trait n'est pas dans Térence, et la pièce de La Fontaine est antérieure au *Dépit amoureux*.

THRASON.

Enfin le don lui plaît?

GNATON.

Non tant pour la valeur,
Que pour venir de vous ; c'est là ce qui la touche,
Et ce qu'à tous moments elle a dedans la bouche,
Comme un des plus grands biens qu'elle ait jamais reçus.
Vous ririez de l'ouïr triompher là-dessus.

THRASON.

Ce qui vient de ma part cause ainsi de la joie;
J'ai cent fois plus de gré d'un bouquet que j'envoie
Qu'un autre n'en auroit de quelque don de prix,
Fût-ce même un trésor.

GNATON.

Vivent les bons esprits!
Il n'est, à bien parler, que manière à tout faire.
D'un travail de dix ans ce que le sot espère,
L'honnête homme, d'un mot, le lui viendra ravir.

THRASON.

Aussi le roi m'emploie, et j'ai su le servir
A la guerre, en amour, auprès de ses maîtresses,
Quoique j'eusse souvent ma part de leurs caresses.

GNATON.

Mais s'il l'apprend aussi?

THRASON.

Gnaton, soyez discret.
Je ne découvre pas à tous un tel secret.

GNATON.

(Tout bas, se tournant.)

C'est fait en homme sage. Il l'a dit à cent autres.

(Haut.)

Le roi n'agréoit donc autres soins que les vôtres?

THRASON.

Que les miens; et parfois se trouvant dégoûté
Du tracas importun qui suit la royauté,
Comme s'il eût voulu... tu comprends ma pensée?

GNATON.

Prendre un peu de bon temps, toute affaire laissée.

THRASON.

Cela même. Aussitôt il m'envoyoit quérir :
Seuls ainsi nous passions les jours à discourir
De cent contes plaisants que je lui savois faire;
Et s'il se présentoit quelque importante affaire,
Après avoir le tout entre nous disposé,
Son conseil n'en avoit qu'un reste déguisé;
Et souvent, malgré tous, ma voix étoit suivie.

GNATON.

Lors chacun d'enrager, mourir, crever d'envie?

THRASON.

Et Thrason de s'en rire.

GNATON.

A l'oreille du roi?

THRASON.

Qui peut te l'avoir dit?

GNATON.

C'est qu'ainsi je le croi.

THRASON.

Sur ce propos, un jour qu'il remarquoit leur peine,
Le chef des éléphants, appelé Métasthène,
Des plus considérés près du prince à présent,
Ne se put revancher d'un trait assez plaisant.
Il mâchoit de dépit quelque mot dans sa bouche,
Et me tournant les yeux : Qui vous rend si farouche?
Sont-ce les bêtes, dis-je, à qui vous commandez?

GNATON.

Et le roi, qu'en dit-il?

THRASON.

Nous étant regardés,
Il ne put à la fin s'empêcher de sourire.
Je dis, sans vanité, peu de mots qu'il n'admire.

GNATON.

Comme vous en parlez, c'est un prince poli.

THRASON.

Peu d'hommes ont, de vrai, l'esprit aussi joli:
Surtout il s'entend bien à placer son estime.

GNATON.

Celle qu'il fait de vous me semble légitime.

THRASON.

T'ai-je dit un bon mot, qu'en un bal invité...

GNATON.

(Bas, se tournant.)

Non. Plus de mille fois il me l'a raconté.

THRASON.

Nous étions régalés du satrape Orosmède,
Chacun avoit sa nymphe : alors un Ganymède
Approchant de la mienne, aussitôt je lui dis
Que les restes de Mars seroient pour Adonis.

GNATON.

Le jeune homme rougit ?

THRASON.

Belle demande à faire?
Il rougit, et d'abord fut contraint de se taire:
Depuis chacun m'a craint.

GNATON.

Avec juste raison.
N'ont-ils point un recueil des bons mots de Thrason?

THRASON.

Je t'en conterois cent; mais changeons de matière.
Thaïs, comme tu sais, est femme assez altière,
Jalouse, et d'un esprit à tout craindre de moi :
Dois-je, en quittant sa sœur, lui confirmer ma foi?

GNATON.

Rien moins. Il vaut bien mieux la tenir en cervelle.
Ayez toujours en main quelque amitié nouvelle[1] :
De ce secret d'amour l'effet n'est pas petit;
C'est par là qu'on maintient les cœurs en appétit,
Et qu'on accroît l'amour au lieu de le détruire.
Mais je fais des leçons à qui devroit m'instruire.

THRASON.

Comment un tel secret a-t-il pu m'échapper?

GNATON.

Des soins plus importants pouvoient vous occuper;
Vous rêviez, je m'assure, à quelque haut fait d'armes.

THRASON.

Il est vrai que la guerre a pour moi de tels charmes
Qu'ils me font oublier tous les autres plaisirs.

GNATON.

Mais l'amour trouve aussi sa part dans vos desirs?

THRASON.

Entre Mars et Vénus mon cœur se sent suspendre,
Est recherché des deux, ne sait auquel entendre.
Laissons là leur débat : quel traité m'as-tu fait?

GNATON.

Tel qu'un plus amoureux en seroit satisfait.
Thaïs se veut purger de tous sujets de plainte :

1. Var. *Œuvres diverses de 1729* :

Ayez toujours en main une amitié nouvelle.

Deux jours, par mon moyen, sans rival et sans crainte
Vous lui rendrez visite en dépit des jaloux.

THRASON.

Je t'aime.

GNATON.

Et du dîner sur moi reposez-vous ;
Je l'ai fait, en passant, apprêter chez votre hôte.

THRASON.

De faim jamais Gnaton ne mourra par sa faute.

GNATON.

Qu'y faire ? il faut bien vivre ici comme autre part.

THRASON.

Retourne chez Thaïs, et dis-lui qu'il est tard.

SCÈNE III.

THAÏS, THRASON, GNATON.

THAÏS.

Il n'en est pas besoin, je viens sans qu'on m'appelle.

THRASON.

Sais-je faire un présent ?

THAÏS.

Certes, la chose est belle ;
Mais je n'estime au don que le lieu dont il vient.

GNATON.

Notre dîner est prêt, s'il ne vous en souvient.

THRASON, à Thaïs

Plus rare et d'autre prix je vous l'aurois donnée.

GNATON.

Toujours en compliments il se passe une année ;
Le dîner nous attend, hâtons-nous, c'est assez.

THAÏS.

Nous ne sommes, Gnaton, pas encor si pressés.
Il me faut du logis donner charge à Pythie.

GNATON.

Tout ira comme il faut, j'en réponds sur ma vie.

THAÏS.

Sans avoir pris ce soin, je n'ose m'engager.

GNATON.

Puissent mes ennemis de femmes se charger !
Elles n'ont jamais fait, toujours nouvelle excuse.

THAÏS.

De vains retardements à tort on nous accuse ;
Votre sexe se laisse encor moins gouverner.

GNATON.

Ne tient-il point à moi que nous n'allions dîner ?

THAÏS.

Ne plaise aux dieux, Gnaton, qu'on ait telle pensée.

GNATON.

Je ne vous en vois point pour cela plus pressée.

THAÏS.

Allons, si tu le veux.

SCÈNE IV.

THAÏS, THRASON, GNATON; PARMENON,

amenant Chérée.

PARMENON.

Un mot auparavant.

GNATON.

Nous voici, grâce aux dieux, aussi prêts que devant :

Je dînerai demain, s'il plaît à la fortune.
Fais vite, Parmenon, ta harangue importune.

PARMENON.

Mon maître, par votre ordre absent de ce séjour,
Avecque ce présent vous offre le bonjour.
Je ne veux point passer la loi qui m'est prescrite,
Ni parler de ses pleurs quand il faut qu'il vous quitte :
De vous-même à son mal vous pouvez compatir,
Et le croire affligé sans l'avoir vu partir.
Faisant un don plus riche, il eût eu plus de joie;
Mais au moins de bon cœur croyez qu'il vous l'envoie.

THRASON.

Le présent peut passer.

THAÏS.

Il me charme en effet.
Je ne l'aurois pas cru si beau ni si bien fait.

PARMENON.

On l'appelle Doris : et quant à son adresse
En tout ce que l'on doit apprendre à la jeunesse,
On l'a, dès son jeune âge, instruit et façonné.
A quoi que de tout temps il se soit adonné,
Soit aux arts libéraux, soit aux jeux d'exercice,
A sauter, à lutter, à courir dans la lice,
Il a toujours passé pour un des plus adroits :
Enfin, permettez-lui de parler quelquefois,
Vous l'entendrez bientôt en conter des plus belles;
Il vous entretiendra de cent choses nouvelles.
Mon maître cependant n'exige rien de vous :
Vous ne le trouverez importun ni jaloux;
Il ne vous contera ni bons mots ni faits d'armes;
Et vous pouvez, Thaïs, disposer de vos charmes
Sans craindre qu'il s'offense et vous tienne en souci,

Comme un de vos amants qui n'est pas loin d'ici.
Faites entrer chez vous soldats et parasites,
Pourvu qu'il puisse rendre à son tour ses visites
(J'entends quand vous serez d'humeur ou de loisir),
Il se tiendra content par delà son desir.

THRASON.

Si ton maître avoit dit ce que tu viens de dire...

PARMENON.

Comme j'en suis l'auteur, vous n'en faites que rire.

THRASON.

Dois-je contre un valet employer mon courroux?
Que t'en semble, Gnaton?

GNATON.

Seigneur, épargnez-vous.

THRASON.

Je te croirai. Thaïs, ce parleur m'incommode.

GNATON.

De vrai, les compliments ne sont plus à la mode [1];
Allons.

THAÏS.

Quand on voudra.

THRASON.

Qu'un long discours déplaît!

GNATON.

Surtout, à mon avis, quand le dîner est prêt.

THAÏS.

Du zèle et du présent je lui suis obligée.

PARMENON.

Le don ne vous tient pas vers mon maître engagée;

1. VAR. *Œuvres diverses de 1729 :*

De vrai, les compliments ne sont pas à la mode.

S'il doit être payé, c'est du zèle sans plus.

GNATON.

Remettons à tantôt ces discours superflus;
Il n'est pas maintenant saison de repartie.

THAÏS.

Tu me permettras bien d'ordonner à Pythie
Que le soin de Pamphile à Doris soit commis.

GNATON.

Faites que Gnaton dîne, et tout vous est permis.

SCÈNE V.

THRASON, GNATON, PARMENON.

PARMENON.

Pour un entremetteur, on te fait trop attendre :
Ce n'est point là le gré que tu pouvois prétendre
Et si j'avois reçu tel présent par Gnaton,
Il se verroit à table assis jusqu'au menton.
On ne devroit ici rendre aucune visite
Sans avoir un billet signé de Parasite;
Il lui faut cependant mettre tout son espoir
A courir tout le jour pour déjeuner au soir.
Pour moi, je ne crois pas qu'autre chose il attrape,
Si ce n'est que son roi le fasse un jour satrape,
Ou que, las de courir et battre le pavé,
Plus haut que son mérite il se trouve élevé.
Que dis-tu de ces mots? Ai-je su te le rendre?

THRASON.

Le coquin veut railler. Gnaton, va nous attendre,
Je vais prendre Thaïs.

GNATON.

Laissez-moi cet emploi :
Un chef doit autrement tenir son quant-à-moi.

THRASON.

Adieu donc, Parmenon : tu diras à Phédrie
Que Thaïs, pour un temps, trouve bon qu'il l'oublie ;
Que pour l'entretenir deux jours me sont assez.

PARMENON.

Ne vous en vantez point avant qu'ils soient passés.

SCÈNE VI.

PARMENON, demeurant seul.

Ceci pour notre eunuque assez bien se prépare.
Pendant qu'ils dîneront, il faut qu'il se déclare,
Prenne l'occasion, et ne perde un moment
A pousser des soupirs et languir vainement.
Non que parlant d'amour il rencontre œuvre faite :
Alors qu'on en vient là, toutes ont leur défaite :
Tel souvent en a peu qui croit en avoir tout,
Et même va bien loin sans aller jusqu'au bout.
Que Pamphile d'ailleurs volontiers ne l'écoute,
Toute sage qu'elle est, je n'en fais point de doute :
C'est le propre du sexe, il veut être flatté,
Et se plaît aux effets que produit sa beauté,
Puis notre homme a de quoi charmer la plus sévère :
Il est jeune, il est beau, toujours prêt à tout faire ;
En dit plus qu'on ne veut, sait bien le débiter,
Est d'humeur libérale, et donne sans compter.
Si par ces qualités d'abord il ne la touche,

Le temps, qui peut gagner l'esprit le plus farouche,
Ne lui permettra pas d'y faire un long effort,
Et ce peu de loisir m'embarrasse très-fort ;
Je crains notre vieillard, qu'on attend d'heure en heure.
Il n'a jamais aux champs fait si longue demeure ;
Quelque charme puissant l'y retient arrêté ;
S'il revient une fois, le mystère est gâté.
O dieux ! c'est fait de nous, le voici qui s'avance ;
Je ne sais quel frisson m'annonçoit sa présence.
Parmenon, cependant que tout seul il discourt,
Va te précipiter, ce sera ton plus court ;
Qui pourroit toutefois choisir une autre voie...
Le vieillard est plus doux qu'il ne veut qu'on le croie :
L'amour pour ses enfants, qu'il laisse à l'abandon,
Fait qu'il me reste encor quelque espoir de pardon ;
Usons à cet abord d'un peu de complaisance.

SCÈNE VII.

DAMIS, PARMENON.

PARMENON.

Je me plaignois, monsieur, de votre longue absence.

DAMIS.

En ma maison des champs je trouve un goût exquis,
Et ne fis jamais mieux qu'alors que je l'acquis.

PARMENON.

Sophrone et vos enfants sont d'avis tout contraire.

DAMIS.

Les voir changer d'humeur n'est pas ce que j'espère

Bien loin de se réduire au champêtre séjour,
Ma femme aime à causer ; mon aîné fait l'amour.

PARMENON.

Cette façon d'agir plairoit à peu de pères ;
Quand il s'agit d'amour, presque tous sont sévères :
A cet âge impuissant lorsqu'ils sont arrivés,
Ils donnent des conseils qu'ils n'ont point observés.

DAMIS.

Quant à moi, je me rends plus juste et plus commode :
Non qu'il faille en tout point que l'on vive à sa mode ;
Mais aimer quelque peu ne fut jamais blâmé,
Et moi-même autrefois je m'en suis escrimé.
Il est vrai que le gain n'en vaut pas la dépense ;
Aux uns il faut présent, aux autres récompense,
Corrompre les valets, et les entretenir ;
Mais les dieux m'ont toujours donné pour y fournir.
Si je fais peu d'acquêts, que mes fils s'en accusent ;
C'est eux, et non pas moi, qu'après tout ils abusent.
Ayant connu d'abord mon esprit indulgent,
L'aîné va, ce me semble, un peu vite à l'argent ;
Des beautés de Thaïs son âme est fort touchée ;
Et bien qu'il m'ait tenu cette flamme cachée,
J'en sais plus qu'il ne croit, et le souffre aisément ;
Thaïs vaut qu'on l'estime, à parler franchement :
Peu voudront toutefois qu'elle entre en leur famille ;
Veuve, on la doit priser un peu moins qu'une fille :
Notre ville est féconde en partis bien meilleurs,
Et mon fils, après tout, doit s'adresser ailleurs.
Pour un choix plus sortable il faut qu'il se dispose :
Je t'en veux, Parmenon, proposer quelque chose.
Mais où sont mes enfants ? Je les voudrois bien voir.

PARMENON.

Votre aîné, par malheur, est absent d'hier au soir.

DAMIS.

D'où pourroit provenir un si soudain voyage?
N'est-il point arrivé quelque noise en ménage?

PARMENON.

Je ne sais.

DAMIS.

Plût aux dieux que quelque changement
Lui fît prendre bientôt un autre sentiment!
Mais comme sans leur aide il ne se peut rien faire,
Allons-leur de ce pas recommander l'affaire.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHÉRÉE, déguisé en eunuque; PAMPHILE.

CHÉRÉE.

C'est trop rêver, Pamphile, et mon zèle indiscret
Ne sauroit plus souffrir cet entretien secret.
Dans quelque doux penser qu'une âme soit plongée,
Souvent elle a besoin d'en être dégagée ;
Et lorsqu'on l'abandonne à ce triste plaisir,
Elle songe à ses maux avec plus de loisir.
Souffrez donc...

PAMPHILE.

C'est assez, et ta bonté m'oblige,
Quoique le noir chagrin qui sans cesse m'afflige
Empêche mon esprit d'en pouvoir profiter.

CHÉRÉE.

Et qu'auriez-vous, Pamphile, à vous tant attrister ?
Vous êtes jeune et belle, et, si je l'ose dire,
Ce sont les seuls trésors où toute femme aspire.

PAMPHILE.

Je suis jeune, il est vrai ; pour belle, on me le dit :
Ce discours près du sexe est toujours en crédit ;
Mais quand de pareils dons le ciel m'auroit comblée,
A peine en verrois-tu mon âme moins troublée ;
L'objet de mes malheurs me touche beaucoup plus.

Les dieux nous vendent cher tous ces biens superflus ;
Souvent, par mille maux, nous en payons l'usure.

CHÉRÉE.

C'est que l'esprit humain en prend mal la mesure ;
Injuste en son estime autant qu'en ses desirs,
Il compte les douleurs sans compter les plaisirs.

PAMPHILE.

Ne me crois pas, Doris, d'une âme si légère :
Sans amis, sans parents, et partout étrangère,
J'ai sujet de rêver, et tu n'en verras point
Que le sort obstiné persécute à tel point.

CHÉRÉE.

Chacun pense de même, et moi comme tout autre ;
Le mal d'autrui n'est rien quand nous parlons du nòtre.
Vous vous croyez en butte aux plus sensibles coups ;
Je sais tel qui pourroit en dire autant que vous.
Celui dont je vous parle est un autre moi-même ;
Il me ressemble assez, et souffre un mal extrême
Pour certaine beauté qui vous ressemble aussi,
Et qui fuit, comme vous, l'amour et son souci.

PAMPHILE.

Si j'étois cet ami, j'affranchirois mon âme
Des injustes liens de l'objet qui l'enflamme.

CHÉRÉE.

Si vous étiez l'objet des vœux qu'il a conçus ?

PAMPHILE.

Peut-être qu'à la fin ses vœux seroient reçus.

CHÉRÉE.

Qui vous diroit ceci pour préparer votre âme ?
Tout de bon, si quelqu'un vous découvroit sa flamme,
N'étant rien ici-bas qui ne puisse arriver
(J'entends à quelque fin que l'on doive approuver),

Agréeriez-vous son offre? et votre âme, touchée,
Prendroit-elle plaisir à s'en voir recherchée?

PAMPHILE.

Selon ce qu'il auroit d'aimable et de parfait.

CHÉRÉE.

Je le suppose riche, honnête, assez bien fait,
D'âge au vôtre sortable, enfin tel, à tout prendre,
Qu'aux partis les plus hauts il ait droit de prétendre.

PAMPHILE.

J'aime ces qualités dont il seroit pourvu;
Mais, pour en bien parler, il faudroit l'avoir vu.

CHÉRÉE.

Vous le voyez, Pamphile, et vous allez connoître
Un feu qui ne peut plus s'empêcher de paroître.
Par un excès d'amour, sous cet habit trompeur
Je me suis pour esclave offert à votre sœur;
Né libre cependant, on m'appelle Chérée;
La noblesse des miens ne peut être ignorée;
Peu de partis ici voudroient me refuser;
Mon zèle est toutefois plus que tout à priser;
Ne le dédaignez point. Quoi! vous fuyez, Pamphile?

PAMPHILE.

Insolent, quitte-moi, ta fourbe est inutile.
Pythie!

CHÉRÉE.

Auparavant, encore un mot ou deux.

PAMPHILE.

Qui t'a fait entreprendre un coup si hasardeux?
En vain tu fais servir ces honneurs à ta flamme:
L'espoir d'y prendre part n'aveugle point mon âme;
Le ciel m'a faite esclave, il est vrai; mais crois-tu
Que cette qualité répugne à la vertu?

CHÉRÉE.

Qui le croiroit, Pamphile, après vous avoir vue?
Les sévères appas dont vous êtes pourvue
Désespèrent les cœurs qu'ils viennent d'enflammer ;
Mais, sous le nom d'hymen s'il est permis d'aimer,
Loin de votre pays esclave et délaissée,
Où pourriez-vous ici porter votre pensée?
Par là je n'entends point mépriser vos appas.
Le mérite en est grand ; mais l'heur n'y répond pas.
Tant que l'effort des ans en détruise l'empire,
Assez d'amants viendront vous conter leur martyre :
Assez d'amants aussi, d'un discours mensonger,
Vous offriront un cœur toujours prêt à changer.
Devant que vous soyez à leurs vœux exposée,
Prévenez le dépit de vous voir abusée ;
Faites un choix plus sûr, il vous est important.

PAMPHILE.

Peut-être dans ta foi n'es-tu pas plus constant.

CHÉRÉE.

Pamphile, croyez-en ces soupirs et ces larmes.

PAMPHILE.

Ah ! cesse d'employer le secours de leurs charmes,
Ote-moi ta présence, engage ailleurs ta foi ;
Veux-tu rendre mon cœur plus esclave que moi?
Va, ne réplique point, étouffe ton envie ;
Crains d'attacher tes jours aux malheurs de ma vie ;
Va-t'en, laisse-moi seule et me plaindre et souffrir.

CHÉRÉE.

Un sort plus favorable en vos mains vient s'offrir.

PAMPHILE.

Ce n'est point l'intérêt qui me rendra facile ;
Et si je cède... hélas ! achève pour Pamphile.

Que sert de m'expliquer? Tu lis dedans mon sein.

CHÉRÉE.

Et que rencontrez-vous d'injuste en ce dessein?

PAMPHILE.

Je ne sais, je crains tout, je suis irrésolue :
Va briguer quelque voix sur mon cœur absolue.

CHÉRÉE.

Que je tienne de vous l'espoir d'un si grand bien.

PAMPHILE.

Sans l'aveu de Thaïs je ne te promets rien;
Elle a sur mes desirs une entière puissance :
Ce que j'aurois aux miens rendu d'obéissance,
Je le dois à ses soins, par qui j'espère enfin
Retrouver mes parents, et changer de destin.

CHÉRÉE.

Pamphile, songez-y, la chose est importante;
Et puisqu'en vos malheurs un moyen se présente,
Ne le rejetez pas; il est en votre main.

PAMPHILE.

Qui me peut garantir ce discours incertain?

CHÉRÉE.

Moi-même.

PAMPHILE.

Un tel garant n'assure point mon âme;
Quand vous voulez montrer l'effet de votre flamme,
Un parent, un tuteur, un ami bien souvent,
Font que de tels projets il ne sort que du vent;
Quelquefois, pour changer, ils vous servent d'excuse.

CHÉRÉE.

Contre ces lâchetés, dont chacun nous accuse,
Je n'oppose qu'un mot : dans trois jours au plus tard,
Si l'effet ne s'en voit ou d'une ou d'autre part,

Vous pourrez m'accuser de parjure et de feinte ;
Mais aussi jusque-là suspendez votre crainte,
Et faites de mes vœux un meilleur jugement.

PAMPHILE.

Le terme n'est pas long, j'y consens aisément ;
Mais je vous interdis cependant ma présence,
Comme un juste moyen d'expier votre offense.

CHÉRÉE.

L'arrêt est rigoureux, le crime étant léger ;
J'obéirai pourtant ; mais, pour m'encourager,
Adoucissez la peine à ma ruse imposée :
Cette faveur m'importe, et vous est fort aisée.

PAMPHILE.

Que me demandez-vous ?

CHÉRÉE.

Pour m'élever aux cieux,
Il ne faut qu'un aveu de la bouche ou des yeux.

PAMPHILE.

Eh bien, je vous l'accorde ; est-ce assez vous complaire?

CHÉRÉE.

Je partirai content après un tel salaire ;
Cependant joindrez-vous vos vœux à mon transport ?

PAMPHILE.

Qu'il ne tienne à cela que tout n'aille à bon port !

CHÉRÉE, baisant la main de Pamphile.

Que je jure en vos mains une amour éternelle !

PAMPHILE.

Je trouve du serment la mode un peu nouvelle.

CHÉRÉE.

Ne blâmez point l'excès où mon zèle est tombé.

PAMPHILE.

Il lui faut bien donner ce qu'il m'a dérobé.

CHÉRÉE.

Ah, dieux ! quelle douceur où mon âme se noie !
Soulagé du tourment, je me meurs de la joie ;
Au prix de vos baisers tout me semble commun :
Pamphile, seulement encor la moitié d'un.

PAMPHILE.

Vous en pourriez mourir, et j'aime votre vie.

CHÉRÉE.

L'hymen saura bientôt en combler mon envie,
Pour un que vous m'avez aujourd'hui retenu.

PAMPHILE.

Aussi n'en meurt-on plus quand ce temps est venu.

CHÉRÉE.

Si jamais envers vous je change de pensée,
Me punissent les dieux d'une mort avancée !

PAMPHILE.

Vous promettez beaucoup.

CHÉRÉE.

Je ferai beaucoup plus.
Sans employer le temps en discours superflus,
Je m'en vais de ce pas en parler à mon père :
Dès demain vous saurez ce qu'il faut que j'espère ;
Et quand, par une humeur sévère ou d'intérêts,
Il auroit contre nous prononcé quelque arrêt,
Nous pourrions passer outre, et fléchir son courage :
Il sera fort aisé de calmer cet orage.

PAMPHILE.

Thaïs, si vous sortez, aura soupçon de moi.

CHÉRÉE.

Je reviendrai bientôt vous confirmer ma foi.

SCÈNE II.

PAMPHILE.

Je ne puis trop priser son ardeur généreuse ;
Loin des miens, après tout, la rencontre est heureuse :
Je dis loin, quoiqu'ici l'ont m'ait donné le jour,
Et que tous mes parents y fissent leur séjour.
O dieux ! si mon soupçon se trouvoit véritable,
Si j'étois pour Chérée un parti plus sortable,
Et qu'à cette beauté, dont il me semble épris,
L'éclat de la naissance ajoutât quelque prix,
Seroit-il une fille au monde plus heureuse ?
Peu s'en faut que déjà je n'en sois amoureuse.
J'entends du bruit, sortons ; on peut nous écouter.

SCÈNE III.

THAÏS, PYTHIE.

PYTHIE.

Ah ! que j'ai de secrets, madame, à vous conter !
Mais ne le dites pas, vous me feriez querelle.
Ma foi, le compagnon nous l'a su donner belle.

THAÏS.

Qui ?

PYTHIE.

Faut-il demander ? Ce beau présent de foin :
Fût-il en Éthopie, ou bien encor plus loin !

THAÏS.

Tu viens de proférer une étrange parole.

PYTHIE.

Chacun n'a pas été comme vous à l'école;
Je m'entends.

THAÏS.

C'est assez.

PYTHIE.

Ceci nous doit ravir.
Vous n'aviez qu'à moitié des gens pour vous servir,
Il falloit un eunuque ; et le bon de l'affaire
Est que l'on n'a pas dit tout ce qu'il savoit faire.

THAÏS.

Que peut-il avoir fait?

PYTHIE.

Me le demandez-vous?

THAÏS.

Tu fais bien l'innocente en te moquant de nous.

PYTHIE.

Je n'en sais rien au vrai; toutefois je m'en doute.

THAÏS.

Ce sont là des discours si clairs qu'on n'y voit goutte.

PYTHIE.

Votre sœur a tantôt, pour ne rien déguiser,
Laissé prendre à Doris sur sa main un baiser.
Savez-vous quel baiser?

THAÏS.

Fort froid, je m'imagine.

PYTHIE.

En bonne foi, j'ai cru qu'il y prendroit racine :
Ce n'étoit point semblant, car même il a sonné.
Si par mon serviteur un tel m'étoit donné,

Je n'en fais point la fine, il me rendroit honteuse.
Enfin, de ce baiser la suite est fort douteuse.

THAÏS.

Tu t'alarmes en vain, c'est marque de respect ;
Puis cela vient d'un lieu qui ne m'est point suspect :
Les baisers de Doris sont baisers sans malice :
Il en faudroit beaucoup pour guérir la jaunisse.

PYTHIE.

Pas tant que vous croyez, ou je n'y connois rien.
Ah ! que n'ai-je entendu leur premier entretien !
Mais, au cri de Pamphile étant vite accourue,
Comme en quelques endroits la porte étoit fendue,
Il m'est venu d'abord un désir curieux
D'approcher d'une fente et l'oreille et les yeux.
Ils ont dit quelques mots d'amour, de mariage ;
Que votre sœur ne peut prétendre davantage ;
Que Doris est pour elle un assez bon parti :
Tant qu'enfin au baiser le tout est abouti.

THAÏS.

Ton récit est confus, j'ai peine à le comprendre.

PYTHIE.

Aussi ne pouvoit-on qu'à moitié les entendre.
Voilà ce que j'en sais, fondez votre soupçon.
Doris n'est point esclave, au moins à sa façon :
Je ne sais quoi de grand paroît sur son visage :
Tels valets ne sont point sans doute à notre usage.
A force d'y rêver mon esprit s'est usé.
Madame, si c'étoit quelque amant déguisé !
Telle fourbe en amour souvent s'est publiée.

THAÏS.

Ma sœur se seroit-elle à ce point oubliée ?

J'ai cru sur sa vertu me pouvoir assurer.

PYTHIE.

En ce monde il ne faut jamais de rien jurer :
Les prudes bien souvent nous trompent au langage.

THAÏS.

Qu'est devenu Doris ?

PYTHIE.

Il a troussé bagage.

THAÏS.

Il falloit tout au moins l'empêcher de sortir.

PYTHIE.

J'étois hors de mon sens, pour ne vous point mentir.

THAÏS.

Au retour de Phédrie on en saura l'histoire.

PYTHIE.

C'est ce que j'oubliois, tant j'ai bonne mémoire :
A peine vous sortiez qu'il m'est venu trouver.

THAÏS.

Je le croyois aux champs.

PYTHIE.

Il en vient d'arriver.
De longtemps, m'a-t-il dit, je connois ton adresse :
Tu sais la passion que j'ai pour ta maîtresse ;
De m'en priver deux jours hier au soir je promis,
Et crus qu'allant trouver aux champs quelques amis,
Ils pourroient de ce temps adoucir l'amertume ;
Mais à nul autre objet mon œil ne s'accoutume,
De nul autre entretien mon esprit n'est charmé.
Je pourrois vivre un siècle avec elle enfermé ;
Vivre sans elle un jour m'est un trop grand supplice
Et je ne suis pas sûr que ceci s'accomplisse

Sans que vous y perdiez la fleur de vos amis.
Si de ce long exil un jour ne m'est remis,
Je ne donnerois pas un denier de ma vie.
Pour le souffrir je crois que tu m'es trop amie :
Fais valoir cet ennui qui cause mon retour ;
Dis que Thrason pour elle a beaucoup moins d'amour,
Qu'il prescrit trop de lois et se rend incommode :
Je t'abrége ceci, pour l'étendre à ta mode.
Voilà ce qu'il m'a dit, et tiens qu'il a raison.
Plutôt que de me voir caresser par Thrason,
J'aimerois cent fois mieux que l'autre m'eût battue.
Le soldat est trop vain, sa présence me tue :
Il n'a qu'une chanson dont il nous étourdit ;
Et, hors de ses exploits, c'est un homme interdit ;
Puis, qu'on soit toute à lui : ma foi ! l'on s'y dispose.

THAÏS.

Que veux-tu ? jusqu'ici ma sœur en est la cause.

PYTHIE.

Ne dissimulez plus, vous avez votre sœur.
Mais devrois-je parler avecque tant d'ardeur
Pour ce donneur d'eunuque à la mode nouvelle ?

THAÏS.

Peut-être en le donnant l'a-t-il cru plus fidèle.

PYTHIE.

Envoyez-le querir, vous l'entendrez parler.

THAÏS.

Comment, s'il vient ici, le pourra-t-on celer ?

PYTHIE.

Quand Thrason le saura, vous avez votre conte.

THAÏS.

Je ne saurois tromper sans scrupule et sans honte.
Qu'on cherche toutefois Phédrie et son présent.

PYTHIE.

Vos gens le trouveront au logis à présent ;
Dorie aura bientôt traversé cette rue.

SCÈNE IV.

THAÏS.

A l'entendre parler, elle en doit être crue ;
Qu'un esclave pourtant se soit fait écouter,
A moins que l'avoir vu, j'ai sujet d'en douter.
Ma sœur fit toujours cas d'une vertu sévère :
Ceci n'est point d'ailleurs arrivé sans mystère ;
Phédrie ou Parmenon m'ont joué quelque tour.
Mais quoi ! la tromperie est permise en amour :
Je ne dois seulement accuser que Pamphile.
Aux désirs d'un amant se rendre si facile,
Ni grâces ni faveurs ne savoir ménager,
Ce n'est pas le moyen de pouvoir l'engager :
Trop d'espoir à l'abord en étouffe le zèle.
Ah ! que si j'eusse été fille encore comme elle !
Mais ne nous plaignons point, et laissons tous ces vœux.
Ne pouvoir disposer d'un seul de ses cheveux,
D'un seul de ses desirs, d'un moment de sa vie,
N'est pas une fortune à donner de l'envie.
Les maris sont jaloux, ou bien sans amitié.
Tel qui ne nous voyoit, disoit-il, qu'à moitié,
Quand il est possesseur, cherche ailleurs sa fortune.
Une femme en deux jours leur devient importune :
Il faut, sans murmurer, souffrir leur peu de foi,
Et c'est là le plus dur de cette injuste loi.

Ce n'est qu'avec regret qu'en perdant ma franchise,
Pour la seconde fois on m'y verra soumise;
Et je crains que ma sœur n'en dise autant aussi.
La pourvoir d'un époux est mon plus grand souci:
Ce qui convient à l'une est à l'autre incommode;
Et si c'est mon talent que de vivre à la mode,
Dans un autre dessein je dois l'entretenir.

SCÈNE V.

PHÉDRIE, THAÏS, PYTHIE; DORUS, véritable eunuque; DORIE.

PYTHIE.

Dorie est de retour, vos gens s'en vont venir;
Les voici. Mais quel homme accompagne Phédrie?
Est-ce pour se moquer, ou pour nous faire envie?
O l'agréable objet, et digne d'être vu!

PHÉDRIE.

Mon retour en ces lieux est peut-être imprévu;
Vous ne m'attendiez pas après tant d'assurances.

PYTHIE.

Toujours de la façon tromper nos espérances,
La surprise nous plaît, pourvu que le soldat
Laisse passer le tout sans bruit et sans éclat.

PHÉDRIE.

Nous saurons l'adoucir, quoiqu'il tranche du brave.

THAÏS.

Vous a-t-on pas prié d'amener cet esclave
Que pour servir ma sœur vous aviez acheté,
Et que votre valet m'a tantôt présenté?

PHÉDRIE.

Le voilà.

THAÏS.

Quoi ! cet homme à la peau si flétrie?
Parlez-vous tout de bon, ou si c'est raillerie?

PYTHIE.

Qui n'auroit point eu d'yeux seroit bien attrapé.

PHÉDRIE.

Je n'en sache point d'autre, ou les miens m'ont trompé.
Mais pourquoi jetez-vous cet éclat de risée?

PYTHIE.

L'autre a le teint plus frais qu'une jeune épousée ;
Il ne sauroit avoir que vingt ans tout au plus,
Et vous nous amenez un vieillard tout perclus.

PHÉDRIE.

Tu me tiens des propos où mon esprit s'égare.

THAÏS, regardant Dorus.

Ce que cet homme en sait, il faut qu'il le déclare.

PHÉDRIE, à Dorus.

Es-tu double? Viens çà, réponds sans hésiter.

DORUS.

Monsieur, c'est Parmenon qui me l'a fait prêter.

PHÉDRIE.

Quoi, prêter?

DORUS.

Mon habit.

PHÉDRIE.

A quel homme?

DORUS.

A Chérée.

THAÏS.

N'en demandez pas plus, la fourbe est avérée.

PHÉDRIE.

D'où saurois-tu son nom?

DORUS.

Parmenon me l'a dit.

PHÉDRIE.

Mais je te trouve encor couvert du même habit.

DORUS.

Incontinent après il me l'est venu rendre.

PHÉDRIE.

A moins qu'être devin, l'on n'y peut rien comprendre.

THAÏS.

Lui hors, on vous dira le tout de point en point.

PHÉDRIE, à Dorus.

Va, retourne au logis, et ne t'éloigne point.

SCÈNE VI.

PHÉDRIE, THAÏS, PYTHIE.

PHÉDRIE.

Que direz-vous enfin de ma foi violée?
Si l'aise de vous voir, pour un peu reculée,
A rendu mon esprit toujours inquiété;
Si le jour, loin de vous, me paroît sans clarté;
Si je veille au plus fort de l'ombre et du silence,
Jugez ce que feroit une plus longue absence;
Et si mon amour craint le seul éloignement,
Jugez ce que feroit un triste changement.

THAÏS.

Il faudra toutefois y résoudre votre âme;
Nous verrions à la fin soupçonner notre flamme :

Mon cœur accorde mal ce différent souci ;
Et si vous m'êtes cher, l'honneur me l'est aussi.

PHÉDRIE.

Cette vertu me charme en redoublant ma peine :
Vous méritez, Thaïs, une amour plus certaine ;
Dans une autre saison je saurois y pourvoir ;
Mon cœur, comme le vôtre, a soin de son devoir.
Je ne vous aime pas pour faveur que j'obtienne :
L'aveu de mes parents. ou leur mort, ou la mienne,
Feront voir que ce cœur, prêt à se déclarer,
S'il ne doit avoir tout, ne veut rien espérer.

THAÏS.

De quoi me peut servir cette ardeur généreuse ?
Pour plaire à vos parents je suis trop malheureuse,
Se fonder sur leur mort est un but incertain :
On se trompe souvent aux ordres du destin.
Le reste me fait peur, et jusque-là mon âme
Voyoit avec plaisir l'effort de votre flamme ;
Faites un choix plus sûr, suivez votre devoir,
Et croyez que je puis vous aimer sans vous voir.

PHÉDRIE.

N'essayez point, Thaïs, de me rendre coupable ;
D'un si lâche dessein je me trouve incapable ;
Puisqu'un autre devoir se joint à mon désir,
Je me rends au plus fort, et n'ai point à choisir.

SCÈNE VII.

PHÉDRIE, THAÏS, PYTHIE, DORIE.

DORIE.

Un monsieur tout chargé de clinquant vous demande.

THAÏS.

C'est Chrémès, car voici deux jours que je le mande.
Qu'il monte ; et toi, Pythie, entretiens-le un moment.
Nous, allons voir ma sœur sur cet événement.

PYTHIE.

Comment ? seule avec lui ?

PHÉDRIE.

Que tu fais la sucrée !

PYTHIE.

Quoi ! vous semblé-je donc une chose sacrée
Qu'on n'oseroit toucher ?

THAÏS.

J'approuve ton souci ;
Mais, tant qu'avec Pamphile on se soit éclairci,
Défends-toi, si tu peux, et garde qu'il s'ennuie.

PYTHIE.

Je l'entends, sortez vite.

SCÈNE VIII.

CHRÉMÈS, PYTHIE.

CHRÉMÈS.

Eh quoi ! voilà Pythie ?
J'ai cru que pour sa noce on venoit me prier.

PYTHIE.

Je n'ai garde, monsieur, de me tant oublier.

CHRÉMÈS.

Que me veut donc Thaïs ?

PYTHIE.

Elle s'en va descendre.

CHRÉMÈS.

Je ne me lasse point jusqu'ici de l'attendre :
Me pût-elle deux jours laisser seul avec toi !

PYTHIE.

Si vous prenez plaisir à vous moquer de moi,
Exercez votre esprit, n'épargnez point Pythie;
Elle souffrira tout, de peur qu'il vous ennuie.

CHRÉMÈS, lui voulant mettre la main au sein.

Souffriras-tu ceci?

PYTHIE.

Monsieur, arrêtez-vous.
Que ces hommes, voyez, sont fins au prix de nous!
Ils songent dès l'abord toujours à la malice;
Je suis pour tels galants trop simple et trop novice :
Une autre fois, monsieur, vous ne m'y tiendrez pas.

CHRÉMÈS.

Tu veux donc qu'en t'aimant je souffre le trépas?

PYTHIE.

Assez dans votre sexe on se meurt de parole;
Je crois que vous allez chacun en même école,
Rien qu'un même discours ne vous sert sur ce point.
Tandis qu'ils sont vermeils et remplis d'embonpoint,
Messieurs sèchent sur pied, du moins à ce qu'ils disent.
En avons-nous pitié, les galants nous méprisent.

CHRÉMÈS.

Et puis passer pour simple envers moi tu prétends?

PYTHIE.

Quand madame le dit quelquefois je l'entends;
Ce sont propos d'amour trop fins pour ma boutique,
Et je n'en sus jamais le train ni la pratique.

CHRÉMÈS.

A propos de madame, a-t-elle encor Thrason?

Je suis, comme tu sais, ami de la maison;
Pourquoi ne veux-tu pas renouer connoissance?

PYTHIE.

Mais, à propos aussi, d'où vient la longue absence
Dont vous avez payé l'accueil qu'on vous faisoit?

CHRÉMÈS.

De ce beau fanfaron qu'alors elle prisoit.

PYTHIE.

Peut-être.

CHRÉMÈS.

Je l'ai cru : n'en voit-elle point d'autre?

PYTHIE.

Vous savez ce logis qui regarde le nôtre?

CHRÉMÈS.

Un des fils de Damis est encor sur les rangs?

PYTHIE.

L'aîné.

CHRÉMÈS.

J'en suis ravi, car nous sommes parents :
Surtout il a de quoi te donner tes étrennes.

PYTHIE.

Qui, lui? c'est petit gain; je n'y perds que mes peines.

CHRÉMÈS.

Que fera-t-il du bien par les siens amassé?

PYTHIE.

Chacun serre son fait, le bon temps est passé.

CHRÉMÈS.

Tu ne te plaindrois pas si j'étois en sa place,
Et j'ai quelque présent qu'il faut que je te fasse.

PYTHIE.

Faites, vous n'oseriez.

CHRÉMÈS.

Aussi, pour m'en payer...

PYTHIE.

Vers Thaïs, n'est-ce pas, il se faut employer?

CHRÉMÈS.

Que tu détournes bien les coups que l'on te porte!

PYTHIE.

J'ai cru qu'il le falloit entendre de la sorte.

CHRÉMÈS, tirant de son doigt un diamant, et le présentant à Pythie.

Pour me mieux expliquer, tiens, veux-tu cet anneau?

PYTHIE, le recevant, et l'ayant regardé.

Je ne m'engage à rien, quoiqu'il me semble beau.

CHRÉMÈS, lui voulant mettre la main au sein.

Si veux-je pour ce coup que ma main se hasarde.

PYTHIE, se retirant, et repoussant sa main.

Il vous faut des tétons! vraiment on vous en garde!

CHRÉMÈS.

Mauvaise, laisse-m'en au moins un à tenir.

PYTHIE.

Arrêtez-vous, monsieur; j'entends quelqu'un venir.

SCÈNE IX.

CHRÉMÈS, PYTHIE, DORIE.

DORIE.

Madame est un peu mal, et je viens pour vous dire...

CHRÉMÈS.

Que je monte?

DORIE.

Oui, monsieur.

CHRÉMÈS.

J'étois en train de rire.
Foin de la messagère, et de son compliment!
Un beau coup m'est rompu par elle assurément.
De l'endroit où j'en suis souviens-toi bien, Pythie;
Car je veux à demain remettre la partie.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

GNATON, sortant de chez Thaïs.

Tu me fais donc chasser, femme ingrate et sans foi!
Est-ce ainsi que l'on traite un agent comme moi?
Quoi! respecter si peu ce sacré caractère!
Le nom d'ambassadeur, que partout on révère,
Est ici méprisé par ce sexe inhumain,
Qui même sur l'autel iroit porter sa main!
Est-il chose assez sainte à l'endroit d'une femme?
Ni respect, ni serment, ne peut rien sur son âme :
Elle viole tout sans honte et sans souci.
A moins que d'apporter, je n'ai que faire ici :
A peine a-t-on reçu le présent de mon maître,
Qu'aucun de ce logis ne le veut plus connoître.
Si pourtant mon avis n'en est point dédaigné,
On l'y verra tantôt, et bien accompagné.
Mais j'aperçois Damis; auroit-il pu m'entendre?
Adieu, pauvre logis, tu n'as qu'à nous attendre!

SCÈNE II.

AMIS, PARMENON.

DAMIS.

Depuis qu'encore enfant tu me fus présenté,
Ton zèle à me servir s'est toujours augmenté;
Aussi t'ai-je donné mes deux fils à conduire :
Parmenon, si tu peux à l'hymen les réduire,
Pour prix de tes travaux je te veux affranchir.
Peut-être que l'aîné ne se pourra fléchir;
Son amour pour Thaïs est encore un peu forte;
Entreprends mon cadet : qui des deux il n'importe,
Dès lors que j'en verrai l'un ou l'autre soumis,
Tu te peux assurer de ce qu'on t'a promis.

PARMENON.

Je ne refuse point un si digne salaire;
Mais rien que mon devoir ne m'excite à bien faire :
Vous m'y voyez, monsieur, déjà tout préparé.
Non que je m'en promette un succès assuré;
Il est des plus douteux du côté de Phédrie :
J'ai beau parler d'hymen, c'est en vain qu'on le prie;
Tout autre m'entendroit, lui seul me semble sourd.

DAMIS.

Je m'en promettois mieux, lorsque son prompt retour
A détruit mes projets fondés sur son voyage.

PARMENON.

On n'en rencontre point qui tiennent leur courage[1];

1. C'est-à-dire, qui persistent dans leur résolution. — Voir sur cette acception du mot *courage* la note 1 de la page 157 du tome II.

Tous ces fréquents dépits font peu pour ce regard.
Riotes[1] entre amants sont jeux pour la plupart;
Vous les trouverez tous bâtis sur ce modèle :
Un mot les met aux champs, demi-mot les rappelle;
Et, tout considéré, ce qu'on peut faire ici,
C'est d'en remettre au temps la cure et le souci.
Quant à votre cadet, j'en espère autre chose.

DAMIS.

Qu'il s'assure de moi, quelque objet qu'il propose.
Un autre auroit voulu s'en réserver le choix;
Mais n'étant point d'humeur à prendre tous mes droits,
Si la beauté lui plaît, j'entends qu'il se contente,
Et la dot d'une bru ne fait point mon attente.
Il me peut satisfaire et suivre son désir,
Pourvu que de naissance il sache la choisir.
Ceci les réduiroit, s'ils étoient tous deux sages.
J'ai du bien, grâce aux dieux, assez pour trois ménages;
Il ne m'est plus besoin de former d'autres vœux
Que de me voir bientôt renaître en mes neveux,
Et qu'un petit Chérée entre mes bras se joue

PARMENON.

Votre desir est juste, et, pour moi, je le loue.

DAMIS.

Je m'en suis, Parmenon, si fort entretenu
Que je crois déjà voir mon cadet revenu.

PARMENON.

Vous le verrez aussi, dormez en assurance;
Je ne suis pas devin, mais j'ai bonne espérance.
Qui vous en parleroit, monsieur, dès aujourd'hui?

1. *Riote,* vieux mot : querelle, dispute. « Ces riotes, qui par certain temps sourdent entre les amans, sont nouveaux refraischissemens et aiguillons d'amour. » (RABELAIS, liv. III, ch. XII.)

DAMIS.

Tu flattes un peu trop l'amour que j'ai pour lui.

PARMENON.

Il n'est, à mon avis, que d'avancer matière.

DAMIS.

Je remets en tes mains mon espérance entière.

PARMENON.

Il s'en faut assurer le plus tôt qu'on pourra.

DAMIS.

Agis, parle, dispose ainsi qu'il te plaira ;
Tâche à me rendre heureux par un double hyménée :
Si l'aîné pour Thaïs tient son âme obstinée,
Je consens qu'il l'épouse avant la fin du jour.
D'abord il te faudra combattre son amour,
Et, s'il ne se rend point, lui redonner courage.
Tu me vois, grâce aux dieux, assez sain pour mon âge ;
Mais si la mort nous trompe, et rend libre mon fils,
Il conclura l'affaire, ou peut-être encor pis.
Je remets, Parmenon, le tout à ta prudence.
De leurs plus grands secrets ils te font confidence :
Ménage ton crédit, et m'avertis de tout ;
Il n'y faut plus penser, si tu n'en viens à bout.
Je m'en vais cependant trouver Archidémide :
Par des tours de chicane un voisin l'intimide ;
Tu peux en voir l'avis qu'il me vient d'envoyer.
A les mettre d'accord on devroit s'employer :
Il ne s'agit enfin que de fort peu de chose.
Cette lettre contient un récit de la cause,
Mais si long, si confus, que je veux, sans tarder,
M'en instruire aujourd'hui pour demain la plaider.

PARMENON.

Dites-lui qu'il abrége, et que votre présence

Ne nous manque au besoin par trop de complaisance.

DAMIS.

Il est long, en effet.

PARMENON.

Gardez de l'être aussi.

DAMIS.

Son logis, en tout cas, n'est qu'à trois pas d'ici.

PARMENON, seul.

Les voilà bien ensemble, et je tiens que le nôtre
A rebattre un discours l'emporte dessus l'autre.
Pour moi, j'ai de la peine à souffrir cet excès :
Quand un plaideur s'en vient m'enfiler son procès,
Quelque excuse aussitôt m'épargne un mal de tête,
De peur d'être surpris la tenant toujours prête ;
D'un : Mon maître m'attend, j'interromps leur caquet.
Qu'Archidémide vienne, il aura son paquet,
Fût-il plus révérend cent fois qu'il ne nous semble.

SCÈNE III.

CHRÉMÈS, PHÉDRIE, CHÉRÉE, PARMENON.

PARMENON.

Tous deux fort à propos je vous rencontre ensemble ;
Mais ce lieu m'est suspect, tirons-nous à l'écart.

CHRÉMÈS.

Adieu, dans vos secrets je ne veux point de part.

PHÉDRIE.

Vous pouvez demeurer, je sais votre prudence ;
On se peut devant vous ouvrir en confidence.
Ne crains point, Parmenon.

PARMENON.

Le voulez-vous ainsi?
Damis notre vieillard vient de partir d'ici.

PHÉDRIE.

Je savois son retour.

PARMENON.

Il sait aussi le vôtre;
Et comme on peut tomber d'un discours en un autre,
M'ayant de vos amours longtemps entretenu,
A des propos d'hymen il est enfin venu:
Qu'il se voyoit déjà presque un pied dans la tombe;
Qu'au faix de tant de biens chargé d'ans il succombe;
Que pour courir à tout n'étant plus assez vert,
Il se veut désormais tenir clos et couvert;
Caresser, les pieds chauds, quelque bru qui lui plaise;
Conter son jeune temps, banqueter à son aise:
C'est là, ce m'a-t-il dit, le seul but où je tends.
S'ils veulent voir mes jours plus longs et plus contents,
Il faut qu'un prompt hymen me délivre de crainte:
Non que je leur impose une aveugle contrainte;
Pour plus tôt les réduire à suivre mon désir,
Je leur laisse à tous deux le pouvoir de choisir
(Citoyenne j'entends), du reste il ne m'importe:
Ennuyé des chagrins que l'âge nous apporte,
Je ne demande plus qu'un entretien flatteur
Qui dessus mes vieux jours me mette en belle humeur;
Que l'un ou l'autre enfin choisisse une maîtresse.
L'amour de ces objets qu'on suit dans la jeunesse
Ne produit rien d'égal aux plaisirs infinis
Que cause un sacré nœud dont deux cœurs sont unis.
Tu sais que les douceurs jamais ne s'en corrompent;
Au lieu que ces amours, dont les charmes nous trompent,

Jamais à bonne fin ne peuvent aboutir :
On verra mon aîné trop tard s'en repentir ;
J'en ai su le retour aussitôt que l'absence ;
Ce changement soudain, cette molle impuissance,
M'empêchent d'espérer qu'il s'accorde à mes vœux ;
Mais, le cadet encor n'étant pas amoureux,
C'est là qu'il faut tourner l'effort de la machine ;
Et de peur que Thaïs, ou quelque autre voisine,
Par son civil accueil ne l'aille retenir,
Sans perdre un seul moment il le faut prévenir.
S'il se pouvoit, ô dieux ! que j'aurois d'allégresse !
Tu sais qu'il a longtemps voyagé par la Grèce :
A peine en revient-il, et depuis son retour
Je ne vois point qu'encore il ait conçu d'amour.
Ses plaisirs ont été les chevaux et la chasse :
Avant qu'une maîtresse en son cœur ait pris place,
Peut-être son devoir ailleurs l'aura porté.
A ces mots le vieillard, en pleurant, m'a quitté.
C'est un père, après tout ; il faut qu'on lui complaise.

PHÉDRIE.

Vraiment vous en parlez tous deux bien à votre aise :
Si l'amour en vos cœurs régnoit pour un moment,
Je vous verrois bientôt d'un autre sentiment.

PARMENON.

Contre moi sans raison vous entrez en colère :
D'interprète, sans plus, je sers à votre père ;
Quoique vous m'entendiez parler en précepteur,
De tout ce long discours je ne suis point l'auteur ;
Vous voyez que ceci tient beaucoup de son style.

PHÉDRIE.

Tu ne l'es pas non plus de la fourbe subtile
Dont mon frère, en eunuque aujourd'hui déguisé,

A chacun du logis par sa feinte abusé?
Qui t'a rendu muet? Cherches-tu quelque excuse?

CHÉRÉE.

C'est à moi qu'il vous faut imputer cette ruse;
Assez pour m'en distraire il s'est inquiété.
Enfin n'en parlons plus, c'est un point arrêté:
Gardez votre Thaïs, laissez-moi ma Pamphile:
Et pendant que mon père est d'humeur si facile,
Allons lui proposer le choix que j'en ai fait.

PARMENON.

Croyez-vous que d'abord il en soit satisfait?
N'étant que ce qu'elle est, j'en aurois quelque crainte.

CHÉRÉE.

Quoi! tu ne sais donc pas le succès de ma feinte?

PARMENON.

Non, car toujours depuis j'ai demeuré chez nous.

CHÉRÉE.

Pamphile est citoyenne.

PARMENON.

O dieux! que dites-vous?
Pamphile est citoyenne!

CHÉRÉE.

Et Chrémès est son frère.
Te conter en détail comment il s'est pu faire
Demanderoit peut-être un peu plus de loisir:
C'est assez que la chose, au gré de mon desir,
S'est naguère entre nous pleinement avérée.
Outre que de sa sœur la foi m'est assurée,
Chrémès ne me tient pas un homme à dédaigner;
Il ne nous reste plus que mon père à gagner.

PARMENON.

Je vous le veux livrer au plus tard dans une heure.

Du vieillard au procès savez-vous la demeure?
C'est là qu'il nous attend.

PHÉDRIE.

Que mon frère est heureux
De se voir possesseur aussitôt qu'amoureux!
Chacun s'oppose au bien que mérite ma peine.
Thaïs n'a plus en moi qu'une espérance vaine:
Ne pouvant de discours plus longtemps l'amuser,
J'ai promis de mourir, ou bien de l'épouser.
Mourons, puisque l'on n'ose en parler à mon père;
Ce n'est que pour moi seul qu'il se montre sévère.
Adieu, je vais mourir.

PARMENON.

Attendez un moment.
J'ai par son ordre seul harangué vainement,
Et par son ordre enfin je vous rends l'espérance.
Vous feriez beaucoup mieux d'user de déférence,
Mais puisque tant d'amour loge dans votre sein,
Que cet amour d'ailleurs s'obstine en son dessein,
Vous irez jusqu'au bout, j'ose vous le promettre.
Obtenez de Chrémès qu'il se veuille entremettre,
Et, parlant pour tous deux, vous sauve un compliment
Qui vous feroit rougir dans son commencement.

CHRÉMÈS.

Je me tiens tout prié.

CHÉRÉE.

Nous vous en rendons grâce.

PHÉDRIE.

Ah! mon cher Parmenon, viens çà que je t'embrasse!

PARMENON.

Il n'est pas encor temps.

SCÈNE IV.

DAMIS, CHRÉMES, PHÉDRIE, CHÉRÉE, PARMENON.

DAMIS.

Je reviens faire un tour :
Mon homme étoit absent, et j'attends son retour.
Mais j'aperçois nos gens qui consultent ensemble.

CHRÉMÈS.

Voilà, si ce n'est lui, quelqu'un qui lui ressemble.

DAMIS.

Qu'a de commun Chrémès avec leur entretien ?
Ce n'étoit qu'un, jadis, de son père et du mien :
Peut-être mes enfants lui content leur affaire.

CHÉRÉE, bas à Chrémès.

Vite, car il s'approche.

CHRÉMÈS.

Allez, laissez-moi faire.

PARMENON, à Chérée.

Ne sauriez-vous sans hâte attendre l'avenir ?
Votre tête à l'évent ne se peut contenir ;
D'un ton plus sérieux tâchez de lui répondre ;
Ne l'interrompez point, parlez sans vous confondre.

A Chrémès.

Vous, commencez le choc, et puis à notre tour
Vous nous verrez tous deux appuyer son amour.

DAMIS.

Comment vous va, Chrémès ?

CHRÉMÈS.

Mieux qu'en jour de ma vie.

Et vous?

DAMIS.

De mille maux la vieillesse est suivie.

CHRÉMÈS.

Il se faut consoler, c'est un commun malheur.

DAMIS.

Damis a fait son temps, d'autres fassent le leur.
Mais à propos, Chrémès, quand serai-je de fête?
Pour rire à votre hymen dès longtemps je m'apprête:
C'est une honte à vous d'être si vieux garçon,
Et je veux que mes fils vous fassent la leçon.
Quand voulez-vous quitter cette humeur solitaire?

CHRÉMÈS.

Si je vous proposois une semblable affaire?

DAMIS.

Pour qui? pour mon cadet?

CHRÉMÈS.

C'est de lui qu'il s'agit.

DAMIS.

Je m'en suis bien douté, car même il en rougit.

CHRÉMÈS.

Je ne veux point priser un parti qui me touche:
Ses louanges, Damis, siéroient mal en ma bouche;
Mais enfin l'alliance est assez à souffrir;
En un mot, c'est ma sœur que je vous viens offrir.

DAMIS.

Votre sœur! vous rêvez: où l'auriez-vous trouvée?

CHRÉMÈS.

A l'âge de quatre ans elle fut enlevée,
On vient de me la rendre, et Thaïs l'a chez soi.
Afin que l'on ajoute à ceci plus de foi,
Dès lors que vous aurez achevé l'hyménée,

La moitié de mes biens à ma sœur est donnée,
Avec espoir du tout, mais après mon trépas.
Quant à vous étaler tous ses autres appas,
Je ne m'en mêle point : c'est à ceux qui l'ont vue.

PHÉDRIE.

Chacun sait la beauté dont Pamphile est pourvue.

CHÉRÉE.

Qui la possédera doit s'estimer heureux.

PARMENON, à Damis.

Vous-même en deviendrez, je le gage, amoureux ;
On ne s'en peut sauver, et fût-on tout de glace.
J'estime sa beauté, mais j'admire sa grâce.
Ne cherchez pas plus loin, monsieur, et m'en croyez.

CHRÉMÈS, à Damis.

Vous n'en sauriez juger si vous ne la voyez ;
Aussi bien faudra-t-il prouver cette aventure,
Quoique mon bien promis assez vous en assure.
Si ce n'étoit ma sœur, voudrois-je la doter?
Beaucoup d'autres raisons m'empêchent d'en douter ;
L'âge et le temps du rapt peuvent servir d'indice ;
Ce qu'en dit mon valet, ce qu'en sait sa nourrice,
Une marque en son bras, une autre sur son sein.

DAMIS.

J'entre donc chez Thaïs, non pas pour ce dessein :
Il suffit de savoir la beauté de Pamphile.

CHRÉMÈS.

Vous éclaircir de tout ne peut être inutile.

DAMIS.

Touchez là, je ne veux autre éclaircissement.

CHRÉMÈS.

Thaïs vous apprendra tout cet événement :
Sans l'ardeur de son zèle envers notre famille,

Je n'aurois point de sœur, vous n'auriez point de fille.
Pamphile doit au soin que les siens en ont eu
Tout ce qu'elle a d'esprit, de grâce, et de vertu.
Enfin, chacun de nous étant son redevable,
Pour moi, de ce côté je me tiens insolvable :
Ma sœur ne l'est pas moins, son amant l'est aussi ;
Jugez qui de nous tous doit prendre ce souci.

DAMIS.

Mon aîné volontiers se charge de la dette.

CHRÉMÈS.

Que voulez-vous qu'il donne, ou du moins qu'il promette?
Car donner maintenant n'est pas en son pouvoir.

DAMIS.

Ce sera, je m'en doute, à Damis d'y pourvoir :
J'en suis content, Chrémès, et veux, sans répugnance,
Marquer cet heureux jour d'une double alliance.
Ma joie et vos conseils, tout parle pour Thaïs ;
Nous n'avons à gagner que le cœur de mon fils :
N'appréhendez-vous point l'effort qu'il faudra faire?

CHRÉMÈS.

S'il s'est laissé gagner, il a su vous le taire ;
Que pouvoit-il de plus que garder le respect?
Il se tait même encore, et tremble à votre aspect.

DAMIS.

Ses yeux parlent assez, si sa langue est muette,
Et j'en tiens le silence une marque secrète.
Que cet excès de joie avoit peine à sortir !
Je vais prier Thaïs d'y vouloir consentir.
Pour épargner sa honte, attendez que j'en sorte.

SCÈNE V.

THRASON, GNATON, CHRÉMÈS, PHÉDRIE, CHÉRÉE, PARMENON, SYRISCE, DONAX, SANGA, SIMALION, ET AUTRES PERSONNAGES MUETS.

THRASON.

Courage, compagnons! commençons par la porte.

CHÉRÉE, bas à sa troupe.

Voici le capitan tout prêt de nous braver.

PHÉDRIE.

Lui découvrirons-nous ce qui vient d'arriver?

CHRÉMÈS.

Il vaut mieux en tirer le plaisir qu'on peut prendre.

CHÉRÉE.

Il ne nous a pas vus, cachons-nous pour l'entendre.

THRASON.

Simalion, Donax, Syrisce, suivez-moi:
Tu sauras ce que c'est d'avoir faussé ta foi,
Déloyale Thaïs, et d'aimer un Phédrie.
Mais il nous manque ici de notre infanterie.

GNATON.

Le reste suit de près; les ferai-je avancer?

THRASON.

Tels coquins ne sont bons qu'à nous embarrasser.

GNATON.

J'en tiens pour votre bras le secours inutile.

THRASON.

Par les cheveux d'abord je veux prendre Pamphile.

GNATON.

Très-bien.

THRASON.

Et puis après, lui donner mille coups.

GNATON

Ce sera fait, seigneur, fort vaillamment à vous.

THRASON.

Pour Thaïs, tu peux dire, autant vaut, qu'elle est morte.

GNATON.

Dieux! quel nombre d'exploits!

THRASON.

Rangeons cette cohorte.

Holà, Simalion! voici votre quartier.

GNATON.

C'est là ce qu'on appelle entendre le métier.

THRASON.

Et toi, Syrisce...

SYRISCE.

Au gros?

THRASON.

Non, conduis l'aile droite.

GNATON.

Je ne vois rien de tel qu'une vaillance adroite.

THRASON.

Donax, prends ce bélier, et marche avec le gros.
Je ne vois point Sanga, vaillant parmi les brocs.
Sanga!

SANGA.

Que vous plaît-il?

THRASON.

Tu manques de courage!

SANGA.

Ne faut-il pas quelqu'un pour garder le bagage?

THRASON.

L'on ne te voit jamais combattre au premier rang.
Pourquoi tiens-tu ceci?

SANGA.

Pour étancher le sang.

THRASON.

Est-ce avec un mouchoir que tu prétends combattre?

SANGA.

La vaillance du chef et de ceux qu'il faut battre
M'ont fait croire, seigneur, qu'on en auroit besoin,
Il faut pourvoir à tout.

THRASON.

N'a-t-on pas eu le soin
Des vivres qu'il faudra pour nourrir notre armée?

GNATON.

Oui, seigneur; et sachant qu'une troupe affamée
N'est pas de grand effet, j'ai laissé Sauvion
Pour mettre ordre au souper, et garder la maison.

THRASON.

Un autre emploi, Gnaton, se doit à ta prudence;
Va commencer l'attaque, et montre ta vaillance :
Je donnerai d'ici les ordres du combat.
Jamais qu'en un besoin le bon chef ne se bat;
Chacun commence à craindre aussitôt qu'il s'expose.

GNATON.

Avecque vous sans cesse on apprend quelque chose :
Encore une leçon, je saurois le métier.

THRASON.

Ce n'est pas pour néant qu'on me tient vieux routier.

CHÉRÉE, *sortant d'où il étoit caché avec sa troupe.*

Je n'en puis plus souffrir l'insolente bravade.

THRASON.

N'entends-tu rien, Gnaton? Dieux! c'est une embuscade.
Enfants, sauve qui peut! car nous sommes trahis.
D'où peut être venu ce secours à Thaïs?

DONAX.

Le secours n'est pas grand, et nous pouvons nous battre.

THRASON.

Il faut tout éprouver avant que de combattre:
Le sage n'en vient point à cette extrémité
Qu'après n'avoir rien pu gagner par un traité;
Quant à moi, j'ai toujours gardé cette coutume.

GNATON.

Vous êtes pour le poil autant que pour la plume,
Bon en paix, bon en guerre, enfin homme de tout

THRASON.

Qui peut sans coup férir mettre une affaire à bout.
Seroit mal conseillé d'en user d'autre sorte.

CHÉRÉE.

Soldat, que cherchez-vous autour de cette porte?

THRASON.

Mon bien.

CHÉRÉE.

Quoi! votre bien?

THRASON.

Pamphile.

CHÉRÉE.

Est-elle à vous?
Je n'aime point à rire, et suis un peu jaloux:
Trêve de différend, ou vous verrez folie.

THRASON.

De grâce, contestons sans fougue et sans saillie;
C'est belle chose en tout d'écouter la raison.
Je soutiens que Pamphile appartient à Thrason.

CHRÉMÈS.

Par quel droit?

THRASON.

Par l'achat que l'on m'en a vu faire:
Enfin je suis son maître.

CHRÉMÈS.

Et moi, je suis son frère,
Qui n'ai souci d'achat, de maître, ni d'argent.

THRASON.

On m'a toujours tenu pour un homme obligeant,
Je le veux être encore: allez, je vous la donne;
Mais j'entends, pour Thaïs, que l'on me l'abandonne.

PHÉDRIE.

Encor moins celle-ci.

THRASON.

Que sert donc notre accord?

PHÉDRIE.

J'ai l'esprit trop jaloux, je vous l'ai dit d'abord,
Et ne saurois souffrir seulement qu'on la nomme.

GNATON.

Pauvres gens, d'attirer sur vos bras un tel homme!
Vous feriez beaucoup mieux de l'avoir pour ami.
Il ne sait ce que c'est d'obliger à demi.

PHÉDRIE.

Beaucoup mieux! Et qu'es-tu pour parler de la sorte?
Si je te vois jamais regarder cette porte,
M'entends-tu? tu sauras ce que pèse ma main.
Ne me va point conter: C'est ici mon chemin,

Et je ne saurois pas m'empêcher d'y paroître :
Je ne veux voir autour le valet ni le maître ;
Est-ce bien s'expliquer ?

GNATON.

Des mieux, et nettement.
Mais peut-on à l'écart vous parler un moment ?

PHÉDRIE.

Eh bien ?

GNATON, bas à l'écart.

Notre soldat a la bourse garnie,
Vous le pouvez admettre en votre compagnie.
Il n'est pas pour vous nuire auprès d'aucun objet ;
Pour donner du soupçon, c'est un foible sujet.
Si Thaïs l'a souffert, vous en savez la cause ;
Sa présence d'ailleurs est bonne à quelque chose :
Il peut, sans vous causer de crainte et de souci,
Vous défrayer de rire, et de festins aussi.

PHÉDRIE.

J'accepte, au nom des trois, le parti qu'on nous offre ;
Non que nous ayons peur de fouiller dans le coffre,
Mais afin d'en tirer du divertissement.
J'en vais dire à Chrémès quatre mots seulement :
Car, que d'aucun soupçon mon âme soit saisie,
Le soldat n'est pas homme à donner jalousie ;
Tout ce que j'en ai dit étoit pour l'abuser.
Mais crois-tu qu'au hasard il se veuille exposer ?

GNATON.

Faites venir vos gens, et puis laissez-moi faire.

PHÉDRIE, à Chrémès.

Chrémès, votre conseil est ici nécessaire ;
Et vous aussi, mon frère, approchez un moment.

GNATON retourne vers Thrason.

Seigneur, j'ai ménagé votre accommodement;
Chacun pourra servir cette femme à sa mode,
Et crois que ce rival se rendant incommode,
Thaïs le quittera pour être tout à vous.
On ne trouve jamais son compte à des jaloux :
Votre bourse d'ailleurs n'étant point épargnée,
L'intérêt vous pourra donner cause gagnée;
Et, fût-elle d'humeur à le trop négliger,
Votre mérite seul suffit pour l'engager.

THRASON.

Je t'entends. Que faut-il à présent que je fasse?

GNATON.

D'abord à ces messieurs vous devez rendre grâce,
Et reconduire après vos troupes au logis,
Où, comme en quelque port heureusement surgis,
Après tant de travaux, de dangers et d'alarmes,
En beaux verres de vin nous changerons nos armes,
Buvant à la santé de notre conducteur,
Qui de cette victoire a seul été l'auteur.

THRASON.

Je crois que c'est le mieux que nous puissions tous faire

(A Phédrie et à sa troupe.)

Messieurs, ne suis-je point en ce lieu nécessaire?

PHÉDRIE.

Comment?

THRASON.

Je me retire, et mes gens avec moi.

PHÉDRIE.

Gnaton vous a-t-il dit...

THRASON.

Oui, messieurs, c'est de quoi

Je rends très-humble grâce à votre seigneurie :
De ma part, si jamais il survient brouillerie,
En pièces aussitôt je consens d'être mis ;
Et de l'heureux malheur qui nous rend bons amis,
Il ne sera moment que le jour je ne chôme.

GNATON.

Vous ai-je pas bien dit qu'il étoit galant homme?

CHÉRÉE, à Thrason.

Il reste cependant querelle entre nous deux.
Quoi! vous vouliez tantôt en prendre une aux cheveux!
Il faut que je la venge au péril de ma vie.

THRASON.

Ah! ne réveillons point une noise assoupie.

PHÉDRIE.

Il a raison, mon frère, et c'est à contre-temps.

THRASON, à ses soldats.

De l'avantage acquis étant plus que contents,
Soldats, retirons-nous : à vos rangs prenez garde;
Pour moi, j'aurai le soin de mener l'avant-garde.

CHRÉMÈS.

C'est faire en vaillant chef.

SCÈNE VI.

DAMIS, CHRÉMÈS, THAÏS, PHÉDRIE, CHÉRÉE, PAMPHILE, PARMENON.

CHRÉMÈS.

Damis a bien perdu :
Que n'a-t-il un moment avec nous attendu!
Comme nous il eût eu sa part de la risée.

Mais le voici qui vient avecque l'épousée.

PARMENON.

Cet hymen le fera de moitié rajeunir.

DAMIS, présentant Pamphile à Chérée.

Mon fils, je te la rends, tu peux l'entretenir;
Et je trouve Pamphile et si sage et si belle
Que si je ne savois que tu brûles pour elle,
Je t'y voudrois porter; mais son œil trop charmant
En a su prévenir le doux commandement.
Les dieux en soient loués, et fassent que son frère
Achève sans tarder l'hymen qu'il prétend faire!
Je donne vingt talents.

CHRÉMÈS.

J'accepte le parti.

DAMIS.

Et j'attends qu'à nos vœux Pamphile ait consenti.

CHRÉMÈS.

Épargnez-lui, Damis, cet aveu de sa flamme :
Son front vous dit assez ce qu'elle a dedans l'âme;
Cette rougeur n'a point les marques d'un courroux...

PAMPHILE.

Mon frère, une autre fois vous parlerez pour vous.

CHRÉMÈS.

Une autre fois, ma sœur, vous parlerez sans feinte.

PAMPHILE.

Puisque vous le voulez, j'obéis sans contrainte.

CHÉRÉE.

La seule indifférence est peu pour mon désir.

CHRÉMÈS.

Ajoutez-y, ma sœur, que c'est avec plaisir.

PAMPHILE.

Ce jour est pour Pamphile un jour d'obéissance.

THAÏS.

En puissiez-vous longtemps célébrer la naissance !

CHRÉMÈS, à Thaïs.

C'est savoir ajouter trop de grâce au bienfait.

THAÏS.

Je voudrois que mon zèle eût produit plus d'effet.

CHRÉMÈS.

Quel autre effet ma sœur en pouvoit-elle attendre ?
Vos soins à l'obtenir, vos bontés à la rendre,
Et l'excès d'amitié que nous avons pu voir,
Nous enseignent assez quel est notre devoir.
Disposez de mes biens, de moi, de ma famille;
Tenez-moi lieu de sœur.

DAMIS.

Tenez-moi lieu de fille,
Puisqu'on doit à vos soins tout l'heur de ce succès.

THAÏS.

Cet honneur me confond, et va jusqu'à l'excès.

DAMIS.

Ce n'est pas tout, madame; achevez la journée :
Nous voulons vous devoir un second hyménée;
Vous me l'avez promis.

THAÏS.

J'accepte votre loi,
Et la suis de bon cœur en lui donnant ma foi.

CHÉRÉE.

Vous oserois-je encor demander quelque chose?

DAMIS.

Tu peux tout à présent : dis-moi, parle, propose;
Tu verras ton desir exactement suivi.

PHÉDRIE.

Vous savez à quel point Parmenon m'a servi.

DAMIS.

J'entends à demi-mot : tu veux qu'on l'affranchisse?

CHÉRÉE.

Mon père, que ceci tout d'un temps s'accomplisse!

DAMIS.

Il est juste, et déjà j'en ai donné ma foi.

(A Parmenon.)

Sois libre, Parmenon; mais demeure avec moi.

PARMENON.

Par ce double bienfait mon attente est comblée.

PHÉDRIE.

De te voir affranchi ma joie est redoublée.

CHRÉMÈS.

Le temps est un peu cher; quittons ces compliments,
Et ne retardons point l'aise de nos amants.

FIN DE L'EUNUQUE

LES RIEURS

DU

BEAU-RICHARD

BALLET

1659

PROLOGUE

Le théâtre représente le carrefour du Beau-Richard,
à Château-Thierry.

UN DES RIEURS PARLE[1].

Le BEAU-RICHARD tient ses grands jours[2],
Et va rétablir son empire.
L'année est fertile en bons tours;
Jeunes gens, apprenez à rire.

Tout devient risible ici-bas,
Ce n'est que farce et comédie;
On ne peut quasi faire un pas,
Ni tourner le pied, qu'on en rie[3].

Qui ne riroit des précieux?
Qui ne riroit de ces coquettes

1. Ceci nous indique que le reste de la pièce était chanté, et que le prologue fut parlé. Il est probable qu'il fut récité par l'auteur.

2. Allusion aux cours de justice, qui tenaient leurs « grands jours » lorsqu'elles jugeaient extraordinairement.

3. Il faut probablement lire : *qu'on n'en rie* ou *qu'on ne rie*.

En qui tout est mystérieux,
Et qui font tant les Guillemettes[1] ?

Elles parlent d'un certain ton,
Elles ont un certain langage
Dont auroit ri l'aîné Caton,
Lui qui passoit pour homme sage.

D'elles pourtant il ne s'agit
En la présente comédie :
Un bon bourgeois s'y radoucit
Pour une femme assez jolie.

« Faites-moi votre favori,
Lui dit-il, et laissez-moi faire. »
La femme en parle à son mari,
Qui répond, songeant à l'affaire :

« Ma femme, il vous faut l'abuser,
Car c'est un homme un peu crédule.
Sous l'espérance d'un baiser,
Faites-lui rendre ma cédule.

Déchirez-la de bout en bout,
Car la somme en est assez grande.
Toussez après ; ce n'est pas tout :
Toussez si haut qu'on vous entende.

1. Les innocentes, les saintes nitouches. Le nom de Guillaume et de Guillemette, remarque Estienne Pasquier, dans ses *Recherches sur la France*, était employé pour désigner des personnes naïves, faciles à duper et dont on rit.

Et tient-il les gens pour Guillaumes ?

dit le drapier dans la *Farce de Maistre Pathelin*.

Il ne faut pas tarder beaucoup,
De crainte de quelque infortune;
Toussez, toussez encore un coup,
Et toussez plutôt deux fois qu'une. »

Ainsi fut dit, ainsi fut fait.
En certain coin l'époux demeure,
Le galant vient frisque[1] et de hait[2],
La dame tousse à temps et heure.

Le mari sort diligemment,
Le galant songe à s'aller pendre;
Mais il y songe seulement,
Cela n'est pas trop à reprendre.

Tous les galants craignent la toux,
Elle a souvent troublé la fête.
Nous parlons aussi comme époux,
Autant nous en pend à la tête.

1. Joli, mignon, délibéré.

2. C'est-à-dire il vient actif, empressé. *De hait* signifie de bon gré, tout joyeux. Ce vieux mot se trouve encore dans Nicot (*Thrésor de la langue françoyse,* 1606, in-folio), mais on ne le trouve plus dans le dictionnaire de Richelet, imprimé en 1680. « Frisque et de hait » est tout à fait de la langue de Villon, de Coquillard, et des *Cent Nouvelles nouvelles.*

FIN DU PROLOGUE.

PERSONNAGES.

LE SAVETIER[1].

LA FEMME DU SAVETIER[2].

UN MARCHAND DE BLÉ[3].

UN NOTAIRE[4].

UN MEUNIER ET SON ANE[5].

DEUX CRIBLEURS[6].

ACTEURS.

1. M. DE LA HAYE. — 2. M. DE BRESSAY, déguisé en femme. — 3. M. LEBRETON. — 4. M. DE LA BARRE. — 5. M. CURRON, pour le meunier; et M. LEFORMIER, déguisé en âne. — 6. MM. DE LA BARRE et LE TELLIER.

La scène est à Château-Thierry, sur la place du Marché.

LES RIEURS

DU

BEAU-RICHARD

Le théâtre représente la place du Marché de Château-Thierry. On y distingue, sur le devant, la boutique d'un savetier, peu éloignée du comptoir d'un marchand de blé.

PREMIÈRE ENTRÉE.

UN MARCHAND, ayant devant lui, sur son comptoir, des sacs de blé.

J'ai de l'argent, j'ai du bonheur,
Aux mieux fournis je fais la nique;
Et si j'avois un petit cœur,
J'aurois de tout dans ma boutique.

SECONDE ENTRÉE.

LE MARCHAND, DEUX CRIBLEURS.

LES DEUX CRIBLEURS.

Monsieur, si vous avez du blé
Où quelque ordure se rencontre,

Nous vous l'aurons bientôt criblé.

LE MARCHAND.

Tenez, en voici de la montre.

LES CRIBLEURS.

Six coups de crible, assurez-vous
Que la moindre ordure s'emporte :
Rien ne reste à faire après nous,
Tant nous criblons de bonne sorte.

Les cribleurs s'en vont.

TROISIÈME ENTRÉE.

LE MARCHAND, UN SAVETIER.

LE SAVETIER, sortant de sa boutique, et s'adressant au marchand.

Bonjour, monsieur.

LE MARCHAND.

Comment vous va?
Le ménage est-il à son aise?

LE SAVETIER.

Las! nous vivons cahin-caha,
Étant sans blé, ne vous déplaise.
A présent on ne gagne rien ;
Cependant il faut que l'on vive.

LE MARCHAND.

Je fais crédit aux gens de bien,
Mais je veux qu'un notaire écrive.
Voyez ce blé.

LE SAVETIER.

Il est bien gris.

LE MARCHAND.

Cette montre est beaucoup plus nette.

LE SAVETIER.

Voici mon fait : dites le prix.

LE MARCHAND.

Quarante écus.

LE SAVETIER.

C'est chose faite,
Mine dans muid[1].

LE MARCHAND.

C'est un peu fort.

LE SAVETIER.

Faut six setiers.

LE MARCHAND.

J'en suis d'accord.
Le notaire est ici tout proche.

Le savetier sort pour aller querir un notaire.

QUATRIÈME ENTRÉE.

LE MARCHAND, UN NOTAIRE; LE SAVETIER, vers la fin.

LE NOTAIRE.

Avec moi l'on ne craint jamais
Les *et cætera* de notaire;

1. Anciennement *mine* ou *maine dans muid* signifiait, à Château-Thierry, deux bichets en sus du muid : le muid était composé de quarante-huit bichets, et quand le vendeur consentait à donner *maine dans muid*, il livrait cinquante bichets, et ne recevait le prix que de quarante-huit. (*Lettre de M. Vol, maire de Château-Thierry, à M. Walckenaer, en date du 14 février 1826.*)

Tous mes contrats sont fort bien faits
Quand l'avocat me les fait faire.

Il ne faut point recommencer ;
C'est un grand cas quand on m'affine[1].
Et Sarrasin m'a fait passer
Un bail d'amour à Socratine[2].

Mieux que pas un, sans contredit,
Je règle une affaire importante.
Je signerai, ce m'a-t-on dit,
Le mariage de l'infante[3].

Tandis que le notaire danse encore[4], le savetier entre sur la fin, et dit au notaire en montrant le marchand :

LE SAVETIER.

Je dois à monsieur que voilà,
Et c'est un mot qu'il en faut faire.

1. Quand on me trompe. De même dans la fable 18 du livre III :

... Notre maître Mitis
Pour la seconde fois les trompe et les affine.

2. Allusion aux vers suivants des « *Stances à mademoiselle Bertaud*, que l'auteur appeloit Socratine ».

Pour rendre votre esprit certain
Et pour assurer nos affaires,
Je vous passerai dès demain
Un bail d'amour devant notaires,

Pour neuf ans, pour six ou pour trois ;
Et, si vous en êtes contente,
Avec la clause des six mois,
Afin que nul ne s'en repente.

(*OEuvres de Sarrasin*, édit. 1658.)

3. Ceci fixe la date de ce ballet. Il est évident qu'il fut composé dans le moment des négociations pour le mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne, en 1659.

4. Ainsi les personnages de ce ballet chantaient, et dansaient en chantant.

LE NOTAIRE, écrivant.

Par-devant les... *et cætera*...
C'est notre style de notaire.

LE MARCHAND, au notaire.

Mettez pour six setiers de blé,
Mine dans muid.

LE NOTAIRE.

Quelle est la somme?

LE MARCHAND.

Quarante écus.

LE NOTAIRE.

C'est bon marché.

LE SAVETIER.

C'est que monsieur est honnête homme.

LE NOTAIRE.

Payable quand?

LE MARCHAND.

A la Saint-Jean.

LE SAVETIER.

Jean ne me plaît[1].

LE MARCHAND.

Que vous importe?
Craignez-vous de voir un sergent
Le lendemain à votre porte?

LE SAVETIER.

A la Saint-Nicolas est bon.

LE MARCHAND.

Jean... Nicolas... rien ne m'arrête.

1. Notre poëte se nommait Jean : est-ce un lazzi qu'il a dirigé contre lui-même?

LE NOTAIRE.

C'est d'hiver[1]?

LE SAVETIER.

Oui.

LE NOTAIRE.

Signez-vous?

LE SAVETIER.

Non.

LE NOTAIRE.

A déclaré...[2] La chose est faite.

Le notaire présente l'obligation étiquetée au marchand, et dit :

Tenez.

LE MARCHAND, donnant une pièce de quinze sous au notaire :

Tenez.

LE NOTAIRE.

Il ne faut rien.

LE MARCHAND.

Cela n'est pas juste, beau sire.

LE SAVETIER.

Monsieur, je le paierai fort bien
En retirant...[3]

LE NOTAIRE.

C'est assez dire.

Le notaire et le savetier sortent. Le marchand reste dans sa boutique.

1. Le notaire veut s'assurer, par cette interrogation, que c'est la Saint-Nicolas d'hiver ou du 6 décembre dont on veut parler, et non de l'autre Saint-Nicolas ou du 10 septembre, qui est d'été. *(Note de M. Boissonade.)*

2. A déclaré ne savoir signer. Le notaire ne prononce que le commencement de la phrase pendant qu'il est occupé à écrire

3. Probablement en retirant l'obligation.

CINQUIÈME ENTRÉE.

UN MEUNIER, ET SON ANE.

LE MEUNIER.

Celui-là ment bien par ses dents,
Qui nous fait larrons comme diables :
Diables sont noirs, meuniers sont blancs,
Mais tous les deux sont misérables.

Le meunier semble un Jodelet[1]
Fariné d'étrange manière ;
Le diable garde le mulet,
Tandis qu'on baise la meunière.

Ai-je un mulet, il est quinteux,
Et je ne suis pas mieux en mule ;
Si j'ai quelque âne, il est boiteux,
Au lieu d'avancer il recule.

Celui-ci marche à pas comptés ;
On le prendroit pour un chanoine.
Allons donc, mon âne.

L'ANE.

Attendez,
Je n'ai pas mange mon avoine.

1. Jodelet était un célèbre acteur comique du théâtre du Marais, qui, à Pâques de cette année 1659, entra dans la troupe de Molière. (Voyez *OEuvres de Molière,* dans cette collection, t. II, p. xxv.)

LE MEUNIER.

Vous mangerez tout votre soûl.

L'ANE, sentant une ânesse.

Hin-han, hin-han.

LE MEUNIER.

Que veut-il dire?
Hé quoi! mon âne, êtes-vous fou,
Vous brayez quand vous voulez rire?

Le marchand fait délivrer du blé au meunier : celui-ci le paye, et tous deux sortent avec l'âne porteur des sacs de blé.

SIXIÈME ENTRÉE.

LA FEMME DU SAVETIER entre d'abord seule, et ensuite le MARCHAND DE BLE.

LA FEMME.

Que mon mari fait l'assoté!
Il ne m'appelle que son âme;
Si j'étois homme, en vérité,
Je n'aimerois pas tant ma femme.

Sur la fin du couplet de la femme, le marchand de blé entre, et dit à part en regardant la boutique du savetier :

LE MARCHAND.

Ce logis m'est hypothéqué:
L'homme me doit, la femme est belle.
Nous ferions bien quelque marché,
Non avec lui, mais avec elle.

Il s'adresse à la femme.

Vous me devez; mais, entre nous,
Si vous vouliez... bien à votre aise...

LA FEMME.

Monsieur, pour qui me prenez-vous?...
Voyez un peu frère Nicaise !

LE MARCHAND.

Accordez-moi quelque faveur.

LA FEMME.

Pourquoi cela ?

LE MARCHAND.

Comme ressource ;
Songez que votre serviteur
A beaucoup d'argent dans sa bourse.

LA FEMME.

Je n'ai souci de votre argent.

LE MARCHAND.

Pour faire court en trois paroles,
La courtoisie ou le sergent,
Ou bien payez-moi six pistoles.

LA FEMME.

Je suis pauvre, mais j'ai du cœur ;
Plutôt que mes meubles l'on crie,
Comme j'ai soin de notre honneur,
Je ferai tout.

Le marchand entre dans la boutique du savetier.

LE MARCHAND.

Ma douce amie,
On doit apporter du vin frais ;
Quelque régal il nous faut faire.

SEPTIÈME ENTRÉE.

LA FEMME ET LE MARCHAND, tous deux dans la boutique; ET UN PATISSIER, qui apporte la collation.

LE PATISSIER.

Un bon bourgeois se met en frais...

Il aperçoit le marchand qui caresse la femme du savetier, et dit à part :

Oh ! oh ! voici bien autre affaire,
Mais ne faisons semblant de rien...

Il s'adresse au marchand et à la femme :

Bonjour, monsieur ; bonjour, madame.

LE MARCHAND.

Tous tes dauphins[1] ne valent rien.

LE PATISSIER.

En voici de bons, sur mon âme.

LE MARCHAND.

Mets sur ton livre, pâtissier ;
Je n'ai pas un sou de monnoie.

Le pâtissier sort, et le marchand, buvant à la santé de la femme, dit :

A vous !

LA FEMME.

A vous !... Mais le papier !

LE MARCHAND, montrant le papier qui contient l'obligation que le savetier a souscrite à son profit :

Le voilà.

1 Espèce de petits pâtés ainsi nommés.

LA FEMME.

Donnez, que je voie ;
Donnez, donnez, mon cher monsieur.

LE MARCHAND.

Avant, donnez-moi la victoire.

LA FEMME.

Je suis vraiment femme d'honneur ;
Quand j'ai juré l'on me peut croire :
Déchirez.

LE MARCHAND, déchirant à plusieurs reprises un coin de l'obligation.

Crac...

LA FEMME.

Déchirez donc ;
Vous n'en déchirez que partie.

LE MARCHAND, déchirant le papier en entier.

Il est déchiré tout du long.

LA FEMME, toussant.

Hem !

LE MARCHAND.

Qu'avez-vous, ma douce amie?

LA FEMME, toussant encore plus fort.

C'est le rhume.

LE MARCHAND.

Foin de la toux !
Assurément, ce sont défaites.

HUITIÈME ENTRÉE.

LE SAVETIER, accourant en diligence au signal, et disant d'un air railleur et courroucé :

Ah ! monsieur, quoi ! vous voir chez nous ?
C'est trop d'honneur que vous nous faites.

LE MARCHAND, se levant.

Argent ! argent !

LE SAVETIER, d'un air menaçant et cherchant à prendre l'obligation que le marchand tient à la main.

Papier ! papier !

LE MARCHAND, effrayé.

Si je m'oblige à vous le rendre...

LE SAVETIER, s'avançant furieux sur le marchand.

Ce n'est mon fait : point de quartier ;
Je ne me laisse point surprendre.

Le marchand remet le papier au savetier, et sort de sa boutique et du théâtre. Le savetier et sa femme éclatent de rire. L'on danse.

FIN DES RIEURS DU BEAU-RICHARD.

CLYMÈNE

COMÉDIE

1671

Il semblera d'abord au lecteur que la comédie que j'ajoute ici[1] n'est pas en son lieu ; mais, s'il la veut lire jusqu'à la fin, il y trouvera un récit, non tout à fait tel que ceux de mes Contes, et aussi qui ne s'en éloigne pas tout à fait. Il n'y a aucune distribution de scènes, la chose n'étant pas faite pour être représentée.

1. Ces lignes sont imprimées à la suite du conte intitulé *le Petit Chien qui secoue de l'argent et des pierreries,* p. 147 du recueil des *Contes et Nouvelles en vers,* 1671, in-12.

CLYMÈNE

PERSONNAGES.

APOLLON, LES NEUF MUSES, ACANTHE[1].

La scène est au Parnasse.

Apollon se plaignoit aux neuf Sœurs, l'autre jour,
De ne voir presque plus de bons vers sur l'amour.
Le siècle, disoit-il, a gâté cette affaire :
Lui nous parler d'amour ! Il ne la sait pas faire.
Ce qu'on n'a point au cœur, l'a-t-on dans ses écrits ?
J'ai beau communiquer de l'ardeur aux esprits ;
Les belles n'ayant pas disposé la matière,
Amours et vers, tout est fort à la cavalière.
Adieu donc, ô beautés ! je garde mon emploi
Pour les surintendants sans plus, et pour le roi[2].

1. Ce nom d'*Acanthe* est celui que s'était choisi La Fontaine. Il vient du grec, et désigne une plante épineuse. Il est écrit *Acante* dans le texte de 1671. Sur l'orthographe de ce mot et d'autres tirés du grec, voyez Boissonade, édit. de *Télémaque*, Paris, Lefèvre, 1824, in-8°, t. I, p. 252.

2. Ces vers font présumer que cette comédie a été faite du temps que Fouquet était surintendant. Elle aurait été par conséquent composée avant 1661.

Je viens pourtant de voir, au bord de l'Hippocrène,
Acanthe fort touché de certaine Clymène.
J'en sais qui sous ce nom font valoir leurs appas;
Mais, quant à celle-ci, je ne la connois pas :
Sans doute qu'en province elle a passé sa vie.

ÉRATO.

Sire, j'en puis parler ; c'est ma meilleure amie.
La province, il est vrai, fut toujours son séjour ;
Ainsi l'on n'en fait point de bruit en votre cour.

URANIE.

Je la connois aussi.

APOLLON.

Comment, vous, Uranie !
En ce cas, Terpsichore, Euterpe, et Polymnie,
Qui n'ont pas des emplois du tout si relevés,
M'en apprendront encore plus que vous n'en savez.

POLYMNIE.

Oui, sire, nous pouvons vous en parler chacune.

APOLLON.

Si ma prière n'est aux Muses importune,
Devant moi tour à tour chantez cette beauté ;
Mais sur de nouveaux tons, car je suis dégoûté.
Que chacune pourtant suive son caractère.

EUTERPE.

Sire, nous nous savons toutes neuf contrefaire :
Pour si peu laissez-nous libres sur ce point-là.

APOLLON.

Commencez donc, Euterpe, ainsi qu'il vous plaira.

EUTERPE.

Que ma compagne m'aide, et puis en dialogue,
Nous vous ferons entendre une espèce d'églogue.

APOLLON.

Terpsichore, aidez-la ; mais surtout évitez
Les traits que tant de fois l'églogue a répétés ;
Il me faut du nouveau, n'en fût-il point au monde.

TERPSICHORE.

Je m'en vais commencer ; qu'Euterpe me réponde.
Quand le soleil a fait le tour de l'univers,
Ce n'est point d'avoir vu cent chefs-d'œuvre divers,
Ni d'en avoir produit, qu'à Téthys il se vante ;
Il dit : J'ai vu Clymène, et mon âme est contente.

EUTERPE.

L'aurore vous veut voir ; Clymène, montrez-vous :
Non, ne bougez du lit ; le repos est trop doux :
Tantôt vous paroîtrez vous-même une autre aurore ;
Mais ne vous pressez point, dormez, dormez encore.

TERPSICHORE.

Au gré de tous les yeux Clymène a des appas :
Un peu de passion est ce qu'on lui souhaite ;
Pour de l'amitié seule, elle n'en manque pas :
Cinq ou six grains d'amour, et Clymène est parfaite.

EUTERPE.

L'amour, à ce qu'on dit, empêche de dormir :
S'il a quelque plaisir, il ne l'a pas sans peine.
Voyez la tourterelle, entendez-la gémir :
Vous vous garderez bien de condamner Clymène.

TERPSICHORE.

Vénus depuis longtemps est de mauvaise humeur :
Clymène lui fait ombre ; et Vénus, ayant peur
D'être mise au-dessous d'une beauté mortelle,
Disoit hier à son fils : Mais la croit-on si belle ?
— Hé oui, oui, dit l'Amour, je vous la veux montrer.

APOLLON.

Vous sortez de l'églogue.

EUTERPE.

Il nous y faut rentrer.
Amour en quatre parts divise son empire :
Acanthe en fait moitié, ses rivaux plus d'un quart;
Ainsi plus des trois quarts pour Clymène soupire :
Les autres belles ont le reste pour leur part.

TERPSICHORE.

Tout ce que peut avoir un cœur d'indifférence,
Clymène le témoigne : elle en a destiné
Les trois quarts pour Acanthe ; heureux dans sa souffrance
S'il voit qu'à ses rivaux le reste soit donné !

EUTERPE.

Ne vous semble-t-il pas que nos bois reverdissent,
Depuis que nous chantons un si charmant objet ?

TERPSICHORE.

Oiseaux, hommes et dieux, que tous chantres choisissent
Désormais, en leurs sons, Clymène pour sujet !

EUTERPE.

Pour elle le printemps s'est habillé de roses.

TERPSICHORE.

Pour elle les zéphirs en parfument les airs.

EUTERPE.

Et les oiseaux pour elle y joignent leurs concerts.
Régnez, belle, régnez sur tant d'aimables choses.

TERPSICHORE.

Aimez, Clymène, aimez ; rendez quelqu'un heureux :
Votre règne en aura plus d'appas pour vous-même.

EUTERPE.

En ce nombre d'amants qui voulez-vous qu'elle aime ?

TERPSICHORE.

Acanthe.

EUTERPE.

Et pourquoi lui?

TERPSICHORE.

C'est le plus amoureux.
Sire, êtes-vous content?

APOLLON.

Assez. Que Melpomène
Sur un ton qui nous touche introduise Clymène.
Vous, Thalie, il vous faut contrefaire un amant
Qui ne veut point borner son amoureux tourment.

MELPOMÈNE.

Mes sœurs, je suis Clymène.

THALIE.

Et moi, je suis Acanthe.

APOLLON.

Fort bien; nous écoutons: remplissez notre attente.

CLYMÈNE.

Acanthe, vous perdez votre temps et vos soins.
Voulez-vous qu'on vous aime, aimez-nous un peu moins.
Otez ce mot d'amour, c'est ce qu'on vous conseille.

ACANTHE.

Que je l'ôte! Est-il rien de si doux à l'oreille?
Quoi! de vous adorer Acanthe cesseroit!
Contre sa passion il vous obéiroit!
Ah! laissez-lui du moins son tourment pour salaire.
Suis-je si dangereux? Hélas! non; si j'espère,
Ce n'est plus d'être aimé; tant d'heur ne m'est point dù
Je l'avois jusqu'ici follement prétendu.
Mourir en vous aimant est toute mon envie:
Mon amour m'est plus cher mille fois que la vie.

Laissez-moi mon amour, madame, au nom des dieux.

CLYMÈNE.

Toujours ce mot ! toujours !

ACANTHE.

Vous est-il odieux ?
Que de belles voudroient n'en entendre point d'autre !
Il charme également votre sexe et le nôtre :
Seule vous le fuyez ; mais ne s'est-il point vu
Quelque temps où peut-être il vous a moins déplu ?

CLYMÈNE.

L'amour, je le confesse, a traversé ma vie :
C'est ce qui, malgré moi, me rend son ennemie.
Après un tel aveu, je ne vous dirai pas
Que votre passion est pour moi sans appas,
Et que d'aucun plaisir je ne me sens touchée
Lorsqu'à tant de respect je la vois attachée.
Aussi peu vous dirai-je, Acanthe, écoutez bien,
Que par vos qualités vous ne méritez rien ;
Je les sais, je les vois, j'y trouve de quoi plaire :
Que sert-il d'affecter le titre de sévère ?
Je ne me vante pas d'être sage à ce point
Qu'un mérite amoureux ne m'embarrasse point.
Vouloir bannir l'amour, le condamner, s'en plaindre,
Ce n'est pas le haïr, Acanthe, c'est le craindre.
Des plus sauvages cœurs il flatte le désir.
Vous ne l'ôterez point sans m'ôter du plaisir :
Nous y perdrons tous deux ; quand je vous le conseille,
Je me fais violence, et prête encor l'oreille.
Ce mot renferme en soi je ne sais quoi de doux,
Un son qui ne déplaît à pas une de nous ;
Mais trop de mal le suit.

ACANTHE.

Je m'en charge, madame :
Ce mal est pour moi seul ; j'en garantis votre âme.

CLYMÈNE.

Qui vous croiroit, Acanthe, auroit un bon garant.
Mais non, je connois trop qu'Amour n'est qu'un tyran,
Un ennemi public, un démon, pour mieux dire.

ACANTHE.

Il ne l'est pas pour vous, cela vous doit suffire :
Jamais il ne vous peut avoir causé d'ennui :
Vous en prenez un autre assurément pour lui.
S'il a quelques douceurs, elles sont pour les belles,
Et pour nous les soucis et les peines cruelles.
Vous n'éprouvez jamais ni dédain ni froideur :
Quant à nous, c'est souvent le prix de notre ardeur.
Trop de zèle nous nuit.

CLYMÈNE.

Et pourquoi donc, Acanthe,
Ne modérez-vous pas cette ardeur violente?
Aimez-vous mieux souffrir contre mon propre gré,
Que si, m'obéissant, vous étiez bien traité?
Je vous rendrois heureux.

ACANTHE.

Selon votre manière,
Du bonheur d'un ami, d'un parent ou d'un frère;
Que sais-je? de chacun : car vous savez qu'on peut
Faire ainsi des heureux autant que l'on en veut.

CLYMÈNE.

Non, non, j'aurois pour vous beaucoup plus de tendresse.
Vous verriez à quel point Clymène s'intéresse
Pour tout ce qui vous touche.

ACANTHE.

Et pour moi-même aussi?

CLYMÈNE.

Quelle distinction mettez-vous en ceci?

ACANTHE.

Très-grande. Mais laissons à part la différence ;
Aussi bien je craindrois de commettre une offense
Si j'avois entrepris de prouver contre vous
Qu'autre chose est d'aimer nos qualités ou nous.
Je vous dirai pourtant que mon amour extrême
A pour premier objet votre personne même :
Tout m'en semble charmant ; elle est telle qu'il faut.
Mais, pour vos qualités, j'y trouve du défaut.

CLYMÈNE.

Dites-nous quel il est, afin qu'on s'en corrige.

ACANTHE.

Vous n'aimez point l'Amour ; vous le haïssez, dis-je ;
Ce dieu près de votre âme a perdu tout crédit.

CLYMÈNE.

Je ne hais point l'Amour, je vous l'ai déjà dit :
Je le crains seulement, et serois plus contente
Si vous vouliez changer votre ardeur véhémente,
En faire une amitié, quelque chose entre deux ;
Un peu plus que ce n'est quand un cœur est sans feux,
Moins aussi que l'état où le vôtre se treuve[1].

ACANTHE.

Tout de bon, voulez-vous que j'en fasse l'épreuve?
Que demain j'aime moins, et moins le jour d'après,
Diminuant toujours, encor que vos attraits
Augmentent en pouvoir? Le voulez-vous, madame?

1. Voyez la note de la page 140 du tome premier.

CLYMÈNE.

Oui, puisque je l'ai dit.

ACANTHE.

L'avez-vous dit dans l'âme?

CLYMÈNE.

Il faut bien.

ACANTHE.

Songez-y ; voyez si votre esprit
Pourra voir ce déchet sans un secret dépit.
Peu de femmes feroient des vœux pareils aux vôtres.

CLYMÈNE.

Acanthe, je suis femme aussi bien que les autres;
Mais je connois l'Amour, c'est assez : j'ai raison
D'en combattre en mon cœur l'agréable poison.
Voulez-vous procurer tant de mal à Clymène?
Vous l'aimez, dites-vous, et vous cherchez sa peine!
N'allez point m'alléguer que c'est plaisir pour nous.
Loin, bien loin tels plaisirs ; le repos est plus doux :
Mon cœur s'en défendra ; je vous permets de croire
Que je remporterai malgré moi la victoire.

APOLLON.

Voilà du pathétique assez pour le présent :
Sur le même sujet donnez-nous du plaisant.

MELPOMÈNE.

Qui ferons-nous parler?

APOLLON.

Acanthe et sa maîtresse.

MELPOMÈNE.

Sire, il faudroit avoir pour cela plus d'adresse.
Rendre Acanthe plaisant! C'est un trop grand dessein.

APOLLON.

Il est fou ; c'est déjà la moitié du chemin.

THALIE.

Mais il est dans l'excès.

APOLLON.

Tant mieux ; j'en suis fort aise,
Nous le demandons tel : je ne vois rien qui plaise,
En matière d'amour, comme les gens outrés.
Mille exemples pourroient vous en être montrés.

MELPOMÈNE.

Nous obéissons donc. Tu te souviens, Thalie,
D'un matin où Clymène, en son lit endormie,
Fut, au bruit d'un soupir, éveillée en sursaut,
Et se mit contre Acanthe en colère aussitôt,
Sans le voir, croyant même avoir fermé la porte.
Mais qui pouvoit, que lui, soupirer de la sorte?
Vraiment vous l'entendez, avecque vos hélas,
Dit la belle ; apprenez à soupirer plus bas.
Il eut beau s'excuser sur l'ardeur de son zèle.
Une forge feroit moins de bruit, reprit-elle,
Que votre cœur n'en fait : ce sont tous ses plaisirs.
Si je tourne le pied, matière de soupirs.
Je ne vous vois jamais qu'en un chagrin extrême :
C'est bien pour m'obliger à vous aimer de même.

ACANTHE.

Je ne le prétends pas.

CLYMÈNE.

Seyez-vous sur ce lit.

ACANTHE.

Moi

CLYMÈNE.

Vous, sans répliquer.

ACANTHE.

Souffrez...

CLYMÈNE.

C'est assez dit.

Là; je vous veux voir là.

ACANTHE.

Madame...

CLYMÈNE.

Là, vous dis-je.

Voyez qu'il a de mal! Sa maîtresse l'oblige
A s'asseoir sur un lit : quelle peine pour lui!
Savez-vous ce que c'est? je veux rire aujourd'hui.
Point de discours plaintifs : bannissez, je vous prie,
Ces soupirs à la voix du sommeil ennemie;
Témoignez, s'il se peut, votre amour autrement.
Mais que veut cette main qui s'en vient brusquement?

ACANTHE.

C'est pour vous obéir, et témoigner mon zèle.

CLYMÈNE.

L'obéissance en est un peu trop ponctuelle;
Nous vous en dispensons : Acanthe, soyez coi.
Si bien donc que votre âme est tout en feu pour moi?

ACANTHE.

Tout en feu.

CLYMÈNE.

Vous n'avez ni cesse ni relâche?

ACANTHE.

Aucune.

CLYMÈNE.

Toujours pleurs, soupirs comme à la tâche?

ACANTHE.

Toujours soupirs et pleurs.

CLYMÈNE.

J'en veux avoir pitié.

Allez, je vous promets...

ACANTHE.

Et quoi ?

CLYMÈNE.

De l'amitié.

ACANTHE.

Ah ! madame, faut-il railler d'un misérable !

CLYMÈNE.

Vous reprenez toujours votre ton lamentable.
Oui, je vous veux aimer d'amitié malgré vous ;
Mais si sensiblement que je n'aie, entre nous,
De là jusqu'à l'amour rien qu'un seul pas à faire.

ACANTHE.

Et quand le ferez-vous ce pas si nécessaire ?

CLYMÈNE.

Jamais.

ACANTHE.

Reprenez donc l'offre de votre cœur.

CLYMÈNE.

Vous en aurez regret ; il a de la douceur.
Vous feriez beaucoup mieux d'éprouver ses largesses.
Je baise mes amis, je leur fais cent caresses :
A l'égard des amants, tout leur est refusé.

ACANTHE.

Je ne veux point du tout, madame, être baisé.
Vous riez ?

CLYMÈNE.

Le moyen de s'empêcher de rire !
On veut baiser Acanthe : Acanthe se retire.

ACANTHE.

Et le pourriez-vous voir traiter de son amour
Pour un simple baiser, souvent froid, toujours court ?

CLYMÈNE.

On redouble en ce cas.

ACANTHE.

Oui, d'autres que Clymène.

CLYMÈNE.

Éprouvez-le.

ACANTHE.

De quoi vous mettez-vous en peine?

CLYMÈNE.

Moi? de rien.

ACANTHE.

Cependant je vois qu'en votre esprit
Le refus de vos dons jette un secret dépit.

CLYMÈNE.

Il est vrai, ce refus n'est pas fort à ma gloire.
Dédaigner mes baisers! cela se peut-il croire?
Acanthe, je le vois, n'est pas fin à demi :
Il devoit aujourd'hui promettre d'être ami;
Demain il eût repris son premier personnage.

ACANTHE.

Et Clymène auroit pu souffrir ce badinage?
Un baiser n'auroit pas irrité ses esprits?

CLYMÈNE.

Qu'importe? L'on s'apaise, et c'est autant de pris.
Vous en pourriez déjà compter une douzaine.

ACANTHE.

Madame, c'en est trop : à quoi bon tant de peine?
Pour douze d'amitié donnez-m'en un d'amour.

CLYMÈNE.

C'est perdre doublement; je le rendrois trop court.

ACANTHE.

Mais, madame, voyons.

CLYMÈNE.

Mais, Acanthe, vous dis-je,
L'amitié seulement à ces faveurs m'oblige.

ACANTHE.

Eh bien, je consens d'être ami pour un moment.

CLYMÈNE.

Sous la peau de l'ami je craindrois que l'amant
Ne demeurât caché pendant tout le mystère.
L'heure sonne, il est tard; n'avez-vous point affaire?

ACANTHE.

Non; et quand j'en aurois, ces moments sont trop doux.

CLYMÈNE.

Je me veux habiller; adieu, retirez-vous.

APOLLON.

Vous finissez bientôt!

MELPOMÈNE.

Point trop pour des pucelles.
Ces discours leur siéent mal, et vous vous moquez d'elles.

APOLLON.

Moi, me moquer! pourquoi? J'en ouïs l'autre jour
Deux de quinze ans parler plus savamment d'amour.
Ce que sur vos amants je trouverois à dire,
C'est qu'ils pleuroient tantôt, et vous les faites rire.
De l'air dont ils se sont tout à l'heure expliqués,
Ce ne sauroient être eux, s'ils ne se sont masqués.

MELPOMÈNE.

Vous vouliez du plaisant, comment eût-on pu faire?

APOLLON.

J'en voulois, il est vrai, mais dans leur caractère.

THALIE.

Sire, Acanthe est un homme inégal à tel point
Que d'un moment à l'autre on ne le connoît point:

Inégal en amour, en plaisir, en affaire;
Tantôt gai, tantôt triste; un jour il désespère;
Un autre jour il croit que la chose ira bien.
Pour vous en parler franc, nous n'y connoissons rien.
Clymène aime à railler : toutefois, quand Acanthe
S'abandonne aux soupirs, se plaint et se tourmente,
La pitié qu'elle en a lui donne un sérieux
Qui fait que l'amitié n'en va souvent que mieux.

APOLLON.

Clio, divertissez un peu la compagnie.

CLIO.

Sire, me voilà prête.

APOLLON.

Il me prend une envie
De goûter de ce genre où Marot excelloit.

CLIO.

Eh bien, sire, il vous faut donner un triolet.

APOLLON.

C'est trop; vous nous deviez proposer un distique.
Au reste, n'allez pas chercher ce style antique
Dont à peine les mots s'entendent aujourd'hui :
Montez jusqu'à Marot, et point par delà lui;
Même son tour suffit.

CLIO.

J'entends : il reste, sire,
Que Votre Majesté seulement daigne dire
Ce qu'il lui plaît, ballade, épigramme ou rondeau.
J'aime fort les dizains.

APOLLON.

En un sujet si beau
Le dizain est trop court; et, vu votre matière,
La ballade n'a point de trop ample carrière.

CLIO.

Je pris de loin Clymène l'autre fois
Pour une Grâce en ses charmes nouvelle :
Grâce, s'entend, la première des trois ;
J'eusse autrement fait tort à cette belle :
Puis approchant, et frottant ma prunelle,
Je me repris, et dis soudainement :
Voilà Vénus : c'est elle assurément ;
Non, je me trompe, et mon œil se mécompte.
Cyprine là ? je faille lourdement ;
Telle n'est point la reine d'Amathonte.

Voyons pourtant, car chacun d'une voix,
En fait d'appas, prend Vénus pour modèle.
Je me mis lors à compter par mes doigts
Tous les attraits de la gente pucelle,
Afin de voir si ceux de l'immortelle
Y cadreroient, à peu près seulement ;
Mais le moyen ? Je n'y vins nullement,
Trouvant ici beaucoup plus que le compte.
Qu'est ceci, dis-je, et quel enchantement ?
Telle n'est point la reine d'Amathonte.

Acanthe vint, tandis que je comptois.
Cette beauté le fit asseoir près d'elle.
J'entendis tout, les zéphyrs étoient cois.
Plus de cent fois il l'appela cruelle,
Inexorable, à l'amour trop rebelle ;
Et le surplus que dit un pauvre amant.
Clymène oyoit cela négligemment.
Le mot d'amour lui donnoit quelque honte.

Si de ce lieu la chronique ne ment,
Telle n'est point la reine d'Amathonte.

Ne recours plus, Acanthe, au changement.
Loin de trouver en ce bas élément
Quelque autre objet qui ta dame surmonte,
Dans les palais qui sont au firmament
Telle n'est point la reine d'Amathonte.

APOLLON.

Votre tour est venu, Calliope : essayez
Un de ces deux chemins qu'aux auteurs ont frayés
Deux écrivains fameux ; je veux dire Malherbe,
Qui louoit ses héros en un style superbe ;
Et puis maître Vincent[1], qui même auroit loué
Proserpine et Pluton en un style enjoué.

CALLIOPE.

Sire, vous nommez là deux trop grands personnages.
Le moyen d'imiter sur-le-champ leurs ouvrages ?

APOLLON.

Il faut que je me sois sans doute expliqué mal :
Car vouloir qu'on imite aucun original
N'est mon but, ni ne doit non plus être le vôtre,
Hors ce qu'on fait passer d'une langue en une autre.
C'est un bétail servile et sot, à mon avis,
Que les imitateurs ; on diroit des brebis
Qui n'osent avancer qu'en suivant la première,
Et s'iroient sur ses pas jeter dans la rivière[2].
Je veux donc seulement que vous nous fassiez voir,
En ce style où Malherbe a montré son savoir,

1. Voiture.

2. Allusion à l'histoire des moutons de Panurge, que La Fontaine a contée tout au long, d'après Rabelais, dans un de ses contes.

Quelque essai des beautés qui sont propres à l'ode;
Ou si, ce genre-là n'étant plus à la mode
Et demandant d'ailleurs un peu trop de loisir,
L'autre vous semble plus selon votre désir,
Vous louiez galamment la maîtresse d'Acanthe,
Comme maître Vincent, dont la plume élégante
Donnoit à son encens un goût exquis et fin,
Que n'avoit pas celui qui partoit d'autre main.

CALLIOPE.

Je vais, puisqu'il vous plaît, hasarder quelque stance.
Si je débute mal, imposez-moi silence.

APOLLON.

Calliope manquer!

CALLIOPE.

Pourquoi non? Très-souvent.
L'ode est chose pénible, et surtout dans le grand.

Toi, qui soumets les dieux aux passions des hommes,
Amour, souffriras-tu qu'en ce siècle où nous sommes,
Clymène montre un cœur insensible à tes coups?
Cette belle devroit donner d'autres exemples :
Tu devrois l'obliger, pour l'honneur de tes temples,
D'aimer ainsi que nous.

URANIE.

Les Muses n'aiment pas.

CALLIOPE.

Et qui les en soupçonne?
Ce NOUS n'est pas pour nous; je parle en la personne
Du sexe en général, des dévotes d'amour.

APOLLON.

Calliope a raison; qu'elle achève à son tour.

CALLIOPE.

J'en demeurerai là si vous l'agréez, sire.
On m'a fait oublier ce que je voulois dire.

APOLLON.

A vous donc, Polymnie; entrez en lice aussi.

POLYMNIE.

Sur quel ton?

APOLLON.

Je vois bien que sur ce dernier-ci
L'on ne réussit pas toujours comme on souhaite.
Calliope a bien fait d'user d'une défaite;
Cette interruption est venue à propos :
C'est pourquoi choisissez des tons un peu moins hauts.
Horace en a de tous; voyez ceux qui vous duisent :
J'aime fort les auteurs qui sur lui se conduisent :
Voilà les gens qu'il faut à présent imiter.

POLYMNIE.

C'est bien dit, si cela pouvoit s'exécuter;
Mais avons-nous l'esprit qu'autrefois à cet homme
Nous savions inspirer sur le déclin de Rome?
Tout est trop fort déchu dans le sacré vallon.

APOLLON.

J'en conviens, jusque même au métier d'Apollon :
Il n'est rien qui n'empire, hommes, dieux : mais que faire?
Irons-nous pour cela nous cacher et nous taire?
Je ne regarde pas ce que j'étois jadis,
Mais ce que je serai quelque jour, si je vis.
Nous vieillissons enfin, tout autant que nous sommes
De dieux nés de la fable, et forgés par les hommes.
Je prévois par mon art un temps où l'univers
Ne se souciera plus ni d'auteurs ni de vers;
Où vos divinités périront, et la mienne.

Jouons de notre reste avant que ce temps vienne.
C'est à vous, Polymnie, à nous entretenir.

POLYMNIE.

Je songeois aux moyens qu'il me faudroit tenir :
A peine en rencontrai-je un seul qui me contente.
Ceci vous plairoit-il? Je fais parler Acanthe.

Qu'une belle est heureuse, et que de doux moments,
Quand elle en sait user, accompagnent sa vie!
D'un côté le miroir, de l'autre les amants,
Tout la loue; est-il rien de si digne d'envie?

La louange est beaucoup, l'amour est plus encor :
Quel plaisir de compter les cœurs dont on dispose!
L'un meurt, l'autre soupire, et l'autre en son transport
Languit et se consume; est-il plus douce chose?

Clymène, usez-en bien : vous n'aurez pas toujours
Ce qui vous rend si fière et si fort redoutée;
Caron vous passera sans passer les Amours;
Devant ce temps-là même ils vous auront quittée.

Vous vivrez plus longtemps encor que vos attraits;
Je ne vous réponds pas alors d'être fidèle :
Mes désirs languiront aussi bien que vos traits;
L'amant se sent déchoir aussi bien que la belle.

Quand voulez-vous aimer que dans votre printemps?
Gardez-vous bien surtout de remettre à l'automne :
L'hiver vient aussitôt; rien n'arrête le temps :
Clymène, hâtez-vous, car il n'attend personne.

Sire, je m'en tiens là; bien ou mal, il suffit :
La morale d'Horace, et non pas son esprit,
Se peut voir en ces vers.

APOLLON.

Érato, que veut dire
Que vous, qui d'ordinaire aimez si fort à rire,
Demeurez taciturne, et laissez tout passer?

ÉRATO.

Je rêvois, puisqu'il faut, sire, le confesser.

APOLLON.

Sur quoi?

ÉRATO.

Sur le débat qui s'est ému naguère.

APOLLON.

Savoir si vous aimez?

ÉRATO.

Autrefois j'étois fière
Quand on disoit que non : qu'on me vienne aujourd'hui
Demander : Aimez-vous? je répondrai que oui.

APOLLON.

Pourquoi?

ÉRATO.

Pour éviter le nom de Précieuse.

APOLLON.

Si cette qualité vous paroît odieuse,
Du vœu de chasteté l'on vous dispensera.
Choisissez un galant.

ÉRATO.

Non pas, sire, cela.
Je veux un peu d'hymen pour colorer l'affaire

APOLLON.

Un peu d'hymen est bon.

ÉRATO.

J'en veux, et n'en veux guère.

APOLLON.

Vous vous marieriez donc, ainsi qu'au temps jadis
Oriane épousa monseigneur Amadis[1] ?

ÉRATO.

Oui, sire.

APOLLON.

La méthode, en effet, en est bonne[2].
Mais encore avec qui? car je ne vois personne
Qui veuille dans l'Olympe à l'hymen s'arrêter :
Les Sylvains ne sont pas des gens pour vous tenter.

ÉRATO.

Je prendrois un auteur.

APOLLON.

Un auteur? vous, déesse?
Aux auteurs Érato pourroit mettre la presse.
Ce n'est pas votre fait, pour plus d'une raison.
Rarement un auteur demeure à la maison.

ÉRATO.

C'est justement cela qui m'en plaît davantage.

APOLLON.

Nous nous entretiendrons de votre mariage
A fond une autre fois. Cependant chantez-nous,
Non pas du sérieux, du tendre, ni du doux;
Mais de ce qu'en françois on nomme bagatelle :
Un jeu dont je voudrois Voiture pour modèle.
Il excelle en cet art : maître Clément et lui
S'y prenoient beaucoup mieux que nos gens d'aujourd'hui.

1. Amadis avait devancé le mariage, et lorsqu'elle l'épousa, Oriane avait déjà eu de lui un fils qui fut le fameux Esplendian.

2. Ainsi dans les *OEuvres diverses de 1729*. L'édition originale porte, mais à tort :

... La méthode en effet est bonne.

ÉRATO.

Sire, j'en ai perdu, peu s'en faut, l'habitude;
Et ce genre est pour moi maintenant une étude.
Il y faut plus de temps que le monde ne croit.
Agréez, en la place, un dizain.

APOLLON.

Dizain, soit.

ÉRATO.

Mais n'est-ce point assez célébrer notre belle?
Quand j'aurai dit les jeux, les ris et la séquelle,
Les grâces, les amours : voilà fait à peu près.

APOLLON.

Vous pourrez dire encor les charmes, les attraits.
Les appas.

ÉRATO.

Et puis quoi?

APOLLON.

Cent et cent mille choses.
Je ne vous ai compté ni les lis, ni les roses :
On n'a qu'à retourner seulement ces mots-là.

ÉRATO.

La satire en fournit bien d'autres que cela :
Pour un trait de louange, il en est cent de blâme.

APOLLON.

Eh bien? blâmez Clymène, à qui d'aucune flamme
On ne peut désormais inspirer le desir.

ÉRATO.

Ce sujet est traité; l'on vient de s'en saisir;
Il a servi de thèse à ma sœur Polymnie.

APOLLON.

Cela ne vous fait rien, la chose est infinie;
Toujours notre cabale y trouve à regratter.

ÉRATO.

Sire, puisqu'il vous plaît, je m'en vais le tenter.
Ma sœur excusera si j'enchéris sur elle.

POLYMNIE.

Voilà bien des façons pour une bagatelle.

ÉRATO.

C'est qu'elle est de commande.

APOLLON.

Eh, que coûte un dizain?

ÉRATO.

Tout coûte : il faut pourtant que je me mette en train.

Clymène a tort : je suis d'avis qu'elle aime
Notre vassal, dès demain au plus tard,
Dès aujourd'hui, dès ce moment-ci même :
Le temps d'aimer n'a si petite part
Qui ne soit chère, et surtout quand on treuve
Un bon amant, un amant à l'épreuve.
Je sais qu'il est des amants à foison;
Tout en fourmille; on n'en sauroit que faire;
Mais cent méchants n'en valent pas un bon;
Et ce bon-là ne se rencontre guère.

APOLLON.

Il ne nous reste plus qu'Uranie, et c'est fait.
Mais quand j'y pense bien, je trouve qu'en effet
Tant de louange ennuie, et surtout quand on loue
Toujours le même objet : enfin je vous avoue
Que pour peu que durât l'éloge encor de temps,
Vous me verriez bâiller. Comment peuvent les gens
Entendre, sans dormir, une oraison funèbre?
Il n'est panégyriste au monde si célèbre
Qui ne soit un Morphée à tous ses auditeurs.

Uranie, il vous faut reployer vos douceurs :
Aussi bien qui pourroit mieux parler de Clymène
Que l'amoureux Acanthe? Allons vers l'Hippocrène,
Nous l'y rencontrerons encore assurément :
Ce nous sera sans doute un divertissement.
La solitude est grande autour de ces ombrages.
Que vous semble? On croiroit, au nombre des ouvrages
Et des compositeurs (car chacun fait des vers),
Qu'il nous faudroit chercher un mont dans l'univers,
Non pas double, mais triple, et de plus d'étendue
Que l'Atlas : cependant ma cour est morfondue;
Je ne rencontre ici que deux ou trois mortels,
Encor très-peu dévots à nos sacrés autels.
Cherchez-en la raison dans les cieux, Uranie.

URANIE.

Sire, il n'est pas besoin, et sans l'astrologie
Je vous dirai d'où vient ce peu d'adorateurs.
Il est vrai que jamais on n'a vu tant d'auteurs :
Chacun forge des vers; mais pour la poésie,
Cette princesse est morte, aucun ne s'en soucie.
Avec un peu de rime, on va vous fabriquer
Cent versificateurs en un jour, sans manquer.
Ce langage divin, ces charmantes figures
Qui touchoient autrefois les âmes les plus dures,
Et par qui les rochers et les bois attirés
Tressailloient à des traits de l'Olympe admirés;
Cela, dis-je, n'est plus maintenant en usage.
On vous méprise, et nous, et ce divin langage.
Qu'est-ce, dit-on? Des vers. Suffit; le peuple y court.
Pourquoi venir chercher ces traits en notre cour?
Sans cela l'on parvient à l'estime des hommes.

APOLLON.

Vous en parlez très-bien. Mais qu'entends-je? Nous sommes
Auprès de l'Hippocrène. Acanthe assurément
S'entretient avec elle; écoutons un moment.
C'est lui, j'entends sa voix.

ACANTHE.

Zéphyrs, de qui l'haleine
Portoit à ces échos mes soupirs et ma peine,
Je viens de vous conter son succès glorieux;
Portez-en quelque chose aux oreilles des dieux.
Et toi, mon bienfaiteur, Amour, par quelle offrande
Pourrai-je reconnoître une faveur si grande?
Je te dois des plaisirs compagnons des autels,
Des plaisirs trop exquis pour de simples mortels.
O vous qui visitez quelquefois cet ombrage,
Nourrissons des neuf Sœurs...

APOLLON.

Sans doute il n'est pas sage:
Sachons ce qu'il veut dire. Acanthe!

ACANTHE, parlant seul.

Adorez-moi;
Car, si je ne suis dieu, tout au moins je suis roi.

ÉRATO.

Acanthe!

CLIO.

D'aujourd'hui pensez-vous qu'il réponde?
Quand une rêverie agréable et profonde
Occupe son esprit, on a beau lui parler.

ÉRATO.

Quand je m'enrhumerois à force d'appeler,
Si faut-il qu'il entende. Acanthe!

ACANTHE.

Qui m'appelle?

ÉRATO.

C'est votre bonne amie Érato.

ACANTHE.

Que veut-elle?

ÉRATO.

Vous le saurez; venez.

ACANTHE.

Dieux! je vois Apollon.
Sire, pardonnez-moi; dans le sacré vallon
Je ne vous croyois pas.

APOLLON.

Levez-vous, et nous dites
Quelles sont ces faveurs, soit grandes ou petites,
Dont le fils de Vénus a payé vos tourments.

ACANTHE.

Sire, pour obéir à vos commandements,
Hier au soir je trouvai l'Amour près du Parnasse:
Je pense qu'il suivoit quelque nymphe à la trace.
D'aussi loin qu'il me vit : Acanthe, approchez-vous,
Cria-t-il. J'obéis. Il me dit d'un ton doux :
Vos vers ont fait valoir mon nom et ma puissance;
Vous ne chantez que moi : je veux pour récompense,
Dès demain sans manquer, obtenir du destin
Qu'il vous fasse trouver Clymène le matin
Dans son lit endormie, ayant la gorge nue,
Et certaine beauté que depuis peu j'ai vue,
Sans dire quelle elle est; il suffit que l'endroit
M'a fort plu : vous verrez si c'est à juste droit.
Vous êtes connoisseur. Au reste, en habile homme
Usez de la faveur que vous fera le somme.

C'est à vous de baiser ou la bouche, ou le sein,
Ou cette autre beauté : même j'ai fait dessein
D'en parler à Morphée, afin qu'il vous procure
Assez de temps pour mettre à profit l'aventure.
Vous ne pourrez baiser qu'un des trois seulement :
Ou le sein, ou la bouche, ou cet endroit charmant.

ÉRATO.

Ne nous le nommez pas, afin que je devine.

ACANTHE.

Je vous le donne en deux.

ÉRATO.

C'est... c'est, je m'imagine...

ACANTHE.

Quoi?

ÉRATO.

Le bras entier?

ACANTHE.

Non.

ÉRATO.

Le pied?

ACANTHE.

Vous l'avez dit.
Je l'ai vu, dit l'Amour; il est sans contredit
Plus blanc de la moitié que le plus blanc ivoire.
Clymène s'éveillant, comme vous pouvez croire,
Voudra vous témoigner d'abord quelque courroux;
Mais je serai présent et rabattrai les coups;
Le sort et moi rendrons mouton votre tigresse.
Amour n'a pas manqué de tenir sa promesse :
Ce matin j'ai trouvé Clymène dans le lit.
Sire, jusqu'à demain je n'aurois pas décrit
Ses diverses beautés. Une couleur de roses,

Par le somme appliquée, avoit, entre autres choses,
Rehaussé de son teint la naïve blancheur.
Ses lis ne laissoient pas d'avoir de la fraîcheur.
Elle avoit le sein nu : je n'ai point de parole,
Quoique dès ma jeunesse instruit dans cette école,
Pour vous bien exprimer un double mont d'attraits.
Quand j'aurois là-dessus épuisé tous les traits,
Et fait pour cette gorge une blancheur nouvelle,
Encor n'auriez-vous pas ce qui la rend si belle;
La descente, le tour, et le reste des lieux
Qui pour lors m'ont fait roi (j'entends roi par les yeux,
Car mes mains n'ont point eu de part à cette joie).
Le sort à mes regards a mis encore en proie
Les merveilles d'un pied, sans mentir, fait au tour.
Figurez-vous le pied de la mère d'Amour,
Lorsqu'allant des Tritons attirer les œillades
Il dispute du prix avec ceux des Naïades.
Vous pouvez l'avoir vu, Mars peut vous l'avoir dit :
Quant à moi, j'ai vu, sire, au pied dont il s'agit,
Du marbre, de l'albâtre, une plante vermeille :
Thétys l'a, que je pense, ou doit l'avoir pareille.
Quoi qu'il en soit, ce pied, hors des draps échappé,
M'a tenu fort longtemps à le voir occupé.
Pour en venir au point où j'ai poussé l'affaire :
Quel des trois, ai-je dit, faut-il que je préfère?
J'ai, si je m'en souviens, un baiser à cueillir,
Et, par bonheur pour moi, je ne saurois faillir.
Cette bouche m'appelle à son haleine d'ambre.
Cupidon est entré là-dessus dans la chambre;
Je ne sais pas comment, car j'avois fermé tout.
J'ai parcouru le sein de l'un à l'autre bout.
Ceci me tente encore, ai-je dit en moi-même;

Et quand je serois prince, et prince à diadème,
Une telle faveur me rendroit fortuné.
Par caprice à la fin m'étant déterminé,
J'ai réservé ces deux pour la première vue.
Le pied, par sa beauté qui m'étoit inconnue,
M'a fait aller à lui. Peut-être ce baiser
M'a paru moins commun, partant plus à priser;
Peut-être par respect j'ai rendu cet hommage;
Peut-être aussi j'ai cru que le même avantage
Ne reviendroit jamais, et qu'on ne baise pas
Un beau pied quand on veut, trop bien d'autres appas.
La rencontre après tout me sembloit fort heureuse;
Même à mon sens la chose étoit plus amoureuse :
De dire plus friponne, et d'aller jusque-là,
Je n'ai garde, c'est trop ; j'ai, sire, pour cela
Trop de respect pour vous, ainsi que pour Clymène.
Elle s'est éveillée avec assez de peine;
Et m'ayant entrevu, la belle et ses appas
Se sont au même instant cachés au fond des draps.
La honte l'a rendue un peu de temps muette;
Enfin, sans se tourner, ni quitter sa cachette,
D'un ton fort sérieux et marquant son dépit :
Je vous croyois plus sage, Acanthe, a-t-elle dit;
Cela ne me plaît point; sortez, et tout à l'heure.
— Amour, ai-je repris, me dit que je demeure;
Le voilà; qui croirai-je? accordez-vous tous deux.
— Qui, l'Amour? Pensez-vous, avec vos ris, vos jeux,
Vos amours, m'amuser? a reparti Clymène.
— Tout doux, a dit l'Amour. Aussitôt l'inhumaine,
Oyant la voix du dieu, s'est tournée, et changeant
De note, prenant même un air tout engageant :
Clymène, a-t-elle dit, tu n'es pas la plus forte;

C'est à toi de fermer une autre fois la porte.
Les voilà deux; encore un dieu s'en mèle-t-il.
Afin qu'Acanthe sorte, eh bien, que lui faut-il?
Qu'il dise les faveurs dont il se juge digne.
J'ai regardé l'Amour; du doigt il m'a fait signe.
Je n'ai pas entendu d'abord ce qu'il vouloit;
Mais, me montrant les traits qu'une bouche étaloit,
Il m'a fait à la fin juger, par ce langage,
Qu'un baiser me viendroit si j'avois du courage.
Or je n'en eus jamais en qualité d'amant.
Amour m'a dit tout bas : Baisez-la hardiment;
Je lui tiendrai les mains; vous n'aurez point d'obstacle.
Je me suis avancé : le reste est un miracle.
Amour en fait ainsi; ce sont coups de sa main.

APOLLON.

Comment?

ACANTHE.

Clymène a fait la moitié du chemin.

POLYMNIE.

Que vous autres mortels êtes fous dans vos flammes!
Les dieux obtiennent bien d'autres dons de leurs dames,
Sans triompher ainsi.

ACANTHE.

Polymnie, ils sont dieux.

APOLLON.

Je l'étois, et Daphné ne m'en traita pas mieux;
Perdons ce souvenir. Vous triomphez, Acanthe :
Nous vous laissons, adieu : notre troupe est contente.

FIN DE CLYMÈNE.

BALLET

SUR LA PAIX

1678

BALLET

SUR LA PAIX

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE GROSLEY

« Des recherches sur les illustres Troyens termineront mes *Mémoires sur Troyes,* dont la première partie a été publiée en 1776, à Paris, par la veuve Duchesne. Je pourrois vous renvoyer à ces Recherches pour les éclaircissements que vous me demandez sur le M. Simon de Troyes, à qui La Fontaine adressa, en 1685, la pièce de vers insérée dans le recueil du P. Bouhours, et depuis parmi les fugitives de ce poëte :

Votre Phidias et le mien
Et celui de toute la terre,
Girardon, notre ami, l'honneur du nom troyen, etc.

« Comme ces Recherches offrent quelques détails sur La Fontaine, et peut-être un supplément à ses œuvres, je vous les fais passer par la voie du *Journal encyclopédique.*

« Vers la fin du dernier siècle, la Robe et la Bourgeoisie de Troyes n'avoient aucune famille du nom de *Simon,* mais cette ville possédoit deux frères qui le portoient ; ces deux frères remplissoient deux des premiers emplois des Fermes[1], et ils étoient membres d'une joyeuse et aimable coterie, dont ils tenoient la correspondance avec La Fontaine, qui est venu deux ou trois fois partager les plaisirs de cette coterie.

« Elle m'est connue, et par les mémoires de mon père, qui

1. Ils procurèrent au fils de La Fontaine un emploi dans les Aides, qu'il exerçoit à Troyes, au commencement de ce siècle, et qui fut entre ses mains ce qu'il auroit été dans celles de son père. (*Note de Grosley.*)

l'avoit vue encore existante, et par un monument, c'est-à-dire par les paroles imprimées d'un *Ballet* qu'elle donna *sur la Paix* de Nimègue en 1678, ballet dont la danse et le chant furent exécutés par les membres de la coterie.

« Il débute par une entrée de l'Harmonie, descendant du ciel pour annoncer le retour de la Paix. La Discorde et les Euménides, alarmées de cette nouvelle, complotent pour se maintenir. *Entrée II.* La Paix paroît, dissipe leurs complots, et les met en fuite. *Entrée III.* Les Nations, rapprochées par la Paix, mêlent leurs danses et leurs plaisirs. *Entrée IV.* Le Commerce, toujours sous un habit antique, marque l'intérêt qu'il prend à la réunion des Nations. *Entrée V.* L'Abondance survient, et se joint au Commerce. *Entrée VI.* Des Bergers et des Bergères viennent prendre part à l'allégresse publique. *Entrée VII.* Les Jeux, représentés par le Valet de carreau, la Dame de pique, et par une danse en échiquier, se mettent de la partie. *Entrée VIII.* Les Plaisirs de l'esprit, représentés par un Génie, reparoissent sur la terre. *Entrée IX.* Les Plaisirs de la table, sous la figure de deux garçons de cabaret, reprennent vigueur au bruit de la Paix. *Entrée X.* Les Plaisirs comiques, que représentent un Trivelin et un Scaramouche, succèdent aux plaisirs sanguinaires de Mars. *Entrée XI.* La Musique annonce son retour par une symphonie. *Entrée XII.* Grand ballet qui réunit tous les acteurs des entrées précédentes, et dont les pas sont réglés sur ceux de la Paix.

« Une petite pièce succède au ballet, sous le titre de *Mascarade des Nations rassemblées par l'Harmonie.* Elle est aussi partagée en diverses entrées, dont chacune débute par des *vers,* ou galants ou plaisants, adressés aux dames.

« Ceux qui ouvrent et annoncent chaque entrée du Ballet sont, ainsi que le doit être l'ouvrage de plusieurs mains, d'un travail et d'un ton inégal. Quelques-uns sont d'un mérite très-rare alors pour des productions de province. Je citerai en ce genre le morceau suivant : ou il est de La Fontaine lui-même, ou La Fontaine y a utilement corrigé le thème de l'Apollon troyen. Il est dans la bouche des Bergers et des Bergères, qui forment la *VIe Entrée :*

Telles étoient jadis ces illustres bergères
Que le Lignon tenoit si chères ;

Tels étoient ces bergers qui, le long de ses eaux,
Menoient leurs paisibles troupeaux,
Et passoient dans les jeux leurs plus belles années.
Parmi ces troupes fortunées,
Les plaisirs de campagne et les plaisirs de cour
Trouvoient leur place tour à tour.
Comme eux, tantôt on nous voit sur l'herbette
Marquer nos pas au son de la musette,
Cueillir et présenter les fleurs,
En y mêlant quelques douceurs :
Tantôt aux bords de nos fontaines
Nous chantons de l'amour les plaisirs et les peines;
Et le divin Tircis mêle aussi quelquefois
Son téorbe divin aux accents de nos voix.
Parfois à sa bergère on donne sérénade ;
Avec elle on fait mascarade,
On danse même des ballets.
On fait des vers galants, on en fait des follets.
Nous lisons de Renaud les douces aventures,
Et les magiques impostures
De la belle qui l'enchanta ;
Tout ce que le Tasse chanta,
Et mille autres récits que la galanterie
Semble avoir inventés pour notre bergerie.
Nous vous dirons aussi que nos brillants guérets
Et nos sombres forêts
Nous fournissent parfois de quoi faire grand'chère ;
Mais cela paroîtroit vulgaire,
Et l'on diroit qu'en discours de berger
On ne parle jamais de boire et de manger.
Ainsi passe le temps, sans tracas, sans cabale ;
Gens d'une humeur assez égale ;

Voilà nos douces libertés :
Qu'ont de mieux vos sociétés ?

« Les noms des membres de cette aimable société ou coterie sont écrits à la main, à la marge de chacune des entrées du Ballet et de la Mascarade dont je viens de parler : MM. Simon frères, Chaumont, Gobert, de Corberon, M. et Mme de Marigny, M. et Mlle Nivelle, M. Conversot (qui s'appela depuis de Vienne), M. Leconte et la petite Leconte, sa fille, MM. Bernard et Quinot.

« Ce dernier habitoit à Troyes une maison remarquable et par divers morceaux d'ornements exécutés par Girardon lui-même, et qui viennent d'être détruits, et par une collection aussi nombreuse que bien choisie de tableaux et d'histoire naturelle. Par une suite de ses liaisons avec Troyes, La Fontaine avoit inséré, dans le Recueil de poésies publié sous son nom en 1671, une *Peinture poétique* des tableaux en miniature de M. Quinot, de la main de Joseph Werner ; cette peinture remplit quatorze pages du 2e volume de ce recueil[1]. En 1745, le hasard me procura dans la diligence de Lyon, la vue d'une partie de ces tableaux entre les mains d'un brocanteur, qui alloit leur chercher marchand dans les cours d'Allemagne ; ils me parurent exquis, et pour la composition et pour l'exécution.

« J'ai connu, étant encore aux études, le dernier reste de la coterie dont MM. Simon faisoient partie, dans la personne de M. Hérault, receveur des tailles, qui, à une connoissance intime de nos bons auteurs dans tous les genres, joignoit un talent cultivé pour la musique et un goût éclairé pour les beaux-arts ; *abhinc littus et solitudo mera.* »

1. Cette *Peinture poétique* n'est pas de La Fontaine, comme on pourrait le croire, mais d'un oratorien, J. Bahier, qui était un de ses amis. Il a nommé l'auteur de cette longue pièce de vers en la réimprimant (car elle avait été déjà imprimée à Troyes, sans nom d'auteur, dans le format in-4°) à la fin du tome II du *Recueil de poésies chrétiennes et diverses* dédiées au prince de Conti (Paris, P. Le Petit, 1671, 3 vol. in-12). P. L.

FIN DU BALLET SUR LA PAIX.

DAPHNÉ

OPÉRA

1682

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

JUPITER.

L'AMOUR.

VÉNUS.

MINERVE.

MOMUS.

PROMÉTHÉE.

CHŒUR.

Un modèle de nouveaux hommes, que Prométhée a forgé.

PROLOGUE.

Le théâtre s'ouvre, et laisse voir dans le fond et aux deux côtés une suite de nuages à dix pieds de terre, et dans ces nuages les palais des dieux. Les dieux y paroissent assis et dormants. Au-dessous de ces nuages, la terre est représentée telle qu'elle étoit incontinent après le déluge, avec les débris qu'il y a laissés. Pendant que la plupart des dieux dorment, Jupiter descend de sa machine, accompagné de Momus. Vénus, l'Amour, et Minerve, descendent aussi de la leur.

JUPITER.

Vous, qui voulez qu'à la fureur de l'onde
Jupiter mette un frein, et repeuple ces lieux,
Vous vous lassez trop tôt d'être seuls dans le monde;
Mille vœux vont troubler cette paix si profonde
Dont la terre à présent laisse jouir les cieux.

VÉNUS.

Charmante oisiveté, repos délicieux!

MINERVE.

Ou plutôt, repos ennuyeux!

VÉNUS.

Quoi! le sommeil pourroit aux déesses déplaire!
Ne point souffrir,
Ne point mourir,
Et ne rien faire,

Que peut-on souhaiter de mieux?
Ce qui fait le bonheur des dieux,
C'est de n'avoir aucune affaire,
Ne point souffrir,
Ne point mourir,
Et ne rien faire.

MINERVE.

Est-ce ainsi qu'on a des autels?

JUPITER.

Eh bien, faisons d'autres mortels :
Vos talents et nos soins deviendront nécessaires.

MOMUS.

Ne vous faites point tant d'affaires.

JUPITER.

Les premiers des humains sont péris sous les eaux
Fille de ma raison, forgeons-en de nouveaux.
Prométhée en fait des modèles;
Vents, allez le chercher, qu'il vienne sur vos ailes.

A ce commandement de Jupiter, les Vents partent de tous les côtés du théâtre, et apportent Prométhée.

PROMÉTHÉE.

Que me veut Jupiter?

JUPITER.

Ouvre tes magasins.

PROMÉTHÉE.

Paroissez, nouveaux humains.

A ce commandement de Prométhée, les toiles qui représentent la terre s'ouvrent de côté et d'autre, et au fond aussi, et laissent voir de toutes parts une boutique de sculpteur, avec force outils et morceaux de toutes matières, et des statues d'hommes et de femmes debout sur des cubes.

MOMUS.

Sont-ce là des humains? Quelle race immobile!
J'aimois mieux la première, encor que moins tranquille.

PROMÉTHÉE.

Vous ne les connoissez pas.

MOMUS.

Fais-leur faire quelques pas.

PROMÉTHÉE.

Descendez.

Les statues descendent, et viennent à pas lents et graves faire une entrée, dansant presque sans mouvement, et d'une façon composée, comme feroient des sages et des philosophes.

MOMUS.

Quelles gens! Ce n'est qu'une machine.

PROMÉTHÉE.

C'est l'idole[1] d'un sage.

LES DIEUX.

Eh quoi! la passion
Jamais chez eux ne domine?

PROMÉTHÉE.

Leur cœur en est tout plein; ce n'est qu'ambition,
Colère, désespoir, crainte, ou joie excessive.
Machine, on veut voir vos ressorts;
Quittez tous ces trompeurs dehors.

Les nouveaux hommes, qui paroissent de véritables statues, quittent une partie de l'habit qui les enveloppe, et se font voir tels qu'ils sont dans l'intérieur : l'un représentant l'ambition; l'autre, la colère, la crainte, le désespoir, la joie excessive, etc. En cet état ils dansent en confusion et d'une manière aussi impétueuse et aussi vive que l'autre étoit grave et peu animée.

1. *Idole*, dans le sens étymologique, c'est-à-dire image et portrait.

MOMUS, considérant les divers ressorts de cette machine, dit ces paroles :

Je la trouvois trop lente, et la voilà trop vive.

MINERVE.

Laissez-moi régler ces transports.

VÉNUS.

Mon fils, par de secrètes causes,
Peut, encor mieux que vous, les calmer à son tour :
Rien n'a d'empire sur l'Amour.
L'Amour en a sur toutes choses.

Le plus magnifique don
Qu'aux mortels on puisse faire,
C'est l'amour.

MINERVE.

C'est la raison.
Le don le plus nécessaire
Aux hôtes de ce séjour,
C'est la raison.

VÉNUS.

C'est l'amour.

L'AMOUR.

L'effet en jugera : servez-vous de vos armes,
Et moi, j'emploierai mes charmes.

MINERVE, aux hommes.

Que vous vous tourmentez, mortels ambitieux !
Désespérés et furieux,
Ennemis du repos, ennemis de vous-mêmes,
A modérer vos vœux mettez tous vos plaisirs :
Régnez sur vos propres désirs ;
C'est le plus beau des diadèmes.

Les hommes, qui s'étoient arrêtés quelques moments pour ouïr Minerve, attendent à peine qu'elle ait achevé, et ne laissent pas, malgré ses con-

seils, de témoigner toujours la même fureur et le même emportement. L'Amour leur faisant signe qu'il veut parler, ils s'arrêtent.

L'AMOUR, à Minerve.

De vos sages discours voyez quel est le fruit.
Je ne dirai qu'un mot.

Aux hommes.

Aimez.

A ce mot, ceux qui dansoient en confusion et en tumulte, dansent deux à deux, comme personnes qui s'aiment.

L'AMOUR.

On obéit :
Vous le voyez.

VÉNUS.

Amour, qu'il est doux de te suivre!

JUPITER, aux nouveaux hommes.

Vivez, nouveaux humains.

CHOEUR DES DIEUX.

Vivez, nouveaux humains.

VÉNUS.

Laissez-vous enflammer.
Que vaut la peine de vivre,
Sans le doux plaisir d'aimer?

CHOEUR.

Que vaut la peine de vivre,
Sans le doux plaisir d'aimer?

MOMUS.

D'où vient que si mal assortie
Cette belle a fait choix d'un vieillard pour amant?

L'AMOUR.

C'est l'effet merveilleux d'un secret sentiment
Que j'appelle sympathie.

VÉNUS.

Le démon opposé n'a pas moins de pouvoir.
Souvent nous haïssons ce qui devroit nous plaire.

JUPITER.

Tel dieu sait l'avenir, qui n'a pas su prévoir
Quels maux ce démon va lui faire.
Mais un jour un prince viendra
Qui plaira plus qu'il ne voudra.
Le destin parmi nous lui garde un rang insigne;
Et je lui veux accorder,
Afin qu'il en soit plus digne,
L'art de savoir commander.
Mars lui promet en apanage
La grandeur d'âme et le courage.

MINERVE.

Moi, la vertu.

VÉNUS.

Moi, l'agrément.

L'AMOUR.

Et moi, le don d'aimer, et d'être heureux amant.

VÉNUS, L'AMOUR, ET MINERVE, ensemble.

L'amour et la raison s'accorderont pour faire
Qu'aux cœurs comme aux esprits ce prince plaise un jour.

CHŒUR.

Heureux qui par raison doit plaire!
Plus heureux qui plaît par amour!

FIN DU PROLOGUE.

DAPHNE

PERSONNAGES.

APOLLON.

MOMUS.

PÉNÉE, dieu d'un fleuve.

DAPHNÉ, fille de Pénée.

LEUCIPPE, amant de Daphné.

APOLLON, sous le nom de Tharsis, prince de Lycie, amant de Daphné.

MOMUS, sous le nom de Télamon, confident de Tharsis.

APIDAME, AMPHRISE, SPERCHÉE, } fleuves de la cour de Pénée.

MÉROÉ, nourrice et gouvernante de Daphné.

CLYMÈNE, confidente de Daphné.

CHLORIS, AMINTE, } nymphes de Daphné.

ISMÈLE, sibylle ou pythonisse.

UN SACRIFICATEUR.

VÉNUS.

L'AMOUR.

DIANE.

TROUPE DE SYLVAINS, DE CHASSEURS ET DE BERGERS.

MERCURE.

MELPOMÈNE.

THALIE.

UN POETE héroïque.

UN POETE lyrique.

UN POETE satirique.

PHILIS, jeune muse du genre lyrique.

DAPHNIS, poëte lyrique, amant de Philis.

CHŒURS.



Garnier frères Editeurs

DAPHNÉ

ACTE PREMIER.

La décoration de cet acte représente la vallée de Tempé, et au fond les eaux du Pénée, avec une prairie couverte de fleurs : le Parnasse en éloignement.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHLORIS, AMINTE.

Chloris et Aminte, nymphes, entrent sur la scène en se tenant par la main, et chantent ensemble cette chanson.

Allons dans cette prairie ;
C'est un tranquille séjour :
Jamais les larmes d'amour
N'y baignent l'herbe fleurie :
Les moutons y sont en paix ;
Et les loups n'y font jamais
D'outrage à la bergerie.

CHLORIS.

Viens, ma sœur.

AMINTE.

Je te suis.

CHLORIS.

Viens goûter une vie
Dont le calme est digne d'envie.
Notre nymphe a banni de ces lieux si charmants
Ce peuple d'importuns que l'on appelle amants.
La voici.

AMINTE.

Que d'appas, de beautés, et de grâces!
Diroit-on pas que l'air s'embellit à ses traces?

SCÈNE II.

DAPHNÉ; CLYMÈNE, SA CONFIDENTE; MÉROÉ, SA NOURRICE ET SA GOUVERNANTE; CHLORIS, AMINTE.

DAPHNÉ.

Amour, n'approche point de nos ombrages doux,
De nos prés, de nos fontaines;
Laisse en repos ces lieux; assez d'autres que nous
Se feront un plaisir de connoître tes peines.

A Chloris.

Chloris, n'est-ce pas là ta sœur que tu m'amènes?

CHLORIS.

Je vous la viens offrir. Nous cherchions en ces lieux
Ce que Flore a pour vous de dons plus précieux.

DAPHNÉ.

Cherchons, cherchons des fleurs; l'âge nous y convie:
Parons-nous de bouquets pendant notre printemps:
Les plaisirs ont chacun leur temps,
Comme les saisons de la vie.

Daphné, ayant achevé ces paroles, se baisse pour cueillir des fleurs, et les

nymphes de sa suite en font autant ; pendant quoi un chœur de bergers, demeuré par respect derrière le théâtre, répète ces mots :

Cherchons, cherchons des fleurs ; Daphné nous y convie.

DAPHNÉ.

J'entends de nos bergers le concert plein d'appas.
Qu'ils chantent, je le veux, mais qu'ils n'approchent pas.

CHŒUR DES BERGERS.

Cherchons, cherchons des fleurs : Daphné nous y convie.
Il en renaît sous ses pas.

DAPHNÉ.

Déployons nos trésors.

CHLORIS.

J'ai cueilli les plus belles.

AMINTE.

Et moi, les plus nouvelles.

MÉROÉ.

Moi, les plus vives en couleur.

DAPHNÉ à Clymène.

Et vous ? Quel mauvais choix vous avez fait, ma sœur !
Vous nous direz, pour votre peine,
Une chanson contre l'Amour ;
Cependant je veux que ma cour
Jure de lui porter une éternelle haine,
Jurez la première, Clymène !

CLYMÈNE.

Tout serment
De n'avoir jamais d'amant
Est chose fort incertaine.
Il en est peu que l'on tienne
Plus d'un jour, plus d'un moment.
Tout serment
De n'avoir jamais d'amant

Est chose fort incertaine.

DAPHNÉ.

Je veux que vous juriez ; dites donc après moi :
Amour,

CLYMÈNE.

Amour,

DAPHNÉ.

Si jamais sous ta loi
Je respire,

CLYMÈNE.

Si jamais sous ta loi
Je respire,

DAPHNÉ.

Je consens de mourir.

CLYMÈNE.

Mourir ? c'est beaucoup dire.

DAPHNÉ.

Je consens de mourir, si jamais je soupire,

CLYMÈNE.

Je consens de mourir, si jamais je soupire.

DAPHNÉ.

Clymène, acquittez-vous : accompagnons ses sons,
Et que nos pas animent nos chansons.

Daphné et les personnes de sa suite se prennent alors par la main, et Clymène chante cette gavotte, que toute la troupe danse, la répétant après elle.

L'autre jour sur l'herbe tendre
Je m'assis près de Philandre ;
Il me conta ses tourments :
Ma mère alors me querelle.
Petite fille, dit-elle,
N'écoutez point les amants.

Ils sont indiscrets, volages,
Téméraires, et peu sages ;
Ils font mille faux serments :
Ils sont jaloux, ils sont traîtres,
Et tyrans quand ils sont maîtres :
N'écoutez point les amants.

Écoutez ma chansonnette,
Et l'écho qui la répète,
Et ces rossignols charmants ;
Leur musique est sans pareille ;
Mais ne prêtez point l'oreille
Au ramage des amants.

DAPHNÉ.

Méroé, poursuivez nos divertissements.

MÉROÉ.

J'ai vu le temps qu'une jeune fillette
Pouvoit, sans peur, aller au bois seulette.
Maintenant, maintenant les bergers sont loups :
Je vous dis, je vous dis : Filles, gardez-vous.

SCÈNE III.

Pendant que ces nymphes dansent, Apollon et Momus passent. C'étoit incontinent après la défaite du serpent Python. Toute la troupe des jeunes filles, à la vue de ces étrangers, s'enfuit, l'une d'un côté, l'autre de l'autre. Apollon et Momus restent.

APOLLON, MOMUS.

APOLLON.

Voici Tempé, cette vallée
Dont on vante partout l'ombrage et les beautés ;

Et voilà les flots argentés
Qu'y fait couler le dieu Pénée.
Plus loin vers ces sommets mon empire s'étend.
N'y veux-tu pas venir, Momus? on nous attend.

MOMUS.

Demeurons encore où nous sommes :
Ai-je pu voir en un instant
Toutes les sottises des hommes?
Par vos puissants efforts, invincible Apollon,
On ne craint plus ici les fureurs de Python.
Les habitants de ces rivages,
Devenus plus heureux, n'en seront pas plus sages.
Le temps de la sottise est celui du bonheur.

APOLLON.

Mais que dis-tu de ma victoire?

MOMUS.

Elle vous a comblé d'honneur,
Et rien n'égale votre gloire.

APOLLON.

Que le fils de Vénus cesse de se vanter
Qu'ainsi que nous il sait porter
Un carquois, un arc, et des flèches;
C'est un enfant qui fait des brèches
Dans les cœurs aisés à dompter.
Il remporte toujours des victoires faciles ;
Je défais des serpents qui dépeuplent des villes.

MOMUS.

Vous méprisez celui qui tient tout sous sa loi.
Si l'Amour vous entend?

APOLLON.

Et que crains-tu pour moi?

MOMUS.

Parlez bas, c'est un dieu ; s'il venoit à paroître ?

APOLLON.

Un dieu ! c'est un enfant : quitte ce vain souci.

MOMUS.

Qui donne à Jupiter un maître
Vous en pourroit donner aussi.

SCÈNE IV.

Dans le temps que Momus achève ces mots, l'Amour descend du ciel comme un trait, et se vient placer entre Apollon et Momus.

CUPIDON, à Apollon.

Quel est l'orgueilleux qui me brave ?
Quel téméraire ose attaquer l'Amour ?
Ah ! je vous reconnois : vous serez mon esclave
Avant la fin du jour.

Ces paroles dites, Cupidon s'en revole dans les airs.

SCÈNE V.

APOLLON, MOMUS.

MOMUS.

Que cet enfant est fier ! Voyez comme il menace !
Ne le prendroit-on pas pour l'aîné des Titans ?
Je plains le dompteur de serpents ;
Il ne fait pas sûr en sa place.

Tandis que Momus dit ces paroles, Daphné, avec ses compagnes, par une curiosité de jeune fille, avance un peu la tête sur le théâtre, et fait quelques pas dans la scène pour voir ces deux étrangers. Apollon la voit un moment ; aussitôt l'Amour, qui est demeuré dans l'air, fait son coup ; et Daphné, avec sa troupe, s'enfuit encore une fois.

APOLLON.

Ah! qu'ai-je vu, Momus? que de traits éclatants!
Que de jeunesse! que de grâce!

MOMUS.

Elle fuit.

APOLLON.

Mille amours avec elle ont paru.

MOMUS.

Mille amours? C'est beaucoup; je n'en ai pas tant vu.
Vous aimez; vous voyez d'un autre œil que le nôtre :
De quelques qualités qu'un objet soit pourvu,
L'amant y voit toujours ou plus ou moins qu'un autre.

APOLLON.

Déesse, tu me fuis? t'ai-je déjà déplu?
C'est pourtant Apollon qui t'aime, qui t'adore.
Je n'en puis plus, je sens un feu qui me dévore.
Reviens, charmant objet! Et vous, Olympe, cieux,
Je vous dis d'éternels adieux;
Je vous méprise, je vous laisse :
Qu'êtes-vous près de ma déesse?
Tout votre éclat vaut-il un seul trait de ses yeux?
Ne la verrai-je plus? Faut-il que cette belle
Emporte mes plaisirs et mon cœur avec elle?
Demeurons sur ces bords, je ne les puis laisser.

MOMUS.

Passerons-nous pour dieux?

APOLLON.

Et pour qui donc passer?

MOMUS.

Pour mortels : car les dieux, par leur grandeur suprême,
Ne font souvent qu'embarrasser :
On les craint plus qu'on ne les aime.

Les vrais amants doivent toujours,
Sous un maître commun, vivre d'égale sorte.
Ou monarques ou dieux, n'entrez chez vos amours
Qu'après avoir laissé vos grandeurs à la porte.

APOLLON.

Je te croirai; changeons de nom :
Je m'appelle Tharsis, satrape de Lycie.

MOMUS.

Et moi, son suivant Télamon.
Que si sur mon chemin quelque nymphe jolie
Se rencontre en passant, je prétends bien aussi
La cajoler, m'approcher d'elle,
Non pas en amoureux transi ;
Je vous veux servir de modèle,
Et cependant, allons conquérir votre belle.

SCÈNE VI.

VÉNUS, descendant dans une machine.

Qu'est devenu mon fils ? mortels, le savez-vous ?
Je souffre, je languis, je meurs en son absence :
Si l'Amour ne me suit, rien ne me semble doux.
Heureux les lieux qu'anime sa présence !
Heureux tout l'univers qui me doit sa naissance !
Qu'est devenu l'Amour ? Échos, le savez-vous ?
Quel nouveau cœur aujourd'hui de ses coups
Éprouve la puissance ?
Qu'est devenu l'Amour ? Échos, le savez-vous ?
Je souffre, je languis, je meurs en son absence.

Ce récit fait, l'Amour vient se jeter dans le giron de sa mère.

VÉNUS.

Ah ! mon fils, d'où viens-tu ?

L'AMOUR.

De blesser Apollon.
Je l'ai rendu pour Daphné tout de flamme;
Tandis qu'un autre trait, par un autre poison,
Fait que pour lui Daphné n'a que haine dans l'âme.

VÉNUS, à son fils.

Amour, tu sais dompter les cœurs et les esprits.

Aux dieux et aux hommes.

Que la terre et les cieux célèbrent de mon fils
La dernière victoire!
Mortels et dieux, chantez sa gloire.

Pour obéir à ce commandement de Vénus, on chante et on danse sur la terre, et dans la gloire qui est au fond du théâtre : sur la terre, des personnes de toutes conditions ; et dans la gloire, des enfants qui représentent les Amours, les Jeux et les Ris. La danse achevée, Vénus, dont le char est entouré d'enfants, chante ces paroles :

Allez de toutes parts, courez, Amours et Ris;
Faites connoître de mon fils
Le doux et le suprême empire :
Ne laissez rien qui ne soupire.
Allez de toutes parts, courez, Amours et Jeux,
Rendez l'univers amoureux.

CHOEUR.

Allez de toutes parts, courez, Amours et Jeux;
Rendez l'univers amoureux.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente le palais d'un dieu le fleuve, avec de l'eau véritable, qu'on voit tomber et saillir de tous les côtés.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉNÉE AVEC SA COUR, COMPOSÉE DES FLEUVES SPERCHÉE, AMPHRISE, APIDAME, ET AUTRES DIEUX DES SOURCES VOISINES.

PÉNÉE.

Dieux tributaires de mon onde,
Je veux, par les beautés de ce moite séjour,
Arrêter quelque temps deux princes à ma cour;
Que votre zèle me seconde!

LES FLEUVES.

Commandez.

PÉNÉE.

Que le sort vous a rendus heureux!
Hyménée et l'Amour fréquentent vos rivages :
Vos grottes quelquefois leur prêtent des ombrages :
Ces dieux me méprisent tous deux.

APIDAME.

Laissez agir le temps; il peut tout auprès d'eux.
A peine a-t-il encor fait passer la princesse
Des appas de l'enfance à ceux de la jeunesse;
Deux soleils ont à peine éclairé son printemps.

PÉNÉE.

Combien de cœurs depuis ce temps

Ont en vain soupiré pour elle!
Ah! si Tharsis pouvoit la rendre moins cruelle!

SPERCHÉE.

Consultez la sibylle Ismèle :
Les dieux peut-être par sa voix
Obligeront Daphné de suivre votre choix.

PÉNÉE.

Hélas! jamais Daphné n'aimera que les bois.

AMPHRISE.

Ces plaisirs passeront; tout passe dans la vie :
De différents desirs elle est entresuivie.
On y change d'humeur, on y change d'envie :
On y veut goûter de tout;
Le plus libre enfin se lie:
Tôt ou tard on s'y résout.

APIDAME.

Il faut peu pour changer ces âmes si sévères;
L'exemple à ce doux nœud les amène toujours.
Des bergers chantant leurs amours,
Dans les bras de l'hymen voir mener des bergères,
Et leurs folâtres jeux sur les vertes fougères,
Apprivoisent les cœurs, qui, devenus plus doux,
S'accoutument aux mots d'amour, d'amant, d'époux.
Des mots on en vient au mystère.

PÉNÉE.

J'approuve vos raisons; et Daphné, pour me plaire,
Doit faire en mon palais les honneurs de ce jour.
On y va célébrer l'hymen du jeune Amphrise;
Il s'engage avecque Florise;
La fête arrêtera ces princes à ma cour.
Allons en prendre soin. Daphné vient et Clymène;
Entrons dans la grotte prochaine.

SCÈNE II.

DAPHNÉ, CLYMÈNE.

DAPHNÉ.

Ah, Clymène! plains-moi.

CLYMÈNE.

Princesse, vous pleurez! puis-je savoir pourquoi?

DAPHNÉ.

Je ne me connois plus; ce n'est plus moi, Clymène :
Ces puissants dédains, cette haine,
Ces serments contre Amour, que sont-ils devenus?
Un mortel les rend superflus.
Hélas! il vient de me dire sa peine,
Et depuis ce moment je ne me connois plus.

CLYMÈNE.

Un des princes, sans doute, a causé ces alarmes.
Seroit-ce point Tharsis? Je lui trouve des charmes
Contre qui je sens bien que ma sévérité
N'emploieroit pas toutes ses armes.

DAPHNÉ.

Je crois, si tu le veux, qu'on en est enchanté;
Cependant il me cause une invincible haine.
Contre lui dans mon âme un dieu me semble agir.

CLYMÈNE.

Je le connois ce dieu; c'est Leucippe.

DAPHNÉ.

Ah, Clymène!
Ne me regarde point, tu me ferois rougir.

CLYMÈNE.

Pourquoi rougir? commettez-vous un crime?
Le ciel permet-il pas d'aimer ou de haïr?

Est-il rien de si légitime?
Tyrcis est des plus charmants,
Je méprise son martyre;
Cependant sous mon empire
Il languit depuis longtemps :
Philandre à peine y soupire,
Son service est reconnu;
La raison? je vais la dire :
Mon temps d'aimer est venu.

DAPHNÉ.

Hélas! le mien aussi. Mais garde-toi, Clymène,
De découvrir ma flamme, et l'exposer au jour :
Plains-toi que de Tharsis je méprise la peine;
Notre sexe veut bien que l'on sache sa haine,
Mais il met tous ses soins à cacher son amour.

CLYMÈNE.

Le voilà ce Tharsis; son malheur vous l'amène.

SCÈNE III.

THARSIS, DAPHNÉ.

THARSIS.

Que je dois au destin de m'avoir arrêté
En des lieux où l'on voit briller votre présence!
Vous y régnez par la beauté,
Aussi bien que par la naissance :
Souffrez que j'y demeure au rang de vos sujets.

DAPHNÉ.

Non, seigneur, je ne puis recevoir vos hommages;
Offrez-les à d'autres objets;
Abandonnez nos rivages :

Quel plaisir aurez-vous parmi des cœurs sauvages?

THARSIS.

Je vous verrai.

DAPHNÉ.

Fuyez cette triste douceur,
Il vaut mieux qu'une prompte absence
Rende le calme à votre cœur,
Que de vous voir enfin guéri par ma rigueur,
Ma haine ou mon indifférence.

THARSIS.

O ciel ! lui dois-je ajouter foi ?
Quoi ! ne pouvoir m'aimer ! me haïr ! me le dire !
Amour, tyran des cœurs, depuis que sous ta loi
On gémit, on pleure, on soupire,
Fut-il jamais amant plus malheureux que moi ?
Que je sache au moins, inhumaine,
Ce qu'a Tharsis en lui de si digne de haine ?

DAPHNÉ.

Son amour, c'est assez. Je le dis à regret,
Vous avez dans mon cœur quelque ennemi secret
Qui met un voile sur ces charmes
A qui d'autres auroient déjà rendu les armes.
Enfin quittez nos bords, seigneur, vous ferez mieux.
Qui ne peut être aimé doit s'éloigner des lieux
Où sans cesse il peut voir le sujet de ses peines.
Faut-il livrer son cœur à d'éternelles gênes
Pour le plaisir de ses yeux?
Je vous laisse, et me tais : ma fuite et mon silence
Vous seront des tourments plus doux.

THARSIS.

Princesse, demeurez : je trouve votre absence
Plus cruelle encore que vous.

SCÈNE IV.

THARSIS, TÉLAMON.

TÉLAMON.

Ceci vous trouble et vous étonne.

THARSIS.

Suis-je donc le fils de Latone?
Ai-je dompté Python? suis-je un dieu? Je n'ai pu
Gagner une mortelle! un enfant m'a vaincu!
Qu'il m'ôte mes autels; que sert-il qu'on me donne
En ces lieux l'encens qui m'est dû?
Et qu'est-ce que l'encens, qu'une chose frivole
Près des moindres faveurs que nous font de beaux yeux?
Daphné, vous me pourriez d'une seule parole
Mettre au-dessus des autres dieux!

TÉLAMON.

Espérez ce mot favorable:
Il n'est amant si misérable
Qui n'espère.

THARSIS.

Tu ris.

TÉLAMON.

Jupiter vous vaut bien:
Je ris aussi quand l'Amour veut qu'il pleure.
Vous autres dieux, n'attaquez rien
Qui, sans vous étonner, s'ose défendre une heure;
Sachez que le temps seul en a plus couronné
Que tous les efforts qu'on peut faire.

THARSIS.

Je n'ose plus parler de mes feux à Daphné.

TÉLAMON.

Laissez dormir sa colère.
Après que l'on vous aura
Contraint longtemps de vous taire,
Un moment arrivera
Que l'on vous écoutera.

SCÈNE V.

Pénée et sa cour entrent sur la scène, et la noce ensuite; Daphné conduit l'épousée, et un des fleuves le marié. Toute cette troupe fait le tour du théâtre en cérémonie. Deux bergers chantent ces paroles, que le chœur répète :

Hymen ! Hyménée !

Après que chacun s'est rangé et a pris sa place, les deux bergers chantent ce premier couplet de l'épithalame.

Florise est donnée
A l'un des plus beaux
Qui porte à Pénée
Tribut de ses eaux :
Qu'il ait chaque année
De nombreux troupeaux,
Et chaque journée
Des plaisirs nouveaux.
Hymen ! Hyménée !

Daphné présente au sacrificateur l'épousée, et un des fleuves le marié. Le sacrificateur prend leurs mains, et dit ces paroles :

Amants, je vous unis ; vivez sous mêmes nœuds.

CHOEUR.

Parmi les plaisirs et les jeux.

MOMUS, à quelques filles de la noce.

Pour un pareil lien formez-vous point des vœux ?

Songez-y bien, bergères :
Hyménée est un dieu jeune, charmant, et blond ;
Mais les jours avec lui ne se ressemblent guères ;
Le premier est amour, amitié le second,
Le troisième froideur ; songez-y bien, bergères.

MÉROÉ, interrompant Télamon.

Vraiment, Télamon,
La leçon
Est jolie.
Changez de place, Iris ; venez ici, Célie ;
Pholoé, ne l'écoutez plus.
J'en suis d'avis ! mes soins deviendront superflus ;
Télamon corrompra cette troupe innocente.

MOMUS.

Que vous êtes reprenante,
Gouvernante !
Laissez-nous causer en paix :
Laissez la jeunesse rire ;
Elle inspire
Toujours d'innocents secrets.
Je crois que vous êtes sage :
A votre âge
On le doit être, ou jamais.
Vingt ou trente ans de veuvage,
C'est dommage,
Ont refroidi vos attraits.
Ah ! si selon vos souhaits
Vous redeveniez aurore,
Vous vous serviriez encore
De vos traits.

MÉROÉ.

Me faudra-t-il aussi souffrir la raillerie ?

PÉNÉE, à Méroé et à Télamon.

Laissez-nous achever cette cérémonie.

LE SACRIFICATEUR.

Hymen, Amour, joignez vos nœuds,
Et rendez ces amants heureux.

Les gens de la noce dansent, et pendant qu'ils se reposent on chante ces deux autres couplets de l'épithalame :

Des pas de Florise
Loin, bien loin les loups;
Et de ceux d'Amphrise
Les soupçons jaloux.
Que leur destinée
N'ait rien que de doux
Et que la lignée
Ressemble à l'époux.
Hymen ! Hyménée !

Jamais la constance
Aux amants ne nuit;
On vit d'espérance,
Puis le reste suit.
L'amour obstinée
Porte fleur et fruit.
O douce journée !
O plus douce nuit !
Hymen ! Hyménée !

Le chœur répète à chaque fois ces deux dernières paroles.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

La décoration de cet acte est une forêt mêlée d'architecture, comme d'un temple de Diane.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLYMÈNE.

Tout me semble parler d'amour
En ces lieux amis du silence :
Ici les oiseaux nuit et jour
Célèbrent de ses traits la douce violence.
Tout me semble parler d'amour
En ces lieux amis du silence.
Heureux les habitants de ces ombrages verts,
S'ils n'avoient que ce mal à craindre !
Mais nous troublons leur paix par cent moyens divers :
Humains, cruels humains, tyrans de l'univers,
C'est de vous seuls qu'on se doit plaindre !

Après ces paroles, on entend un bruit de cors et de cris de chasse.

Vois-je pas Télamon, confident de Tharsis ?
Hélas ! il vient en vain me conter les soucis
D'un prince que Daphné devroit trouver aimable.
Plût au ciel qu'elle fût à ses vœux favorable !

SCÈNE II.

TÉLAMON, CLYMÈNE.

TÉLAMON.

Que vous avez de grâce à porter un carquois!
Rien ne vous sied si bien.

CLYMÈNE.

On me l'a dit cent fois.

TÉLAMON.

On ne vous l'a pas dit peut-être au fond d'un bois.
En ces forêts, je vous prie,
Écartons-nous un moment,
Et mettons de la partie
L'ombre et l'amour seulement.

CLYMÈNE.

Tout rendez-vous un peu sombre
Doit toujours être évité :
Quand je vois l'amour et l'ombre,
Je vais d'un autre côté.

TÉLAMON.

C'est trop s'en défier. Mais, dites-moi, Clymène,
Daphné montre en ses yeux une secrète peine :
Qui la cause? Leucippe est-il ce bienheureux?
Ou plutôt est-ce un dieu qui s'attire ces vœux?
Je m'y connois, l'amour la touche.

CLYMÈNE.

On se laisse assez toucher,
Mais on aime à le cacher;
Et d'une jeune farouche

L'amour est plus tôt vainqueur
Qu'il n'a tiré de sa bouche
Le nom qu'elle a dans le cœur.

TÉLAMON.

N'en saurai-je pas plus?

CLYMÈNE.

Je n'ai rien appris d'elle.

TÉLAMON.

Vous voulez garder ce secret:
Je serois importun aussi bien qu'indiscret
Si je vous pressois trop, et la chasse m'appelle.
Adieu, nymphe cruelle.

SCÈNE III.

DAPHNÉ, CLYMÈNE.

DAPHNÉ.

Je vous ai tous deux entendus:
Heureuse, si Tharsis ne me pressoit pas plus!

SCÈNE IV.

DAPHNÉ, LEUCIPPE.

LEUCIPPE.

Puis-je interrompre le silence
Qu'en ces paisibles lieux peut-être vous cherchez?
Me le permettez-vous?

DAPHNÉ.

Oui, Leucippe, approchez ;
On ne craint pas votre présence ;
Venez me consoler de celle de Tharsis.

LEUCIPPE.

Et qu'ordonnerez-vous de mes propres soucis ?
Mon rival ne peut plaire à l'objet qu'il adore,
Un sentiment jaloux ne me peut alarmer :
C'est beaucoup : mais, que dis-je ? ah ! ce n'est rien encore ;
Vous savez bien haïr, mais pourriez-vous aimer ?

DAPHNÉ.

J'ai souffert votre amour, répondez-vous vous-même.

LEUCIPPE.

O dieux ! qu'ai-je entendu ? Quelle gloire suprême !
Quel bonheur ! Doux transports qui venez me saisir,
Exprimez, s'il se peut, ma joie et mon plaisir,
Et votre juste violence.
Princesse, après l'aveu qui vient de me charmer,
Je ne sais rien pour m'exprimer,
Que le langage du silence.

DAPHNÉ ET LEUCIPPE, ensemble.

O bienheureux soupirs, favorables moments
Où l'un et l'autre cœur, plein de doux sentiments,
Aime, et le dit, et se fait croire !
Les dieux, dans leurs ravissements,
Les dieux, au milieu de leur gloire,
Sont moins dieux quelquefois que ne sont les amants.

LEUCIPPE.

Je bénis mon destin, et cependant Pénée
Favorise mon rival.

DAPHNÉ.

Quand il auroit pour lui le dieu même Hyménée,

Ce n'est pas son bonheur qui fera votre mal.

LEUCIPPE.

Et mon bien ?

DAPHNÉ.

Attendez la réponse d'Ismèle :
Peut-être elle sera favorable à nos vœux.
Allez : il reviendra quelque moment heureux ;
Daphné craint qu'on ne trouve un amant avec elle.

SCÈNE V.

DAPHNÉ, demeurée seule.

Que notre sexe a d'ennemis !
A combien de tyrans le Destin l'a soumis !
Des amants importuns, un père inexorable,
Un devoir impitoyable ;
Tout combat nos desirs : trop heureuses encor
Si nous n'avions que cette peine !
Mais il faut, par un double effort,
Ainsi que notre amour surmonter notre haine.

SCÈNE VI.

PÉNÉE, DAPHNÉ, THARSIS.

PÉNÉE.

Daphné, rendez grâces aux dieux :
Cet ours fatal aux bergeries,
Fatal aux autres ours, teint de sang nos prairies ;
Tharsis a vaincu seul ce monstre furieux.

THARSIS.

L'amour m'accompagnoit, lui seul en a la gloire :
Ce n'est pas à mes mains qu'on doit cette victoire,
Belle Daphné c'est à vos yeux.

PÉNÉE.

Ma fille, venez voir aussi l'énorme bête.
Réjouissez-vous, bergers :
Que les ours soient de la fête ;
Ils avoient part aux dangers.

SCÈNE VII.

THARSIS, TÉLAMON.

THARSIS.

Daphné ne peut souffrir ma flamme.
Si je parlois au Sort ?

TÉLAMON.

Changera-t-il son âme ?

THARSIS.

Je vais le consulter : attends ici Tharsis.

SCÈNE VIII.

MOMUS, demeuré seul, et quittant le personnage de Télamon.

Vous qui de votre sort voulez être éclaircis,
Consultez comme moi le démon de la treille ;
Mon oracle est Bacchus, quand j'ai quelques soucis,
Et ma sibylle est ma bouteille.
Cette chasse m'altère. Ah ! si Bacchus... Je croi
Que ce dieu m'entendoit.

SCÈNE IX.

BACCHUS, qui descend sur son berceau tiré par des tigres.

Momus, monte avec moi ;
Viens écouter d'ici tous les chants de victoire.
Ces gens m'ont au spectacle invité ; les voici.
Quoi ! la peau de leur ours aussi ?

SCÈNE X.

BACCHUS, MOMUS, TROUPE DE SYLVAINS, DE CHASSEURS, ET DE BERGERS.

Momus monte dans le berceau, qui s'arrête au milieu des airs. Cependant quatre chasseurs et autant de Sylvains, qui mènent chacun un ours, entrent sur la scène. Un autre Sylvain les suit, portant en guise de trophée la peau de l'ours au bout d'un épieu. Des chœurs de bergers les accompagnent. Toute cette troupe fait le tour du théâtre, au son des cors, et de leurs fanfares. Le Sylvain chargé du trophée se place au milieu de la scène, et un chasseur chante ces paroles :

Tharsis nous érigeons ce trophée à ta gloire.

UN SYLVAIN.

Par ta valeur, le monstre a vu finir son sort.

UN BERGER.

L'ennemi commun est mort.

MOMUS, comme s'il chantoit dans l'éloignement.

Noyez-en dans le vin la funeste mémoire.

UN CHASSEUR, se tournant vers l'endroit où est le char de Bacchus.

N'est-ce pas Télamon qui nous invite à boire?

Toute la troupe, l'ayant aperçu, dit :

O le mortel heureux d'être aimé de Bacchus !

UN SYLVAIN.

Amis, laissons à part les discours superflus.
L'ours est mort.

UN CHASSEUR.

L'ours ne vit plus.

UN BERGER.

L'ours a passé l'onde noire.

Tous ensemble.

Noyons-en dans le vin la funeste mémoire.

Les chasseurs et les Sylvains dansent à l'entour du trophée, et font une forme de bacchanale. Les Sylvains sont suivis de leurs ours, qui vont en cadence. Pendant que les danseurs se reposent, Bacchus et Momus, faisant la débauche sous le berceau suspendu, animent toute cette troupe par leur exemple.

BACCHUS, à Momus.

Cher compagnon, me veux-tu croire ?
Courons ensemble le pays.
Tu sais médire, et je sais boire ;
Nous ne manquerons point d'amis.

MOMUS.

Toujours le vin et la satire
Tiennent aux tables le haut bout :
Tu sais boire, et je sais médire ;
Voilà de quoi passer partout.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

La décoration de cet acte est un antre, dont les avenues ont quelque chose d'inculte, de sauvage, et de difficile abord ; et au fond un hôtel rustique, sans beaucoup d'ornements.

SCÈNE PREMIÈRE.

Clymène et Aminte, nymphes de Daphné, viennent les premières, et précèdent Pénée et sa cour, pour apprendre de la sibylle leur aventure.

CLYMÈNE, AMINTE.

CLYMÈNE.

Quel étrange et sombre palais !
Je frémis à le voir ; n'as-tu point peur, Aminte ?
Va seule dans ces lieux ; pour moi, j'ai trop de crainte.

AMINTE.

Qu'y demanderois-tu ? tes vœux sont satisfaits.
Philandre a l'âme blessée
Des traits dont tu sais charmer :
Moi, que Tyrcis a laissée,
J'ai sujet d'être empressée
Pour savoir qui doit m'aimer.

CLYMÈNE.

Je te rends ce Tyrcis ; son ardeur m'importune.

AMINTE.

J'aurai donc pour toute fortune
Ton refus.

CLYMÈNE.

Que t'importe? examine ton cœur;
Et si Tyrcis te plaît, laisse le point d'honneur.

AMINTE.

Tu ris? que diras-tu si je fais qu'il te quitte?

CLYMÈNE.

Mes rigueurs en cela préviendront ton mérite.

AMINTE.

Tu dois aux miennes ce berger,
Que mes faveurs vont rengager.

CLYMÈNE ET AMINTE, ensemble.

Une fille a cent adresses
Pour rebuter un amant;
Mais de dire ses finesses
Pour faire un engagement,
On ne le peut nullement.

CLYMÈNE.

Voilà, sans consulter Ismèle,
Un oracle bientôt rendu.

AMINTE.

Auroit-elle mieux répondu?

CLYMÈNE.

Non, et nous nous pouvons désormais passer d'elle:
Aussi bien l'intérêt de Daphné nous appelle.

SCÈNE II.

Ismèle sort du fond de l'antre, accompagnée de deux ou trois prêtresses aussi vieilles qu'elle. D'un autre côté, Pénée vient avec Daphné et les fleuves de sa cour.

ISMÈLE, DAPHNÉ, PÉNÉE, ET SA COUR.

PÉNÉE, à Daphné.

Ma fille, tout est prêt; Ismèle va sortir:
N'ayez point de repentir,
Si le choix des dieux est autre
Que le vôtre.

ISMÈLE, après quelques cérémonies étranges, dit, en invoquant la Divinité:

Monarque de l'Olympe, en qui sont tous les temps,
Qui les fais devant toi passer comme moments,
Et pour qui n'est qu'un point toute la destinée,
Dis-nous, ô maître des dieux,
A qui doit être donnée
La princesse de ces lieux!
Où sont tes truchements? es-tu sourd aux prières?
Fantômes, qui savez peindre en mille manières
Les secrets du destin gravés au haut des cieux,
Simulacres volants, frères du dieu des songes,
Faites-nous voir sans mensonges
Ce qu'ont ordonné les dieux
Sur un si digne hyménée;
Dites-nous la destinée
De la nymphe de ces lieux.

Après ces paroles, Ismèle, comme possédée du dieu, danse avec les autres prêtresses, tantôt comme si elles alloient tomber en extase, et tantôt avec des contorsions étranges. Pendant qu'elles dansent, des enfants, en guise de petits démons, et représentant les simulacres et les espèces[1] qui s'offrent aux yeux, viennent des divers endroits du ciel se présenter à Ismèle, portant des branches et des couronnes de laurier. Ismèle, ayant vu ces objets, dit :

Que vois-je ! quel objet ! quelle image à mes yeux,
Si vive et si claire,
Vient se présenter,
Et me tourmenter
Plus qu'à l'ordinaire?
L'objet
Me fait
Tressaillir ;
Je sens
Mes sens
Défaillir.

AMPHRISE, fleuve.

Les dieux à leur interprète
Ont fait un étrange don ;
Ne peut-on être prophète
Si l'on ne perd la raison?

APIDAME, SPERCHÉE, ET AMPHRISE, ensemble.

Les démons
Vont l'agitant ;
Ses poumons
Vont haletant,
Et son cœur va palpitant.

1. *Espèces* a ici le sens de formes des êtres, représentations des objets sensibles, qu'il avait dans le langage philosophique : « Sa densité... empesche la... reception des especes visibles. » (Rabelais, III, xiii.)

Les ressorts
De son corps,
Son esprit,
Tout pâtit.

ISMÈLE, jetant en l'air des feuilles sur lesquelles elle a écrit sa réponse.

Qu'on se taise : soyez attentifs aux mystères.
J'épands en l'air ces caractères :
C'est ma réponse ; il faut la poser sur l'autel.
Démons, peuples légers, ministres de l'oracle,
Cherchez-la : car aucun mortel
Ne la peut trouver sans miracle.

A ce commandement d'Ismèle, les esprits habitants de l'air cherchent en dansant les feuilles que la sibylle a jetées, et les viennent, en dansant aussi, poser sur l'autel. Ismèle assemble ces feuilles, et dit à Pénée et à Daphné :

Approchez-vous, lisez, et que dans ce vallon
Un invisible chœur mon oracle répète.

PÉNÉE ET DAPHNÉ, lisant.

Daphné doit aujourd'hui couronner Apollon.

CHOEUR

Daphné doit aujourd'hui couronner Apollon.

PÉNÉE, à Ismèle.

Ismèle, servez-vous vous-même d'interprète ;
Expliquez-nous l'ordre des dieux.

AMPHRISE.

Un prophète entend-il les choses qu'il annonce ?
C'est à l'événement d'expliquer sa réponse.

ISMÈLE.

Adieu, princesse, adieu ; je vous laisse en ces lieux.

SCÈNE III.

DAPHNÉ, PÉNÉE, ET LEUR COUR.

PÉNÉE.

Couronner Apollon! Qu'importe à l'hyménée
De la fille de Pénée?
Pour comprendre ces mots je fais un vain effort.

AMPHRISE.

Nos conseils ont été frivoles;
La seule obscurité fait le prix des paroles
Que l'on cherche au livre du Sort.

PÉNÉE, à Daphné.

Ma fille, rendez-vous aux volontés d'un père:
Qu'il soit votre oracle aujourd'hui.
Aimez Tharsis; il vous doit plaire;
Toute notre cour est pour lui.

APIDAME.

Tels étoient ces mortels pour qui l'idolâtrie
Commença d'introduire au monde son pouvoir.

AMPHRISE.

Il a tout l'air d'un dieu; l'on diroit, à le voir,
Que l'Olympe est sa patrie.

DAPHNÉ.

Hélas! j'en crus autant, lorsqu'en notre prairie
Je le vis arriver inconnu dans ces lieux.
Maintenant mon cœur tâche à démentir mes yeux.
Ne m'en accusez point: quelque force suprême
M'entretient, malgré moi, dans cette erreur extrême.
Que Tharsis soit parfait, qu'il ait l'air qu'ont les dieux,

Est-ce par raison que l'on aime?

PÉNÉE.

L'hymen change les cœurs : suivez mes volontés.

DAPHNÉ.

Quoi! seigneur, vous aussi vous me persécutez!
De ses autres tyrans sans peine on se console;
Mais d'un père! un père m'immole!
Je tiens le jour de vous, seigneur; vous me l'ôtez.

PÉNÉE.

Moi, je perdrois Daphné! qu'ai-je à conserver qu'elle?
L'hymen m'a-t-il fait d'autres dons?

DAPHNÉ.

Cependant, quand je vous appelle
Du plus tendre de tous les noms,
Vous ne vous souvenez que de votre puissance;
Vous regardez l'obéissance,
La raison, et jamais d'autres tyrans plus doux:
Il en est toutefois. Leucippe vient à nous:
Je lui vais ôter l'espérance.
Vous le voulez, seigneur; je le lis dans vos yeux.

SCÈNE IV.

DAPHNÉ, LEUCIPPE.

DAPHNÉ.

Leucippe, il faut tâcher d'éteindre votre flamme.
Je ne puis être à vous.

LEUCIPPE.

O cieux! injustes cieux!
Est-ce là votre arrêt?

DAPHNÉ.

Cet oracle odieux
Vient de mon père seul.

LEUCIPPE.

Votre père et les dieux
Disposent de mon sort, mais non pas de mon âme :
Moi-même en suis-je maître?

DAPHNÉ.

Il le faut.

LEUCIPPE.

Ah! Daphné!
Que ce mot est facile à dire!
Et que l'amour possède avecque peu d'empire
Un cœur que la contrainte a si tôt entraîné!

DAPHNÉ.

Quoi! faut-il que mon cœur soit par vous soupçonné?
Cruel! n'avois-je pas encore assez de peine?

LEUCIPPE.

Enfin donc le destin me déclare sa haine;
Vous serez à Tharsis; et moi, par mes soupirs,
J'augmenterai ses plaisirs.

DAPHNÉ.

Plût au ciel que Tharsis causât seul vos alarmes,
Et qu'un père...

LEUCIPPE.

Achevez.

DAPHNÉ.

Eh! que sert d'achever
Un souhait qu'on sait bien qui ne peut arriver?

LEUCIPPE.

Il n'importe, mon âme y trouvera des charmes.

DAPHNÉ.

Ne m'aimez plus.

LEUCIPPE.

Le puis-je? et le souhaitez-vous?

DAPHNÉ.

Vos tourments ont pour moi quelque chose de doux,
Il est vrai; mais cessez.

LEUCIPPE.

Hélas! cesser de vivre
Est le seul remède à mon mal :
Voilà le parti qu'il faut suivre;
Mais avec moi je veux perdre aussi mon rival.
Vous ne me serez pas impunément ravie :
Non, Daphné. Vous pleurez? Ah! princesse! je dois
Mourir pour vos yeux mille fois.
Avant qu'avoir Daphné, Tharsis aura ma vie.
Je ne puis voir tant de biens
En d'autres bras que les miens :
Que mon rival me les cède,
Et renonce à votre amour,
Ou qu'il m'ôte aussi le jour
Si l'on veut qu'il vous possède.

DAPHNÉ.

Leucippe, si je vous perds,
Il faut que dans nos déserts
La solitude me donne
Un sort plus calme et plus doux;
Et ne pouvant être à vous,
Je ne veux être à personne.

SCÈNE V.

APOLLON, LEUCIPPE, DAPHNÉ.

Apollon descend sur un trône de lumière. Cette pompe est jointe à une musique douce. Il est entouré des Heures, qui chantent ces mots :

Daphné, portez vos yeux
Sur le plus beau des dieux.

Daphné s'enfuit aussitôt qu'elle a reconnu Apollon sous le visage de Tharsis.

APOLLON.

Tu me fuis, divine mortelle !
Où cours-tu ? n'aperçois-tu pas
Un précipice sous tes pas ?
Il est plein de serpents : détourne-toi, cruelle.
Suis-je encor plus à craindre ? et rien dans ce vallon
Ne peut-il t'arrêter quand tu fuis Apollon ?
Quoi ! tant de haine en une belle !
Insolent, qui brûles pour elle,
Renonce à l'hymen de Daphné ;
C'est Apollon qui te l'ordonne.
Regarde quel rival ton malheur t'a donné.

LEUCIPPE.

Mon malheur ? Dis le tien. Toi, le fils de Latone !
N'es-tu pas ce Tharsis que tantôt on a vu ?
D'un magique ornement ton front s'est revêtu.
Enchanteur, penses-tu que ta pompe m'étonne ?
Ce n'est qu'un songe, ce n'est rien ;
Va tromper d'autres yeux, et me laisse mon bien.

APOLLON.

O dieux ! ô citoyens du lumineux empire !
Que vient un mortel de me dire !
Malheureux, ton orgueil s'en va te coûter cher :
Les dieux ne sont pas insensibles.
Qu'on l'attache sur ce rocher
Avec des chaînes invisibles.

Ce commandement est exécuté par les ministres de la puissance d'Apollon, qui va se faire voir à Pénée, non plus sous le personnage de Tharsis, mais sous le sien propre.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre est une suite de rochers; on y voit Leucippe retenu, sans que ses liens paroissent. Il est debout, appuyé dans l'endroit le plus en vue.

SCÈNE PREMIÈRE.

LEUCIPPE, sur un rocher.

Astres, soyez témoins de ces injustes fers,
J'atteste ici tout l'univers,
Et les vents emportent ma plainte.
Jupiter, je t'implore ; on veut forcer les cœurs :
Il n'est plus de libres ardeurs,
Ni d'autres lois que la contrainte.

Loges-tu dans le ciel, ou dans les antres sourds?
Écoutez-moi, déserts ; on m'ôte mes amours ;
Est-il douleur pareille ?
Qui me consolera sur ce rocher fatal ?
Leucippe est un spectacle à son cruel rival.
Déserts, écoutez-moi ; les dieux ferment l'oreille.

Daphné entend cette plainte à l'un des coins du théâtre.

SCÈNE II.

DAPHNÉ, LEUCIPPE.

DAPHNÉ.

Qui vous consolera? ne le savez-vous pas?

LEUCIPPE.

Quoi! je vous vois! c'est vous! c'est ma princesse!... Hélas!

J'avois perdu l'espoir d'une faveur si douce.
Craignez-vous d'approcher?

DAPHNÉ.

Je sens qu'on me repousse :
Quelque charme arrête mes pas.
Mais, si c'est adoucir vos peines
Qu'y prendre part, souffrir ces gênes,
Gémir avec vous sous ces chaînes,
Vous aimer malgré tout, malgré cieux, malgré sort,
Votre princesse en est capable.

LEUCIPPE.

Apollon, Apollon, tu fais un vain effort!
Je ne suis plus le misérable.

DAPHNÉ.

Hélas! j'irrite un dieu jaloux et redoutable;
A qui dois-je adresser ma voix?
Je n'ose t'invoquer, déesse de nos bois.
Dans ta cour, dans ton cœur autrefois j'avois place;
L'amour m'en a bannie; écoute toutefois :
Je ne demande point pour grâce
Que tu souffres mes feux, et qu'un hymen charmant
Engage à d'autres dieux celle qui t'a servie;
Délivre seulement
Mon amant,
Et prends le reste de ma vie.

SCÈNE III.

APOLLON, DAPHNÉ, LEUCIPPE.

APOLLON.

Pourquoi finir vos jours en des lieux pleins d'ennui?
Trouvez-vous le dieu du Parnasse
Plus affreux qu'un désert?

Daphné témoigne vouloir s'enfuir.

Hélas! ce dieu la chasse :
Elle aime mieux mourir que régner avec lui.
C'est toi qui nous causes ces peines.
Mortel, contre les dieux oses-tu contester?

LEUCIPPE.

Mes amours sont mes dieux.

APOLLON.

Qu'on redouble ses chaînes,
Démons!

DAPHNÉ, se jetant à genoux.

Faites-les arrêter.
Pouvez-vous bien me voir à vos pieds tout en larmes,
Sans vous laisser toucher le cœur?

APOLLON.

Daphné, c'est contre vous que retournent ces armes.
La pitié redouble vos charmes;
En combattant l'amour, elle le rend vainqueur.
Votre douleur vous nuit; vous en êtes plus belle.
Venez, venez être immortelle :
Je l'obtiendrai du Sort, ou je jure vos yeux
Que les cieux

Regretteront notre présence.
Zéphyrs, enlevez-la malgré sa résistance.

DAPHNÉ, s'enfuyant.

O dieux! consentez-vous à cette violence?

SCÈNE IV.

DIANE aussitôt paroît sur son char, et crie aux Zéphyrs :

Démons, gardez de lui toucher!
Deviens laurier, Daphné; Leucippe, sois rocher.

A peine Diane a parlé que les deux métamorphoses se font, et la déesse remonte au ciel.

SCÈNE V.

APOLLON accourt, et fait cette plainte.

Barbare, qu'as-tu fait? détruire un tel ouvrage!
Faire à ton frère un tel outrage!
Cruelle sœur, cruelle, et cent fois plus sauvage
Que les ours avec qui tu vis!
Que de trésors tu m'as ravis!
Rends-moi ces biens, rends-moi ce divin assemblage.
Daphné, vous n'êtes plus! j'ai perdu mes amours,
Et ne saurois perdre la vie!
Heureux mortels, vos pleurs cessent avec vos jours :
La mort est un bien que j'envie.
Puissent les cieux cesser leur cours!
Périsse l'univers avecque ma princesse!

SCÈNE VI.

APOLLON, L'AMOUR.

L'AMOUR, qui descend sur le char de sa mère.

Sèche tes pleurs, elle est déesse.
Viens l'épouser : mes traits se sont assez vengés ;
Ces mouvements de haine en amour sont changés.

APOLLON.

Puis-je t'ajouter foi ? M'as-tu fait cette grâce ?

L'AMOUR.

Viens l'éprouver.

APOLLON.

Allons, et que sur le Parnasse
On célèbre des jeux en l'honneur de Daphné ;
Que le vainqueur y soit de laurier couronné.
Bel arbre, adieu. Je quitte à regret cette place,
Et veux qu'à l'avenir on ceigne de lauriers
Le front de mes sujets et celui des guerriers.

Apollon monte dans le char où est l'Amour, et tous deux retournent au ciel. Le théâtre change aussitôt. Le Parnasse se découvre au fond. Quelques muses sont assises en divers endroits de sa croupe, et quelques poëtes à leurs pieds. Sur le sommet, le palais du dieu se fait voir. Les deux côtés du théâtre sont deux galeries qui ressemblent à celles où on étale des raretés les jours de fête et les jours de foire. Là sont les archives du Destin. L'architecture est ornée de feuilles de laurier. Sous chaque portique est un buste ; il y en a neuf de conquérants et autant de poëtes ; les conquérants d'un côté, les poëtes de l'autre. Les conquérants sont Cyrus, Alexandre, etc. ; et les poëtes sont Homère, Anacréon, Pindare, Virgile, Horace, Ovide, l'Arioste, le Tasse et Malherbe. Apollon a voulu que l'avenir fût montré en faveur de cette fête.

Un poëte héroïque commence les jeux, et chante ceci :

Quel prince offre à mes yeux des lauriers toujours verts ?
Je vois dans l'avenir cent potentats divers
Lui disputer en vain l'honneur de la victoire.
O toi, fils de Latone, amour de l'univers,
Protecteur des doux sons, des beaux-arts, des bons vers,
Aide-nous à chanter sa gloire !

MELPOMÈNE.

Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour :
Sublime, allez dormir encor sur le Parnasse ;
Et vous, clairons, faites place
Aux doux concerts de l'amour.

Philis, jeune muse, et Daphnis, poëte lyrique, entrent sur la scène, accompagnés d'une musique de flûtes, de hautbois et de musettes, et chantent ce dialogue de pastorale :

PHILIS.

Les Zéphyrs sont de retour :
Flore avec eux se promène.

DAPHNIS.

Savez-vous qui les ramène ?
C'est l'amour.

PHILIS.

De quoi parle en ce séjour
La savante Philomèle ?

DAPHNIS.

Et de quoi parleroit-elle,
Que d'amour ?

PHILIS ET DAPHNIS, ensemble.

Faisons aussi notre cour
Au printemps vêtu de roses ;
Ayons, comme toutes choses,
De l'amour.

Un poëte satirique vient brusquement les interrompre, et dit:

Aimez, mais permettez que je parle à mon tour.
Comment faire
Pour se taire?
Le monde est plein de sots, de l'un à l'autre bout:
Le passé, le présent, et l'avenir surtout.
Comment faire
Pour se taire?

CHŒUR.

Comment faire
Pour se taire?

THALIE.

Ridicule, envoyez-nous
Les principaux d'entre vous.

Cinq Ridicules[1] entrent sur la scène. C'est une coquette emportée, une précieuse, un méchant poëte, un homme affectant le bel air, et un vieillard amoureux.

Le méchant poëte, chargé des intérêts de la troupe, dit ces paroles :

Quoi! dans ces lieux sacrés on souffre la satire!

THALIE.

Soyez les premiers à rire.

Les Ridicules se consolent, et font une entrée, dansant tous sur les mêmes pas, et gardant toutefois, autant qu'ils peuvent, leur caractère.

Mercure, monté sur Pégase, descend au sacré vallon. Il interrompt la danse des Ridicules, et vient présenter trois couronnes de laurier à ces trois genres de poésie.

1. *Ridicule* se disait dans le sens de personne ridicule.

Et l'on m'en a parlé comme d'un ridicule.
MOLIÈRE, *École des femmes*, I, VI.

« La constance n'est bonne que pour les ridicules. » (*Don Juan* ou *le Festin de Pierre*, I, II.)

« Dans une bourde que je veux faire à notre ridicule. » (*Le Bourgeois gentilhomme*, III, XIV.) Etc.

MERCURE.

Chacun de vous doit être couronné :
Recevez ces présents de la part de Daphné.
Elle est maintenant déesse,
Aimant le dieu de ces lieux :
Poussez-en jusques aux cieux
Des chants remplis d'allégresse.

Mercure revole au ciel, ayant laissé Pégase sur le double mont. Quatre auteurs lyriques et autant de muses du même genre viennent danser en témoignage de joie; puis les Ridicules se mêlent avec eux, formant différentes figures avec des branches de laurier qu'ils portent tous, et dont ils se font des espèces de berceaux. C'est le grand ballet.

Après qu'ils ont dansé une fois, une muse du genre lyrique chante ceci :

Il n'est que de s'enflammer ;
Laissez, laissez-vous charmer ;
La raison vous y convie :
Sans le dieu qui fait aimer,
Que seroit-ce que la vie ?

Le grand ballet recommence encore, puis une autre muse lyrique chante ce second couplet :

Chacun sent quelque désir ;
Tout consiste à bien choisir ;
Faites-vous de douces chaînes :
En amour tout est plaisir.
Et même jusques aux peines.

CHOEUR.

Aimez, doctes nourrissons :
S'il n'étoit point d'amour, seroit-il des chansons?

FIN DE DAPHNÉ.

FRAGMENT
DE GALATÉE

1682

Je n'ai point commencé cet ouvrage dans le dessein d'en faire un opéra avec les accompagnements ordinaires, qui sont le spectacle et les autres divertissements. Je n'ai eu pour but que de m'exercer dans ce genre de comédie ou de tragédie mêlé de chansons, qui me donnoit alors du plaisir. L'inconstance et l'inquiétude, qui me sont si naturelles, m'ont empêché d'achever les trois actes à quoi je voulois réduire ce sujet. Si l'on trouve quelque satisfaction à lire ces deux premiers, peut-être me résoudrai-je à y ajouter le troisième[1].

PERSONNAGES.

GALATÉE, nymphe, fille de Nérée.

ACIS, berger, aimé de Galatée.

NÉRÉE, père de Galatée.

POLYPHÈME, cyclope, amoureux de Galatée.

CLYMENE, bergère et confidente de Galatée.

TIMANDRE, berger, amant de Clymène et confident d'Acis.

CHOEURS.

1. Ces lignes se trouvent dans le recueil de 1682, en tête du fragment suivant, qui occupe les pages 94-127 de ce volume.

GALATÉE

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIMANDRE.

Brillantes fleurs, naissez[1];
Herbe tendre, croissez
Le long de ces rivages;
Venez, petits oiseaux,
Accorder vos ramages
Au doux bruit de leurs eaux.

Clymène sur ses bords
Vient chercher les trésors

1. « *Galatée,* dit Matthieu Marais dans son *Histoire de la vie et des ouvrages de M. de La Fontaine,* commence par cette chanson si fameuse, qui est dans la bouche de tout le monde et que Lambert a mise en musique :

Feuillages verts, naissez;
Herbe tendre, croissez... »

On ne trouve point la musique de cette chanson dans les *Airs à une, deux, trois et quatre parties, avec la basse continue, composés par monsieur Lambert, maistre de la musique de la Chambre du Roy.* Paris, Christophe Ballard, 1689.

Ce recueil ne contient, du reste, qu'une faible partie des airs composes par ce musicien.

De la saison nouvelle:
Messagers du matin,
Si vous voyez la belle,
Chantez sur son chemin.

Et vous, charmantes fleurs,
Douces filles des pleurs
De la naissante aurore,
Méritez que la main
De celle que j'adore
Vous moissonne en chemin.

Mais j'aperçois Acis : il aime Galatée.
Son ardeur pourroit bien enfin être écoutée.
Il est beau, c'est assez ; et les filles des dieux
Ne consultent que leurs yeux.

SCÈNE II.

ACIS, TIMANDRE.

ACIS.

Soleil, hâte tes pas; amène ma déesse.
O qu'heureux sont les amants
Qui te reprochent sans cesse
La vitesse des moments !

TIMANDRE.

Acis !

ACIS.

J'entends la voix de l'amant de Clymène.
Cher Timandre, à qui seul j'ai découvert ma peine,
N'as-tu point rencontré celle dont les beautés

Ont même sur Vénus la victoire emportée?

TIMANDRE.

Je viens de la quitter ; elle aide Galatée
A se parer des trésors de ces prés.

ACIS.

C'est Galatée elle-même
Que je viens chercher en ces lieux.
Tu t'es trompé, Timandre, et crois trop à tes yeux :
Quand on dit la beauté suprême,
On dit la nymphe...

TIMANDRE.

On dit la bergère que j'aime.
Nous en croirons les yeux de tout autre que vous.

CHOEUR.

Vous ne vous trompez point, bergers : ce que l'on aime
Est toujours l'objet le plus doux.

ACIS.

La voici cette nymphe ; elle vient, laissez-nous,
Bergers : ce n'est qu'au seul Timandre
Que mes secrets se font entendre.

SCÈNE III.

ACIS, TIMANDRE, GALATÉE, CLYMÈNE.

ACIS.

Déesse des appas, si quelqu'un des mortels
Mettoit son cœur au pied de vos autels,
Que feriez-vous?

GALATÉE.

Ce don ne se refuse guère.

ACIS.

S'il étoit fait par un amant?

GALATÉE.

Je ne l'en croirois pas moins capable de plaire.

ACIS.

Si c'étoit un berger qui vous dît son tourment?

GALATÉE.

Il pourroit être si charmant,
Qu'on l'écouteroit sans colère.

ACIS.

Déesse des appas, écoutez les soucis
D'Acis.
Je vous aime ; et non pas comme les immortelles,
Par crainte, par devoir, sans transports, sans désir,
Sans plaisir ;
Mais comme il faut aimer les belles ;
Il faut auprès de la beauté
Oublier la Divinité.

GALATÉE.

Berger, je vous trouve sincère ;
Vous pouviez autrement témoigner votre amour :
Je devois m'en douter ; vous deviez me le taire.

ACIS.

Et ne l'ayant pas fait, je dois perdre le jour.
J'y cours, et je vous vais venger de cette offense,
Indigne que je suis de mourir à vos yeux.

GALATÉE.

Ne bougez, mortel ; c'est aux dieux
Que l'on doit réserver le soin de la vengeance.

ACIS.

Je suis mortel, il est vrai ; mais aussi
Je puis par mon trépas faire honneur à vos charmes;

Les dieux n'en usent pas ainsi :
Leur ardeur est légère ; ils aiment sans alarmes ;
Et vous méritez un amant
Qui s'abandonne à son tourment.

TIMANDRE, ACIS, ET CLYMÈNE ensemble.

Il n'est que d'avoir un amant
Qui s'abandonne à son tourment.

TIMANDRE, à Clymène.

Le mien n'a point d'égal ; et cependant, Clymène,
Qu'avez-vous fait encor pour soulager mes maux ?
Que sert de dire à tout propos :
Je suis contente de sa peine ?
Payez-la donc, ingrate, insensible, inhumaine !

CLYMÈNE.

Toujours les bergers
Nous nomment cruelles,
Et toujours leurs belles
Les nomment légers.
On leur est sévère ;
On fait prudemment :
Cruelle bergère
Craint volage amant.

GALATÉE.

Retirez-vous tous deux ; toi, Clymène, demeure.
Acis, on vous pardonne ; allez, et dans ces lieux
Ne revenez de plus d'une heure.

SCÈNE IV.

GALATÉE, CLYMÈNE.

GALATÉE.

Ils sont partis ; je ne crains plus leurs yeux.
M'ont-ils point vu rougir? Clymène, cette offense
Méritoit un courroux plus prompt et plus puissant:
Ah ! qu'il est malaisé de cacher ce qu'on pense,
Et plus encor ce que l'on sent !
Cruelle loi qui veux que notre gloire
Soit de n'aimer jamais, ou n'aimer que des dieux,
Est-il juste de te croire
Plutôt que ses propres yeux ?
Dès qu'un berger m'a su plaire,
Il n'est plus berger pour moi ;
Tu m'ordonnes de le taire ;
Injuste, et cruelle loi !
Hélas! il n'est plus temps, et déjà malgré toi
J'ai flatté ce berger dans l'ardeur qui le presse.

CLYMÈNE.

Vous craignez de parler, et vous êtes déesse !
Quand on est de ce rang, l'on doit encourager
Son berger.
Pour moi, je dis au mien sans cesse
Qu'il m'a touché le cœur aussi bien que les yeux.
Je n'en dirois pas tant au plus puissant des dieux.
Le silence en amour est une erreur extrême :
Souffrez, mais déclarez vos maux ;
Car qui les sait mieux que vous-même ?

Que sert d'en parler aux échos?
Il faut les dire à ce qu'on aime.

GALATÉE ET CLYMÈNE, *ensemble.*

Hélas! pourquoi soumit-on notre cœur
A ce tyran que l'on appelle honneur?
Tous nos amants nous content leur martyre,
Et nos désirs n'oseroient s'exprimer!
Il faut nous empêcher d'aimer,
Ou nous permettre de le dire.

CHŒUR.

Aimez, déclarez vos désirs;
Car qui les sait mieux que vous-même?
Que sert d'en parler aux Zéphyrs?
Il les faut dire à ce qu'on aime.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIERE.

POLYPHÈME.

Que vous êtes heureux, troupeaux! vous ne songez
Qu'à satisfaire vos envies.
Si l'amour vous contraint d'oublier les prairies,
Vos feux sont bientôt soulagés;
Et j'ai pour tout plaisir mes tristes rêveries;
Vain et cruel recours des amants affligés.
Que vous êtes heureux, troupeaux! vous ne songez
Qu'à satisfaire vos envies.

J'aime la déité de ces rives fleuries:
Hélas! à quoi mes soins se sont-ils engagés?
J'ai beau lui tout offrir, et prés et bergeries,
Ainsi que mes soupirs mes dons sont négligés.
Que vous êtes heureux, troupeaux! vous ne songez
Qu'à satisfaire vos envies.

Mais n'aperçois-je pas celle pour qui je meurs?
La voilà, l'inhumaine: autour d'elle Zéphyre
Soupire;
Son teint de lis et de roses l'attire.
Jeune et folâtre dieu, va chercher d'autres fleurs.
Laisse en repos son sein d'albâtre,
En vain tu fais la cour à cet objet charmant;

Je dois seul en être idolâtre:
Il n'est pas fait pour un volage amant.
Hélas! que me sert-il de l'aimer constamment?

SCÈNE II.

POLYPHÈME, GALATÉE.

POLYPHÈME.

Venez-vous augmenter mes peines?
Cruelle! ai-je à souffrir quelque nouveau mépris?

GALATÉE.

Tâchez de vous guérir; vos poursuites sont vaines,
Je vous donne un sincère avis.

POLYPHÈME.

Quoi! c'est le fruit de ma souffrance!
C'est le fruit de mes soins si longs et si constants!

GALATÉE.

Notre amour ne sert pas toujours de récompense;
Et ce n'est pas toujours un ouvrage du temps.

POLYPHÈME.

Vous écoutez les vœux d'un insolent, sans doute;
Un berger vous parloit tout à l'heure en ce lieu.

GALATÉE.

Ne pouvant vous aimer, qu'importe qui j'écoute?
Un berger qui me plaît peut passer pour un dieu.

POLYPHÈME.

Acis un dieu! Je tiens ce dieu bien téméraire.
Qu'il évite ma colère!
Polyphème est son prince; et j'ai dans ces hameaux
Cent bergers comme lui qui gardent mes troupeaux,

Ils font de votre nom résonner ces coteaux.
Si rien de moi vous pouvoit plaire,
Ma voix se mêleroit avec leurs chalumeaux.
L'autre jour je surpris au nid une fauvette,
Un rossignol, et deux autres oiseaux :
Je les instruis pour vous ; ils suivent ma musette.
Et chantent, sans faillir, déjà deux airs nouveaux.
Peut-être aimez-vous mieux de cruels animaux :
Si ce don vous plaît davantage,
J'apprivoise deux jeunes ours :
Je n'en puis faire autant de votre humeur sauvage ;
Mes dons vous irritent toujours.
J'ai des forêts, j'ai des campagnes,
Des parcs où vous et vos compagnes
Pourrez chasser : tous ces biens sont à vous,
Recevez-les, beauté céleste,
Avec un autre don que je préfère à tous ;
C'est mon cœur percé de vos coups.

GALATÉE.

Je ne veux ce cœur, ni le reste.

POLYPHÈME.

Ah, cruelle ! c'est trop : gardez que le courroux
Ne me porte à la fin à quelque violence.

GALATÉE.

Une déesse ne craint rien.

POLYPHÈME.

Qu'Acis craigne du moins, lui de qui l'insolence
Ose me disputer ce qui fait tout mon bien.

GALATÉE.

Moi. le bien d'un cyclope ?

POLYPHÈME.

Un cyclope possède

Ce que l'Olympe a de plus beau.
Il est vrai que Vénus vous cède ;
Mais je vaux bien Vulcain ; je me suis vu dans l'eau.
Je vaux peut-être mieux que votre Acis lui-même :
Du moins par mes transports j'ai ses feux surpassés.

GALATÉE.

Eh bien, je crois Acis moins beau que Polyphème ;
Cependant il me plaît, je l'aime, c'est assez.
L'amour a ses raisons ; mais j'ai beau vous le dire.

POLYPHEME.

L'amour est sans raison ; mais j'ai beau me le dire,
J'aimerai malgré moi.

GALATÉE.

J'aimerai malgré vous.

POLYPHEME ET GALATEE, ensemble.

Heureux ceux que ce dieu blesse des mêmes coups!
Heureux les cœurs unis sous un commun martyre!
Tous leurs tourments leur semblent doux.

POLYPHÈME.

Ma présence vous irrite ;
Je le vois bien, cruelle. Adieu. Qu'Acis évite
Mon courroux :
S'il approche jamais de vous,
S'il vous parle, s'il vous regarde,
S'il ose seulement prononcer votre nom :
Voyez cet abîme profond,
C'est ce que ma fureur lui garde.

SCÈNE III.

GALATÉE, CLYMÈNE.

GALATÉE.

Ses menaces me font trembler.
Acis n'osera plus me voir ni me parler.
O dieux! il l'ose encor! Le voici; c'est lui-même.
Malheureux, fuis Polyphème:
Fuis vite; il n'est pas loin; s'il te voit... Mais, hélas!
Je parle aux vents; Acis ne m'entend pas.
Clymène, cours à lui.

GALATÉE, demeurée seule.

Que l'amour a d'alarmes!
Que de soucis rendent amers ses charmes!
Quel dieu jaloux, corrompant ce plaisir,
Voulut qu'il fût mêlé de peines,
Et de ses plus aimables chaînes
Fit un sujet de crainte, ainsi que de désir!

SCÈNE IV.

GALATÉE, ACIS, CLYMÈNE, TIMANDRE.

GALATÉE.

Fuyez, Acis, fuyez; je frémis quand je pense
Au sort dont un tyran menace nos amours.

ACIS.

Est-il d'autre danger pour moi que votre absence?
Laissez là le soin de mes jours.

GALATÉE.

Qui le prendra que celle qui vous aime?
Encore si je pouvois vous suivre chez les morts!
Mais vous irez sans moi trouver la Parque blême :
Elle rira de mes efforts.

ACIS.

Zéphyrs, portez aux dieux ces paroles charmantes.
Citoyens de l'Olympe, avez-vous des amantes,
En avez-vous qui d'un mot seulement
Puisse de Jupiter faire ainsi la fortune?
Allez, votre ambroisie est chose trop commune;
Je ne la daignerois souhaiter un moment.
Après cette gloire suprême,
Si je ne meurs de plaisir et d'amour,
Je mérite que Polyphème
A son rival ôte le jour
Aux yeux de sa maîtresse même.

GALATÉE.

Berger, vous prodiguez mon bien;
Votre vie est à moi : cherchez quelque retraite
Qui de nos feux ne dise rien,
Quelque grotte sourde et muette :
Galatée, Hymen, et l'Amour,
S'y rendront sur la fin du jour
Par la route la plus secrète.
Cependant je prierai le Sort
Qu'il vous accorde l'ambroisie.
Ne la méprisez plus si fort :
Elle vous ôtera la crainte de la mort,
Sans qu'il vous en coûte la vie.
J'ai découvert à mon père nos feux :
Il y consent; il veut ce que je veux.

Le voilà qui sort de son onde.
Peut-être à nos désirs a-t-il déjà pourvu,
Et déjà du Sort obtenu
Ce qu'il refuse à tout le monde.
Mais que ne fait-on point pour les filles des dieux!
Cependant gardez-vous d'approcher ce rivage;
Allez. Et vous, Timandre, arrachez-le à ces lieux :
Si vous m'aimez, s'il m'aime, arrêtez son courage.
Je vous confie Acis, conservez-moi ce gage;
Je n'ai rien de plus précieux.

SCÈNE V.

NÉRÉE, GALATÉE.

NÉRÉE.

Ma fille, votre amant doit perdre la lumière.
Le Sort m'a répondu : Vous me pressez en vain;
Si j'écoutois quelque prière,
Je cesserois d'être destin.
Je viens d'abandonner la trame d'un monarque
Aux ciseaux de la Parque.
Afin de la fléchir, il offroit des trésors;
Mais l'or n'a point de cours au royaume des morts;
Caron passe à présent ce prince dans sa barque.
Et vous me voulez obliger
A rendre immortel un berger!

GALATÉE.

Quoi! mon berger mourra! Destin, pour toute grâce,
Je te demande qu'il ne passe
Qu'après mille soleils le fleuve sans retour.

Je te demande, au moins, que dans le noir séjour
Tu me permettes de le suivre.
Ne me condamne point au supplice de vivre,
Après avoir perdu l'objet de mon amour.

GALATÉE ET NÉRÉE, ensemble.

Aveugle enfant, que sert qu'on te révère?
Affranchis-tu tes sujets de la mort?
Elle les prend; et si tu t'en sais faire
D'autres nouveaux, elle les prend encor.
Vos déités sont un mal nécessaire.

NÉRÉE.

Allons trouver Acis.

GALATÉE.

Allons : puisqu'il n'espère
Contre Pluton nulle faveur,
Faisons qu'il cache son ardeur;
Empêchons-le au moins de paroître,
Si l'amour laisse entrer la peur
Dans les cœurs dont il est le maître.

CHŒURS DE BERGERS ET DE NAÏADES.

UN BERGER ET UNE BERGÈRE.

Pluton a son heure
Ainsi que l'Amour;
Il faut que tout meure,
Que tout aime un jour.
L'une et l'autre cour
En sujets abonde;
Deux rois sont au monde :
Pluton et l'Amour.

CHOEUR.

Deux rois sont au monde :
Pluton et l'Amour.

LE BERGER ET LA BERGÈRE.

Humains, qui devez tous un voyage à Cythère,
Ne laissez point passer la saison des beaux jours :
Le temps d'aimer ne dure guère,
Et celui de mourir, hélas ! dure toujours.

DEUX AUTRES BERGERS.

Le plus beau de l'âge
Le premier s'enfuit :
C'est être peu sage
D'en perdre le fruit ;
Car tout ce qui suit
N'est que soins et peine,
Douleur et chagrin ;
Et puis à la fin
La mort nous entraîne.

CHOEUR.

Goûtons la saison des fleurs ;
Usons des lis et des roses :
Bientôt la saison des pleurs
Viendra finir toutes choses.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ET DU FRAGMENT DE GALATÉE.

RAGOTIN

OU

LE ROMAN COMIQUE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

1684

PERSONNAGES.

RAGOTIN, avocat.

M. DE LA BAGUENAUDIÈRE.

ISABELLE, sa fille.

MADAME BOUVILLON.

BLAISE BOUVILLON, son fils.

M. DE PRÉRAZÉ, gentilshommes provinciaux.

M. DE BOISCOUPÉ, gentilshommes provinciaux.

M. DES LENTILLES, gentilshommes provinciaux.

M. DE MOUSSEVERTE, gentilshommes provinciaux.

LE DESTIN, comédiens.

LA RANCUNE, comédiens.

L'OLIVE, comédiens.

LE DÉCORATEUR

LA CAVERNE, comédiennes.

L'ÉTOILE, comédiennes.

UN CHARRETIER.

TROIS PORTEURS.

UN LAQUAIS.

RAGOTIN

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE LA BAGUENAUDIÈRE, MADAME BOUVILLON, ISABELLE, BLAISE BOUVILLON.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Déjà Phébus, voisin de ces moites retraites,
Ne semble plus mener ses chevaux qu'à courbettes;
Ce dieu porte-lumière, aux yeux vifs, au blond crin,
Ainsi que du tabac respire un air marin,
Et sentant que Téthys apprête sa litière...

MADAME BOUVILLON.

En vérité, monsieur de La Baguenaudière,
Depuis que la fureur de rimer au hasard
A pris le peu d'esprit dont le ciel vous fit part,
On ne vous entend plus. Pourquoi cette litière,
Ce Phébus?

LA BAGUENAUDIÈRE.

C'est-à-dire en langue vulgaire,
Madame Bouvillon, que l'horloge six fois
S'est déjà fait entendre aux échos de nos bois,

Et des comédiens dont j'attends la venue
La troupe à mes regards n'est point encor parue.
Que veut dire ceci? Vous, Blaise Bouvillon,
Pour les voir arriver montez au pavillon;
Allez au cabinet qui face l'avenue,
Ma fille, et quand l'un d'eux vous frappera la vue,
Vous viendrez me le dire : allez.

MADAME BOUVILLON.

Que d'embarras!
Vous moquez-vous d'avoir ici tout ce fracas?
Pourquoi cette dépense? et que voulez-vous faire,
Vous, des comédiens?

LA BAGUENAUDIÈRE.

Quoi! toujours en colère!
De ces emportements, purgez-vous, purgez-vous :
Madame Bouvillon, prenez un ton plus doux;
Et puisqu'enfin l'hymen unit notre famille,
Qu'il nous joint vous et moi, votre fils et ma fille,
Le plaisir qu'avec vous je prendrai de m'allier
Fait que je veux un peu rire sur mon palier :
Je brûle pour cela que notre troupe vienne.

MADAME BOUVILLON.

Dites que c'est pour voir votre comédienne.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Qui? l'Étoile? Ah! jalouse.

MADAME BOUVILLON.

Avouez-le entre nous,
Cette brillante Étoile est un astre pour vous :
Vous l'aimez, et votre âme adore sa puissance.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Je ne veux pas vous rendre offense pour offense;
Mais l'effet de cet astre est sur moi moins certain

Que sur vous l'ascendant de monsieur le Destin.
C'est un comédien bien fait, courtois, habile.

MADAME BOUVILLON.

Eh! quoi donc! sans aimer ne puis-je être civile?
Est-il assez hardi pour présumer de soi...?

LA BAGUENAUDIÈRE.

Non.

MADAME BOUVILLON.

Ce n'est qu'avec vous qu'il est venu chez moi.

LA BAGUENAUDIÈRE.

D'accord, je l'y menai, mais à votre prière;
Et ce soir-là chez vous la chère fut entière;
Rien ne fut épargné. Si par l'extérieur
On peut probablement juger du fond du cœur,
Le vôtre aux clairvoyants fut trop reconnoissable.
Quand de ce qu'on mettoit de meilleur sur la table
Ma main faisoit un choix pour le comédien,
Les vôtres, à l'envi, sans examiner rien,
A l'accabler de tout se montrèrent avides,
Tant qu'en un tournemain tous les plats étant vides,
L'assiette du Destin fut si pleine en effet
Que chacun s'étonna que le hasard eût fait,
De morceaux entassés avec autant d'emphase,
Un si haut monument sur aussi peu de base
Qu'est le cul d'une assiette.

MADAME BOUVILLON.

Eh bien! en ce moment.
Si j'eus à le servir un peu d'attachement,
Qu'en pouvez-vous conclure? En un mot comme en mille,
Ce n'étoit qu'un effet de mon humeur civile.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Eh bien! en ce moment ce qui fait en ces lieux

Cette troupe venir et paroître à vos yeux,
C'est une tragédie ajustée au théâtre
Par moi. Je l'intitule *Antoine et Cléopâtre*;
Je brûle de la voir représenter, ainsi...

SCÈNE II.

M. DE LA BAGUENAUDIÈRE, MADAME BOUVILLON, BLAISE BOUVILLON.

BLAISE BOUVILLON.

Ne vous ennuyez plus; ils viennent, les voici,
Beau-père.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Avez-vous vu toute la troupe entière?

BLAISE BOUVILLON.

Non, mais j'ai vu de loin une épaisse poussière;
Ce sont eux, ce sont eux, car mon œil a su voir
A travers ce brouillard un cheval gris et noir,
Qui tantôt se pavane, et puis qui tantôt trotte;
A chacun de ses flancs est pendue une botte,
Au-dessus de la selle il paroît un chapeau;
Le chapeau ne vient pas tout à fait au niveau,
Et laisse entre la selle et lui quelque distance.
Je ne sais ce qui peut causer cette éminence;
C'est pourtant quelque chose, il n'est rien plus certain;
Mais je n'ai jamais pu le voir.

LA BAGUENAUDIÈRE.

C'est Ragotin.

MADAME BOUVILLON.

Qu'est-ce que Ragotin?

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ragotin, c'est, madame,
Un petit homme veuf d'une petite femme,
Avocat de naissance et de profession,
Qui, dans une petite et proche élection,
Petitement possède une petite charge,
D'esprit assez étroit, de conscience large,
Menteur comme un valet, têtu, présomptueux,
Et vain comme un pédant, sot et fat comme deux,
Poëte à mériter de souffrir un supplice,
Si sur les méchants vers on mettoit la police;
Et c'est, pour au portrait mettre les derniers traits,
Le plus grand petit fou qui se soit vu jamais,
Et qui depuis Roland ait couru la campagne.
Sans doute avec la troupe il vient, il l'accompagne;
Je cours au-devant d'eux.

BLAISE BOUVILLON.

Et moi, j'y vais aussi.

SCÈNE III.

MADAME BOUVILLON, ISABELLE.

ISABELLE, entrant sans voir madame Bouvillon.

Allons tôt... que vois-je? Ah!

MADAME BOUVILLON.

Que cherchez-vous ici?

ISABELLE.

J'y venois pour apprendre à mon père qu'un homme
Arrive dans la cour.

MADAME BOUVILLON.

Comment est-ce qu'on le nomme?

ISABELLE.

Je ne sais. Je l'ai pris pour ce comédien,
Si jeune, si bien fait, qui déclame si bien,
Qu'on aime tant, et qui, quand la pièce est finie,
Vient toujours saluer toute la compagnie,
Et faire un compliment.

MADAME BOUVILLON.

C'est le Destin, j'y cours;
Ne me suivez pas.

SCÈNE IV.

ISABELLE

Quoi! des obstacles toujours!
Je ne puis satisfaire au penchant de mon âme.
N'est-ce point que le ciel désapprouve ma flamme?
Que, sans l'aveu d'un père, épousant le Destin...?
Mais il a si bon air! Il m'aime, il est certain.
Il vient.

SCÈNE V.

LE DESTIN, ISABELLE.

ISABELLE.

Où courez-vous? Par un transport extrême,
Madame Bouvillon vous prévient elle-même :
Que va-t-elle penser en ne vous trouvant pas?

LE DESTIN.

Des nobles campagnards[1] la retiennent là-bas;
Tandis qu'elle s'amuse en compliments frivoles,

1. Ce mot manque dans l'édition de 1702.

Ne perdons point de temps en de vaines paroles.
Vous savez ce qu'au Mans mon cœur vous a promis,
Vous savez ce qu'ici le vôtre m'a permis ;
Pour votre enlèvement tout est prêt, et Léandre
Avec trois bons relais en lieu sûr va nous rendre.
A la porte du parc courons sans hésiter...

ISABELLE.

Êtes-vous sûr que rien ne nous puisse arrêter?
Le jour est encor grand, quelqu'un peut nous surprendre ;
De peur de quelque obstacle, il vaudroit mieux attendre;
La nuit seroit un temps propre à notre desir.

LE DESTIN.

Quel temps plus favorable avons-nous à choisir?
Madame Bouvillon est là-bas en affaire.
Le soin de notre troupe occupe votre père ;
L'embarras qu'ils auront l'un et l'autre en ces lieux
Et sur vous et sur moi lui fermera les yeux,
Et nous serons déjà bien loin de leur présence
Avant que quelqu'un d'eux ait appris notre absence.
Est-ce qu'en différant, et par précaution,
Vous voulez donner temps à Blaise Bouvillon
De vous épouser?

ISABELLE.

Moi! que venez-vous me dire?
De tous les maux pour moi ce seroit là le pire ;
J'aimerois mieux mourir que le voir mon époux.

LE DESTIN.

Et qui vous retient donc? parlez ; est-ce, entre nous,
Que ma profession vous tiendroit en balance?
Ignorez-vous combien on nous estime en France?
Sans vanité, madame, il est très-peu de lieux
Où je ne sois en droit d'oser lever les yeux.

Si vous vous défiez de la foi que j'en donne,
Il faut...

ISABELLE.

Je n'ai des yeux que pour votre personne,
Et n'examine rien que vos seuls intérêts.
Madame Bouvillon m'observe ici de près :
Ayant un grand crédit sur l'esprit de mon père,
Par avance elle prend sur moi des droits de mère ;
A ses ordres mon père attache mes destins ;
Elle vous voit d'un œil qui fait que je la crains.

LE DESTIN.

Ne craignez rien.

ISABELLE.

Allons... Elle vient. Ah ! que faire ?

SCÈNE VI.

MADAME BOUVILLON, ISABELLE, LE DESTIN.

MADAME BOUVILLON.

Quoi ! seul dans l'embarras laissez-vous votre père ?
Il veut vous présenter là-bas à ses amis ;
Allez faire avec lui les honneurs du logis.

Isabelle sort, et tire la porte sur elle.

SCÈNE VII.

MADAME BOUVILLON, LE DESTIN.

MADAME BOUVILLON.

Vous, monsieur le Destin, demeurez. L'étourdie,
Je pense, en s'en allant, a d'une main hardie
Fermé sur nous la porte : aveugle à ce point-là,
Elle...

LE DESTIN.

Je vais l'ouvrir.

MADAME BOUVILLON.

Je ne dis pas cela,
Monsieur; mais aujourd'hui la médisance est telle...

LE DESTIN.

Je vais, pour l'empêcher, rappeler Isabelle,
Madame, s'il vous plaît.

MADAME BOUVILLON.

Je ne dis pas cela;
Mais c'est faire beaucoup qu'en venir jusque-là.
Vous savez quand les gens sont enfermés ensemble,
Tête à tête, qu'ils font tout ce que bon leur semble;
Tout de même à son gré chacun en peut parler.

LE DESTIN.

Ah! ce n'est pas des gens qu'on voit vous ressembler
Qu'on fait impunément des soupçons téméraires;
Vous êtes au-dessus des sentiments vulgaires;
Mais, pour vous garantir de ces mauvais bruits-là,
Je vais me retirer.

MADAME BOUVILLON.

Je ne dis pas cela;

Mais, ce matin, monsieur de La Baguenaudière,
Dont l'esprit a des cœurs la connoissance entière,
Me disoit, en raillant doucement avec moi,
Qu'il croyoit que pour vous certain je ne sais quoi...
D'un ton malicieux il me faisoit entendre
Que vous étiez bien fait, qu'on avoit le cœur tendre.

LE DESTIN.

Pour ne point confirmer les sentiments qu'il a,
Il faut quitter ces lieux.

MADAME BOUVILLON.

Je ne dis pas cela;
Mais comme un chaste hymen me doit rendre sa femme,
Que sais-je? il craint peut-être[1]...

SCÈNE VIII.

MADAME BOUVILLON, LE DESTIN, RAGOTIN.

RAGOTIN, criant derrière le théâtre.

Arrête, arrête, infâme!

MADAME BOUVILLON.

Qu'entends-je? à quel malheur le sort nous a livrés!
C'est La Baguenaudière.

RAGOTIN, frappant à la porte.

Ouvrez la porte, ouvrez.

MADAME BOUVILLON, au Destin.

Ouvrez tôt.

LE DESTIN, s'embarrassant dans les jupes de madame Bouvillon, tombe.

J'y cours. Ah! j'ai la jambe rompue.

1. Toute cette scène est prise du *Roman comique*, première partie, chap. x. Voyez *Œuvres de Scarron*, t. II, p. 348, édit. de 1737, in-18.

MADAME BOUVILLON, ouvrant elle-même, Ragotin pousse la porte rudement contre elle.

Ouvrons nous-même. Ah, ciel! j'ai la tête fendue.

RAGOTIN, entrant brusquement, rencontre les pieds du Destin, qui le font tomber. Il a une grande épée, une bandoulière où pend un mousqueton, et des bottes retroussées jusqu'aux cuisses.

Et vite, où me cacher? Ah! j'ai le nez cassé.

MADAME BOUVILLON.

Ah! la tête.

LE DESTIN.

Je suis brisé.

RAGOTIN, se relevant.

Je suis blessé.

MADAME BOUVILLON.

Quel est ce godenot[1] fagoté de la sorte?

LE DESTIN.

C'est monsieur Ragotin.

MADAME BOUVILLON.

Que la fièvre l'emporte!

Quel coup!

LE DESTIN.

Quelle chute!

SCÈNE IX.

MADAME BOUVILLON, LE DESTIN, RAGOTIN, LA RANCUNE, UN CHARRETIER.

LE CHARRETIER, à la Rancune.

Oh! vous m'arrêtez en vain;

1. On appelait ainsi une petite figure de bois ou d'ivoire qui représente un homme, et dont les joueurs de gibecière se servent pour amuser les spectateurs. Ce mot est souvent employé par Scarron.

Laissez, que je l'assomme.

RAGOTIN.

Ah! monsieur le Destin,

Séparez-nous.

LE DESTIN.

Arrête.

LE CHARRETIER.

Oh! je n'ai crainte aucune.

LA RANCUNE, prenant le charretier par le bras.

Si...

RAGOTIN.

Ne le lâchez pas, monsieur de la Rancune.

SCÈNE X.

MADAME BOUVILLON, M DE LA BAGUENAUDIÈRE,
LE DESTIN, LA RANCUNE,
L'OLIVE, RAGOTIN, UN CHARRETIER.

L'OLIVE.

Quel tintamarre!

RAGOTIN.

A moi, monsieur l'Olive, à moi!

LA BAGUENAUDIÈRE, jetant le chapeau du charretier.

Quel bruit! les armes bas, maraud, de par le roi!
Apprends, chétif mortel qui devant moi te couvre,
Qu'on doit à mon château même respect qu'au Louvre.

LE CHARRETIER.

Mon pauvre âne qui vient d'expirer devant vous,
Morguoy! m'a mis l'esprit tout sens dessus dessous.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Et qui l'a fait mourir?

LE CHARRETIER.

Cet avocat sans cause.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Pourquoi ?

RAGOTIN.

Mal à propos mon arme a fait la chose,
Mais c'est sans mon aveu, demandez-lui plutôt.
J'étois parti du Mans, monté sur un courtaud,
Comme un petit saint George avec cet équipage,
Sans avoir le dessein de faire aucun dommage,
Foi d'avocat. Ayant joint la troupe au faubourg,
Nous avons pris d'ici le chemin le plus court ;
Tantôt caracolant devant, tantôt derrière,
Et tantôt cajolant l'une ou l'autre portière,
Faisant couler le temps, gagnant toujours pays,
En propos gaillardins, réjouissants devis,
Nous nous sommes trouvés proche votre avenue.
D'abord votre présence ayant frappé ma vue,
Pied à terre aussitôt j'ai mis avec eux tous ;
Vous nous avez reçus bras dessus bras dessous.
Pour jouir en chemin de votre air amiable,
J'ai voulu remonter à cheval, c'est le diable !
En montant le matin dans ma cour bien et beau,
Je m'étois dextrement aidé d'un escabeau ;
Mais, en pleine campagne étant sans avantage,
La pâleur de han han[1] m'est montée au visage.
Toutefois, prenant cœur pour cet exploit guerrier,
J'ai vaillamment porté mon pied à l'étrier ;
D'une main empoignant le pommeau de la selle,
Pour porter l'autre jambe en l'autre part d'icelle,

1. Onomatopée exprimant la peine, la fatigue, l'effort. C'est le même mot que *ahan*, plus usité autrefois. « *Ahan* est une voix qui sort sans art

Je me guindois en l'air quand la selle a tourné :
Au crin tout aussitôt je me suis cramponné ;
Enfin, cahin-caha, j'avois monté ma bête.
La chose jusque-là n'avoit rien que d'honnête ;
Mais malheureusement ce maudit mousqueton,
Ayant entortillé mes jambes de son long,
S'est trouvé sur la selle et juste entre mes fesses.
Pour m'affermir dessus, sensible à ces détresses,
Mes pieds trop courts, cherchant mes étriers trop longs,
Ont fait à mon cheval sentir leurs éperons
Dans un endroit douillet où jamais la molette
N'avoit piqué cheval. Il part, marche à courbette,
Plus fort que ne vouloit un quasi-Phaéton
Dont le corps ne portoit que sur un mousqueton.
Moi, j'ai soudain serré mes deux jambes de crainte ;
L'animal aussitôt, à cette double atteinte,
A levé le derrière, et, moi, je suis glissé
Aussitôt sur le col, où je me suis blessé :
Car le cheval mutin, après cette ruade,
A relevé sa tête et fait une saccade
Qui du col sur la croupe à l'instant m'a placé,
Du maudit mousqueton toujours embarrassé.
N'y souffrant rien, il a gambadé de plus belle,
Et m'a fait un pivot du pommeau de la selle.
M'étant saisi du crin, et me tenant serré,
Mon cheval galopoit, quand mon arme a tiré :
Je me suis cru le coup au travers de la panse ;

du profond des bûcherons ou autres manœuvres quand, avec toute force de bras et de corps, ils emploient leurs cognées à couper quelques pièces de bois, monstrans par cette voix qu'ils poussent de toute leur reste. Mot que nous avons mis en usage pour dénoter une grande peine et travail de corps, et *ahanner* pour travailler » (Ét. Pasquier, *Recherches*, VII, 6).

Mon cheval en a craint tout autant, que je pense,
Car il en a du coup si rudement bronché
Que le maudit pommeau, qui me tenoit bouché
Juste un certain endroit comme un bouchon de liége,
A mon corps chancelant n'a plus servi de siége.
Suspendu donc en l'air, un pied libre et traînant,
L'autre, pour mon malheur, à l'étrier tenant,
Jamais de mon trépas je ne me crus si proche.
Enfin je fais effort, et mon pied se décroche;
Lors on a vu soudain, comme un fardeau de plomb,
Corps, harnois, baudrier, épée et mousqueton,
Bandoulière, enfin, bref, tout l'attirail de guerre,
Donner, non sans douleur, de compagnie à terre;
Et tout cela s'est fait, ma foi! sans vanité,
Bien plus adroitement que je n'étois monté.
A peine relevé de cette culebute[1],
J'avois l'esprit encore étourdi de ma chute,
Quand cet homme à plein poing est venu me charger.
M'étant senti des pieds encor pour déloger,
J'ai promptement cherché du secours dans la fuite;
Mais il s'est jusqu'ici chargé de ma conduite,
Toujours la fourche aux reins[2].

LE CHARRETIER.

Eh, mordienne! ai-je tort?
Du coup qu'il a tiré, monsieur, mon âne est mort;
Il me le doit payer.

RAGOTIN.

L'ai-je fait par malice?

1. Voyez, sur l'orthographe de ce mot, tome I, p. 248, note 2.

2. Tout ce récit est versifié d'après les chapitres XIX et XX de la première partie du *Roman comique*. Voyez *OEuvres de Scarron*, 1737, in-18, t. II, p. 206 à 218.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Va songer aux bagages, on te fera justice.
Allons tous au-devant des dames.

BLAISE BOUVILLON.

Les voici.

SCENE XI.

MESDEMOISELLES LA CAVERNE, L'ÉTOILE,
MADAME BOUVILLON,
RAGOTIN, LA BAGUENAUDIÈRE.

MADEMOISELLE LA CAVERNE.

Ah! monsieur Ragotin, vous voilà, Dieu merci!
J'avois de votre chute une douleur interne.

RAGOTIN.

Je vous suis obligé, madame la Caverne.

MADEMOISELLE L'ÉTOILE.

Avez-vous pu tomber ainsi sans vous blesser?

RAGOTIN.

Je ne sais, je n'ai pas eu le temps d'y penser,
Charmante Étoile; il faut, avant que je l'assure,
Y tâter. Grâce au ciel, ma tête est sans fêlure,
Les ressorts de mes bras ne sont point fracassés,
Mes jambes et mes pieds se trémoussent assez;
Hem! hem! l'individu fait encor son office,
Et... tout se porte bien, fort à votre service.

MADAME BOUVILLON.

Je n'en dis pas de même, et votre bras trop prompt
M'a donné de la porte un rude coup au front.

RAGOTIN.

Excusez-en, madame, une frayeur mortelle.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Allons tous au jardin; donnez-moi la main, belle.

RAGOTIN.

Souffrez que cette main, pour réparer l'affront
De vous avoir tantôt fait un beignet au front,
Aide à la promenade à soutenir la vôtre;
Madame la Caverne, approchez, voici l'autre.
Tels jadis les géants, plus grands que moi de corps,
Sous les monts qu'ils traînoient ensevelis...

SCÈNE XII.

MADAME BOUVILLON, LA CAVERNE, RAGOTIN,
TROIS PORTEURS chargés de coffres.

PREMIER PORTEUR.

Hors, hors!

RAGOTIN.

Cet homme sous ce faix de la porte s'empare;
Laissons-le là, passons de l'autre.

DEUXIÈME PORTEUR.

Gare, gare!

RAGOTIN.

Ces gens ont entrepris de nous embarrasser;
Allons.

TROISIÈME PORTEUR.

Rangez-vous vite, et me laissez passer.

RAGOTIN.

Encor! quel embarras! tous les coffres de France
Se sont ici donné rendez-vous, que je pense.

PREMIER PORTEUR.

Otez-vous.

DEUXIÈME PORTE

Hors d'ici.

MADAME BOUVILLON.

Quittez-moi.

RAGOTIN.

Je sais bien

L'honneur qui...

TROISIÈME PORTEUR.

Boutons bas.

RAGOTIN.

Diable! n'en faites rien.

PREMIER PORTEUR.

Je n'en puis plus.

DEUXIÈME PORTEUR.

Ni moi.

TROISIÈME PORTEUR.

Sous ce faix je succombe.

Tous trois se déchargeant.

Hors de là.

MADAME BOUVILLON.

Ah !

LA CAVERNE.

Ah !

RAGOTIN.

Ah! c'est sur moi que tout tombe.

La chute du cheval m'a causé moins d'effroi;

Ah! Ragotin, ce jour n'est pas heureux pour toi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCENE PREMIERE.

BLAISE BOUVILLON, LA RANCUNE.

BLAISE BOUVILLON.

Mon cher la Rancune, oui, je vous trouve admirable,
Touchez là, vous venez de souper comme un diable;
J'ai pris tant de plaisir en vous voyant manger
Qu'avec vous d'amitié je me veux engager :
Embrassons-nous encor. Pour vous faire un peu rire,
Apprenez un secret... c'est... n'allez pas le dire

LA RANCUNE.

Oh!

BLAISE BOUVILLON.

Tenez ce flambeau. Vous voyez ce paquet,
Qu'est-ce?

LA RANCUNE.

C'est un pétard.

BLAISE BOUVILLON.

Oui, mais point de caquet.

LA RANCUNE.

Oh!

BLAISE BOUVILLON.

Venez m'éclairer; motus au moins, pour cause.

LA RANCUNE.

Oh!

BLAISE BOUVILLON.

Il cloue le pétard à la porte d'Isabelle.

Le voilà cloué, Dieu merci! Bouche close.

LA RANCUNE.

Oh!

BLAISE BOUVILLON.

Vous ne savez pas pourquoi je le mets là?

LA RANCUNE.

Non.

BLAISE BOUVILLON.

Apprenez-le; au moins ne dites pas cela.

LA RANCUNE.

Oh!

BLAISE BOUVILLON.

Vous venez de voir ma maîtresse Isabelle.

LA RANCUNE.

Oui.

BLAISE BOUVILLON.

Dites-moi, comment la trouvez-vous? hem!

LA RANCUNE.

Belle.

BLAISE BOUVILLON.

Demain un lacs d'hymen me donnera sa foi.

LA RANCUNE.

Peste!

BLAISE BOUVILLON.

A prendre sans vert[1] nous jouons elle et moi :
D'avoir perdu deux fois j'ai déjà l'infortune;
Mais avec ce pétard je veux qu'elle en perde une.

1. Voyez ci-après la comédie intitulée *Je vous prends sans vert*. Ce jeu du *vert* était encore très-répandu au XVIIe siècle.

LA RANCUNE.

Comment?

BLAISE BOUVILLON.

Sur le minuit j'y viens mettre le feu.
Isabelle, à ce bruit, oubliant notre jeu,
Sortira sans son vert, j'en suis sûr; sa surprise
Fera que pour ce coup elle se verra prise.
Le tour n'est-il pas drôle et bien trouvé?

LA RANCUNE.

Fort bien.

BLAISE BOUVILLON.

Adieu, je sors sans faire aucun semblant de rien.
Chut!

LA RANCUNE.

Oh!

SCÈNE II.

LA RANCUNE.

Qu'un campagnard est fat! Son Isabelle
Plaît au jeune Destin; je le crois aimé d'elle.
J'admire en vérité les femmes d'aujourd'hui;
J'en vois peu qui ne soient quasi folles de lui.
Du temps que je jouois les premiers personnages,
Il n'auroit pas été propre à jouer les pages;
Parce qu'il est bien fait, jeune, et brillant d'appas,
De toute l'assemblée il a les brouhahas.
Je l'ai toujours haï, car il a du mérite.
On vient; c'est Isabelle et lui : cachons-nous vite.

SCÈNE III.

LE DESTIN; ISABELLE, un flambeau à la main.

LE DESTIN.

Sortez de votre chambre, et venez en ces lieux
De peur d'une surprise, ici nous serons mieux :
Au moindre bruit rendant la lumière inutile,
Voilà votre retraite, et voici mon asile.
Apprenez le sujet qui m'amène, en deux mots.
Ce soir, après minuit, lorsque par ses pavots
Le sommeil en ces lieux répandra le silence,
Je reviendrai vous prendre, et, faisant diligence,
Nous gagnerons la porte, où mon valet m'attend,
Et... Qu'avez-vous encor? ce dessein vous surprend?

ISABELLE.

Je ne le cèle point, sur ce fatal voyage
Madame Bouvillon me donne de l'ombrage;
Elle vous aime.

LE DESTIN.

Eh bien! craignez-vous son amour?

ISABELLE.

Une femme à son âge, et la nuit et le jour
Curieuse, et sans cesse attachée à sa suite,
D'un amant qu'elle adore observe la conduite.
Pour trouver un temps propre à nous favoriser,
N'avez-vous point quelqu'un qui puisse l'amuser?

LE DESTIN.

Qui?

ISABELLE.

La Rancune est homme à vous rendre service.

LE DESTIN.

Vous le connoissez mal, il a plus de malice
Qu'un vieux singe ; envieux, contredisant, menteur,
Et qui s'éborgneroit du meilleur de son cœur
Pour faire perdre un œil à son voisin ; faux frère,
Médisant...

LA RANCUNE, de l'endroit où il est caché.

Hem ! hem !

ISABELLE éteint la lumière et fuit, et le Destin se jette dans la caisse.

Vite, éteignons la lumière.

LA RANCUNE.

Le drôle n'ébauchoit pas trop mal mon portrait ;
Un pinceau satirique en peignoit chaque trait ;
Il étoit en humeur de se donner carrière,
Et m'alloit achever de la belle manière
Si je n'avois toussé sortant de mon étui .
Je ne me croyois pas si bien connu de lui ;
Mais sa furtive ardeur, par moi mise en lumière,
Pourra... Que veut monsieur de La Baguenaudière?

SCÈNE IV.

LA BAGUENAUDIÈRE, LA RANCUNE.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ah! bonsoir, la Rancune.

LA RANCUNE.

Ah! monsieur, serviteur.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Vous êtes, sur mon âme, un admirable acteur.

LA RANCUNE.

Monsieur...

LA BAGUENAUDIÈRE.

Que dites-vous de mon habit de chasse?

LA RANCUNE.

Qu'il est beau pour jouer un baron de la Crasse[1].

LA BAGUENAUDIÈRE.

Je vous en fais présent.

LA RANCUNE.

Monsieur, en vérité,
Ce surprenant excès de générosité
Mérite...

LA BAGUENAUDIÈRE.

Par ma foi, vos femmes sont fort belles.

LA RANCUNE.

Ah! monsieur, vous avez trop de bonté pour elles.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Heureux qui peut sauver son cœur de leurs appas!
Ils blessent jusqu'à l'âme.

LA RANCUNE.

Oui; mais on n'en meurt pas.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Pour moi voudrois-tu bien en apprivoiser une?
Si tu réussissois je ferois ta fortune.

LA RANCUNE.

Mettre un homme d'honneur à des emplois si bas,

1. *Le Baron de la Crasse* est une comédie en un acte, en vers, de Raymond Poisson, représentée à l'hôtel de Bourgogne au mois de juin 1662. Le principal personnage est un gentilhomme campagnard.

C'est choquer sa pudeur; mais que ne fait-on pas
Pour des gens comme vous? Je déchire le voile
De la mienne : quelle est cette beauté?

LA BAGUENAUDIÈRE.

L'Étoile.
Elle a mis dans mon cœur certain trouble intestin.

LA RANCUNE, bas.

J'entends. Voici de quoi me venger du Destin.

LA BAGUENAUDIÈRE.

La farouche vertu dont le ciel l'a pourvue
Me fait appréhender une fâcheuse issue :
Quand je lui peins le feu dont mon cœur se nourrit,
Ou l'ingrate me quitte, ou la friponne rit.
Ne sauroit-on toucher ce miracle des belles?

LA RANCUNE.

Vous n'êtes pas de mine à faire des cruelles :
Pour voir selon vos vœux réussir vos desseins,
Vous ne pouviez tomber en de meilleures mains.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Est-ce que...

LA RANCUNE.

Parlons bas. Ce soir, dans cette place,
Par mes soins vous pourrez vous trouver face à face.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ce soir je...

LA RANCUNE.

Parlez bas, dis-je. Oui, ce soir, sans bruit
Dans ce lieu trouvez-vous environ à minuit :
Elle y viendra sans faute.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ami, que je t'embrasse!

LA RANCUNE.

De peur de quelque obstacle, il faut que je vous chasse;
Sortez.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Jusqu'à tantôt.

LA RANCUNE.

Je vous réponds de tout.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Cet habit est pour toi; fais m'en venir à bout.

LA RANCUNE.

Sortez.

SCÈNE V.

LA RANCUNE

De me venger j'ai trouvé la manière.
A minuit, ce monsieur de La Baguenaudière,
Croyant trouver l'Étoile, en ces lieux se rendra;
Mais, au lieu de trouver sa belle, il surprendra
Le Destin séduisant sa fille. A ce spectacle...
Mais qu'entends-je?

SCÈNE VI.

LE DESTIN, ISABELLE, LA RANCUNE.

LE DESTIN, *sortant de la caisse.*

A sortir je n'entends plus d'obstacle.

ISABELLE, *sortant de la chambre.*

Voyons si le Destin est encore en ces lieux.

LA RANCUNE.

Voici nos deux amants, cachons-nous à leurs yeux.

LE DESTIN, *à Isabelle.*

Est-ce vous?

ISABELLE.

Oui.

LE DESTIN.

Ragotin chante derrière le théâtre, et vient avec de la lumière.

Mon cœur...

ISABELLE, *s'enfuyant.*

Quelqu'un vient, je vous laisse.

LE DESTIN, *se remettant dans la caisse.*

O ciel! encor.

LA RANCUNE.

Le drôle est caché dans la caisse.

SCÈNE VII.

RAGOTIN, LA RANCUNE.

RAGOTIN.

Bonnassere[1]. Ayant su que nous couchions nous deux,
J'ai fait provision d'un Saint-Laurent[2] fumeux,
Pour agréablement achever la journée.

LA RANCUNE.

Ce bachique dessein part d'une âme envinée[3].

RAGOTIN.

Avocat plus couvert qu'un jambon de lauriers,
J'ai toujours dans le vin conçu mes plaidoyers;
Du Cuisinier françois juridique interprète,
On me trouve au barreau bien moins qu'à la buvette.

1. Bonsoir, en italien *buona sera.*

2. Vin de Saint-Laurent, probablement de Saint-Laurent-de-Médoc (chef-lieu de canton de l'arrondissement de Lesparre, Gironde).

3. *Enviné* a le sens de : sentant le vin, et s'applique à l'haleine d'un buveur. Ici ce mot est employé figurément.

Dans notre chambre allons humer ce piot-ci[1].

LA RANCUNE.

Nous sommes pour cela tout aussi bien ici;
Employons cette caisse à nous servir de table.
Le Destin va tout vif enrager comme un diable.

RAGOTIN, buvant.

Au plus illustre acteur que l'on voie en ces lieux.

LA RANCUNE, buvant.

Au plus grand avocat qui soit devant mes yeux.

RAGOTIN.

Pour un homme meublé d'une âme non commune,
J'ai toujours regardé le savant la Rancune :
A son génie.

LA RANCUNE, buvant à son tour de même.

En homme au dernier point lettré,
Ragotin s'est toujours à mes regards montré :
A sa science...

RAGOTIN.

Ami, trêve d'apothéose.

LA RANCUNE.

Ah ! monsieur, entre nous, sans louanges, pour cause.

RAGOTIN.

Ma pudeur à t'ouïr souffre terriblement.

LA RANCUNE.

Et la mienne rougit...

RAGOTIN.

Buvons sans compliment.
Pour t'immortaliser dans un renom extrême,
De tes rares vertus je veux faire un poëme.

1. *Humer le piot*, expression rabelaisienne dans laquelle le contenant (le piot ou le pot) est pris pour le contenu.

LA RANCUNE.

Quoi ! le grand Ragotin, l'ornement d'ici-bas,
Est poëte !

RAGOTIN.

Et pourquoi ne le serois-je pas ?
Apollon a passé mon esprit sur la meule :
Du poëte Garnier ma mère étoit filleule,
Et tel que tu me vois j'ai son écritoire.

LA RANCUNE.

Oui,
C'est pour être poëte, et poëte accompli.
N'auriez-vous point pour nous fait une tragédie ?

RAGOTIN.

Oui ; mais je veux de plus, outre ma poésie,
Être comédien.

LA RANCUNE.

Être comédien ?

RAGOTIN.

Oui.

LA RANCUNE.

Que d'honneur pour nous ! que d'éclat ! que de bien !
Pour voir cet air chez nous en foule on va se rendre.

RAGOTIN.

J'ai du majestueux, du fier, du doux, du tendre,
Du galant.

LA RANCUNE.

Eh ! morbleu ! soyez comédien.
Près de vous désormais nous ne serons plus rien.
Ma joie à ce dessein est si peu retenue
Que j'en vais boire à vous rasade, et tête nue.

RAGOTIN.

Je vais jeter en sable[1] à toi ce petit coup
Avec rubis sur l'ongle, et la bravoure au bout.

LA RANCUNE.

Quoi ! vous savez aussi de ces galanteries !

RAGOTIN.

Entre nous, ce ne sont que des badineries.

LA RANCUNE.

Comment ! c'est le bon goût : c'est pour marcher du pair
Avec les grands acteurs. Grondez-vous point un air ?

RAGOTIN.

Bon ! est-il une voix que la mienne ne morgue ?
Je te l'aurois fait voir quand j'accompagnois l'orgue,
Si notre sérénade et nos musiciens
N'avoient été troublés par quinze ou seize chiens,
Qui suivoient à l'envi, marchant de compagnie,
Une chienne coquette et de mauvaise vie,
Qui, pour le bien public, désiroit travailler
A croître son espèce et la multiplier[2].
Comme on voit rarement, quand l'amour les assemble,
Un nombre de rivaux être d'accord ensemble,
Ceux-ci, dans leurs desirs, amants immodérés,
Après s'être grondés, houspillés, déchirés,
Renversèrent sur nous, dans leur brute manie,
Orgue, table, tréteaux, et toute l'harmonie,
Chacun, pour s'en sauver, fuyant de son côté,
Tant que notre concert en fut déconcerté.

1. On dit à présent : sabler. Il y a dans ces expressions une allusion à la promptitude avec laquelle un fondeur doit opérer, lorsqu'il *jette en sable*, lorsqu'il fait couler le métal dans le moule.

2. Voyez le *Roman comique*, première partie, chap. XV, t. II, p. 175 des *OEuvres de Scarron*, édit. 1737, in-18.

LA RANCUNE.

Quel dommage ! A propos de cette sérénade,
Personne n'est ici que nous deux, camarade ;
L'assemblage d'un orgue et d'un musicien
Comme vous, tout cela ne se fait pas pour rien.
Ne mentez point ; c'étoit pour quelque demoiselle
De notre compagnie.

RAGOTIN.

Oui, tu l'as dit.

LA RANCUNE.

Laquelle ?

RAGOTIN.

Je n'en sais rien.

LA RANCUNE.

Ni moi.

RAGOTIN.

C'est sans comparaison
La plus belle.

LA RANCUNE.

Et qui ?

RAGOTIN.

C'est... c'est...

LA RANCUNE.

Vous avez raison ;
C'est une belle fille.

RAGOTIN.

Est-il pas vrai ?

LA RANCUNE.

L'Étoile.

RAGOTIN.

L'Etoile, oui, oui, l'Étoile ; à ses regards la moelle
Bout dans mes os, ainsi qu'un feu bien apprêté
Fait bouillir un bouillon... tout comme... A sa santé.
Au moins il est cassé : rends-lui ce témoignage

Que ce verre cassé pour elle est mon ouvrage.

LA RANCUNE.

Touchez là ; je vous veux servir dans votre amour,
Et vous verrez... Buvons, demain il sera jour.

RAGOTIN.

Ainsi soit-il. Ami, que sens-je ici ? la caisse
De moment en moment sous mon corps hausse et baisse ;
Que veut dire cela? Je lui résiste en vain ;
Haye, prends garde à moi ; prends garde, Ragotin,
Tu vas tomber : adieu la bouteille et le verre.

LA RANCUNE.

Qui vous a donc fait choir ?

RAGOTIN.

Un tremblement de terre,
Assurément.

LA RANCUNE.

Bon ! bon ?

RAGOTIN.

C'en est un, par ma foi !
Car je sens que tout tourne.

LA RANCUNE.

Appuyez-vous sur moi.

SCENE VIII.

LE DESTIN, sortant de la caisse.

Si je n'avois contre eux trouvé cette machine,
Ici jusques au jour ils eussent pris racine.
Tout est calme : allons prendre Isabelle ; il est tard.

Il frappe à la porte d'Isabelle.

SCÈNE IX.

BLAISE BOUVILLON, LE DESTIN, ISABELLE.

BLAISE BOUVILLON.

Allons mettre le feu promptement au pétard.

LE DESTIN.

Il est temps de partir; venez, belle Isabelle.

ISABELLE.

N'aurons-nous point encor d'aventure nouvelle?

LE DESTIN.

Non.

ISABELLE, entendant tirer le pétard.

Qu'entends-je?

LE DESTIN.

D'où part ce grand bruit?

ISABELLE.

Il me perd.

Où fuir? je ne vois rien! ciel!

BLAISE BOUVILLON, ouvrant sa lanterne sourde.

Je vous prends sans vert:

En avez-vous? montrez, ou j'ai gagné, je jure.

LE DESTIN.

Qu'est-ce?

BLAISE BOUVILLON.

A prendre sans vert nous avons fait gageure:

Elle a perdu.

ISABELLE.

Mon cœur ne reviendra jamais

De la peur qu'il m'a faite ici. Que je vous hais!

BLAISE BOUVILLON.

C'est à cause qu'elle a perdu ; le tour est drôle.
Mais que faisiez-vous là?

LE DESTIN.

Je repassois un rôle.

BLAISE BOUVILLON.

Comment? si tard!

LE DESTIN.

La nuit, dans le silence, au frais,
L'esprit, ayant du jour dissipé les objets,
Conçoit plus librement.

BLAISE BOUVILLON.

Achevez votre affaire
Sans obstacle ; bonsoir.

LE DESTIN.

C'est ce que je vais faire.

BLAISE BOUVILLON.

Enfin, vous me devez...

ISABELLE.

Je vais en bonne foi
Songer à vous payer tout ce que je vous doi.

BLAISE BOUVILLON.

Nous le verrons ; adieu.

SCÈNE X.

LE DESTIN, ISABELLE.

LE DESTIN.

L'impertinent! au diable!

ISABELLE.

Que j'ai tremblé!

LE DESTIN.

De peur d'un contre-temps semblable,
Ne nous amusons point en discours superflus.

SCÈNE XI.

LA BAGUENAUDIÈRE, LE DESTIN, ISABELLE, RAGOTIN.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Cherchons l'Étoile.

RAGOTIN, derrière le théâtre.

A l'aide! à moi! je n'en puis plus.

ISABELLE.

Qu'entends-je?

LE DESTIN.

Qu'est-ce encor?

LA BAGUENAUDIÈRE.

Laquais! de la lumière.
Qui crie ainsi?

On apporte de la lumière.

ISABELLE.

Que vois-je? où suis-je? c'est mon père!

RAGOTIN, de même.

Au secours! au secours!

LA BAGUENAUDIÈRE.

D'où vient donc cette voix?

ISABELLE.

Elle s'est fait entendre à moi cinq ou six fois,
Mon père, et je sortois pour en savoir la cause.

LE DESTIN.

Ce qui m'amène ici, moi, c'est la même chose.

RAGOTIN, encore.

Je me meurs! je suis mort!

LA BAGUENAUDIÈRE.

Quel esprit dévoyé

Peut crier... Mais que vois-je?

RAGOTIN, en chemise.

Ah! ah! je suis noyé.

LA BAGUENAUDIÈRE.

D'où naissent vos clameurs? quelle est votre infortune?
De quoi vous plaignez-vous? de qui?

RAGOTIN.

De la Rancune.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Quoi?

RAGOTIN.

Nous étions couchés dans un bouge ici près;
Le lit, qu'apparemment on avoit fait exprès,
Étoit, comme le bouge, étroit et sans ruelle.
M'ayant laissé le soin d'éteindre la chandelle,
La Rancune au milieu s'est couché le premier;
Je me suis doucement mis au bord le dernier.
J'entonnois, en ronflant, déjà mon premier somme,
Alors que, d'une voix douloureuse, mon homme
M'a tiré par le bras et s'est plaint, en criant,
D'une difficulté d'uriner, me priant
De lui donner le pot de chambre. A sa prière
Je l'ai fait. Après s'être en vain une heure entière
Efforcé, plaint, crié, juré comme un perdu,
Sans avoir uriné goutte, il me l'a rendu.
Moi, qui porte un bon cœur que le mal d'autrui touche:
« Je vous plains, » ai-je dit alors, ouvrant la bouche
Aussi grande qu'un four, à force de bâiller;

Puis je me suis remis plus fort à sommeiller.
Dans ce somme profond la matineuse aurore
M'auroit trouvé gisant si le perfide encore
Ne m'avoit réveillé, me tirant par le bras,
Pour me redemander, avec de grands hélas,
Une seconde fois ce maudit pot du diable.
Une seconde fois ma pitié charitable
L'a mis entre ses mains pestant, mordant ses doigts,
N'ayant rien fait non plus que la première fois,
Il me l'a redonné, me priant, hors d'haleine,
De ne plus me donner une semblable peine;
Qu'elle n'étoit pas juste, et qu'il la prendroit bien;
Et moi, qui n'aime pas de contredire à rien,
J'ai dit qu'à ses desirs il pouvoit satisfaire.
Ayant remis le pot à sa place ordinaire,
J'aurois gagé, sentant le sommeil me saisir,
Qu'autant qu'une marmotte on m'alloit voir dormir.
Le maudit la Rancune, homme sans conscience,
N'avoit pas jusqu'au bout lassé ma patience :
Pour reprendre le pot, lui-même ayant porté
Tout son corps hors du lit, de force il m'a planté
Un coude dans le creux de l'estomac, terrible.
M'éveillant en sursaut à cette masse horrible :
« Morbleu! me suis-je alors écrié, je suis mort.
— Je vous demande excuse, a-t-il dit, et j'ai tort;
Mais de peur d'interrompre, en ma douleur extrême,
Votre sommeil encor, j'ai pris le pot moi-même.
— Malepeste! ai-je dit, m'étouffer, m'accabler,
M'effondrer l'estomac, n'est-ce pas le troubler? »
Mais lui, sans m'écouter, ni craindre ma colère,
Rendoit à la nature un tribut ordinaire.
Je l'en félicitois de mon mieux, quand le sot,

Voulant le mettre à terre, a répandu le pot
Plein jusqu'au bord sur moi, me noyant la poitrine,
La barbe et tout le corps, d'un océan d'urine.
Portant bien loin du lit mes pas précipités,
Je cours, je vais, je viens, tout couvert de... sentez[1].

LA BAGUENAUDIÈRE.

Eh bien, pour vous sécher, allez dans la cuisine;
Vous, ma fille, rentrez; je vois à votre mine
Que vous voulez dormir : de votre appartement
Je vais prendre la clef.

LE DESTIN.

Moi, je vais promptement
Coucher. O ciel!

LA BAGUENAUDIÈRE.

En vain j'ai cru trouver ma belle;
Ce bruit l'a retenue : allons au-devant d'elle.

RAGOTIN.

Eh bien! es-tu content, Sort? suis-je assez berné?
Malheureux Ragotin, sous quel astre es-tu né!
Amour, sous ton pouvoir mon cœur est à la laisse;
Mais cette nuit cherchons un lit dans cette caisse.

1. Tout ceci est versifié d'après le chapitre VI de la première partie du *Roman comique*, t. II, p. 24-31 des *OEuvres de Scarron*, édit. 1737, in-18.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DESTIN, L'ÉTOILE.

LE DESTIN.

Ma sœur, pour mon dessein ne craignez nullement;
Isabelle est d'accord de cet enlèvement.
Pour notre hymen prochain ma parole est donnée;
Son cœur à mes serments soumet sa destinée;
Et déjà loin d'ici nous nous verrions tous deux
A l'abri des censeurs, au comble de nos vœux,
Si le sort, dont ma flamme attendoit des miracles,
N'avoit depuis fait naître obstacles sur obstacles.
Sa puissance aujourd'hui ne le peut différer :
Tout est bien concerté, je le puis assurer.
Ce qui me reste à faire est d'instruire Isabelle;
Mais comme, en m'approchant si souvent auprès d'elle,
Mes desseins d'être sus pourroient courir hasard,
Rendez-vous-y pour moi, voyez-la de ma part :
Pour l'obliger à fuir dans cette conjoncture,
Donnez-lui ce billet dont voici la lecture :

« L'incident qui nous sépara hier que nous étions seuls, et tout prêts de profiter de l'occasion, m'oblige de vous prier que nous nous voyions encore aujourd'hui pour prendre d'autres mesures, et mieux assurer les commencements d'un bonheur qui doit durer toute notre vie. Trouvez un prétexte pour ne point être à la répétition

de la comédie de M. de La Baguenaudière : quoique je doive y représenter le principal personnage, on ne laissera pas sans moi de repasser. L'Olive, mon père, a appris mon rôle, et m'excusera sur une raison très-plausible. Je ne lui ai pourtant pas dit notre aventure ni notre but. Fiez-vous à ma discrétion, et ayez la bonté de m'attendre dans votre chambre.

« Le Destin. »

Parlez-lui, remettez ce billet en sa main,
Et...

SCÈNE II.

LE DESTIN, L'ÉTOILE, LA RANCUNE.

LA RANCUNE.

N'avez-vous point vu le petit Ragotin?
En vain à le chercher mon âme est empressée.
En même lit couchés tous deux la nuit passée,
Étant incommodé, sans doute, il s'est levé ;
Du moins à mon réveil je ne l'ai plus trouvé :
Seulement ses habits ont frappé ma visière.
Je le cherche, je cours depuis une heure entière ;
Et pour moi, dont l'âme est ronde comme un cerceau,
Le petit homme étant avocat et Manceau,
Je conclus, et la chose est assez vraisemblable,
Puisqu'il n'est point céans, qu'il faut qu'il soit au diable.
Ne l'avez-vous point vu?

L'ÉTOILE.

Moi, non.

LA RANCUNE.

Pour m'égayer,
Je viens de lui dresser un plat de mon métier :

J'ai tout présentement, pour lui donner la fièvre,
Rétréci ses habits. Le tour est assez mièvre.

LE DESTIN.

Il est digne de vous. Adieu. Pour nos amours,
Ma sœur, allez trouver Isabelle.

L'ÉTOILE.

J'y cours.

Elle laisse tomber sa lettre en s'en allant.

SCÈNE III.

LA RANCUNE, ramassant la lettre.

Quel billet sans dessus se présente à ma vue?
La main qui l'a tracé ne m'est pas inconnue.
C'est de l'ami Destin que cette lettre vient;
Il l'a laissé tomber : qu'est-ce qu'elle contient?

Il lit bas.

Ces mots expliquent trop qu'elle est pour Isabelle.
Vengeons-nous du Destin, l'occasion est belle;
Et, pour jeter entre eux de la division,
Voici tout à propos madame Bouvillon.

SCÈNE IV.

MADAME BOUVILLON, LA RANCUNE.

MADAME BOUVILLON.

Va-t-on jouer monsieur de La Baguenaudière?
Verrons-nous repasser la pièce tout entière?

LA RANCUNE.

Madame, pour cela chacun fait ses apprêts,
Et tout ira des mieux, au premier rôle près.

MADAME BOUVILLON.

Est-ce que le Destin a quelque maladie?

LA RANCUNE.

Non : c'est qu'un grand acteur, bien fait, d'un beau génie,
Que de mille talents l'astre a voulu douer,
A souvent en secret plus d'un rôle à jouer.

MADAME BOUVILLON.

Le Destin voudroit-il priver de sa présence
Une pièce admirable, une noble assistance?

LA RANCUNE.

Quand on se met en tête un commerce amoureux...
Mais pourquoi s'en fier au rapport de mes yeux?
Quoi qu'ils me fassent voir, ils se trompent peut-être :
Le Destin...

MADAME BOUVILLON.

Du Destin, quoi? qu'ont-ils vu paroître?

LA RANCUNE.

Ce billet que sa main, me semble, a su tracer,
Et qu'ici sous mes pas je viens de ramasser.

MADAME BOUVILLON.

Montrez-moi.

LA RANCUNE.

Quoiqu'il soit plié sans salissure,
Quoiqu'il semble frais fait, à voir son écriture,
Quoiqu'il paroisse neuf au blanc de ce feuillet,
Il se peut que ce soit, madame, un vieux billet.

MADAME BOUVILLON.

Voyons. Ciel! que vois-je? oui, c'est à moi qu'il s'adresse;
Mais n'en témoignons rien, cachons notre allégresse.
A qui donc le Destin peut-il écrire ainsi?

LA RANCUNE.

Ce n'est pas, que je pense, à personne d'ici :

Car, d'aller soupçonner la charmante Isabelle,
Il a trop de respect pour son père et pour elle.

MADAME BOUVILLON.

Plus je lis son billet, plus je pense trouver
A qui... Tout aujourd'hui je le veux observer,
Et c'est pour cause. Adieu. Trouvons, puisqu'il m'en prie,
Un moyen pour ne point être à la comédie,
Et puis allons l'attendre en mon appartement.

SCÈNE V.

LA RANCUNE.

Comme il faut elle a pris la chose assurément,
Et j'ai vu ses soupçons tomber sur Isabelle.
Mais la voici qui vient, et l'Étoile avec elle.
De peur pour ce billet je les vois se troubler;
Pour m'égayer un peu je vais la redoubler.

SCÈNE VI.

ISABELLE, L'ÉTOILE, LA RANCUNE.

ISABELLE.

Il faut le retrouver, ou bien je suis perdue.

L'ÉTOILE.

Il faut qu'il soit ici.

ISABELLE.

Rien ne s'offre à ma vue.

LA RANCUNE.

Peut-on vous demander ce que vous cherchez?

L'ÉTOILE.

Rien.

LA RANCUNE.

Pourtant, en vous voyant, si je m'y connois bien,
Quelque chose vous trouble.

L'ÉTOILE.

Eh! ce n'est pas grand'chose.

LA RANCUNE.

Sans être un grand devin, j'en crois savoir la cause.

ISABELLE.

Plaît-il?

LA RANCUNE.

Certain billet...

L'ÉTOILE.

Hem! l'auriez-vous trouvé?

LA RANCUNE.

L'auriez-vous perdu? Mais...

SCÈNE VII.

ISABELLE, L'ÉTOILE, LA RANCUNE, RAGOTIN.

RAGOTIN, dans la caisse.

M'auroit-on encavé?
Je ne vois goutte. Holà, quelqu'un! de la lumière!

LA RANCUNE.

C'est Ragotin.

RAGOTIN.

Que sens-je ici? c'est une bière.
Hélas! sans le savoir, serois-je trépassé?

LA RANCUNE.

Il se croit enterré lorsqu'il n'est qu'encaissé.

L'ÉTOILE, à Isabelle.

Sans doute il l'a trouvé.

ISABELLE.

Voudra-t-il nous le rendre?

L'ÉTOILE.

Je ne sais : pour l'avoir il faut tout entreprendre.

RAGOTIN, dans la caisse.

Je suis mal enterré ; messieurs, sortez d'erreur :
C'est par un quiproquo. Fossoyeur! Fossoyeur!
Retirez-moi d'ici, rendez-moi la lumière.

LA RANCUNE.

Quelqu'un! venez m'aider.

RAGOTIN.

Déclouez cette bière.

L'ÉTOILE.

Non, restons en ces lieux : il faut faire un effort
Pour le ravoir.

LA RANCUNE.

Levons la caisse.

RAGOTIN.

Suis-je mort?
Mais je vois des objets dont mon âme est ravie.
Aurions-nous de concert fait faux bond à la vie?
Hem! pour voir, patinons.

L'ÉTOILE, lui donnant un coup de busc sur les doigts.

Halte.

RAGOTIN va à Isabelle, qui lui donne un soufflet.

Elle frappe fort.

ISABELLE.

Insolent!

RAGOTIN.

Je sens bien que je ne suis pas mort!

LA RANCUNE.

Non, puisque vous parlez; mais cette couleur fade,
Ce visage plombé nous marque un air malade :
L'êtes-vous?

RAGOTIN.

Attendez; suis-je bien éveillé?
Je ne sais.

LA RANCUNE.

La sueur dont vous êtes mouillé
Vient de réplétion, suivant la médecine.
Fi! cela sent mauvais.

RAGOTIN.

Oui, cela sent l'urine.
Ah! maudit urineur! il m'en souvient : c'est toi
Dont la main, cette nuit, a répandu sur moi
L'infernale liqueur d'un profond pot de chambre,
Qui n'étoit point rempli de civette ni d'ambre.

LA RANCUNE.

Il faut que, cette nuit, rempli de vin sans eau,
Quelque chose vous ait barbouillé le cerveau.
Croyez-moi, rappelez votre réminiscence;
Et, prenant vos habits, couvrez votre indécence :
Vous vous souviendrez mieux étant rassis.

RAGOTIN, trouvant son pourpoint trop étroit.

Point, point.
Mais, que vois-je? auroit-on rétréci mon pourpoint?
Ou mon corps seroit-il plus gros qu'à l'ordinaire?
La Rancune, est-il point remployé par derrière.

LA RANCUNE.

Non.

RAGOTIN.

Il est d'un bon pied par devant trop étroit :
D'où vient?

LA RANCUNE.

J'ai peur d'avoir touché la chose au doigt,
Et que vous ne soyez malade.

RAGOTIN.

Moi, malade!
Hélas!

LA RANCUNE.

Cette grosseur encor le persuade.
Mettez le haut-de-chausse, on verra.

RAGOTIN.

C'est bien pis.

LA RANCUNE.

Ne vous trompez-vous point? Sont-ce là vos habits?

RAGOTIN.

Ce sont eux. Quelle enflure! Ah! j'ai l'âme saisie,
La Rancune; et d'où vient cela?

LA RANCUNE.

D'hydropisie[1].

RAGOTIN.

En meurt-on?

LA RANCUNE.

Rarement on en réchappe.

RAGOTIN.

Hélas!
La Rancune, au besoin, ne m'abandonne pas.

LA RANCUNE.

Non, non; jusqu'au tombeau je vous escorte.

RAGOTIN.

A l'aide!

1. Cette facétie ne se trouve pas seulement dans le *Roman comique* de Scarron, on la rencontre aussi dans les *Historiettes* de Tallemant des Réaux (3e édition, t. II, p. 492). Tallemant raconte une aventure toute pareille qui serait arrivée, dans l'hôtel de Rambouillet, au comte de Guiche, depuis maréchal de Grammont; on lui fit accroire qu'il était empoisonné par des champignons. Il fut guéri par l'ordonnance suivante : « *Recipe* de bons ciseaux, et décous ton pourpoint. »

LA RANCUNE.

Allons, courons, cherchons promptement du remède.

RAGOTIN, *sortant.*

Qu'on me soutienne!

L'ÉTOILE, *arrêtant la Rancune.*

Avant que de vous en aller,
De grâce...

LA RANCUNE.

Du billet vous me voulez parler :
Vous le croyez perdu, votre âme est à la gêne;
Il ne l'est point, cessez de vous en mettre en peine.
Sous ses pas en ce lieu marchant sans y penser,
Madame Bouvillon vient de le ramasser :
Il est entre ses mains, vous l'y pouvez reprendre.
Je vous en donne avis.

SCÈNE VIII.

ISABELLE, L'ÉTOILE.

ISABELLE.

Ciel! que viens-je d'apprendre!
Madame Bouvillon par là va tout savoir.

L'ÉTOILE.

Pour savoir sa pensée, allons, il faut la voir :
Je m'en vais de ce pas la chercher, et j'espère
Tirer adroitement d'elle...

ISABELLE.

Voici mon père.

SCÈNE IX.

LA BAGUENAUDIÈRE, ISABELLE, L'ÉTOILE.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Comment! en quel état vous rencontré-je ici ?
Vous n'êtes pas encore habillée ? Est-ce ainsi
Qu'à repasser ma pièce entre vous on s'apprête?

L'ÉTOILE.

On n'a qu'à commencer ; pour moi, rien ne m'arrête :
La répétition n'a pas besoin d'habits.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Pardonnez-moi, j'en veux : quatre de mes amis
Par mon ordre en ces lieux sont venus pour l'entendre;
A ce qu'ils en diront je suis prêt de me rendre,
Mais je veux qu'elle soit dans tous ses agréments.
Allez donc vous orner de vos ajustements.
Ne perdez point de temps ; volez, mademoiselle ;
Déjà de mes amis je vois briller le zèle.

SCÈNE X.

LA BAGUENAUDIÈRE, M. DE PRÉRAZÉ, M. DES LENTILLES, M. DE BOISCOUPÉ, M. DE MOUSSEVERTE.

DE PRÉRAZÉ.

A vos ordres, monsieur, soumis et disposé...

LA BAGUENAUDIÈRE.

Je vous suis obligé, monsieur de Prérazé.

DES LENTILLES.

Je viens bénir le sort qui joint vos deux familles.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Très-humble serviteur à monsieur des Lentilles.

DE BOISCOUPÉ.

Pour me rendre à vos lois mon zèle a galopé.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ah! je suis tout à vous, monsieur de Boiscoupé.

DE MOUSSEVERTE.

Lorsque vous commandez, tout le monde est alerte.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Que ne vous dois-je point, monsieur de Mousseverte!
Messieurs, voyez ma pièce: on va la repasser:
On n'attendoit que vous ici pour commencer.
Plaçons-nous tous, messieurs. De grâce, qu'on commence.

SCÈNE XI.

LA BAGUENAUDIÈRE, DE PRÉRAZÉ, ETC.,
L'OLIVE.

L'OLIVE.

Quel contre-temps!

LA BAGUENAUDIÈRE.

Comment! qui vous tient en balance?
Repasse-t-on ma pièce, ou bien ne le peut-on?
Qu'est-ce?

L'OLIVE.

On ne le peut pas, et l'on le peut, selon.
Mon fils, à qui l'on vient de plier la toilette [1],
Pique après le voleur une vieille mazette,
Et ne peut être ici de retour d'aujourd'hui.

1. Locution familière pour dire « emporter furtivement les hardes d'une personne »; s'applique surtout à un valet qui dérobe son maître.

Si, pour jouer la pièce, on veut que ce soit lui
Qui de défunt Antoine imite la parole,
On ne le peut pas; mais, comme l'on sait son rôle,
Qu'on peut ainsi que lui le jouer, si l'on veut
Que l'on le représente à sa place, on le peut.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Quel malheur! Qu'est-ce encor?

SCÈNE XII.

LA BAGUENAUDIÈRE, DE PRÉRAZÉ, ETC.,
L'OLIVE ET LE DÉCORATEUR.

LE DÉCORATEUR.

Sauvez-moi du caprice.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Comment! vous n'avez pas votre habit de nourrice!
Qui vous détourne ainsi?

LE DÉCORATEUR.

C'est monsieur Ragotin.
Ce petit avocat, aussi fou que mutin,
Croyant être attaqué de quelque hydropisie,
S'alloit faire saigner, bouffi de frénésie,
Et des bras et des pieds. Moi, bonnement, j'ai dit
Que pour rire on avoit rétréci son habit;
Car monsieur la Rancune avoit fait cet ouvrage.
Le petit glorieux, sensible à cet outrage,
M'ayant pris à partie, et m'en croyant l'auteur,
S'est acharné sur moi dans sa brusque fureur.
Mais le voici.

SCÈNE XIII.

LA BAGUENAUDIÈRE, DE PRÉRAZÉ, ETC., L'OLIVE, LE DÉCORATEUR, RAGOTIN.

RAGOTIN, un chenet à la main.

Je veux qu'il meure à coups de barre.
Où donc se cache-t-il? Le voilà! gare, gare!

LA BAGUENAUDIÈRE.

Prenez garde.

DE MOUSSEVERTE.

Arrêtez.

DE BOISCOUPÉ.

Sauvons-nous de ce fol.

DE PRÉRAZÉ.

Morbleu! n'allez pas prendre ici Pierre pour Paul.

RAGOTIN, toujours le chenet levé.

Qu'on le livre, ou ma main va, sans que rien l'arrête,
Avecque ce chenet fendre plus d'une tête.

DES LENTILLES.

Attendez.

RAGOTIN.

C'en est fait!

TOUS ENSEMBLE, baissant la tête.

Ah!

SCÈNE XIV.

LA BAGUENAUDIÈRE, DE PRÉRAZÉ, ETC., L'OLIVE, LE DÉCORATEUR, RAGOTIN, LA RANCUNE.

LA RANCUNE, le saisissant par derrière.

Vous n'en ferez rien.

RAGOTIN, se débattant.

Chien!

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ne le lâchez pas!

DE PRÉRAZÉ.

Monsieur, tenez-le bien.

RAGOTIN.

Ah! j'enrage.

LA RANCUNE.

Il me mord, le méchant petit homme.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Il m'égratigne.

LE DÉCORATEUR.

Allons, il faut que je l'assomme.

DE BOISCOUPÉ.

Laissez.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ce coup de poing, assené bien et beau,
A jusqu'à son menton enfoncé son chapeau.

RAGOTIN, *le visage dans son chapeau.*

Oh! oh!

DES LENTILLES, *lui voulant ôter de force.*

Quels hurlements! empêchons qu'il ne crève.

RAGOTIN.

Oh! oh!

DE MOUSSEVERTE.

C'est pis.

LE DÉCORATEUR.

Voici de quoi lui donner trêve.
Avec que ces ciseaux il faut couper.

RAGOTIN.

Donnez.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Par devant! vous allez lui taillader le nez.

RAGOTIN.

Oh!

LA RANCUNE.

Coupons par ici.

DE PRÉRAZÉ.

Dépêchez, il étouffe.

LA RANCUNE.

Soyez sage au moins.

RAGOTIN.

Oui.

LA RANCUNE, coupant le chapeau par derrière.

Voyez la lumière.

RAGOTIN.

Ouffe!

LA RANCUNE.

Rappelez vos esprits, reprenez tous vos sens;
Courage[1].

SCÈNE XV.

LA BAGUENAUDIÈRE,
DE PRÉRAZÉ, ETC., L'OLIVE, LA RANCUNE, RAGOTIN,
LE DÉCORATEUR, BLAISE BOUVILLON.

BLAISE BOUVILLON.

Or, écoutez, messieurs, petits et grands,
L'Étoile, en ce moment, cette charmante fille,
S'est de son propre pied disloqué la cheville.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Quoi! l'Étoile est blessée? ô malheur inouï!

RAGOTIN.

L'ai-je bien entendu? l'Étoile est blessée?

BLAISE BOUVILLON.

Oui.

1. Voyez le *Roman comique*, première partie, chap. x, t. II, p. 70 à 77 des *OEuvres de Scarron*, édit. 1737.

RAGOTIN.

Messieurs, soutenez-moi. Par un récit funeste,
Funeste messager, instruisez-moi du reste :
Après je veux mourir.

BLAISE BOUVILLON.

Pour venir babiller
Son rôle dans la pièce, elle alloit s'habiller;
Mais un vilain caillou s'est trouvé devant elle,
Qui par terre a fait choir la pauvre demoiselle.
Ma mère dans sa chambre est à la secourir.
Voilà le récit fait, et vous pouvez mourir.

RAGOTIN.

Vous êtes donc blessée, objet que j'idolâtre!

LA BAGUENAUDIERE.

Et que va devenir ma pièce de théâtre?
S'est-il vu sous le ciel auteur plus malheureux?
Où trouver une actrice? ô sort trop rigoureux!

RAGOTIN.

Je serois votre fait, monsieur, si j'étois femme :
Le rôle de l'Étoile est gravé dans mon âme,
Pour l'avoir fait au Mans repasser plusieurs fois.

LA BAGUENAUDIERE.

Vous savez Cléopâtre?

RAGOTIN.

Oui; j'ai sa même voix,
J'ai tout son même ton, comme elle je déclame;
J'ai même geste enfin; mais je ne suis pas femme.

L'OLIVE.

Bon : la nécessité prend le dessus des lois;
La comédie étoit sans femmes autrefois;
Même encore un garçon fait la fille au collége :

Nous pouvons au besoin user du privilége.
Il reste encore un page.

LA BAGUENAUDIÈRE.

O sort ingrat pour moi!

L'OLIVE.

Monsieur de Bouvillon peut prendre cet emploi :
Il est bien facié, sa voix est agréable.
Et pour un page il est d'une taille admirable.

BLAISE BOUVILLON.

Ferois-je bien cela tout de bon?

L'OLIVE.

Oui, vraiment.

BLAISE BOUVILLON.

Est-ce un grand rôle?

L'OLIVE.

Il est de deux vers seulement.

BLAISE BOUVILLON.

Sont-ils en prose?

L'OLIVE.

Non; je vais vous les apprendre
En un moment.

BLAISE BOUVILLON.

Irai-je, ô beau père?

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ah! mon gendre,
Tout ceci me fatigue.

BLAISE BOUVILLON.

Allons donc, menez-m'y.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Que ne vous dois-je point, ô Blaise, mon ami!
Pour nous déterminer, suivons-les tous, de grâce;
Et si l'on peut jouer, nous viendrons prendre place.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BAGUENAUDIÈRE, DE BOISCOUPÉ,
DE PRÉRAZÉ, DE MOUSSEVERTE,
DES LENTILLES.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Vous qu'on nomme à bon droit les doctes du pays,
Qui, frappés en naissant au coin des beaux esprits,
Savez parfaitement faire un heureux triage
Du beau, du laid, du bon, du mauvais d'un ouvrage,
A l'aspect de celui que l'on va déclamer,
Contre tous ses défauts n'allez pas vous armer :
Tempérez la censure, ayez de l'indulgence
Pour la fragilité d'un auteur qui commence,
D'un novice rampant dans le sacré vallon,
Qui, quoique vieux, est jeune au métier d'Apollon.

DES LENTILLES.

Autant qu'Argus eut d'yeux je voudrois des oreilles,
Pour de ce grand ouvrage entendre les merveilles.

DE BOISCOUPÉ.

Je voudrois le louer avec autant de voix
Que le grand Briarée eut de bras autrefois.

DE PRÉRAZÉ.

De savourer vos vers mon esprit est avide.

DE MOUSSEVERTE.

Je les crois d'un savoir où le bon sens préside.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ah! messieurs, vous parlez en amis de l'auteur.
Revêtus d'un esprit facile admirateur,
Vous chantez son triomphe, enflez sa renommée,
Avant qu'on ait encor la chandelle allumée.

DES LENTILLES.

Au fleurer, à l'odeur, on connoît le poisson.

DE BOISCOUPÉ.

Le bon terroir produit l'excellente moisson.

DE PRÉRAZÉ.

La beauté du ruisseau se juge par sa source.

DE MOUSSEVERTE.

La bonté du cheval se connoît à la course.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Trêve d'encens; messieurs, cessez de me louer :
Un auteur n'est que trop facile à s'engouer.
La pièce que j'expose à vos doctes génies
Est un beau composé de ces rares saillies,
De ce bon goût nouveau, digne ouvrage du temps,
Où l'esprit prend partout le dessus du bon sens.
Fi! fi! de ces auteurs enchaînés par les règles,
Qui, venant sur nos mœurs fondre comme des aigles,
Pensent, en beau discours nous peignant la vertu,
Nous donner de l'horreur pour le vice abattu.
Il est vrai que jadis, respectant leurs ouvrages,
Le cœur étoit touché de leurs doctes images;
Les vives passions s'y faisoient admirer;
On étoit assez sot pour y venir pleurer.
Mais les temps ont changé. La triste tragédie,
Pour plaire maintenant, en farce travestie,
Des jolis quolibets et des propos bouffons
Préfère l'agrément à ses graves leçons.

Elle va ramasser dans les ruisseaux des halles
Les bons mots des courtauds, les pointes triviales,
Dont au bout du Pont-Neuf, au son du tambourin,
Monté sur deux tréteaux, l'illustre Tabarin
Amusoit autrefois et la nymphe et le gonze[1]
De la Cour de miracle et du Cheval de bronze[2].
Voilà le véritable aimant des beaux esprits;
Voilà, messieurs, aussi le chemin que j'ai pris.
Antoine et Cléopâtre à vos yeux vont paroître,
Non pas tels qu'ils étoient, ni comme ils devroient être,
Mais tels qu'il faut qu'ils soient pour captiver les cœurs,
Par la mains des fripiers vêtus en bateleurs.
Vous savez bien, messieurs... Mais j'entends qu'on s'avance.
Messieurs, un petit air avant que l'on commence.

Les violons jouent; et, les violons jouant, les messieurs prennent place.

SCÈNE II[3].

CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE, représentée par Ragotin.

Non, non, je veux mourir; ne m'en empêche pas.
Ah! ah!

1. *Gonze* est un mot d'argot signifiant un homme, et spécialement un bourgeois bon à dépouiller.

2. La Cour de miracle ou plutôt des miracles, rendez-vous des gueux et des mendiants de profession, a un curieux chapitre dans l'histoire du vieux Paris. Le Cheval de bronze est la statue équestre de Henri IV sur le terre-plein du Pont-Neuf.

3. Cette scène et toutes celles qui suivent, jusqu'à la scène XI, sont une parodie de la tragédie de *Cléopâtre,* de La Chapelle, qui fut représentée pour la première fois le 12 décembre 1681, et qui eut un très-grand succès. Les frères Parfait, dans l'*Histoire du théâtre françois,* t. XII, p. 286 à 298, ont donné des détails intéressants sur La Chapelle et sur sa pièce.

CHARMION, représentée par le Décorateur.

Le vilain ton! prenez-le un peu plus bas,
Ce n'est point là pleurer, c'est miauler, princesse.

CLÉOPATRE.

Je veux miauler, moi.

CHARMION.

D'où vient cette tristesse?
Quelle raison vous fait négliger vos appas?
En quel état ici paroissez-vous? hélas!
Une reine d'Égypte en habit d'Espagnole!
On va vous prendre ainsi pour Jeanneton la folle.
Allez couvrir ce corps d'un autre accoutrement;
Dans votre garde-robe entrons vite un moment;
Venez vermillonner ce visage de plâtre.

CLÉOPATRE.

Nourrice, au nom des dieux, laisse là Cléopâtre;
Elle ne pense plus qu'à mourir.

CHARMION.

A mourir?

CLÉOPATRE.

De noirs pressentiments viennent m'en avertir.
J'ai songé cette nuit un songe épouvantable :
En tombant, mon miroir s'est cassé sur ma table;
Mon lacet s'est rompu, mon collier défilé;
Antoine, étant venu chez moi, s'en est allé;
Je me suis mise au bain, l'eau paroissoit bourbeuse;
Le ciel brilloit d'éclairs, la mer étoit grondeuse;
De funestes oiseaux frappoient l'air de leurs cris;
J'ai vu des loups-garous, des hiboux, des esprits :
Octave s'est rendu maître d'Alexandrie;
Moi, pour me dérober à sa juste furie,
J'ai couru me cacher dans ces fameux tombeaux,

Où de feu mes aïeux sont les tristes lambeaux...
Tu me suivois partout, lorsque, las de combattre,
Antoine m'a crié : Je me meurs, Cléopâtre!
Et vite à moi, je suis vilainement blessé;
D'un grand coup de canon j'ai l'intestin percé;
A séparer nos cœurs le sort têtu s'acharne.
J'ai mis, à ces grands cris, la tête à la lucarne :
Charmion, qu'ai-je vu? J'ai vu ce conquérant,
Ce héros, invalide, affreux, pâle et mourant,
Ranimer à mes yeux ses forces languissantes,
Sangloter, et vers moi tendre ses mains sanglantes.
Que te dirai-je enfin? tes soins officieux
Ont réduit en cordons nos voiles précieux;
On l'en a garrotté : les chemises trempées,
A le tirer à nous nous étions occupées;
Courbant sous ce fardeau, les ampoules aux mains,
Chacun, en maugréant, accusoit les destins
De voir en l'air pendu ce grand foudre de guerre,
Quand la corde se rompt : crac, pouf, il tombe à terre.
Voilà mon songe.

CHARMION.

Ah! ciel! j'en frissonne pour vous,
Mais rengaînez vos pleurs, Antoine vient à nous.

SCÈNE III.

ANTOINE, CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Que présage à mes yeux ce teint brun, cet œil louche?
Qui vous fait larmoyer? Antoine, ouvrez la bouche;
Qu'avez-vous?

ANTOINE, représenté par l'Olive.

De tintoins mon esprit est rongé :
Par Octave de près je me trouve assiégé.
Ce petit sot me taille ici de la besogne,
Et m'en voilà camus comme un chien de Boulogne.
Mais Éros vient à nous.

CLÉOPATRE.

Ciel ! qu'il paroît troublé !

SCÈNE IV.

ANTOINE, CLÉOPATRE, ÉROS, CHARMION.

ÉROS.

A ce coup vous voilà comme un baudet sanglé,
Sire. Nous nous étions rangés sur les murailles
Pour ouïr un zéro[1], qui nous a dit : « Canailles,
Écoutez-moi ; je viens de la part de César,
Qui vous époustera comme il faut, tôt ou tard,
Si vous ne lui livrez cette reine fichue,
Pour qui le grand Antoine a si fort la berlue,
Et qui l'a débauché. Sauvez-vous à ce prix. »

CLÉOPATRE.

Il a dit cela?

ÉROS.

Bon! il a dit cent fois pis.
De tous les vilains noms qu'attire sur sa tête,
Au milieu de la halle, une bourgeoise en crête[2],
Les nommant, sans tourner tout droit autour du pot,
Il n'en a pas perdu le moindre petit mot.

1. Pour : héraut.
2. Levant la tête, faisant de l'orgueilleuse et de l'entendue.

Dame! à ce compliment, prenant, grattant sa tête,
Chacun a mis de l'eau dans son vin : « La requête
Est juste, a-t-on crié. Qu'Antoine, au berniquet [1]
Envoyant Cléopâtre, abaisse son caquet :
Rompre avec une femme est une bagatelle. »

ANTOINE.

Moi, quitter ses beaux yeux! que ferois-je sans elle?
M'arracher de son lit! moi, moi, la planter là!
On me verra plutôt, j'en jure, avant cela,
Cul-de-jatte, estropiat, impotent; c'est tout dire.
Je vous défendrai mieux que je n'ai fait l'empire.

ÉROS.

« Assoté comme il est de ses folles amours,
Antoine est assez fat pour la garder toujours, »
A-t-on dit. A ces mots, tous vos Romains gendarmes,
Dégringolant les murs, et boutant bas les armes,
Ont au camp de César couru comme des chiens :
Il ne vous reste plus que vos Égyptiens,
Encore ont-ils bien peur.

ANTOINE.

Mon nom leur doit suffire;
Ils ne sont point vaincus puisque Antoine respire;
Tant que dans l'univers il pourra respirer,
Il vivra : de cela courez les assurer;
Et, pour chasser la peur dont leur âme est saisie,
Qu'on leur donne à chacun pour un sou d'eau-de-vie.
Allez.

1. Antoine au berniquet, au bahut où l'on met le son, c'est-à-dire réduit à la dernière extrémité.

SCÈNE V.

ANTOINE, CHARMION, CLÉOPATRE.

ANTOINE.

Il n'est plus temps de rien dissimuler :
Pour la dernière fois nous allons nous parler,
M'amour ; il faut crever, et ma perte est certaine.

CLÉOPATRE.

Quoi ! Toinon...

ANTOINE.

Par vos pleurs n'augmentez point ma peine !
Je n'en veux pourtant pas fermer les réservoirs ;
C'est ici que sied bien l'usage des mouchoirs.
Pleurons, pleurons. Ah ! sort ! quelle est pour moi ta haine !
Adieu, ma chère enfant ; adieu, ma pauvre reine ;
Nous ne nous verrons plus. Avant que de partir,
J'ai cru de votre sort vous devoir avertir.
Le Romain est brutal ; il viole.

CLÉOPATRE.

Qu'importe ?

ANTOINE.

Vous m'attendrissez trop ; il est temps que je sorte.
Adieu.

CLÉOPATRE.

Quoi ! mon bouchon...

ANTOINE.

Ne suivez point mes pas.
Je vais là-bas, avant que de voir mes soldats,
Boire un coup de vin pur pour rassurer mon âme,
Et noyer dans ce jus le trouble... Adieu, madame.

SCÈNE VI.

CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Hélas! ah! ciel! sort! dieux!

CHARMION.

Que de termes divers!
En voilà pour orner au moins quarante vers
Des poëtes du temps. Madame, êtes-vous folle?

CLÉOPATRE.

Le ciseau des douleurs me coupe la parole.

CHARMION.

Le sort, dont votre cœur est si favorisé,
Ne va donner taloche à cet amant usé
Que pour vous en donner un autre jeune et brave,
Octave, en un mot...

CLÉOPATRE.

Moi, je charmerois Octave!

CHARMION.

Pourquoi non? tout vous flatte, et c'est votre destin
D'avoir toujours en poche un empereur romain.

CLÉOPATRE.

L'amour fait dans mon cœur d'étranges caprioles.
Mais ne me fais-tu point de promesses frivoles?

CHARMION.

Non. Pour plaire à César allez vous ajuster,
Poudrez-vous les cheveux, faites-les frisotter.
Votre page paroît; je prends soin de l'ouvrage.
Soyez triste, et sortez tôt.

SCÈNE VII.

CLÉOPATRE, CHARMION, LE PAGE.

CLÉOPATRE.

Soutenez-moi, page.

LE PAGE, ou Bouvillon.

Madame, entrez chez vous, je crains que vous tombiez;
Vous ne me semblez pas trop ferme sur vos jambes.

LA BAGUENAUDIÈRE, se levant.

Pieds, ignorant!

BLAISE BOUVILLON.

Eh bien! pieds ou jambes, qu'importe?
L'un vaut l'autre.

LA BAGUENAUDIÈRE.

A-t-on vu rimer de cette sorte,
Bourreau?

BLAISE BOUVILLON.

Je m'en bats l'œil. Suis-je un comédien?
Qu'un autre fasse mieux.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Poursuivez, ce n'est rien.

CHARMION, riant.

Je n'en puis plus.

BLAISE BOUVILLON.

On rit de moi-même à ma face.
Messieurs les baladins, avant que le jour passe,
J'étrillerai quelqu'un, et sur un autre ton.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Coquin, veux-tu rentrer? Si je prends un bâton...
Poursuivez.

SCÈNE VIII.

CHARMION, ÉROS.

CHARMION.

Éros vient, qui cherche Cléopâtre.
Que fait Antoine?

ÉROS.

Antoine est battu comme plâtre.

CHARMION.

Et Cléopâtre est morte, adieu.

ÉROS.

Bonsoir, quel cas...

SCÈNE IX.

ANTOINE, ÉROS.

ANTOINE.

Vous m'ôtez mon épée; ah! coquins! scélérats!
Éros, que fait la reine? où faut-il que ma gloire...

ÉROS.

La reine Cléopâtre a passé l'onde noire.

ANTOINE.

Elle est morte?

ÉROS.

A peu près.

ANTOINE.

Est-il vrai, ce malheur?
Ciel!

ÉROS.

Elle-même a dit qu'elle l'étoit, seigneur.
Je la vis l'autre jour aiguiser une dague :
Elle a pu dans son sein, en faisant zague, zague...

ANTOINE.

Mourons donc, cher Éros. Près d'Antoine assidu,
Il te souvient du jour où l'on t'auroit pendu
Pour avoir déserté. Je te donnai la vie,
Pour me faire mourir quand j'en aurois l'envie.
Frappe donc. Tu pâlis! quelle peur te retient?
Ne te souvient-il plus...

ÉROS.

Oui-da, il m'en souvient.
Non qu'à votre beau corps je veuille faire brèche ;
Mais, tenez, faites-vous un licol de ma mèche :
Dans un endroit bien haut je vous attacherai,
Puis après par les pieds je vous brandouillerai,
Et vous deviendrez mort.

ANTOINE.

Non ; il faut ton épée.
Frappe, Éros, ne rends pas mon attente trompée.

ÉROS.

Vous donner le trépas, c'est vous faire mourir ;
Je vous dois seulement l'exemple de courir[1] :
Imitez-moi.

ANTOINE.

Demeure, achève ton ouvrage.

1. Vers excellents dans le genre burlesque. Toute cette scène est une parodie très-plaisante de la onzième scène du quatrième acte de la tragédie de La Chapelle, dans laquelle Éros dit à Antoine :

> Vous donner le trépas, ce seroit vous trahir;
> Je vous dois seulement l'exemple de mourir.
> Imitez-moi, seigneur.

Et Antoine, dans sa réponse, dit :

> Ciel! un esclave meurt pour m'apprendre à mourir!
> Mourons donc, sur ses pas hâtons-nous de courir.

ÉROS.

Eh bien! détournez donc cet auguste visage :
Me voilà prêt, seigneur, selon votre desir,
A vous assassiner pour vous faire plaisir :
N'ayez point peur, je vais vous percer la bedaine.

ANTOINE.

Arrête, il ne faut pas ensanglanter la scène :
La règle le défend, il m'en souvient ; holà !

ÉROS.

Qu'importe si la règle...

SCÈNE X.

ANTOINE, ÉROS,
CLÉOPATRE, LA BAGUENAUDIÈRE, ETC.

CLÉOPATRE.

Ha, ha, ha, ha, ha, ha !
La pauvre Cléopâtre est bien défigurée :
Vous voyez comme on l'a dans ces lieux accoutrée.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Et qui donc ?

CLÉOPATRE.

Un bélier altéré de mon sang,
Au scandale des lois, au mépris de mon rang,
Insensé, du respect ayant franchi les bornes,
Entre les deux yeux juste il m'a planté ses cornes.
J'en demande vengeance.

SCÈNE XI.

LA BAGUENAUDIÈRE, DE PRÉRAZÉ, ETC.
RAGOTIN, ISABELLE.

ISABELLE.

Ah ! mon père ! au jardin,
Monsieur Bouvillon vient d'attaquer le Destin :
Ils sont aux mains.

LA BAGUENAUDIERE.

Allons empêcher ce carnage.

RAGOTIN.

Oh ! juste ciel ! j'ai fait un bel apprentissage.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAGOTIN, LA RANCUNE.

RAGOTIN.

Le Destin s'est, dit-on, battu comme un lion;
Et, ma foi! c'étoit fait de Blaise Bouvillon,
Si d'une prompte fuite il n'avoit pris la voie.

LA RANCUNE.

S'il eût été tué, que j'aurois eu de joie!

RAGOTIN.

Est-ce que Bouvillon te choque ou t'a rendu...

LA RANCUNE.

Non; c'est que le Destin auroit été pendu.
Depuis que d'un soufflet il m'a donné la touche,
Pour quelque démenti prononcé par ma bouche,
Quoiqu'à nous embrasser on ait vu ma ferveur,
Ce soufflet m'est toujours demeuré sur le cœur,
Et sans cesse en secret sensible à cette offense...

RAGOTIN.

Ah! pour un temps, ami, suspends cette vengeance
Jusqu'à ce que tes soins, propices à mon cœur,
A m'être favorable accoutument sa sœur.
Je l'aime, et si tu n'as pitié de ma souffrance,
Dans deux jours il n'est plus de Ragotin en France

LA RANCUNE.

Pour vous servir je veux oublier mon courroux;

Et pour vous témoigner combien je suis à vous,
Je vais vous en donner la marque la plus tendre
Que d'un cœur généreux un ami puisse attendre.

RAGOTIN.

De trop d'honnêteté c'est me favoriser.

LA RANCUNE.

Je n'en userois pas comme j'en vais user,
Si je ne vous aimois autant que je vous aime,
Et ne vous regardois comme un autre moi-même.

RAGOTIN.

Je te suis obligé.

LA RANCUNE.

Ce que vous allez voir
Vous montrera sur moi quel est votre pouvoir.

RAGOTIN.

Parle, achève, mon cher, de me combler de joie.

LA RANCUNE.

N'auriez-vous point sur vous dix écus de monnoie?
Prêtez-les-moi. Parbleu ! je suis garçon de cœur;
Je ne les prendrois pas d'un autre...

RAGOTIN.

Trop d'honneur

LA RANCUNE.

Si je n'avois pour vous une ardeur singulière,
Je ne vous ferois pas une telle prière.

RAGOTIN, tirant d'un bourson.

Je le crois. Tiens, voilà déjà demi-louis.

LA RANCUNE.

Les amis, au besoin, sont toujours les amis :
Je n'emprunterois pas d'aucun autre une obole.

RAGOTIN, tirant d'une bourse de sa poche.

Oh! ce demi-louis avec cette pistole,
Et puis ces trente sous, cela fait six écus.

LA RANCUNE.

Est-elle de poids?

RAGOTIN.

Oui.

LA RANCUNE.

Dans deux jours tout au plus,
Employant tous mes soins près de votre maîtresse,
Vous entendrez parler pour vous de mon adresse.

RAGOTIN, tirant de l'autre poche.

Voilà trois écus blancs, qui font neuf justement.

LA RANCUNE.

Ma foi! vous m'avez plu tantôt infiniment
Dans le rôle...

SCÈNE II.

RAGOTIN, LA RANCUNE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur de La Baguenaudière
De le venir trouver vous fait une prière.

RAGOTIN.

J'y cours. Ah! que n'ai-je eu plus tôt cet ordre-ci!

SCÈNE III.

LA RANCUNE, à Ragotin qui s'en va.

Au moins vous me devez un écu, songez-y.
Je vois venir l'Étoile, et son frère avec elle:
De bien près, ce me semble, il obsède Isabelle.
Seroit il assez fou pour oser l'enlever?
Tout aujourd'hui de près je le veux observer.

SCÈNE IV.

L'ÉTOILE, LE DESTIN.

L'ÉTOILE.

Oui, je n'ai feint tantôt que je m'étois blessée,
Qu'afin qu'en se rangeant dans ma chambre, empressée,
Madame Bouvillon m'expliquât en effet
Tout ce qu'elle pensoit de vous et du billet.
Heureusement, vous dis-je, elle l'a pris pour elle ;
Elle vous cherche.

LE DESTIN.

Allons, entrons chez Isabelle.
Tantôt, sans Bouvillon, j'eusse été loin de vous.
Ses coups, que j'imputois à son dépit jaloux
De voir entre mes mains l'objet qui sait lui plaire,
M'ont fait...

L'ÉTOILE.

Songez à vous, je vois venir sa mère.

SCÈNE V.

MADAME BOUVILLON, L'ÉTOILE, LE DESTIN.

MADAME BOUVILLON.

Pour savoir le détail de ce qui s'est passé,
Je vous cherche. Eh, mon Dieu! n'êtes-vous point blessé?
Contre ce fils ingrat juste est votre colère ;
Mais ne la faites point passer jusqu'à sa mère.

LE DESTIN.

Je pouvois aisément lui donner le trépas ;

Mais mon respect pour vous a retenu mon bras.

MADAME BOUVILLON.

Hélas! dans ce moment je m'amusois à lire
Certain billet galant que vous veniez d'écrire.
Vous rougissez! Non, non, bien loin d'être perdu,
Au gré de vos souhaits le hasard l'a rendu;
Il est entre des mains qui vous sont favorables.
Vous devez quelque grâce à mes soins charitables,
Venez, pour dissiper le trouble où je vous voi,
Parler de ce billet au jardin avec moi.

LE DESTIN.

J'ai de vous obéir une ardeur singulière;
Mais je crains...

MADAME BOUVILLON.

Quoi?

LE DESTIN.

Monsieur de la Baguenaudière.
Vous savez quels travers il s'est mis dans l'esprit;
J'en suis la seule cause, et vous me l'avez dit.

MADAME BOUVILLON.

Ne craignez rien. Monsieur de La Baguenaudière,
Sur qui mon bien me donne une puissance entière,
Dans un moment ou deux, va, par mon ordre, au Mans
Inviter un parent de se rendre céans.
J'ai su trouver exprès ce devoir de famille;
Il va dans un moment partir avec sa fille.

LE DESTIN.

Avec Isabelle?

MADAME BOUVILLON.

Oui, sans crainte désormais...

LE DESTIN.

Mais, madame, céans vous avez des valets...

L'ÉTOILE.

Eh bien, pour vous parer tous deux d'une surprise,
En allant au jardin que chacun se déguise.

MADAME BOUVILLON.

Elle a raison.

L'ÉTOILE.

Prenez quelques voiles épais,
Qui vous puissent cacher aux yeux de vos valets;
Moi, j'aurai soin aussi de déguiser mon frère.

MADAME BOUVILLON.

Aux yeux des surveillants peut-on mieux se soustraire?
J'y cours.

SCÈNE VI.

LE DESTIN, L'ÉTOILE.

LE DESTIN.

Ah, ciel! à quoi m'engagez-vous, ma sœur?

L'ÉTOILE.

Pour servir votre amour je flatte son erreur:
De ce déguisement j'ai trouvé le mystère,
Afin de l'obliger à nous laisser, mon frère.

SCÈNE VII.

ISABELLE, LE DESTIN, L'ÉTOILE.

ISABELLE.

Je vous cherchois: mon père, en mon appartement,
D'aller au Mans sans lui m'a fait commandement.
D'où vient qu'à ce voyage ainsi seule il m'expose?
Est-ce pour m'éprouver?...

L'ÉTOILE.

Non; en voici la cause :
Il m'est venu prier d'une collation,
Qu'il vouloit me donner au petit pavillon.

LE DESTIN.

Quel bonheur! ce voyage enfin nous favorise;
Il me va donner lieu d'achever l'entreprise,
Puisque vous allez seule.

ISABELLE.

Ah! ne vous trompez pas;
Une vieille parente accompagne mes pas,
Et monsieur Ragotin pareillement. Mon père
L'a prié de cela; je ne puis m'en défaire;
Il m'attend au carrosse, et va venir ici
Si je tarde un moment encore, et... le voici.

LE DESTIN.

A l'arrêter ici mettez tout en usage,
Ma sœur; n'épargnez rien...

L'ÉTOILE.

A cela je m'engage:
Sortez, allez attendre Isabelle ici près,
Courez; et vous, songez à le suivre de près.

ISABELLE.

Juste ciel! la frayeur s'empare de mon âme.

SCÈNE VIII.

ISABELLE, L'ÉTOILE, RAGOTIN.

RAGOTIN.

Le carrosse attelé de trois chevaux, madame,
Et la tante après vous attendent pour partir.

Elle m'envoie exprès pour vous en avertir.

L'ÉTOILE.

Elle fait signe à Isabelle de s'en aller, et arrête Ragotin.

Vous allez donc au Mans ?

RAGOTIN.

Oui, beauté printanière.
De la part de monsieur de La Baguenaudière,
Je...

L'ÉTOILE.

Monsieur Ragotin part, et ne me vient pas
Demander, lui qu'on voit charmé de mes appas,
Si je n'ai point besoin au Mans de quelque emplette.
Quel galant !

RAGOTIN.

En cela si ma bouche est muette,
C'est que chaque pays pour tout ne sont pas bons.
Du Mans il ne vient rien d'exquis que des chapons ;
Ce n'est pas votre fait.

L'ÉTOILE.

J'ai besoin de dentelles ;
J'en vis chez un marchand l'autre jour de fort belles ;
Faites-les acheter.

RAGOTIN.

Isabelle est là-bas,
Elle m'attend, j'y cours : sans tout cet embarras,
Votre commission occuperoit mon âme.
Une autre fois au Mans exprès pour vous, madame,
Je me rendrai.

L'ÉTOILE.

Comment ! j'en ai besoin ce soir ;
Je m'en vais vous donner de l'argent pour l'avoir.
Tirez-moi ma cassette, elle est dans cette caisse.

RAGOTIN.

Volontiers ; mais en vain je la cherche et me baisse ;
La cassette à mes yeux ne s'offre point ici.

L'ÉTOILE, le voyant à demi-corps dans la caisse.

Cherchez bien. Du dessus du coffre que voici,
Faisons un trébuchet au pauvre petit homme ;
Qu'il s'en retire après.

RAGOTIN.

Ce couvercle m'assomme,
Mademoiselle, et tôt levez-le ; il pèse fort.

SCÈNE IX.

LA BAGUENAUDIÈRE, RAGOTIN.

LA BAGUENAUDIÈRE, enveloppé d'un manteau.

Pour me servir, amour, fais de grâce un effort.
Madame Bouvillon me croit loin du village :
De ce vaste manteau couvrons-nous le visage ;
Allons prendre l'Étoile.

RAGOTIN, dans la caisse.

Aye ! ouf ! je vais mourir.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Qu'entends-je ?

RAGOTIN.

Et vite à moi ! tôt.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Sans nous découvrir,
Allons débarrasser ce pauvre petit homme.

RAGOTIN, sortant de la caisse.

Si... Que vois-je ? l'Étoile est changée en fantôme !
Ne seroit-ce point lui qui vient de me coffrer ?

Que n'ai-je un instrument propre pour balafrer!
Mais vengeons-nous des poings. Ah! le traître m'accable.
Sauvons-nous; ce n'est pas un homme, c'est un diable.

SCÈNE X.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Avant qu'aller au Mans, ce fat s'est enivré.
Parbleu! si ce bâton ne m'en eût délivré,
De mon déguisement il eût percé le voile :
Mais pour notre repas allons chercher l'Étoile.

SCÈNE XI.

MADAME BOUVILLON, LA BAGUENAUDIÈRE.

MADAME BOUVILLON, avec un voile.

Le Destin au berceau n'a point frappé mes yeux,
Et son retardement me ramène en ces lieux.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Que j'aurai de plaisir!... Mais la voici; c'est elle.

MADAME BOUVILLON.

Le voilà; j'avois tort de soupçonner son zèle.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Est-ce vous?

MADAME BOUVILLON.

Oui, c'est moi. Mais vous-même, est-ce vous?

LA BAGUENAUDIÈRE.

C'est moi-même, ravi d'avoir ce rendez-vous.
Souffrez que mon amour à vos yeux se déploie.

MADAME BOUVILLON

Souffrez que vos regards soient témoins de ma joie.

LA BAGUENAUDIÈRE, ôtant son manteau.

Sincère est mon ardeur.

MADAME BOUVILLON, ôtant son voile.

Pure est ma passion

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ah!

MADAME BOUVILLON.

Ah!

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ah! c'est donc vous, madame Bouvillon?

MADAME BOUVILLON.

Ah! c'est donc vous, monsieur de La Baguenaudière?
Vous croyiez voir ici l'Étoile poussinière.
Sachant bien que pour elle on me manquoit de foi,
J'ai feint exprès ainsi pour en juger par moi.

SCÈNE XII.

LA BAGUENAUDIÈRE, MADAME BOUVILLON, RAGOTIN.

RAGOTIN, le pied dans un pot de chambre.

Ne trouverai-je ici qu'outrage sur outrage?
Maudit château! maudit amour! maudit voyage!

LA BAGUENAUDIÈRE.

Qui vous oblige donc d'avoir ce piédestal?

RAGOTIN.

Ah!

MADAME BOUVILLON.

Qui vous fait marcher sur ce pied de métal
Et pourquoi fuir monsieur de La Baguenaudière

RAGOTIN.

C'est qu'un diable tantôt, fait de même manière,
Mais mille fois plus grand, a chargé sur mon dos
Cent millions de coups d'un bâton court et gros;
J'ai fui, croyant l'avoir incessamment en queue,
Faisant à chaque pas un demi-quart de lieue,
Tout hérissé de peur, lorsque j'ai rencontré
Un maudit pot de chambre où mon pied est entré.
Aux cris que j'ai poussés, gémissant de foiblesse,
Un chien est survenu qui m'a mordu la fesse;
Mais je n'ai point songé qu'à ce pied empoté,
Que si vilainement la fortune a botté.
Je mettois vainement ce pied à la torture
Pour chercher les moyens d'ôter cette chaussure,
Quand un homme est venu de la part du Destin,
Et d'Isabelle aussi, pour me remettre en main
Le billet que voilà. Surpris à sa lecture,
Oubliant tous les maux de ma triste aventure,
J'ai fait de vous chercher mes plus fortes raisons
Pour vous en faire part. Tenez, lisez.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Lisons.

« Monsieur Ragotin, ne vous donnez point la peine de me chercher pour vous charger de ma conduite. Si mon père vous demande compte de la commission qu'il vous en a donnée, apprenez-lui que je suis entre les mains de M. le Destin, à qui j'ai donné ma foi, comme au seul homme qui s'est offert pour me délivrer du joug où m'alloit jeter le mariage de Blaise Bouvillon, pour qui j'ai une aversion insurmontable.

« Je suis, etc. »

Je crois que ce perfide est de l'intelligence.
Ton zèle a ménagé cette furtive absence;
De ma fille tantôt tu m'avois répondu;
Tu m'as trahi, Judas; mais tu seras pendu.

RAGOTIN.

Pendu! moi?

MADAME BOUVILLON.

Toi, pendu : diffamer ma famille,
M'enlever une bru, faire un rapt de sa fille;
Pendu, pendu, pendu!

RAGOTIN.

Je suis tout éperdu.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Il faut l'épouvanter! pendu, pendu, pendu!

RAGOTIN.

Quelle grêle de maux! Ciel! pour les autres, passe;
Mais me voici tombé de fièvre en chaud mal; grâce!

LA BAGUENAUDIÈRE.

Abus.

RAGOTIN.

Ayez pitié d'un avocat.

MADAME BOUVILLON.

Chansons.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Apprends-moi leur retraite à l'instant, dépêchons,
Ou...

RAGOTIN.

Moi, je n'en sais rien.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Pour changer de langage
Holà! quelqu'un! Allez, qu'on le pende.

RAGOTIN.

A mon âge !
Avant que de me pendre, ayez de moi pitié ;
Tirez-moi, s'il vous plaît, cette épine du pied :
Je cours risque autrement, foi d'homme qui vous prie,
D'en être estropié le reste de ma vie.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Puisqu'il ne parle pas, pendez-moi ce coquin.

SCÈNE XIII.

LA BAGUENAUDIÈRE, MADAME BOUVILLON, RAGOTIN, LA RANCUNE.

LA RANCUNE.

Hélas ! où traîne-t-on notre ami Ragotin ?
Qu'a-t-il dit ? qu'a-t-il fait ? ne sauroit-t-on l'apprendre ?
Où va-t-on vous mener, mon cher ?

RAGOTIN.

On me va pendre ;
Et je ne sais comment me tirer de là.

LA RANCUNE.

Quoi !
J'ai deux mots importants à dire ; écoutez-moi :
Suspendez jusque-là la sentence mortelle.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Pourquoi ?

LA RANCUNE.

Nous nous aimons d'une amour fraternelle,
Et je voudrois bien voir la grâce qu'il aura
Au bois patibulaire alors qu'on le pendra.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ce coquin, au mépris de toute ma famille,
A servi le Destin pour enlever ma fille.

LA RANCUNE.

Si ce n'est que cela qui peut l'avoir perdu,
De l'entendre au supplice, et de le voir pendu,
Nous n'aurons pas la joie.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Et d'où vient?

LA RANCUNE.

Apprenez-le :
Sachant que le Destin poursuivoit Isabelle,
Et que de l'enlever le drôle avoit l'orgueil,
Sur eux autour d'ici j'ai fait la guerre à l'œil;
Suivi de paysans, au bout de cette plaine,
Comme ils alloient gagner la campagne prochaine,
Je les ai fait saisir et ramener ici,
Où vous allez bientôt les voir, et... les voici.

SCÈNE XIV.

LA BAGUENAUDIÈRE, MADAME BOUVILLON, LE DESTIN, ISABELLE, RAGOTIN, LA RANCUNE.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Approche, scélérat; approche, ingrate fille,
Indigne rejeton d'une illustre famille;

Au Destin.

Suivre un homme inconnu! Toi, séduire une enfant!

A Isabelle.

Un échafaud t'est sûr; une guimpe t'attend.

MADAME BOUVILLON.

C'est trop peu qu'un couvent pour sa peine afflictive ;
Il faut dans un cachot l'enterrer toute vive.

LE DESTIN.

Si notre amour mérite un supplice éternel,
C'est moi qu'il faut punir, je suis seul criminel.

LA BAGUENAUDIÈRE.

C'est de toi seul aussi que je prendrai vengeance.

ISABELLE.

Ah ! mon père, songez que j'ai part à l'offense.

MADAME BOUVILLON.

Il faut, sans balancer, qu'ils soient tous deux punis ;
Mais qui vient nous troubler ?

SCÈNE XV.

LA BAGUENAUDIÈRE, MADAME BOUVILLON, LE DESTIN, ISABELLE, LA RANCUNE, RAGOTIN, LE DÉCORATEUR.

LE DÉCORATEUR.

Madame, votre fils,
Avecque son fusil, d'une audace assassine
Au malheureux l'Olive a percé la poitrine.

LE DESTIN.

A mon père ?

MADAME BOUVILLON.

D'ennui ceci me va combler.

LE DÉCORATEUR.

Il se fait apporter ici pour vous parler,
Ayant à vous parler d'une affaire importante.
Mais le voici.

SCÈNE DERNIÈRE.

LA BAGUENAUDIÈRE, ETC., L'OLIVE.

L'OLIVE.

Madame, en un mot comme en trente,
De grâce, écoutez-moi ; si proche du trépas,
Ayant à vous parler, ne m'interrompez pas.
A défunt votre époux il prit un jour envie
Dans la maison des champs d'avoir la comédie ;
Le mal d'enfant vous prit, et monsieur votre époux
Fut père d'un garçon, ou crut l'être. Chez vous
Accoucha le jour même une comédienne ;
Cette femme accouchée aussi c'étoit la mienne :
Elle fit un garçon, et je le crus de moi,
Car la défunte étoit laide ; et, de bonne foi,
Quoiqu'elle vît en moi sans cesse un beau modèle,
Le fils qu'elle me fit étoit aussi laid qu'elle.
Je pestois de bon cœur contre cette souillon,
Quand je vis remuer le petit Bouvillon,
Qui parut à mes yeux d'aussi belle structure
Que mon magot étoit de laide regardure.
Il me prit de troquer une tentation.
Votre avare nourrice, en cette occasion,
A l'or de mes louis sensible plus qu'une autre,
Se chargea de mon fils, et me donna le vôtre :
Moi, dès le même instant, de peur qu'on en vît rien,
J'emportai votre fils, et vous laissai le mien ;
Si bien que cet ingrat, dont la fureur impie
Par un coup détestable a fusillé ma vie,
Est mon fils ; et le vôtre, élevé de ma main,
A qui j'ai façonné l'esprit, c'est le Destin.

MADAME BOUVILLON.

Le Destin est mon fils ! mon cœur en pâme d'aise :
Il faut que tout mon soûl je le baise et rebaise.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Mais qui sait si cet homme a dit la vérité?

L'OLIVE.

La nourrice, avec qui j'avois tout concerté,
Est encore en ces lieux ; elle peut vous le dire.

MADAME BOUVILLON.

J'en crois ce que pour lui la nature m'inspire.

LE DESTIN.

Mais il faut vous panser : où vous a-t-on blessé?

L'OLIVE.

Mon ami, j'ai le cœur d'outre en outre percé.

LA RANCUNE.

Je ne vois point de sang en nul endroit.

L'OLIVE.

N'importe.

LA RANCUNE.

Il n'est point blessé.

LE DESTIN.

Non !

LA RANCUNE.

Non, le diable m'emporte!

L'OLIVE.

Est-il vrai?

LA RANCUNE.

Chose sûre.

L'OLIVE.

Il faut donc que la peur
M'ait fait tourner la tête en me frappant au cœur.

LA RANCUNE.

Juste.

ISABELLE.

Cette aventure est rare et surprenante.

MADAME BOUVILLON.

Vous n'avez pas sujet d'en être mécontente.

LE DESTIN.

Isabelle !

LA BAGUENAUDIÈRE.

En discours ne perdons point de temps;
Allons nous éclaircir sur tous ces incidents;
Que chacun fasse voir son ardeur à me suivre.
Allons.

LA RANCUNE, à Ragotin.

D'être pendu mon secours vous délivre.

RAGOTIN.

Il est vrai, cher ami, sans toi ces happe-chair
M'alloient faire danser un entrechat en l'air ;
Mais mon pied, emboîté dans ce pas détestable,
Implore à l'en tirer ta pitié charitable.
O ciel ! à quel malheur m'avez-vous attaché !
Heureux de n'avoir pas pourtant été branché !

FIN DE RAGOTIN.

LE FLORENTIN

COMÉDIE EN UN ACTE.

1685

PERSONNAGES.

HARPAJÊME, Florentin.
HORTENSE, pupille d'Harpajême.
TIMANTE, amant d'Hortense.
AGATHE, mère d'Harpajême.
MARINETTE, servante d'Harpajême[1].
UN SERRURIER.
UN EXEMPT.
DES RECORS[2].

La scène est à Florence.

1. Var. *Édit. 1734 :* suivante d'Hortense.
2. Var. *Édit. 1734 :* l'Exempt et ses archers.

LE FLORENTIN

SCÈNE PREMIÈRE.

TIMANTE, MARINETTE.

MARINETTE.

Que vois-je? êtes-vous fou, Timante? Ignorez-vous
A quel point est féroce un Florentin jaloux?
Vous êtes son rival. Transporté de colère,
Il fait de vous tuer sa principale affaire;
Et, loin d'envisager ces périls évidents,
Vous venez dans sa chambre! Où donc est le bon sens?

TIMANTE.

Oui, je sais tout cela, Marinette; mais j'aime.
Voyant sortir d'ici le brutal Harpajême,
J'ai voulu profiter...

MARINETTE.

Vous ne savez donc pas
Qu'à peine il est sorti qu'il revient sur ses pas?
Occupé seulement de l'âpre jalousie,
Rien ne peut l'assurer; de tout il se défie.
S'il faut, en revenant, qu'il vous trouve en ces lieux...

TIMANTE.

Va, va, j'ai mes raisons pour paroître à ses yeux.
Mais, de grâce, instruis-moi de ce que fait Hortense,
De tout ce qu'elle dit, de tout ce qu'elle pense.

Harpajême toujours poursuit-il ses projets?
La tient-il enfermée encor?

MARINETTE.

Plus que jamais.
Pour la soustraire aux yeux de votre seigneurie,
Il met tout en usage, artifice, industrie.
Une chambre, où le jour n'entre que rarement,
Est de la pauvre enfant l'unique appartement.
Autour règne une épaisse et terrible muraille,
De briques composée et de pierre de taille.
Un labyrinthe obscur, pénible à traverser,
Offre, avant que d'entrer, sept portes à passer :
Chaque porte, outre un nombre infini de ferrures,
Sous différents ressorts a quatre ou cinq serrures,
Huit ou dix cadenas, et quinze ou vingt verrous.
Voilà le plan du fort où ce bourru jaloux
Enferme avec grand soin la malheureuse Hortense.
Encor ne la croit-il pas trop en assurance.
Pour mettre sa personne à l'abri du danger,
Seul il la voit, l'habille, et lui sert à manger;
Seul il passe en tout temps la journée avec elle,
A la voir tricoter, ou blanchir sa dentelle.
Parfois pour lui fournir des passe-temps plus doux,
Il lui lit les devoirs de l'épouse à l'époux;
Ou bien, pour l'égayer, prenant une guitare,
Il lui racle à l'oreille un air vieil et bizarre.
La nuit, pour empêcher qu'on ne le trompe en rien,
Une cloison sépare et son lit et le sien.
Le bruit d'une araignée alors qu'elle tricote,
Une mouche qui vole, une souris qui trotte,
Sont éléphants pour lui, qui l'alarment soudain.
Du haut jusques en bas, un pistolet en main,

Ayant par ses clameurs éveillé tout le monde,
Il court, il cherche, il rôde, il fait partout la ronde.
Non, le diable, ennemi de tous les gens de bien,
Le diable bien nommé diable, et qui ne vaut rien[1],
Est moins jaloux, moins fol, moins méchant, moins bizarre,
Moins envieux, moins loup, moins vilain, moins avare,
Moins scélérat, moins chien, moins traître, moins lutin,
Que n'est, pour nos péchés, ce maudit Florentin.

TIMANTE.

Le malheureux! on sait comment il traite Hortense :
Par mes soins la justice en a pris connoissance,
Je puis par un arrêt tromper sa passion;
Mais je crains de le mettre en exécution.

MARINETTE.

S'il falloit qu'il en eût la moindre connoissance,
Le poignard aussitôt vous priveroit d'Hortense.
Parlant sur ce chapitre, il nous a dit cent fois
Qu'avant que se soumettre à la rigueur des lois
Il choisiroit plutôt le parti de la pendre,
Et qu'il aimeroit mieux l'étouffer que la rendre.

TIMANTE.

Cette lettre pourra traverser ses desseins.
Je feindrai de la mettre à ses yeux en tes mains,
Te priant de la rendre entre celles d'Hortense.
Toi, pour ne point marquer[2] aucune intelligence,
Tu la refuseras avec emportement.

MARINETTE.

J'entends. Mais gardez-vous de lui dans ce moment;
Il fait faire, dit-on, un ressort qu'il nous cache :

1. Ce vers manque dans les éditions de 1702 et de 1729.
2. Var. *Édit. 1734 :*

Toi, pour ne témoigner aucune intelligence.

A l'achever dans peu son serrurier s'attache ;
Déjà...

TIMANTE.

Le serrurier s'en est ouvert à moi.
C'est un homme d'honneur : il m'a donné sa foi,
Moyennant quelque argent que j'ai su lui promettre.
De concert avec lui j'ai dicté cette lettre.
Pour punir d'un jaloux les desirs déréglés,
Je viens exprès... Il entre...

SCÈNE II.

HARPAJÊME, AGATHE, TIMANTE, MARINETTE.

MARINETTE.

Allez au diable, allez !
Pour qui me prenez-vous, et quelle est votre attente ?
Merci, diantre ! ai-je l'air d'une fille intrigante ?

HARPAJÊME.

Que vois-je ?

TIMANTE.

Eh ! Marinette, un mot, écoute-moi !

MARINETTE.

Me m'approchez pas !

HARPAJÊME.

Bon !

TIMANTE.

Cent louis sont pour toi !
Les voilà.

MARINETTE.

Je n'ai point une âme intéressée.

TIMANTE.

Quoi!...

MARINETTE.

Ces poings puniront votre infâme pensée,
Si vous restez.

TIMANTE.

Hortense est commise à tes soins;
Pour m'obliger, rends-lui ce billet sans témoins.

HARPAJÈME se jette sur la lettre.

Ah! ah! perturbateur du repos du ménage.
Tu veux donc la séduire et me faire un outrage!

TIMANTE, l'épée à la main.

Redonne-moi la lettre, ou ce fer que tu voi...

HARPAJÈME.

Barthélemi, Christophe, Ignace, Ambroise, à moi!

SCÈNE III.

HARPAJÊME, AGATHE, MARINETTE.

MARINETTE.

Comme il fuit!

HARPAJÈME.

Il fait bien; car cette mienne épée
Dans son infâme sang alloit être trempée;
Mais de le voir ici me voilà tout outré.
Comment est-il venu? comment est-il entré?

MARINETTE.

J'étois là-bas au frais quand je l'ai vu paroître :
Je suis soudain rentrée; il m'a suivie en traître,
Me disant qu'il vouloit m'enrichir pour toujours;

Que je prisse le soin de servir ses amours ;
Et, faisant succéder les effets aux paroles,
Il m'a voulu couler dans la main cent pistoles.
Mais j'aurois moins souffert s'il avoit mis dedans,
Ou des cailloux glacés, ou des charbons ardents.
Je crève quand je pense aux offres insolentes...

HARPAJÈME, à Agathe.

Ah ! ma mère, voilà la perle des servantes !

A Marinette. A Agathe.

Embrasse-moi, ma fille... Auriez-vous cru cela?
Eh bien ! avec ses soins, ma mère, et ces clefs-là,
La garde d'une femme est-elle si terrible,
Et croyez-vous encor cette chose impossible[1] ?

AGATHE.

Mon fils, bouleverser l'ordre des éléments,
Sur les flots irrités voguer contre les vents,
Fixer selon ses vœux la volage fortune,
Arrêter le soleil, aller prendre la lune :
Tout cela se feroit beaucoup plus aisément
Que soustraire une femme aux yeux de son amant,
Dussiez-vous la garder avec un soin extrême,
Quand elle ne veut pas se garder elle-même.

HARPAJÈME.

Il n'est pas question d'aller contre les vents,
Ni de bouleverser l'ordre des éléments,
Mais de garder Hortense ; et j'ai, pour y suffire,
De bons murs, des verrous, et des yeux : c'est tout dire.

AGATHE.

Abus. Lorsque l'amour s'empare de deux cœurs,
Pour rompre leur commerce et vaincre leurs ardeurs,

1. Il y a *possible* dans les éditions de 1702 et de 1729, mais c'est une faute évidente.

Employez les secrets de l'art et la nature[1],
Faites faire une tour d'une épaisse structure,
Rendez ses fondements voisins des sombres lieux,
Élevez son sommet jusqu'aux voûtes des cieux,
Enfermez l'un des deux dans le plus haut étage,
Qu'à l'autre le plus bas devienne le partage,
Dans l'espace entre deux, par différents détours,
Disposez plus d'Argus qu'un siècle n'a de jours,
Empruntez des ressorts les plus cachés obstacles;
Plus grands sont les revers, plus grands sont les miracles:
L'un pour descendre en bas osera tout tenter,
L'autre aiguillonnera ses esprits pour monter.
Sans s'être concertés pour une fin semblable,
Tous deux travailleront d'un concert admirable.
A leurs chants séducteurs Argus s'endormira;
Des verrous, par leurs soins, le ressort se rompra;
De moment en moment enjambant l'intervalle,
Enfin ils feront tant, au milieu du dédale,
Qu'imperceptiblement ensemble ils se rendront[2],
Et malgré vos efforts, mon fils, ils se joindront:
C'est un coup sûr. Mon âge et mon expérience
Doivent dans votre esprit inspirer ma science[3].
Je sais ce qu'en vaut l'aune, et j'ai passé par là.
Votre père vouloit me contraindre à cela;
Mais, s'il n'eût mis un frein à cette ardeur trop prompte,
Il se seroit trompé sûrement dans son compte,
Mon fils...

1. VAR. *Édit. 1734*:

Employez les secrets de l'art, de la nature.

2. VAR. *Édit. 1734*:

Enfin, ils feront tant qu'au milieu du dédale
Imperceptiblement ensemble ils se rendront.

3. VAR. *Édit. 1734*:

Vous peuvent sur ce point garantir ma science.

HARPAJÈME.

Oh! mieux que lui j'ai calculé le mien.
Je ne suis pas si sot...[1] Suffit, je ne dis rien.
Mais ouvrons le poulet du damoiseau Timante;
Apprenons ses desseins, et voyons ce qu'il chante.

Il lit.

« Pour punir votre jaloux, je me suis rendu maître de la maison qui est voisine de la vôtre, où j'ai trouvé les moyens de me faire un passage sous terre, qui me conduira jusqu'à votre chambre. J'espère que la nuit ne se passera pas sans que vous m'y voyiez. Je vous en avertis, afin que votre surprise ne vous fasse rien faire qui soit entendu de votre bourru. Le même passage vous servira pour vous faire sortir d'esclavage, et vous mettre au pouvoir de la personne qui vous aime le plus. »

Il verra, s'il y vient, un plat de mon métier;
Et je sors pour cela de chez le serrurier.
Ma foi, monsieur Timante, on vous la garde bonne!
Oui, pour joindre en repos Hortense à ma personne,
J'ai besoin de sa mort. A tout examiner,
Le moyen le plus sûr est de l'assassiner.
J'ai donc pour cela fait construire une machine[2]:
Je la ferai poser dans la chambre voisine.
Pressé par son amour, Timante s'y rendra[3];
Mais, au lieu d'y trouver Hortense, il s'y prendra.
Alors tout à mon aise, ayant en main ma dague
Je vous la plongerai dans son sein, zague, zague.
Et le tuerai, ma mère, avec plaisir, Dieu sait!

1. Les éditions de 1702 et de 1729 portent à tort : si tôt.
2. VAR. *Edit. 1729 et 1734* :

Pour cela j'ai donc fait construire une machine.

3. VAR. *Edit 1734*

Notre amoureux transi cette nuit s'y rendra.

Ensuite on le mettra dans ma cave[1] : HIC JACET.

AGATHE.

Quoi ! de tuer un homme auriez-vous conscience ?
Loin que votre dessein vous fasse aimer d'Hortense,
Ce coup augmentera sa haine, il est certain.

HARPAJÈME.

Bon ! bon ! morte est la bête, et mort est le venin.
Depuis que dans ces lieux Hortense est enfermée,
Qu'à ne plus voir Timante elle est accoutumée,
Elle est déjà soumise à vouloir m'épouser.
Pour l'y fortifier, j'ai su la disposer
A voir un sien cousin, magistrat, homme sage,
Qu'elle connoît de nom, et non pas de visage :
Elle sait seulement qu'il est en grand crédit.
Étant de ses parents, et de sublime esprit,
Elle ne craindra point d'ouvrir à sa prudence
Les secrets de son cœur, et tout ce qu'elle pense ;
Et comme ce grand homme est de mes bons amis,
Afin de m'obliger, ma mère, il m'a promis
Que selon mes desirs il tournera son âme.

AGATHE.

Ce cousin entreprend de changer une femme !
Il est donc assez sot pour présumer de soi...[2]
Et quel est donc ce sot entrepreneur ?

HARPAJÈME.

C'est moi.

AGATHE.

Vous ?

HARPAJÈME.

Moi... De ce cousin j'avois la fantaisie :

1. Les éditions de 1702 et de 1729 donnent : *en ma cave*, qu'on peut considérer comme une faute d'impression.

2. VAR. *Édit. 1734 :*

Il est donc assez fou pour présumer de soi.

Depuis, prenant conseil d'un peu de jalousie,
Qui m'apprend que de tout il faut se défier,
J'ai cru plus à propos de me la confier[1].
Ce soir, l'obscurité devenant favorable,
Ayant la barbe et l'air d'un homme vénérable,
En habit, et des pieds en tête revêtu
Du fastueux dehors d'une intègre vertu[2],
Je prétends, selon moi, pétrir le cœur d'Hortense,
Et par même moyen savoir ce qu'elle pense.

AGATHE.

Gardez-vous d'accomplir ce dessein dangereux.
Afin qu'en son ménage un homme soit heureux,
Bannissant de chez lui toute la défiance,
Loin de vouloir savoir ce que sa femme pense,
Il doit fuir avec soin, comme on fuit un forfait,
L'occasion d'apprendre ou voir ce qu'elle fait.

HARPAJÈME.

Chansons! Rien ne me peut détourner de la chose.
Afin d'exécuter ce que je me propose,
Faisons venir Hortense en cet appartement.

On ouvre plusieurs portes.

SCÈNE IV.

AGATHE, MARINETTE.

AGATHE.

Le ciel le punira de cet entêtement...
Que de portes! quel bruit de clefs! quel tintamarre!

1. Var. *Edit. 1734 :*

Qui m'apprend qu'on ne doit s'assurer que sur soi,
J'ai cru plus à propos de prendre tout sur moi.

2. Var. *Edit. 1734 :*

En habit, et de pied en cap tout revêtu
Du grave extérieur d'une intègre vertu.

MARINETTE.

De faire voir sa femme un jaloux est avare.

AGATHE.

Oui ; mais qui la confie à la foi des verrous
Est trompé tôt ou tard.

SCÈNE V.

HARPAJÊME, AGATHE, HORTENSE, MARINETTE.

HARPAJÊME.

Hortense, approchez-vous;
Monsieur votre cousin en ces lieux va se rendre.
Avec un cœur ouvert ayez soin de l'entendre ;
Il est ici tout proche, et je cours l'avertir.

SCÈNE VI.

AGATHE, HORTENSE, MARINETTE.

AGATHE.

Autant qu'à vos débats on m'a vu compatir,
Autant ma joie éclate à votre intelligence,
Ma bru. Je vais agir de toute ma puissance
Pour porter de mon fils l'esprit à la douceur :
Vous, à le caresser contraignez votre cœur.
Nos petites façons amollissent les âmes,
Et les hommes ne font que ce qui plaît aux femmes[1].

1. Var. *Édit. 1734 :*

Et les hommes ne sont que ce qu'il plaît aux femmes.

SCÈNE VII.

HORTENSE, MARINETTE.

MARINETTE.

Harpajême, ce soir, sera donc votre époux?

HORTENSE.

Un jaloux furieux, les astres en courroux,
L'horreur d'une prison longue, obscure, ennuyante,
Le repos de mes jours, tout l'ordonne.

MARINETTE.

Et Timante?
Voulez-vous pour jamais renoncer à le voir?
D'être un jour votre époux il conserve l'espoir:
Même il a, m'a-t-il dit, en tête un stratagème
Qui vous délivrera des rigueurs d'Harpajême.

HORTENSE.

Eh! que pourra-t-il faire? Hélas! plus que le mien,
Son intérêt me porte à ce triste lien.
Il m'aime, et m'aimera tant qu'il verra mon âme
Libre, et dans un état de répondre à sa flamme.
Harpajême le hait, sa vie est en danger.
Peut-être quand l'hymen aura su m'engager,
Qu'étouffant un amour que l'espoir a fait naître
Il n'y songera plus; je l'oublierai peut-être:
J'y ferai mes efforts, du moins. Pour commencer
D'ôter de mon esprit Timante, et l'en chasser,
Au cousin que j'attends je vais ouvrir mon âme,
Implorer ses conseils pour éteindre ma flamme;
Et, si je ne profite enfin de sa leçon,
Je parlerai du moins de ce pauvre garçon.

MARINETTE.

D'accord ; mais ce cousin n'est autre qu'Harpajême,
Je vous en avertis.

HORTENSE.

Que dis-tu ? Lui ?

MARINETTE.

Lui-même.
Poussé par un esprit curieux et jaloux,
Sachant que ce cousin n'est point connu de vous,
Sous un déguisement et de voix et de mine,
Vous donnant des conseils de cousin à cousine,
Il prétend vous tirer de vos égarements,
Et, par même moyen, savoir vos sentiments.
Pour punir ce bourru, c'est à vous de vous taire,
Et de dissimuler le commerce...

HORTENSE.

Au contraire :
Pour punir dignement sa curiosité,
Je lui vais de bon cœur dire la vérité.
Puisqu'il ose en venir à cette extravagance,
Je vais lui découvrir, sans nulle répugnance,
Tout ce que sent mon cœur, et réduire le sien
A fuir de mon hymen le dangereux lien.
Bien mieux qu'il ne souhaite il s'en va me connoître :
Je m'en ferai haïr par cet aveu, peut-être ;
Ou, sachant de quel air je l'estime aujourd'hui,
S'il veut bien m'épouser encor, tant pis pour lui.

MARINETTE.

Il entre... Ah ! que sa barbe est rébarbarative !

HORTENSE.

Il se repentira de cette tentative.

SCÈNE VIII.

HARPAJÊME, HORTENSE, MARINETTE.

HARPAJÊME, en docteur.

A part. A Marinette.

Feignons, pour l'abuser... En ces lieux envoyé
Pour mettre au bon sentier votre esprit dévoyé...

MARINETTE

Ce n'est pas moi.

HARPAJÊME.

Qui de vous deux est ma parente[1]
Hortense?

MARINETTE.

Je ne suis, monsieur, que la servante[2].

HARPAJÊME, à Hortense.

Est-ce vous?

HORTENSE.

Oui, monsieur.

HARPAJÊME.

A Marinette. A Hortense.

Des siéges... Seyez-vous.

A Marinette.

Regardez-moi... Fermez ce faux jour. Laissez-nous.

SCÈNE IX.

HARPAJÊME, HORTENSE.

HARPAJÊME.

Ma cousine, en ces lieux, de la part d'Harpajême,
Je viens pour vous porter à l'hymen. Il vous aime.

1. Var. *Édit. 1734:*

Qui donc de vous est ma parente...

2. Var. *Édit. 1734:*

Je ne suis, monsieur, que la suivante.

Dès vos plus jeunes ans on vous marqua ce choix :
Votre père, en mourant, vous imposa ces lois[1] ;
Mais vous, d'une amour folle étant préoccupée,
Vous rendez du défunt la volonté trompée ;
Et le pauvre Harpajême, au lieu d'affection,
N'a vu que haine en vous, et que rébellion.

HORTENSE.

Il est vrai, son humeur a rebuté la mienne ;
Mais, monsieur, ce n'est pas ma faute ; c'est la sienne.

HARPAJÈME.

Comment ?

HORTENSE.

Nous demeurions à huit milles d'ici.
Je n'avois jamais vu que lui seul d'homme : ainsi
Je me comptois toujours compagne de sa couche,
Quoiqu'il me parût froid, noir, bizarre, et farouche[2] ;
Sans amour, il est vrai ; toutefois sans ennui,
Présumant que tout homme étoit fait comme lui ;
Mais, loin de me tenir dans cette erreur extrême,
A me désabuser il travailla lui-même ;
Et j'appris par ses soins, avec quelque pitié,
Qu'il était des mortels le plus disgracié.

HARPAJÈME.

Quoi ! lui-même ? Comment ?

HORTENSE.

Vous le savez, mon père
De son pouvoir sur moi le fit dépositaire,
Et mourut. Peu de temps après la mort du sien,
Harpajême, héritier et maître d'un grand bien,
D'avoir place au sénat conçut quelque espérance.

1. Var. *Édit. 1734 :*
Votre père, en mourant, vous en dicta les lois.
2. Dans l'édition de 1734 ces deux vers sont transposés.

Il voulut faire voir son triomphe à Florence,
M'y traînant avec lui, malgré moi. Dans ces lieux,
Mille gens bien tournés s'offrirent à mes yeux,
Qui de me plaire tous prirent un soin extrême.
Faisant réflexion sur eux, sur Harpajème,
Qu'y vis-je? Ah! mon cousin, quelle comparaison!
L'erreur en mon esprit fit place à la raison:
Mon jaloux me parut d'un dégoût manifeste;
Et je pris sa personne en haine.

HARPAJÈME, bas.

Je déteste...

HORTENSE.

Quoi donc! ce franc aveu vous déplaît-il? Comment!
Est-ce que je m'explique à vous trop hardiment?

HARPAJÈME.

Non pas, non pas.

HORTENSE.

Je vais me contraindre.

HARPAJÈME.

Au contraire.
De ce que vous pensez il ne faut rien me taire.
Si vous voulez, pesant l'une et l'autre raison,
Que je fonde une paix stable en votre maison,
Vous devez me montrer votre âme toute nue,
Ma cousine.

HORTENSE.

Oh! vraiment, j'y suis bien résolue.
Avant que d'épouser Harpajème aujourd'hui,
Afin que vous jugiez si je dois être à lui,
De tout ce que j'ai fait, de tout ce qu'il m'inspire,
Je ne vous tairai rien. Mais n'allez pas lui dire.

HARPAJÊME.

Oh! non, non. Revenons à la réflexion.
Vous fîtes dès ce temps le choix d'un galant?

HORTENSE.

Non :
Jamais d'en choisir un je n'eusse eu la pensée;
Mais Harpajême, épris d'une rage insensée,
Poussé par un esprit ridicule, importun,
A son dam, malgré moi, m'en fit découvrir un.

HARPAJÊME.

Vous verrez que cet homme aura tout fait.

HORTENSE.

Sans doute ;
Car, me voulant contraindre à prendre une autre route,
Pour m'ôter du grand monde il me fit enfermer.
J'étois à ma fenêtre à prendre souvent l'air.
D'un logis près, un homme en faisoit tout de même :
Je ne le voyois pas d'abord ; mais...

HARPAJÊME.

Harpajême
Vous le fit découvrir, n'est-ce pas?

HORTENSE.

Justement.
Il me dit, tourmenté par son tempérament,
Que sans doute cet homme étoit là pour me plaire,
Et m'ordonna surtout, fulminant de colère,
De ne plus me montrer lorsque je l'y verrois.
Instruite à ce discours de ce que j'ignorois,
A me montrer encor je me plus davantage;
Et je vis qu'Harpajême avoit dit vrai.

HARPAJÊME, à part.

J'enrage!

HORTENSE.

Cet homme enfin, monsieur, dont Timante est le nom,
Me fit voir en ses yeux qu'il m'aimoit tout de bon.
Il est jeune, bien fait ; sa personne rassemble
Dans sa perfection tous les bons airs ensemble ;
Magnifique en habits, noble en ses actions,
Charmant...

HARPAJÈME.

Passez, passez sur ses perfections ;
Il n'est pas question de vanter son mérite.

HORTENSE.

Pardonnez-moi, monsieur. Dans l'ardeur qui m'agite,
Il me semble à propos de vous bien faire voir
Que celui pour qui seul j'ai trahi mon devoir,
Possédant dignement tout ce qu'il faut pour plaire,
A de quoi m'excuser de ce que j'ai pu faire.
Timante est en vertus, et j'en suis caution,
Tout ce qu'est Harpajême en imperfection.

HARPAJÈME.

A part. A Hortense.

Que nature pâtit ! Mais poursuivons... Peut-être
Cet amant vous revit encore à la fenêtre ?

HORTENSE.

Non, je ne le vis plus : mon bourru, mécontent,
Fit, de dépit, fermer ma fenêtre à l'instant.

HARPAJÈME.

Eh ! le bourru ! Mais...

HORTENSE.

Mais, pour punir sa rudesse,
Timante en un billet m'exprima sa tendresse,
Et me le fit tenir, nonobstant mon jaloux.

HARPAJÈME.

Comment ?

HORTENSE.

Prenant le frais tous deux devant chez nous,
Deux petits libertins, qui mangeoient des cerises,
Vinrent contre Harpajême, à diverses reprises,
Riant, chantant, faisant semblant de badiner.
Ils jetoient leurs noyaux l'un après l'autre en l'air :
Un noyau vint frapper Harpajême au visage.
Il leur dit de n'y plus retourner davantage.
Eux, sans daigner l'ouïr, en jetant à l'envi,
Cet agaçant noyau de plusieurs fut suivi ;
Harpajême à chacun redoubla ses menaces.
Riant de lui sous cape, et faisant des grimaces,
Malicieusement ces petits obstinés
Ne visoient plus qu'à lui, prenant pour but son nez.
Transporté de colère et perdant patience,
Harpajême après eux courut à toute outrance,
Quand d'un logis voisin Timante étant sorti,
De cet heureux succès aussitôt averti,
Il me donna sa lettre, et rentra dans sa cage.
Harpajême revint, essoufflé, tout en nage,
Sans avoir joint ces deux espiègles : enroué,
Fatigué, détestant de s'être vu joué,
Il en pensa crever de rage et de tristesse.
Comme je ne veux rien vous cacher, je confesse
Que je livrai mon âme à de secrets plaisirs
De voir que mon jaloux fût, malgré ses desirs,
La fable d'un rival, et la dupe...

HARPAJÊME, à part.

Ah ! je crève...

A Hortense.

De répondre au billet vous n'eûtes pas de trêve?

HORTENSE.

D'accord ; mais il falloit trouver l'invention
De le pouvoir donner.

HARPAJÈME.

Vous la trouvâtes?

HORTENSE.

Bon!
Harpajème y pourvut. Pressé par sa foiblesse,
Il voulut consulter une devineresse
Pour voir s'il seroit seul maître de mes appas.
Il m'y fit, un matin, accompagner ses pas.
A peine sortions-nous, que j'aperçois Timante.
Harpajème, à sa vue, aussitôt s'épouvante,
Nous observe de près, me tenant une main :
Dans l'autre étoit ma lettre. Inquiète en chemin
Comment de la donner je pourrois faire en sorte,
Un homme qui fendoit du bois devant sa porte
A faire un joli tour me fit soudain penser.
Dans les bûches, exprès, je fus m'embarrasser :
Je tombe, et, par l'effet d'une malice extrême,
J'entraîne avecque moi rudement Harpajême.
Timante, à cette chute, accourt à mon secours :
Moi, qui mettois mon soin à l'observer toujours,
Comme il m'offroit sa main pour soutenir la mienne,
Je coulai promptement mon billet dans la sienne ;
Puis je fus du jaloux relever le chapeau,
Qui dans ce temps cherchoit ses gants et son manteau,
M'injuriant, pestant contre la destinée ;
Mais, comme heureusement ma lettre étoit donnée,
Il ne put me fâcher. Crotté, gonflé d'ennui,
Il revint sur ses pas : j'y revins avec lui,
Non sans rire en secret, songeant à cette chute,

De mon invention et de sa culebute[1].

HARPAJÈME, à part.

A Hortense.

Ouf!... Et qu'arriva-t-il de l'un et l'autre tour?

HORTENSE.

Timante, instruit par moi, pressé par son amour,
Pour me pouvoir parler usa d'un stratagème.
Il fit secrètement avertir Harpajème
Par un homme aposté qu'il vouloit m'enlever;
Qu'un soir à ma fenêtre il devoit me trouver,
Et que nous ménagions le moment favorable
Pour m'arracher des mains d'un jaloux détestable.
Cet avis fit l'effet que nous avions pensé:
Par cette fausse alarme Harpajème offensé,
Voulant assassiner l'auteur de cet outrage,
Étant accompagné de spadassins à gage,
Fit quinze nuits le guet sous mon appartement;
Et je vis quinze nuits de suite mon amant
Dans celui du jardin, au bas de ma fenêtre.
Par des transports charmants que nos cœurs laissoient naître.
Sans crainte du jaloux exprimant nos amours,
Nous cherchions les moyens de le fuir toujours[2],
Et ne nous arrachions de ce lieu de délices
Qu'au moment que du jour on voyait les prémices.
Je me mettois au lit, où, feignant de dormir,
J'entendois mon bourru tousser, cracher, frémir;
Tantôt, venant mouillé jusques à sa chemise;
Tantôt, soufflant ses doigts, transi du vent de bise;
Toujours incommodé, toujours tremblant d'effroi.

1. Nous avons vu déjà ce mot ainsi orthographié t. I, p. 248, et ci-devant p. 253.

2. Var. *Edit. 1734 :*

De le fuir pour toujours.

C'étoit, je vous l'assure, un grand plaisir pour moi.

HARPAJÈME, à part.

Quelle pilule !

HORTENSE.

Hélas ! ce temps ne dura guère,
Et ce ne fut pour nous qu'une fleur passagère :
De perdre ainsi ses pas notre bizarre outré,
Voyant l'an du trépas de mon père expiré,
De son autorité pressa notre hyménée.
A refuser son choix me voyant obstinée,
Il fit faire un cachot où j'ai passé six mois,
Et j'en sors aujourd'hui pour la première fois.
Avec ces sentiments et cette haine extrême,
Jugez-vous que je doive épouser Harpajême?

HARPAJÈME.

C'est mon avis. Timante est d'aimable entretien,
Il est vrai ; beau, bien fait, d'accord ; mais il n'a rien.
Harpajême est jaloux ; j'y consens ; il est chiche
De ces tons doucereux ; oui : mais il est très-riche.
Pour en ménage avoir du bon temps, de beaux jours,
Croyez-moi, la richesse est d'un puissant secours[1].
Le cœur qui penche ailleurs en sent quelque amertume ;
Mais parmi l'abondance à tout on s'accoutume.
Vaincre une passion funeste à son devoir,
C'est une bagatelle, on n'a qu'à le vouloir.
Par exemple, étouffez cette flamme imprudente ;
N'envisagez jamais qu'avec horreur Timante ;
Oubliez tout de lui, même jusqu'à son nom.
Çà, ma cousine, allons, promettez-le-moi?

HORTENSE.

Non.

1. Var. *Édit. 1734 :*

Croyez-moi, de grands biens sont un puissant secours.

HARPAJÈME.

Comment! non? Et pourquoi?

HORTENSE.

Je connois ma foiblesse :
Je ne pourrois jamais vous tenir ma promesse.

HARPAJÈME.

Harpajême fait donc des efforts superflus?

HORTENSE.

Il sera mon époux; et que veut-il de plus?

HARPAJÈME.

Mais vous devez au moins lui montrer quelque estime.

HORTENSE.

Épouser un mari sans qu'on l'aime, est-ce un crime?

HARPAJÈME.

Il vous déplaît donc?

HORTENSE.

Plus qu'on ne peut exprimer.

HARPAJÈME.

Peut-être, avec le temps, vous le pourrez aimer.

HORTENSE.

Le temps n'éteindra pas l'ardeur qui me domine :
Je n'aimerai jamais que Timante.

HARPAJÈME, se découvrant.

Ah! coquine!
Je n'y puis plus tenir[1]. Connoissez votre erreur;
Et craignez les effets de ma juste fureur[2].

HORTENSE.

Ah! ah! c'est vous, monsieur? quelle métamorphose!
Pourquoi? Si vous étiez en doute de la chose,

1. Ainsi dans l'édition de 1734. Les éditions précédentes portent à tort :

Je n'y puis soutenir...

2. Ce vers manque dans les éditions de 1702 et de 1729.

Vous êtes redevable à ma sincérité
De ne vous avoir pas fardé la vérité.
Voilà quelle je suis par votre humeur jalouse,
Et quelle je serai si je suis votre épouse.

HARPAJÊME.

Votre malice en vain s'applique à l'éviter :
Je serai votre époux pour vous persécuter,
Pour vous rendre odieux et Timante et la vie :
A vous faire enrager je mettrai mon génie...
Marinette !

SCÈNE X.

HARPAJÊME, HORTENSE, MARINETTE.

MARINETTE.

Harpajême[1] !

HARPAJÊME.

Eh bien ! le serrurier
Travaille-t-il ?

MARINETTE, le voyant en robe.

Ah ! ah !...

HARPAJÊME.

Cesse de t'effrayer.
Je viens, sous cet habit, d'apprendre[2] son histoire ;
J'ai découvert par là ce qu'on ne pourra croire :
Malgré ma défiance exacte, en tapinois,
L'aurois-tu cru, ma fille ? ils m'ont trompé cent fois.

MARINETTE.

Ah ! les méchantes gens !

1. Var. *Édit. 1734* : Monsieur !

2. Les éditions de 1702 et de 1729 portent à tort *apprendre* au lieu de *d'apprendre*.

HARPAJÊME.

Mais j'en tiens la vengeance.
Timante doit venir pour enlever Hortense;

A Hortense.

Le piége ici l'attend... Oui, traîtresse, à vos yeux
Vous verrez poignarder ce qui vous plaît le mieux.
Nous allons bientôt voir l'essai de cet ouvrage.

SCÈNE XI.

HARPAJÊME, HORTENSE, MARINETTE,
LE SERRURIER.

HARPAJÊME, au serrurier.

Est-ce fait?

LE SERRURIER.

Oui, monsieur; et pour en voir l'usage
Je vais, tout de ce pas, à vos yeux l'essayer.

HARPAJÊME.

Non, non; ce n'est qu'à moi que je veux m'en fier :
J'en veux faire l'essai moi-même.

LE SERRURIER.

Eh! que m'importe?
Sortez donc par ici : passez par cette porte :
Marchez, venez à moi sans appréhender rien.
Eh bien! n'êtes-vous pas pris comme un sot?

HARPAJÊME est dans une machine comme une cage.

Fort bien :
On ne peut l'être mieux. La peste! quelle étreinte!
Otez-moi promptement; la posture est contrainte.

LE SERRURIER.

Vous délivrer n'est plus en mon pouvoir.

HARPAJÈME.

Pourquoi ?

LE SERRURIER.

Je n'en suis plus le maître.

HARPAJÈME.

Et qui l'est donc ?

SCÈNE XII.

HARPAJÊME, HORTENSE, TIMANTE, MARINETTE.

TIMANTE.

C'est moi.

HARPAJÈME.

Comment ! on me trahit ?

TIMANTE.

Non, on te fait justice.
Par cette invention tu forgeois mon supplice ;
Et j'en ai fait le tien pour tirer d'embarras
La belle Hortense.

HARPAJÈME.

Hortense ! Ah ! ne le croyez pas :
Songez qu'à m'épouser votre foi vous engage,
Ou bien que du démon vous serez le partage.

HORTENSE.

Je l'étois sans ressource en vous donnant la main ;
Mais je crois qu'avec lui l'oracle est moins certain.

HARPAJÈME.

Ah ! Marinette, à moi ! délivre-moi, dépêche !

MARINETTE.

Je n'oserois, monsieur ; Timante m'en empêche !

TIMANTE, à Hortense.

Vos parents et les miens vont combler notre espoir;

A Harpajême.

Allons, Hortense... Adieu, seigneur, jusqu'au revoir.

HARPAJÈME.

Arrête...

HORTENSE.

Adieu, monsieur; votre servante.

HARPAJÈME.

Hortense!

Songez!...

MARINETTE.

Adieu : *pigliate*[1] un peu de patience.

SCÈNE XIII.

HARPAJÊME, seul, dans le piége.

Arrête! arrête! arrête! Holà! quelqu'un, holà!
A moi, tôt!

SCÈNE XIV.

HARPAJÊME, AGATHE.

AGATHE.

Hé! bon Dieu! qui vous a huché là[2],
Mon fils?

1. Ainsi dans l'édition de 1734. Les éditions de 1702 et de 1729 portent : *adieu Pilate,* ce qui n'a point de sens.

Pigliate, en italien, prenez; du verbe *pigliare.* On se rappelle le refrain des médecins de *Monsieur de Pourceaugnac :* « Piglialo su, signor monsu, piglialo, piglialo, piglialo su. »

2. *Hucher,* pour *jucher.*

HARPAJÈME.

Moi-même.

AGATHE.

Vous ?

HARPAJÈME.

Ah ! ma mère ! on m'outrage.
Dans mes propres panneaux j'ai donné : j'en enrage !
Soulagez-moi ; brisez ce trébuchet maudit.

AGATHE.

Eh bien ! mon fils, eh bien ! je vous l'avois bien dit :
De vos malins vouloirs voilà la digne issue ;
Vous ne seriez pas là si j'en eusse été crue.

HARPAJÈME.

Cette moralité sied bien à ma douleur[1] !...
Au meurtre, mes voisins ! au secours ! au voleur !

SCÈNE XV.

HARPAJÊME, AGATHE, UN EXEMPT, DES RECORS.

L'EXEMPT.

Quel bruit ai-je entendu ?

HARPAJÈME.

Monsieur l'Exempt, de grâce,
Commandez de ces nœuds que l'on me débarrasse.

L'EXEMPT.

Enfants, prenez ce soin.

On délivre Harpajême.

1. Un rapprochement se présente ici naturellement à la pensée : on se rappelle la fable de *l'Enfant et le Maître d'école :*

Hé, mon ami, tire-moi du danger,
Tu feras après ta harangue.

AGATHE.

C'en est fait.

HARPAJÈME.

Grand merci!

Courons après les gens qui causent mon souci.

L'EXEMPT.

Mon ordre est de venir m'assurer de vous-même.
Le sénat, qui connoît votre rigueur extrême,
Vous ordonne à l'instant que, sans égard à rien,
Vous lui rendiez raison d'Hortense et de son bien.

HARPAJÈME.

Le sénat le prend mal.

L'EXEMPT.

La résistance est vaine :

Allons.

HARPAJÈME.

Je n'irai pas.

L'EXEMPT.

Eh bien! donc, qu'on l'y traîne!

FIN DU FLORENTIN.

LA

COUPE ENCHANTÉE

COMÉDIE EN UN ACTE

1688

PERSONNAGES.

ANSELME, gentilhomme campagnard.

LÉLIE, fils d'Anselme.

JOSSELIN, gouverneur de Lélie.

BERTRAND, fermier d'Anselme.

M. GRIFFON, Gascon, } beaux-frères.
M. TOBIE, Normand, }

LUCINDE, fille de M. Tobie.

THIBAUT, fermier de M. Tobie.

PERRETTE, femme de Thibaut.

La scène est dans la cour du château d'Anselme.

LA

COUPE ENCHANTÉE

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTRAND, LUCINDE, PERRETTE.

BERTRAND.

Non, mordienne! vous dis-je, je ne me laisserai pas enjoler davantage.

LUCINDE.

Hé! mon pauvre garçon!

BERTRAND.

Je n'en ferai rien.

PERRETTE.

Auras-tu bien le cœur si dur que[1]...?

BERTRAND.

Je l'aurai dur comme un caillou.

LUCINDE.

Laisse-nous[2] ici seulement jusqu'à ce soir.

BERTRAND.

Je ne vous y laisserai pas un iota davantage, ventre-

1. Variante. Auras-tu le cœur si dur que...

2. Var. *OEuvres de Champmeslé,* 1735, *et les Éditions modernes :* Laissez-nous; — la leçon du texte est préférable, puisque dans tout le reste de la pièce Lucinde tutoie Bertrand.

goine ! Si quelqu'un vous alloit trouver enfarmées dans ma logette, et que diroit-on ?

PERRETTE.

Ardez ! ce qu'on en diroit seroit-il tant à ten désavantage ?

BERTRAND.

Testigué ! si notre maître, qui hait les femmes, venoit à vous trouver, où en serois-je ?

LUCINDE.

Quand il saura que je suis une jeune fille persécutée par une belle-mère, abandonnée à la sollicitation[1] et à l'inimitié[2] de mon propre père, et qui fuis la maison paternelle de crainte d'épouser un magot qu'elle me veut donner parce qu'il est son neveu, mes larmes le toucheront ; il aura pitié de moi, sans doute.

BERTRAND.

Morgué ! je vous dis qu'il n'est point pitoyable : je le connois mieux que vous.

PERRETTE.

Et moi, je gage que ses larmes le débaucheront comme elles m'ont débauchée ; je ne les vis pas plutôt couler que je me résolus d'abandonner mon ménage pour aller courir les champs avec elle, quoiqu'il n'y ait qu'onze mois que je sois mariée à Thibault, le fermier de son père, qui est le meilleur homme du monde, et de la meilleure humeur. Est-ce que ton maître sera plus rébarbatif que moi ?

1. Var. *Édit. mod. :* abandonnée, à sa sollicitation, à l'inimitié.

2. « Abandonnée à la sollicitation et à l'inimitié de mon propre père, » paraît vouloir dire : « Abandonnée à la garde inquiète et vigilante et à l'inimitié de mon propre père. » Les mots *solliciter, sollicitation* avaient alors ce sens. « On dit tous les jours à Paris, parmi le peuple, lisons-nous dans les Remarques de Vaugelas sur la langue françoise, qu'il faut donner une garde à un malade pour le solliciter, c'est-à-dire pour en avoir soin et pour le servir.

BERTRAND.

Ventredié! vous me feriez enrager. Est-ce que je ne savons pas bien ce que je savons?

LUCINDE.

Fais-moi parler à ce jeune homme que tu dis qui est son fils; je le toucherai, je m'assure, et je ne doute point qu'il ne fasse quelque chose auprès de son père en notre faveur.

BERTRAND.

Eh bien! eh bien! ne voilà-t-il pas? Palsangoi! n'an dit bian vrai, qu'il n'y a rian de si dur que la tête d'une femme. Ne vous ai-je pas dit, cervelle ignorante, que ce fils est le TU AUTEM du sujet pourquoi on reçoit ici les femmes comme un chien dans un jeu de quilles? que le père ne veut point que le fils en voie aucune? que le fils n'en connoît non plus que s'il n'y en avoit point au monde, et qu'il ne sait pas seulement comme on les appelle? que le père, sottement, lui apprend tout cela; que le fils croit tout cela sottement; et que... que... Que diable! ne vous ai-je pas dit tout cela?

PERRETTE.

Eh bien! oui. D'où vient qu'il ne veut pas que son fils connoisse des femmes? Est-ce une si mauvaise connoissance?

BERTRAND.

D'où vient... d'où vient... Eh! l'esprit bouché[1], ne vous souvient-il pas que, de fil en aiguille, je vous ai conté que le père avoit épousé une femme qui en savoit bien long? et que pour empêcher qu'il n'ait[2] comme li le même

1. VAR. Eh! esprit bouché.
2. VAR. Que son fils n'ait.

malencombre qu'il a, li comme bien d'autres, il a juré son grand juron que jamais femme ne seroit de rien à ce fils? Et voilà ce qui fait justement que... Mais, ventreguienne! que de babil! est-ce que vous ne voulez donc pas vous taire, et me tourner les talons?

LUCINDE, *lui donnant de l'argent.*

Mon ami! mon pauvre ami!

BERTRAND, *faisant le pleureur, mais prenant toujours l'argent.*

Mon ami! mon pauvre ami!... Jarnigué, ne v'là-t-il pas encore la chanson du ricochet, avec vos pièces d'or?

PERRETTE.

Eh! va, va, prends toujours.

BERTRAND.

Ventregué! que veux-tu que j'en fasse?

LUCINDE, *lui donnant encore de l'argent.*

Mon pauvre garçon!

BERTRAND.

Tastigué! n'avez-vous point de honte de me tenter comme ça!

PERRETTE.

Prends, te dis-je.

BERTRAND.

Morgué! c'est être bien satan.

LUCINDE, *lui en donnant toujours.*

Bertrand...

BERTRAND.

Jarni! cela est cause que je vous ai déjà fait passer la nuit dans ma cahute.

PERRETTE.

Le grand malheur!

BERTRAND.

Morgué! cela va encore être cause que je vous y ferai passer le jour.

LUCINDE, lui en donnant davantage.

Mon cher Bertrand!

BERTRAND.

Mort de ma vie? que vous ai-je fait?

PERRETTE.

Eh! prends, prends.

BERTRAND.

Prends, prends. Morguoi! prends toi-même.

Perrette veut prendre, et Bertrand se jette sur la bourse.

PERRETTE.

Eh bien! donne-le-moi, je le prendrai.

BERTRAND.

Tu as bien envie de me voir frotter.

PERRETTE.

Là, là, prends courage; il ne t'est point arrivé de mal cette nuit, il ne t'en arrivera pas cette journée. Remène-nous dans la logette[1].

BERTRAND.

Oui; mais, morgué! notre petit maître est un charcheur de midi à quatorze heures: il a toujours le nez fourré partout. S'il vient à vous trouver! hem?

LUCINDE.

Peut-être sera-t-il bien aise de nous voir et de nous parler.

BERTRAND.

Testigué! ne vous y fiez pas; c'est un petit babillard qui ne manqueroit pas de l'aller dire à son père. Il vaut

1. VAR. Dans ta logette.

mieux que je vous boute dans queuque endroit où il n'aille pas vous charcher. Attendez, je vais voir si personne ne nous en empêche [1].

Il sort.

SCÈNE II.

LUCINDE, PERRETTE.

LUCINDE.

Enfin, Perrette, nous resterons ici jusqu'à ce soir.

PERRETTE.

Oui, mais je ne sommes guère loin du châtiau de votre père : j'ai peur que je ne soyons pas longtemps ici sans qu'on vienne nous y charcher.

LUCINDE.

Nous y serons bien cachées. Mais en conscience, Perrette, voudrois-tu partir d'ici sans avoir la charité de tirer ce pauvre petit jeune homme de l'erreur où l'on le fait vivre?

PERRETTE.

Ouais! vous vous intéressez bien pour lui! Si j'osois, je croirois quelque chose.

LUCINDE.

Et que croirois-tu?

PERRETTE.

Je croirois que vous ne seriez pas fâchée de l'avoir pour mari.

LUCINDE.

Tu ne sais ce que tu dis.

PERRETTE.

Oh! par ma foi, j'ai mis le nez dessus.

1. VAR. Ne nous empêche.

LUCINDE.

Que veux-tu dire?

PERRETTE.

Mon gueu! je ne sis pas si sotte que j'en ai la mine. Quand je vous le vis regarder hier avec tant d'attention par le trou de la sarrure, je me dis[1] à part moi : Vlà notre maîtresse Lucinde qui se prend ; et si ce grand dadais que n'en lui veloit bailler pour époux avoit eu aussi bonne mine que ce petit étourneau-ci, je ne serions pas sorties de la maison.

LUCINDE.

Tu vois plus clair que moi, Perrette. Je t'avoue que je formai dès hier la résolution de faire tout mon possible pour détromper ce pauvre petit homme, et que c'est à quoi j'ai pensé toute la nuit. Mais jusques à présent je ne m'aperçois pas que mon cœur agisse par un autre mouvement que par celui de la compassion.

PERRETTE.

Eh! oui, oui, vous autres grosses dames vous n'allez point tout d'abord à la franquette : vous faites toujours semblant de vous déguiser les choses. Pour moi, je n'y entends point tant de façons, et quand Thibaut me prit la main pour la première fois pour danser, qu'il me la serrit de toute sa force, je devinai du premier coup c'en que chela vouloit dire... Mais qu'entends-je[2]?

Thibaut crie derrière le théâtre, et ne paroît que quand Bertrand et Josselin sont seuls sur la scène.

1. Var. Je dis.

2. Var. Je devinai du premier coup ce que ça vouloit dire... Eh! mais, qu'entends-je?

SCÈNE III.

THIBAUT, LUCINDE, PERRETTE.

THIBAUT, derrière le théâtre.

Haïe, haïe, haïe !

LUCINDE.

Quelle voix a frappé mon oreille ?

THIBAUT, derrière le théâtre.

Ho, ho, ho !

PERRETTE.

Ah ! madame, c'est la voix de notre mari Thibaut : nous vlà perdues.

LUCINDE.

Courons promptement nous cacher.

Comme elles vont pour se sauver, elles rencontrent Bertrand.

SCÈNE IV.

LUCINDE, THIBAUT, BERTRAND, PERRETTE.

BERTRAND.

Où courez-vous ? Fuyez, fuyez de ce côté.

LUCINDE.

Thibaut, le mari de Perrette, vient par ici.

BERTRAND.

Josselin, le gouverneur de notre petit maître, vient par ilà.

THIBAUT, derrière le théâtre.

Holà, quelqu'un, holà !

PERRETTE.

Entends-tu ? C'est fait de nous s'il nous trouve.

SCÈNE V.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, BERTRAND, THIBAUT.

JOSSELIN, dans le château.

Bertrand ! hé ! Bertrand !

BERTRAND.

Oyez-vous ? nous sommes flambés s'il nous voit.

LUCINDE.

Où nous cacher ?

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette, et n'en ouvrez point la porte[1] à personne.

Lucinde et Perrette sortent.

SCÈNE VI.

JOSSELIN, BERTRAND, THIBAUT.

JOSSELIN.

Qui est-ce donc qui crie de la sorte ?

BERTRAND.

Il faut que ce soit quelque passant qui s'est égaré... Mais le vlà.

THIBAUT.

Eh ! parlez donc, vous autres ; êtes-vous muets ?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Vous êtes donc sourds ?

1. Var. N'en ouvrez la porte.

JOSSELIN.

Encore moins.

THIBAUT.

Et pourquoi donc ne répondez-vous pas?

JOSSELIN.

Parce qu'il ne nous plaît pas.

THIBAUT.

Palsangué ! vous êtes trop drôles ! Puisque vous n'êtes ni sourds ni muets, il faut que je vous embrasse ; oui, morgué ! je sis votre serviteur.

JOSSELIN.

Est-ce que nous nous connoissons?

THIBAUT.

Je ne sais pas ; mais je crois que nous ne nous sommes jamais vus.

JOSSELIN.

C'est ce qui me semble.

THIBAUT.

Palsangué ! vous vlà bian étonnai !

JOSSELIN.

Et qui ne le seroit pas ? nous ne nous connoissons point, et vous m'embrassez comme si nous nous étions vus toute notre vie.

THIBAUT.

Tastigué ! vous avez biau dire, je vois à votre mine que vous êtes un bon vivant, et que vous m'enseignerez ce que je charche.

JOSSELIN.

Et que cherchez-vous?

THIBAUT.

Je charche ma femme ; ne l'avez-vous point vue?

JOSSELIN.

Ah! vraiment oui, c'est bien ici qu'il faut chercher des femmes!

THIBAUT.

Elle a nom Parrette. Elle s'en est enfuie de cheuz nous, palsangué! chela est bian drôle, pour courir les champs avec la fille de M. Tobie, notre maître, que l'on vouloit marier maugré elle au fils de M. Griffon, neveu de notre maîtresse. Je ne sais, morgué! comme ces masques[1] ont fagoté tout chela; mais la nuit Parrette se couchi auprès de moi, et pis je ne l'y trouvis plus le lendemain : avez-vous jamais rien vu de pus plaisant que chela?

JOSSELIN.

Cela est fort plaisant.

THIBAUT.

Oh! ce qu'il y a de plus récréatif, c'est qu'elles sont toutes fines seules; et comme elles sont, morguoi! bian jolies, si elles alloient rencontrer queuque gaillard qui voulût en faire comme des choux de son jardin, elles seroient bien attrapées! Tout franc, quand je songe à chela, je n'en ris, morgué! que du bout des dents.

JOSSELIN.

Que craignez-vous?

THIBAUT.

Je crains... et que sais-je, moi? je crains... Est-ce que vous ne savez pas ce qu'on craint quand on ne sait où diable est sa femme?

JOSSELIN.

Si vous aviez envie de savoir ce qui en est, on pourroit vous donner satisfaction.

1. Var. Les masques.

THIBAUT.

Bon ! est-ce qu'on sait jamais ça? Pour s'en douter, passe ; mais pour en être sûr, nifle. J'aurois morgué ! biau le demander à Parrette, elle ne l'avoueroit jamais ; elle est trop dessalée.

JOSSELIN.

Nous avons ici un moyen sûr pour en savoir la vérité.

THIBAUT.

Et qu'est-ce encore?

JOSSELIN.

C'est une coupe qui est entre les mains du seigneur de ce château : quand elle est pleine de vin, si la femme de celui qui y boit lui est fidèle, il n'en perd pas une goutte ; mais si elle est infidèle, tout le vin répand à terre.

THIBAUT.

Cela est bouffon ! Et où diable a-t-il pêché cela?

JOSSELIN.

Il l'a achetée d'un Arabe qui, soit par composition ou par enchantement, y avoit attaché cette vertu.

THIBAUT.

Et pourquoi ce monsieur acheta-t-il ce joyau-là?

JOSSELIN.

Par curiosité.

THIBAUT.

Est-ce qu'il étoit marié?

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUT.

J'entends, j'entends ; il vouloit voir si sa femme... n'est-ce pas?

JOSSELIN.

Justement.

THIBAUT.

D'abord qu'il eut la coupe, il y but, je gage?

JOSSELIN.

Vous l'avez dit.

THIBAUT.

Elle répandit?

JOSSELIN.

Non[1].

THIBAUT.

Morgué! c'est être bien plus heureux que sage! Il s'en tint là?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Il y rebut?

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUT.

Testigué! vlà un sot homme.

JOSSELIN.

Plus encore que vous ne le dites.

THIBAUT.

Et comment donc? contez-moi cela pour rire.

JOSSELIN.

Il voulut éprouver sa femme.

THIBAUT.

Le benêt!

1. Les éditions modernes ajoutent ici :

THIBAUT.

Non?

JOSSELIN.

Non.

Cette répétition est d'un effet assez piquant à la scène.

JOSSELIN.

Il lui écrivit sous un nom supposé.

THIBAUT.

Le jocrisse!

JOSSELIN.

Il lui envoya des présents.

THIBAUT.

L'impertinent!

JOSSELIN.

Il lui donna un rendez-vous.

THIBAUT.

Elle y vint?

JOSSELIN.

Est-ce qu'on résiste aux présents[1]?

THIBAUT.

Et comment cela se passa-t-il?

JOSSELIN.

En excuses du côté de la dame; en soufflets de la part du mari.

THIBAUT.

Elle les souffrit patiemment?

JOSSELIN.

Oui; mais quelques jours après...

THIBAUT.

Il but encore dans la coupe?

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUT.

Et que fit la coupe?

JOSSELIN.

Elle répandit.

1. Var. Est-ce qu'on peut résister aux présents?

THIBAUT.

Quand on n'a que ce qu'on mérite, on ne s'en doit prendre qu'à soi.

JOSSELIN.

Il s'en prit à tout le monde, et vint de dépit se loger dans ce château écarté, pour ne plus entendre parler de femme de sa vie.

THIBAUT.

Avec la coupe?

JOSSELIN.

Avec la coupe.

THIBAUT.

Et de quoi lui sert-elle[1]?

JOSSELIN.

Elle lui sert à voir[2] qu'il a beaucoup de confrères, et cela le console.

THIBAUT.

Et comment le voit-il?

JOSSELIN.

Il engage tous les passants que le hasard conduit ici d'en faire l'épreuve.

THIBAUT.

Et depuis quand fait-il ce métier-là?

JOSSELIN.

Depuis quatorze ou quinze ans[3].

THIBAUT.

En a-t-il bien vu depuis ce temps-là?

1. Var. Les éditions modernes ajoutent : puisqu'il n'a plus de femme.
2. Var. Elle sert à lui faire voir.
3. Var. Depuis quatorze à quinze ans.

JOSSELIN.

Oh! en quantité[1].

THIBAUT.

Par ma fique! voilà tout fin droit ce qu'il faut pour bouter notte maître et son biau-frère à la raison. L'un est un bon Normand qui a épousé une Languedocienne, sœur de l'autre; et l'autre est un Gascon qui a épousé une Parisienne: comme ils sont logés vison visu, ils se tarabustent toujours sur le chapitre de leurs femmes. Je vais leur dire que la coupe les mettra d'accord. Ils rodont autour de cette montagne, pour apprendre des nouvelles de leur fille... Mais quel est ce vilain monsieur-là?

JOSSELIN.

C'est le maître de la coupe, et le seigneur de ce château.

SCÈNE VII.

ANSELME, JOSSELIN, THIBAUT, BERTRAND.

ANSELME, fort échauffé.

Ah! monsieur Josselin! mon pauvre monsieur Josselin!

JOSSELIN.

Qu'y a-t-il de nouveau, monsieur?

ANSELME.

Je suis dans le plus grand de tous les embarras. Mon... Qui est cet homme-là?

1. Les éditions modernes ajoutent ici :

THIBAUT.

S'en est-il trouvé biaucoup qui aient bu dans la coupe sans qu'elle ait répandu?

JOSSELIN.

Cela est si rare que je ne m'en souviens quasi pas.

JOSSELIN.

C'est un honnête paysan qui est en quête de sa femme : elle s'est échappée de chez lui avec une jeune fille ; et pour les retrouver, il est avec une paire de messieurs qu'il va chercher pour faire[1] l'essai de votre coupe.

THIBAUT.

Je vais vous amener de la pratique, laissez faire[2].

SCÈNE VIII.

ANSELME, JOSSELIN, BERTRAND.

ANSELME.

Ah ! vraiment, de la coupe[3] ! j'ai bien d'autres tintoins dans la tête.

JOSSELIN.

Qu'avez-vous donc ?

ANSELME.

J'ai vu...[4] Ouf !

BERTRAND, à part.

Auroit-il vu ces masques de femmes ? Écoutons.

Il se met entre Josselin, qui est à la gauche, et Anselme, qui est à la droite du théâtre.

ANSELME.

Je viens de voir... Donnant un soufflet à Bertrand. Que fais-tu là ?

BERTRAND.

Rien.

ANSELME.

Va à ta besogne, et ne reviens point qu'on ne t'appelle.

1. Var. Pour venir faire.
2. Var. Laissez-moi faire.
3. Var. Ah ! vraiment, la coupe !
4. Var. Je viens de voir.

SCÈNE IX.

ANSELME, JOSSELIN.

ANSELME.

Je viens de voir mon fils. Le petit pendard m'a fait des questions qui m'ont pensé mettre l'esprit sens dessus dessous. Il lui prend des curiosités toutes contraires au chemin que je veux qu'il tienne.

JOSSELIN.

Ma foi! monsieur, si vous voulez que je vous parle franchement, il vous sera bien difficile de l'élever toujours dans l'ignorance où vous voulez qu'il soit; je crains bien que toutes ces précautions[1] ne deviennent inutiles, et que cette démangeaison qui vous tient de lui vouloir cacher qu'il y a des femmes au monde ne porte davantage son petit génie aux connoissances du beau sexe.

ANSELME.

Eh! qui l'instruira qu'il y a des femmes?

JOSSELIN.

Tout, monsieur; le bon sens premièrement: oui, ce certain bon sens qui vient avec l'âge, à cet âge qui nous retire insensiblement des bras de l'enfance pour nous conduire à la puberté. L'esprit se porte à la conception de bien des choses : la raison vient, et, parmi plusieurs curiosités, nous fait apercevoir que l'homme ne vient point sur la terre[2] comme un champignon ; que c'est une petite machine où il y a bien des ressorts. Ces ressorts viennent à se mouvoir par le moyen du cœur[3]; ce mouvement du cœur

1. Var. Toutes vos précautions.
2. Var. Sur terre.
3 Var. Par le mouvement du cœur.

échauffe le cerveau[1]; cette cervelle échauffée se forme des idées qu'elle ne connoît pas[2] bien d'abord; l'amour se met quelquefois de la partie, il explique toutes ces idées, il prend le soin de les rendre intelligibles; et voilà comme la connoissance vient aux jeunes gens, ordinairement malgré qu'on en ait.

ANSELME.

Tous ces raisonnements sont les plus beaux du monde; mais je m'en moque, et j'empêcherai bien que mon fils... Le voici. Je ne suis pas en état de lui parler : mon désordre paroîtroit à sa vue. Fortifiez-le dans mes pensées pendant que je vais me remettre.

SCÈNE X.

LÉLIE, JOSSELIN.

LÉLIE.

D'où vient que mon père me fuit[3]?

JOSSELIN.

Il a des affaires en tête. Lui voulez-vous quelque chose?

LÉLIE.

Je ne sais.

JOSSELIN.

Vous ne savez?

LÉLIE.

Non, je ne sais ce que je lui veux; je ne sais ce que je me veux à moi-même. Je sens[4] que je m'ennuie; et je ne sais pourquoi je m'ennuie.

1. Var. Échauffe la cervelle.
2. Var. Conçoit.
3. Var. D'où vient que mon père fuit?
4. Var. Je sens bien.

JOSSELIN.

C'est que vous êtes un petit indolent, qui n'avez pas l'esprit de jouir des beautés qui se présentent à vous.

LÉLIE.

Eh! quelles sont ces beautés?

JOSSELIN.

Le ciel, la terre, le feu, l'eau, l'air, le jour, la nuit, le soleil, la lune, les étoiles, les arbres[1], les prés, les fleurs, les fruits.

LÉLIE.

Oui, tout cela est fort divertissant! Ah! mon cher monsieur Josselin, je voudrois bien...

JOSSELIN.

Quoi?

LÉLIE.

Vous ne le voudrez pas, vous[2]?

JOSSELIN.

Qu'est-ce encore?

LÉLIE.

Promettez-moi que vous le voudrez.

JOSSELIN.

Selon.

LÉLIE.

Je voudrois bien aller me promener autre part qu'ici.

JOSSELIN.

Plaît-il?

LÉLIE.

Ah! je savois bien que vous ne le voudriez pas.

JOSSELIN.

Avez-vous oublié que votre père vous l'a défendu?

1. Var. Les herbes.
2. Var. Vous ne le voudriez pas, vous?

LÉLIE.

Et c'est[1] parce qu'il me l'a défendu que je meurs d'envie de le faire. Car, enfin, je m'imagine qu'il y a dans le monde des choses qu'il ne veut pas que je sache; et ce sont ces choses-là[2] que je m'imagine, que je brûle de savoir.

JOSSELIN, à part.

Le petit fripon!

LÉLIE.

Oh! çà, monsieur Josselin, en bonne vérité, dites-moi ce que c'est que ces choses-là?

JOSSELIN.

Qu'est-ce à dire, ces choses-là?

LÉLIE.

Oui; qu'est-ce qu'il y a dans le monde qui n'est point ici?

JOSSELIN.

Rien.

LÉLIE.

Vous mentez, monsieur Josselin.

JOSSELIN.

Point du tout.

LÉLIE.

On me cache bien des choses, monsieur Josselin; vous lisez dans des livres, et mon père y sait lire aussi. Pourquoi ne m'a-t-on pas appris à y lire?

JOSSELIN.

On vous l'apprendra; donnez-vous patience.

LÉLIE.

Je ne puis plus vivre comme cela, et c'est une honte d'être si ignorant[3] que je le suis à mon âge.

1. VAR. Eh! c'est.
2. VAR. Ces choses.
3. VAR. Aussi ignorant.

JOSSELIN, bas.

Voilà un petit drôle qu'il n'y aura plus moyen de retenir.

LÉLIE.

Et si mon père venoit à mourir, monsieur Josselin, car je sais bien qu'on meurt, que deviendroi-je[1]?

JOSSELIN.

Vous deviendrez[2] mon fils, et je serois votre père pour lors.

LÉLIE.

Vous vous moquez de moi, monsieur Josselin. Ce n'est pas comme cela que cela se fait; et ce seroit à mon tour d'être père de quelqu'un.

JOSSELIN.

Eh bien! vous seriez le mien, si vous vouliez, et je serois votre fils, moi.

LÉLIE.

Oh! ce n'est pas comme cela que cela se fait, assurément. Vous ne voulez pas me le dire; mais je le saurai, vous avez beau faire.

JOSSELIN.

Oh! vous saurez, vous saurez que vous êtes un petit sot, et que vos discours me fatiguent.

LÉLIE.

Monsieur Josselin, si vous ne me menez promener, j'irai me promener tout seul, je vous en avertis.

JOSSELIN.

Oui! et je vais, moi, tout de ce pas, avertir votre père de vos extravagances, et vous verrez après où je vous

1. Var. Que deviendrois-je?
2. Var. Vous deviendriez.

mènerai promener. Oh! oh! voyez-vous[1] le petit impudent, avec ses promenades! Il sort.

LÉLIE, seul.

Il a beau dire, je sortirai d'ici, quand je devrois mourir sur le pas de la porte.

SCÈNE XI.

LUCINDE, LÉLIE, PERRETTE.

PERRETTE, à Lucinde.

Madame, le voilà tout seul.

LUCINDE.

Approchons-nous, pour voir ce qu'il dira en nous voyant.

LÉLIE, sans voir les deux femmes.

Mon père n'est pourtant pas un bon père de ne me pas montrer tout ce qu'il sait; et c'est ce qui fait que je n'ai pas de peine à me résoudre à le quitter.

PERRETTE.

Il ne faut pas[2] lui dire d'abord qui nous sommes[3]; mais je gage bien qu'il le devinera.

LÉLIE.

Je m'imagine que tout ce qu'on ne veut pas que je sache est cent[4] fois plus beau que ce que je sais. Je pense je ne sais combien de choses, toutes plus jolies les unes que les autres, et je meurs d'impatience de savoir si je pense juste... Mais que vois-je? Voilà deux jeunes garçons joliment habillés. Je n'en ai point encore vu comme ceux-là. Je voudrois bien les aborder; mais je suis

1. Var. Voyez.
2. Var. Point.
3. Var. Je sommes.
4. Var. Cent mille fois.

tout hors de moi-même, et je n'ai pas presque la force de parler[1]. (Elles lui font la révérence.) Ils se baissent, et puis se haussent[2] : qu'est-ce que cela signifie?

LUCINDE.

Nous hésitons à vous aborder.

LÉLIE.

Ils parlent comme moi ; que de questions je vais leur faire!

LUCINDE.

Vous paroissez étonné de nous voir?

LÉLIE.

Oui, je n'ai jamais rien vu de si beau que vous, ni qui m'ait tant fait de plaisir à voir.

PERRETTE.

Oh! mort de ma vie, que la nature est une belle chose!

LÉLIE.

D'où venez-vous? qui vous a conduits ici? Est-ce mon père ou moi que vous y cherchez? De grâce, ne parlez point à mon père, et demeurez avec moi.

LUCINDE.

A ce que je puis juger, vous n'êtes point fâché de nous voir?

LÉLIE.

Je n'ai jamais eu tant de joie.

PERRETTE.

Cela est admirable! Et que croyez-vous de nous, s'il vous plaît[3]?

1. Var. Je n'ai presque pas la force de parler.
2. Var. Et puis ils se haussent.
3. Les éditions modernes ajoutent ici :

LÉLIE.

Ce que j'en crois?

LUCINDE.

Oui, qui nous sommes?

LÉLIE.

Les deux plus belles créatures du monde. Je n'ai jamais rien vu ; mais je ne conçois rien de plus parfait que vous, et je n'ai plus de curiosité pour tout le reste. Demeurez toujours avec moi, je vous en conjure! je demeurerai toujours ici, et mon père et M. Josselin en seront ravis.

LUCINDE.

Vous en jugeriez autrement, si vous saviez ce que nous sommes.

LÉLIE.

Et n'êtes-vous pas[1] des hommes comme nous?

PERRETTE.

Oh! vraiment non : il y a bien à dire.

LÉLIE.

Hors les habits et la beauté, je n'y vois point de différence.

PERRETTE.

Oui-da! c'est bien tout un; mais ce n'est pas de même.

LÉLIE.

Il est vrai que je sens, en vous voyant, ce que je n'ai jamais senti. Ah! si vous n'êtes point des hommes, dites-moi ce que vous êtes, je vous en conjure.

LUCINDE.

Votre cœur ne peut-il pas vous l'expliquer tout à fait?

LÉLIE.

Non; mais ce n'est pas la faute de mon cœur, c'est la faute de mon esprit.

PERRETTE.

Eh bien! tenez, mon pauvre enfant, bien loin d'être des hommes, nous en sommes tout le contraire.

1. Var. Eh! n'êtes-vous pas.

LÉLIE.

Je ne vous entends point.

PERRETTE.

Vous nous entendrez avec le temps. Mais, qui aimez-vous mieux de nous deux? Là, parlez franchement, n'est-ce pas moi[1]?

LÉLIE.

Je vous aime beaucoup; mais je l'aime infiniment davantage.

LUCINDE.

Tout de bon?

LÉLIE.

Tout de bon.

PERRETTE.

C'est à cause que vous êtes la plus brave.

LÉLIE.

Non, non, je ne regarde point aux habits; je ne saurois vous dire[2] ce qui fait que je l'aime plus que vous.

LUCINDE.

Vous m'aimez donc?

LÉLIE.

Plus que toutes les choses du monde.

PERRETTE.

Mais que pensez-vous en l'aimant?

LÉLIE.

Mille choses que je n'ai jamais pensées.

LUCINDE.

N'en avez-vous point à me dire[3]?

1. Var. N'est-ce point moi?

2. Var. Mais je ne saurois vous dire.

3. Il n'y a point de réponse à cette question dans les premières éditions; les éditions modernes portent la réponse suivante :

LÉLIE.

Oh! quantité; mais je ne sais comment m'exprimer.

PERRETTE.

Et que seriez-vous [1] prêt à faire pour lui prouver que vous l'aimez?

LÉLIE.

Tout.

LUCINDE.

Voudriez-vous quitter ces lieux pour me suivre?

LÉLIE.

De tout mon cœur, pourvu que je vous suive toujours.

SCÈNE XII.

JOSSELIN, LUCINDE, PERRETTE, LÉLIE.

LELIE, *tout transporté de joie.*

Ah! mon cher monsieur Josselin, vous allez être ravi.

LUCINDE.

Ah, ciel!

JOSSELIN.

Que vois-je? tout est perdu. Ah! vraiment, voici bien pis que la promenade.

LELIE.

Je n'en avois jamais vu; et je le savois bien, moi, qu'il y avoit dans le monde quelque chose qu'on ne me disoit pas.

JOSSELIN.

Paix!

PERRRETTE.

Qu'il a la mine rébarbative!

JOSSELIN.

Eh! d'où diantre ces deux carognes [2] sont-elles venues?

1. VAR. Eh! que seriez-vous.
2. VAR. Ces deux carognes-là.

LÉLIE.

Monsieur Josselin...

JOSSELIN.

Taisez-vous.

PERRETTE.

Comme il nous regarde !

LUCINDE.

Le vilain homme que voilà !

JOSSELIN.

Qui vous a conduites ici, impudentes que vous êtes? Qu'y venez-vous faire?

PERRETTE.

C'est pis qu'un loup-garou.

LÉLIE.

Monsieur Josselin, ne les effarouchez pas.

JOSSELIN.

Comment, petit fripon ! vous osez... (A part.) Qu'elles sont belles [1] !

LUCINDE.

Si c'est un crime pour nous de nous trouver ici, il n'est pas difficile de le réparer, et notre dessein n'est pas d'y faire un long séjour.

JOSSELIN, à part, montrant Lucinde.

Le beau visage qu'a celle-là [2] !

PERRETTE.

Je n'y serions pas venues si j'eussions cru qu'on nous eût si mal reçues.

JOSSELIN, à part, montrant Perrette

Le drôle de petit air qu'a celle-ci [3] !

1. Var. Qu'elles sont jolies!
2. Var. Qu'a celle-ci.
3. Var. Qu'a celle-là.

LÉLIE.

N'est-il pas vrai, monsieur Josselin, qu'il n'y a rien au monde de plus beau?

JOSSELIN.

Non, cela n'est pas vrai. Vous ne savez ce que vous dites. (A part.) Les deux jolis bouchons que voilà[1] !

PERRETTE.

Il est enragé. Comme il rouille[2] les yeux!

LÉLIE.

Monsieur Josselin, menons-les à mon père.

JOSSELIN.

Comment! petit effronté, à votre père! Tournez-moi les talons, et ne regardez pas derrière vous.

Il veut faire sortir Lélie, qui lui résiste.

LÉLIE.

Je veux demeurer ici, moi.

JOSSELIN.

Tournez-moi les talons, vous dis-je... Et vous, détalez au plus vite.

LÉLIE.

Je ne veux pas qu'ils s'en aillent.

JOSSELIN.

Et je le veux, moi. Allez vite... (Bas à Lucinde et à Perrette. Allez vous cacher dans ma chambre, au bout de cette allée. Voilà la clef.

PERRETTE.

Comme il se radoucit! Ferons-je bien d'y aller?

JOSSELIN, à Lélie.

Si vous ne dépêchez...[3] (Aux deux femmes.) Entrez dans le petit cabinet, à main gauche... Allez vite, allez.

1. Var. Les deux jolis petits bouchons que voilà !
2. Var. Roule.
3. Var. Si vous ne vous dépêchez.

LÉLIE.

Demeurez ici, je vous en conjure.

JOSSELIN.

Je vous l'ordonne, partez promptement.

LÉLIE, fort échauffé, à Josselin.

Pour la dernière fois, monsieur Josselin... (Aux deux femmes.) Attendez-moi, je vous prie : je cours trouver mon père ; j'obtiendrai de lui que je vous aie ici [1]. M. Josselin se repentira de vous avoir grondés. Je reviendrai dans un moment [2].

SCÈNE XIII.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN.

JOSSELIN.

Ah! malheureuses petites femelles! savez-vous bien où vous êtes, et le malheur qui vous talonne?

LUCINDE.

Nous savons tout ce que vous pouvez nous dire ; mais nous espérons tout de votre bonté.

JOSSELIN.

Que vous êtes heureuses d'être belles! Sans cela... Écoutez, n'allez pas vous entêter de ce petit vilain-là : ce serait gâter toutes vos affaires.

PERRETTE.

Oh! je ne nous boutons rian dans la tête que de la bonne sorte.

JOSSELIN.

Son père veut enterrer toute sa famille avec lui [3], et ne consentira jamais...

1. Var. Que vous demeuriez ici.
2. Var. Attendez-moi, au moins, je reviendrai dans un moment.
3. Var. Toute sa race avec lui.

LUCINDE.

Mettez-nous en lieu où nous puissions vous apprendre notre infortune, et savoir de vous le conseil que nous devons suivre.

JOSSELIN.

Ma chambre est l'endroit où vous puissiez être le mieux cachées dans ce château, et j'en veux bien courir les risques pour l'amour de vous ; à condition que, pour l'amour de moi...

PERRETTE.

Allez, mon bon monsieur, vous voyez deux pauvres orphelines qui ne sont nullement entichées du vice d'ingratitude.

JOSSELIN.

Venez, suivez-moi.

SCÈNE XIV.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, BERTRAND.

BERTRAND, les surprenant.

Oh ! palsangué ! je vous prends sur le fait ; je n'en suis plus que de moitié.

JOSSELIN.

Voilà un maroufle qui vient bien mal à propos.

BERTRAND.

Testiguenne ! puisque vous voulez les fourrer dans votre chambre, je ne serai pas pendu tout seul pour les avoir boutées dans ma cahute : vous le serez avec moi ; je ne m'en soucie guère !

JOSSELIN.

Veux-tu te taire ?

BERTRAND.

Morgué! je ne me tairai point, à moins que je ne retire mon épingle du jeu.

JOSSELIN.

Qu'entends-tu par là?

BERTRAND.

J'entends que vous soyez pendu tout seul.

JOSSELIN.

Que veut dire cet animal-là?

BERTRAND.

Je veux dire qu'à moins que vous ne disiez que c'est vous qui les avez cachées, je vais [1] tout apprendre à notre maître.

JOSSELIN.

Eh bien! oui, je dirai que c'est moi.

BERTRAND.

Mais, morgué! point de tricherie [2] au moins.

PERRETTE.

J'entends quelqu'un.

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette, et ne vous montrez plus, sur les yeux de votre tête [3].

JOSSELIN.

Chut! ou je te rendrai complice.

BERTRAND.

Motus! ou je découvrirai le pot aux roses.

Lucinde et Perrette sortent.

1. Var. Par la sanguoi! je vais...
2. Var. Eh! bian, je ne lui dirai donc rien; mais morgué, point de tricherie.
3. Var. Et ne vous montrez plus, au moins.

SCÈNE XV.

ANSELME, LÉLIE, JOSSELIN, BERTRAND.

LÉLIE, toujours fort transporté.

Oui, mon père, il est impossible que vous me refusiez quand vous les aurez vus. Venez seulement... Où sont-ils? Qu'en avez-vous fait, monsieur Josselin?

JOSSELIN.

Que veut-il dire?

ANSELME.

Je ne sais ce qu'il me vient conter.

LÉLIE.

Que sont-ils devenus, Bertrand?

BERTRAND.

A qui en veut-il donc?

LÉLIE.

Répondez-moi, monsieur Josselin, ou, malgré la présence de mon père...

JOSSELIN.

Doucement, petit drôle[1] !

LÉLIE, à Bertrand.

Éclaircis-moi de ce que je veux savoir, coquin!

BERTRAND.

Haïe! ahy! vous m'étranglez... Est-il devenu fou?

LÉLIE.

Ah, mon père! commandez qu'on me les fasse retrouver, ou j'en mourrai de désespoir.

ANSELME.

Quoi? qu'y a-t-il? que veux-tu qu'on te rende? Te voilà bien échauffé!

1. Les éditions modernes ajoutent : Sur quelle herbe a-t-il marché ?

LÉLIE.

Cherchons partout. Si je ne les retrouve, je sais bien à qui je m'en prendrai.

BERTRAND.

Eh! attendez, attendez. Ce ne sont pas des moigniaux que vous charchez?

LÉLIE.

Non, traître! ce ne sont pas des moineaux.

BERTRAND.

Hé bien! morgué, quoi que ce puisse être, allons les charcher nous deux. M'est avis que j'ai entendu queuque chose grouiller de ce côté-là[1].

Il l'emmène justement où elles ne sont pas.

LÉLIE.

Courons-y. Mon pauvre Bertrand, ne me quitte point...[2] Monsieur Josselin, malheur à vous si je ne les retrouve!

SCÈNE XVI.

ANSELME, JOSSELIN.

JOSSELIN.

Des menaces! Vous voyez comme il perd le respect.

ANSELME.

Qu'on l'arrête!

JOSSELIN.

Non, non : il vaut mieux qu'en courant il aille dissiper ces vapeurs, qui lui troublent l'imagination.

ANSELME.

Mais je crois qu'en effet il est devenu fou : quel galimatias m'a-t-il fait?

1. Var. Que j'ai entendu quelque chose de ce côté-là.
2. Var. Courons-y, mon pauvre Bertrand! ne me quitte pas.

JOSSELIN.

C'est justement une suite de ce que je disois tantôt. Ce sont des idées qui lui passent par la cervelle, et je ne jurerois pas trop que ce ne fussent des idées de femmes[1].

ANSELME.

Des idées de femmes! Vous vous moquez, monsieur Josselin! Peut-on avoir des idées de ce qu'on n'a jamais vu?

JOSSELIN.

Belles merveilles! Et ne vous est-il[2] jamais arrivé de faire des songes?

ANSELME.

Oui.

JOSSELIN.

Et de voir en dormant des choses que vous n'aviez jamais vues, et que vous ne vous seriez jamais imaginées si vous n'aviez dormi?

ANSELME.

D'accord; mais ce petit garçon-là ne dort pas[3].

JOSSELIN.

Non, vraiment; au contraire, je ne l'ai jamais vu si éveillé.

ANSELME.

Eh bien!

JOSSELIN.

Eh bien! il rêve tout éveillé; et c'est justement ce qui fait[4] qu'il fait des contes à dormir debout.

ANSELME.

Mais pourquoi lui vient-il des idées de femmes plutôt que d'autres?

1. Var. Et je jurerois que ce sont des idées de femmes.
2. Var. Eh! ne vous est-il.
3. Var. Ne dort point.
4. Var. Ce qui est cause.

JOSSELIN.

C'est que ces animaux-là se fourrent partout, malgré qu'on en ait.

ANSELME.

Cela seroit bien horrible que toutes mes précautions fussent inutiles.

JOSSELIN.

Elles le seront à coup sûr; et dès à présent je vous en donne ma parole.

ANSELME.

Il n'importe; et si je ne puis lui cacher absolument qu'il y ait des femmes, il ne les connoîtra du moins que pour les haïr[1].

JOSSELIN.

Il ne les haïra point.

ANSELME.

Il les détestera, en apprenant ce qu'elles savent faire... Mais qu'est-ce ci?

JOSSELIN.

Eh! c'est ce bon paysan qui vous amène ces deux personnes, pour faire essai[2] de votre coupe.

SCÈNE XVII.

ANSELME, JOSSELIN, sur le devant;
M. GRIFFON, M. TOBIE, THIBAUT, dans le fond;
LUCINDE, PERRETTE, à la fenêtre de la cahute.

PERRETTE, à Lucinde.

Le petit homme n'y est pas, vous dis-je.

LUCINDE.

Il n'importe. Voyons d'ici ce qui se passe, puisque nous pouvons voir sans être vues.

1. Var. Il ne les connoîtra que pour les haïr mortellement.
2. Var. Faire l'essai.

M. GRIFFON, à M. Tobie.

Oui, cadédis! jé bous lé dis, et bous lé soutiens[1]; bous êtes un von sot, veau-frère.

THIBAUT, à M. Griffon.

Ah! ah! monsieur, au mari de madame votre sœur!

PERRETTE, à Lucinde.

Madame, c'est Thibaut.

THIBAUT.

Sot! Et qu'est-ce[2]? Queu terminaison est chela[3]?

LUCINDE, à Perrette.

Mon père et mon oncle sont ici.

M. TOBIE, à M. Griffon.

Nous sommes gens de bien de notre race! je serois marri[4] qu'elle fût entichée des reproches qu'on fait à la vôtre.

THIBAUT, à M. Tobie.

Eh! eh! monsieur, le frère de madame votre femme! vous n'y songez pas.

M. GRIFFON, à M. Tobie.

Tu fais vien dé m'apparténir.

M. TOBIE, à M. Griffon.

C'est le plus vilain endroit de ma vie.

THIBAUT, à Anselme et à Josselin.

Messieurs, messieurs, venez m'aider, s'il vous plaît, à mettre le holà entre deux beaux-frères qui se vont couper la gorge.

ANSELME, à Griffon et à Tobie.

Qu'est-ce que c'est donc? Qu'avez-vous, messieurs? qui vous oblige à en venir aux invectives?

1. VAR. Et jé bous lé soutiens.
2. VAR. Eh! qu'est-ce?
3. VAR. Est ça?
4. VAR. Et je serois marri.

M. GRIFFON.

Eh! messieurs[1], serbiteur; jé bous fais juges dé céci. Boici lé fait. J'ai fait l'honneur[2] à cé monsieur dé donner mon fils, qui est novle monsieur[3] comme moi, mordi! en mariage à sa fille, qui n'est qu'une simplé roturière; et, parcé qué la beille des noces la sotte s'ecclipsé de la case paternelle, il a l'insolencé dé dire qué c'est ma fauté, et qu'elle a eu peur d'entrer dans mon alliance, à causé qué jé suis sébère dans ma famille, et qué jé né beux pas souffrir qu'aucun godeluriau approche mon domainé dé la vanlieue.

M. TOBIE.

Qu'est-ce? je donne ma fille, qui aura dix mille livres de rente, au fils de ce monsieur, qui est gueux comme un rat; et parce qu'elle s'en est enfuie de chez moi pour éviter ce mariage, il me dira en me traitant comme un je ne sais qui, que c'est parce que je suis trop bon dans mon domestique, à cause que ma femme est toujours autour de moi à m'étouffer de caresses, et que je souffre qu'elle m'appelle son petit papa, son petit fanfan, son petit camuset; ce qui fait que ma maison est ouverte à tous les honnêtes gens.

JOSSELIN.

Voilà un différend qu'il est assez facile d'accommoder. Ces messieurs se disent les choses de si bonne foi qu'on ne peut s'empêcher de les croire; mais, pour savoir lequel des deux s'est le plus fait aimer de sa femme par ses manières, votre coupe enchantée sera d'un secours merveilleux, et je suis sûr qu'elle les mettra d'accord; je vais l'apporter[4]. Il sort un instant.

1. Var. Ah! messieurs.
2. Var. Jé fais l'honneur.
3. Les éditions modernes suppriment le mot *monsieur* en cet endroit
4. Var. Je vais vous l'apporter.

ANSELME.

Allez, monsieur Josselin, cela finira la dispute.

M. GRIFFON.

Cet homme nous a fait récit dé cetté coupe, et jé sérai rabi dé connoître par elle léquel est lé fat dé nous deux: jé suis sûr qué cé n'est pas moi.

M. TOBIE.

Nous en allons voir tout à l'heure un bien penaud! je sais bien qui ce ne sera pas.

ANSELME, voyant revenir Josselin.

Voici la coupe. (Josselin verse du vin dans la coupe.)

M. TOBIE.

Donnez, donnez. Je serois bien fâché[1] de n'en pas faire essai le premier, pour vous montrer combien je suis sûr de mon fait.

Comme il approche la coupe de sa bouche, elle répand, et le vin lui rejaillit au visage, ce qui fait beaucoup rire M. Griffon.

JOSSELIN.

Ah! ah!

M. TOBIE, fort surpris.

Que vois-je? le vin est répandu, je pense?

JOSSELIN.

Oh! par ma foi! le petit papa, le petit fanfan, le petit camuset en tient.

M. GRIFFON.

Hé[2], qui dé nous dus est lé fat? hem? Cadédis, mon veau-frère, bous mé ferez raison dé la conduite dé ma sœur.

M. TOBIE.

Voilà une méchante créature! je ne l'aurois jamais cru.

1. Var. Je serois fâché.
2. Var. Eh! donc.

JOSSELIN.

Quand elle viendra vous étouffer de caresses, je vous conseille de l'étrangler par bonne amitié.

M. TOBIE.

C'est chez vous qu'elle a sucé ce mauvais lait-là.

M. GRIFFON.

Oüi, oüi, cadédis! l'absynthé n'est pas plus amère qué lé lait qué jé leur fais sucer... Bersez, bersez, veau Ganymède... Bous allez boir, veau-frère... A la santé de la compagnie.

Il veut boire; et la coupe lui fait sauter le vin au nez.

JOSSELIN.

Haïe! haïe! haïe!

M. GRIFFON.

Bouais[1]! c'est qué jé né la tiens pas droite.

Il essaye encore, et elle répand.

JOSSELIN.

Prenez donc garde.

ANSELME.

Voyez, voyez. (Tout se répand.)

M. GRIFFON.

La main mé tremble.

JOSSELIN.

Ah! l'on a approché de votre domaine plus près que de la banlieue[2].

1. Var. Ouais!

2. Var. Oh! l'on approche votre domaine de plus près que de la banlieue. Après ces mots, les éditions modernes ajoutent :

M. TOBIE.

Je savois que ce n'étoit pas ma faute. Je n'ai garde de donner ma fille à votre fils : il n'en feroit qu'une vraie rien qui vaille.

PERRETTE.

Madame, à quelque chose le malheur est bon.

M. GRIFFON.

Ma foi ! jé n'y comprends plus rien. Monsieur est von ; on lé trahit[1]. Je suis sébère[2]; et l'on mé trompe. Sandis! comment faut-il donc faire avec ces diantres d'animaux-là? Allons, on s'en mordra les doigts. Sans adieu[3]. (Il sort.)

SCÈNE XVIII.

ANSELME, M. TOBIE, THIBAUT, JOSSELIN; LUCINDE ET PERRETTE, à la fenêtre.

ANSELME.

Jusques au revoir.

JOSSELIN.

Vous plaît-il boire encore un coup? (A Thibaut.) Oh! çà! à vous le dez, pays!

Il lui présente la coupe pleine de vin.

THIBAUT.

A moi ?

LUCINDE, à Perrette.

Perrette, ton mari va boire.

PERRETTE.

A quoi s'amuse-t-il ? Ce n'est pas que je craigne rien; mais le cœur me tape.

JOSSELIN.

A cause que vous êtes un bon frère, en voilà rasade : buvez.

1. Var. L'on lé trahit.
2. Var. Jé suis rigide.
3. Var. Comment faut-il donc faire abec ces diantres d'animaux-là?

THIBAUT.

Morgué! ça est embarrassant.

M. GRIFFON.

On s'en mordra les doigts. Sans adiu.

THIBAUT.

Palsangué[1] ! je n'ai pas soif.

JOSSELIN.

Il ne s'agit pas d'avoir soif, et c'est seulement par curiosité, et pour savoir si vous êtes aimé de votre femme ; buvez.

THIBAUT.

Non, morgué ! je ne boirai point. Et si le vin alloit répandre[2], par hasard ! Testigué, voyez-vous, je suis maladroit de ma nature. Quand je saurois ça, en serois-je plus gras ? en aurois-je la jambe plus droite ? en dormirois-je plus que des deux yeux ? en mangerois-je autrement que par la bouche ? Non, pargué ! C'est pourquoi, frère, je suis votre sarviteur, je ne boirai point[3].

JOSSELIN.

Voilà un rustre d'assez bon sens.

ANSELME.

C'est ce qui me semble, et je suis quasi fâché de n'avoir pas été de son humeur.

M. TOBIE.

Oh ! pardi, mon fermier, vous avez plus d'esprit que votre maître[4].

THIBAUT.

Jarni[5] ! je ne sais pas si je fais bien ; mais je sais bien

1. Var. Parsangué !

2. Var. Alloit se répandre.

3. Les éditions modernes ajoutent ici :

LUCINDE, à Perrette.

Je ne croyois pas que votre homme fût si avisé.

Cette addition est maladroite : *votre homme* n'appartient pas au langage de Lucinde ; et nous avons déjà fait remarquer qu'elle tutoie Perrette pendant toute la pièce.

4. Var. Que votre maître ; je vous le cède.

5. Var. Jarnigué !

que je serois fâché de faire autrement. J'aime Parrete : elle est ma femme : quand elle seroit la femme d'un autre, elle ne me plairoit pas davantage[1]. Je ne sais si je lui plais finfirmement[2] ; elle en fait le semblant, du moins : je ne rentre de fois chez moi que je ne la retrouve tin[3] telle que je l'ai laissée ; il n'y a pas un iota à dire. Elle aime à batifoler ; je suis d'humeur batifolante : je batifolons sans cesse ; et si je m'allois mettre dans la cervelle tous vos engeingreiniaux, adieu le batifolage. Non, palsanguoi ! je n'en ferai rien.

JOSSELIN.

Voilà comme je veux être, et si je me marie... mais je ne me marierai pas[4].

PERRETTE.

Madame, je suis si aise[5] que je ne saurois plus m'en tenir. Il faut que j'aille embrasser notre homme.

Elle se retire de la fenêtre.

LUCINDE.

Attends, Perrette ; que vas-tu faire ?

JOSSELIN.

Voilà la perle des maris. Ami, touche là.

THIBAUT.

Votre valet.

M. TOBIE.

Voilà l'exemple des honnêtes gens. Embrasse-moi.

1. VAR. Alle est ma femme ; et quand alle seroit la femme d'un autre, alle ne me plairoit pas davantage.

2. *Finfirmement* signifie : très-fermement. Il y a *sincèrement* dans les éditions modernes.

3. *Tin telle,* tout à fait telle.

4. VAR. Voilà comme je veux être, si je me marie ; mais je ne me marierai pas.

5. Il y a *si niaise* dans les premières éditions, mais c'est sans doute une faute d'impression.

THIBAUT.

Votre serviteur.

ANSELME.

Voilà le miroir de la vie paisible.

THIBAUT.

Votre très-humble.

PERRETTE, à son mari, en lui frappant sur l'épaule.

Voilà un vrai homme à femme. Oh ! que je te baiserai tantôt !

THIBAUT.

Hé ! testigué ! c'est Perrette.

ANSELME.

Que vois-je ? des femmes !

THIBAUT.

Je n'ai, morgué ! pas voulu boire dans la coupe : elle eût peut-être dit quelque chose qui m'auroit chagriné.

PERRETTE.

Elle n'eût rien dit ; mais tu as bien fait : je t'en aime davantage.

M. TOBIE.

Perrette, qu'as-tu fait de ma fille ?

LUCINDE.

La voilà, mon père, qui se jette à vos genoux pour vous demander pardon.

M. TOBIE.

Va, ma fille, je te pardonne.

ANSELME.

Par quels moyens ces femmes sont-elles entrées chez moi.

JOSSELIN.

Je ne sais. Ce sont peut-être elles qui ont fait naître à monsieur votre fils les idées...

SCÈNE XIX.

ANSELME, M. TOBIE, LÉLIE, LUCINDE,
PERRETTE, JOSSELIN, THIBAUT, BERTRAND.

BERTRAND, arrêtant Lélie.

Ce n'est pas là, vous dis-je.

LÉLIE.

Non, non, laissez-moi... Mais, que vois-je? Ah! c'est ce que je cherche... Oui, mon père, les voilà. Souffrez que je les mène[1] à ma chambre, je vous promets de n'en sortir jamais.

ANSELME.

Où suis-je? que vois-je? qu'entends-je?

LÉLIE.

Ah! mon père, n'allez pas gronder, de peur de les effaroucher encore.

ANSELME.

C'en est fait; la destinée et la nature sont plus fortes que mes raisonnements. Votre seule présence lui en a plus appris en un moment que je ne lui en avois caché pendant seize années.

JOSSELIN.

Cela est admirable.

ANSELME.

Je commence moi-même à me rendre à la raison, et je vais changer de manière.

M. TOBIE.

Qu'est-ce que tout ceci?

ANSELME.

Vous le saurez, monsieur. En attendant qu'on vous

1. Var. Emmène.

l'apprenne, je vous dirai seulement que mon fils a beaucoup de noblesse et plus de bien, et qu'il ne tiendra qu'à vous d'unir sa destinée à celle de mademoiselle votre fille.

M. TOBIE.

Volontiers. J'en serai ravi ; et cela fera enrager ma femme.

LÉLIE.

Je ne comprends rien à tous ces discours. Que veulent-ils dire, monsieur Josselin ?

JOSSELIN.

Cette belle vous l'apprendra.

ANSELME.

Oui, mon fils, je vous la donne en mariage.

LÉLIE.

En mariage ? cela signifie-t-il qu'elle demeurera toujours avec moi, mon père ?

ANSELME.

Oui, mon fils.

LÉLIE, embrassant son père.

Quelle joie ! Ah, mon père ! que je vous ai d'obligation !

JOSSELIN.

Jamais le petit fripon n'a embrassé si fort [1].

THIBAUT.

Pargué ! Perrette, tout ça est drôle.

PERRETTE.

Oui, tout cela est bel et bon ; mais cette chienne de coupe, que deviendra-t-elle ? Qu'il n'en soit plus parlé ; car, quoique je ne craignions rien, je n'en dormirions point en repos, voyez-vous.

1. Var. Ne l'a embrassé si fort.

ANSELME.

Qu'elle ne vous inquiète point; je la briserai en votre présence.

JOSSELIN.

Quelqu'un veut-il faire essai de la coupe? qu'il se dépêche. Mais, franchement, je ne conseille à personne d'y boire; et l'exemple du paysan est, sur ma foi, le meilleur à suivre.

FIN DE LA COUPE ENCHANTÉE.

LE VEAU PERDU

COMÉDIE

1689

PERSONNAGES.

LE GENTILLATRE.	Le sieur LE COMTE.
SA FEMME.	Mademoiselle DURIEUX.
SA SERVANTE.	Mademoiselle BEAUVAL.
RICATO, fermier du gentillâtre.	Le sieur DESMARRES.
LE FILS DU FERMIER, jeune paysan innocent.	Le sieur LA THORILLIÈRE.

LE

VEAU PERDU

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE, NON IMPRIMÉE,

DE M. DE LA FONTAINE

Représentée pour la première fois le lundi 22 août, précédée de la Tragédie de VENCESLAS.

(Extrait de l'*Histoire du Théâtre françois*, t. XIII, p. 148.)

Ce fut M. de Champmeslé qui présenta cette comédie : elle est inscrite sous son nom dans les Registres ; cependant le public l'attribue à M. de La Fontaine, et nous nous sommes conformés à l'opinion la plus vulgaire. Quel qu'en soit l'auteur, il est certain qu'il n'a fait que mettre en action les deux contes de M. de La Fontaine : *la Gageure des trois Commères,* dont le tour de la première se trouve employé ici[1], et *le Villageois qui cherche son Veau.*

Voici de quelle façon ces deux contes étoient liés et formoient l'intrigue de cette petite comédie[2].

Après deux ou trois scènes nécessaires pour l'exposition du sujet, paroît Ricato ; ce villageois, qui a cherché inutilement un veau qu'il a perdu, monte sur un arbre pour découvrir de plus loin. Le gentillâtre arrive, et, se croyant seul avec sa servante, lui conte des douceurs, veut l'embrasser et lui porter la main sur

1. Les frères Parfait commettent une erreur : le conte imité ici ne fait point partie de la *Gageure des trois Commères* ; il est intitulé *la Servante justifiée.* Voy. t. III, p. 147.)

2. Cet argument nous a été donné par M. Grandval père. (Note des frères Parfait, auteurs de *l'Histoire du Théâtre françois.*)

le sein; à chaque mouvement il s'écrie : *Ah, ciel! que d'appas! que vois-je, que ne vois-je pas?* Ricato, impatienté d'entendre répéter la même chose, crie du haut de son arbre : *Notre bon seigneur, qui voyez tant de choses, ne voyez-vous point mon veau? Je suis perdu* (dit alors le gentilhomme tout bas), *ce rustre ne va pas manquer de raconter à ma femme tout ce qui vient de se passer. Cours vite,* ajoute-t-il à sa servante, *et va dire à madame qu'elle vienne en diligence me trouver ici.* Le gentillâtre demeure seul sur le théâtre. Dans le moment la dame arrive. Le mari fait l'empressé auprès d'elle, et recommence le même jeu qu'avec sa servante. Ricato rapporte à la dame ce qu'il a vu du mari avec sa servante et la dame répond toujours : *C'étoit moi,* jusqu'à ce que Ricato, perdant patience : *Jarni,* (dit-il), *vous me feriez enrager; un mari n'est point si sot à l'entour de sa femme. — Comment donc, insolent!* reprend la dame fort en colère; *vous manquez ainsi de respect à monsieur le comte*[1]*?*

Dans une autre scène, la servante, songeant à un établissement solide, et voulant épouser le fils du fermier parce qu'il est jeune et riche, trouve le moyen de lui parler. Après quelques discours elle fait en sorte qu'il lui touche dans la main. *Oh! dame,* dit-elle alors, *tu ne saurois plus t'en dédire, nous voilà mari et femme. Je t'ai donné ma foi, tu m'as touché dans la main, le mariage est en bonne forme. — Oui, mais,* répond le jeune homme, *dans tout cela je n'ai vu ni curé, ni notaire.*

La femme du gentillâtre, à qui les discours de Ricato n'ont pas laissé de faire concevoir quelques soupçons, pour se mettre l'esprit en repos, oblige son mari à marier sa servante avec le jeune paysan, et c'est par ce mariage que finit la pièce.

1. Pour bien entendre cette plaisanterie, il faut se ressouvenir que c'étoit le sieur Le Comte qui représentoit le gentillâtre. (*Note des mêmes auteurs.*)

ASTRÉE

TRAGÉDIE

Représentée par l'Académie royale de Musique.

1691

ACTEURS DU PROLOGUE

APOLLON.
ACANTHE, suivant d'Apollon.
LA NYMPHE DE LA SEINE.
CHŒUR DES MUSES.
CHŒURS DES BERGERS.
NYMPHES, SUIVANTES DE LA SEINE.
ZÉPHIRE.
FLORE et sa suite.

ASTRÉE

PROLOGUE.

Le théâtre représente la vue de Marly dans l'éloignement,
et les bords de la Seine sur le devant.

APOLLON descend.

LA NYMPHE.

Dieu du Parnasse et du sacré vallon,
Quelle aventure en ces lieux vous attire?

APOLLON.

Mars, de tout temps ennemi d'Apollon,
Me force à quitter mon empire,

LA NYMPHE.

Notre monarque vous promet
Un repos qu'on n'a plus sur le double sommet.

APOLLON.

Jupiter lui-même auroit peine
A calmer aujourd'hui tant de peuples divers.
Rien n'impose à présent silence à l'univers;
Et cependant je vois les nymphes de la Seine
S'occuper à l'envi de musique et de vers.

LA NYMPHE.

Nous tenons ces faveurs d'un roi plein de sagesse;
La terreur et l'effroi respectent ces beaux lieux.
Des chants les plus délicieux
Nos bois retentissent sans cesse.

La paix règne dans nos ombrages.
Le murmure des eaux, les plaintes des amants,
Les rossignols par leurs tendres ramages,
Occupent seuls Écho dans ces lieux si charmants.

APOLLON.

Joignons tous nos accords : approchez-vous, Acanthe.
Fille de l'harmonie, ô paix douce et charmante!
Comme j'unis les voix, reviens unir les cœurs.
Par son retour, la saison la plus belle
Annonce en mille endroits la guerre et ses fureurs;
Fais qu'en ces lieux l'amour se renouvelle.

APOLLON, LA NYMPHE, ET ACANTHE.

O paix! reviens unir les cœurs.
Par son retour, la saison la plus belle
Annonce en mille endroits la guerre et ses fureurs;
Fais qu'en ces lieux l'amour se renouvelle.

LE CHOEUR.

Fais qu'en ces lieux l'amour se renouvelle.

APOLLON.

Et vous, compagnons du printemps,
Zéphyrs, par qui les fleurs renaissent tous les ans,
Embellissez ces bords de leurs grâces naïves;
Ramenez ici ces beaux jours;
Doux Zéphyrs, invitez à danser sur ces rives
Flore et la mère des amours.

LA NYMPHE.

Dans ces lieux les dons de Flore
Font accourir les Zéphyrs,
Et les larmes de l'Aurore
Se joignent à leurs soupirs.

Les fleurs n'en sont que plus belles,
Jouissez de leurs attraits :
Flore à leurs grâces nouvelles
Donne ici de nouveaux traits.

Toutes saisons n'ont pas ces richesses légères
Dont l'émail peint nos champs de diverses couleurs :
Bergers, venez cueillir les fleurs;
N'y venez point sans vos bergères.
Jouissez des dons du printemps;
Tout finit, profitez du temps.

CHOEUR.

Jouissons des dons du printemps;
Tout finit, profitons du temps.

ACANTHE[1].

On se plaint ici des cruelles;
C'est un beau sujet pour nos chants.
Rendons-les tendres et touchants :
Ils pourront inspirer l'amour aux cœurs rebelles.

LA NYMPHE.

Ce n'est point par de doux sons,
Par des vers et des chansons,
Qu'on rend un cœur moins sévère,

1. Le dialogue qui suit entre *Acanthe* et la *Nymphe*, qui contient seize vers, a été supprimé par un carton dans l'édition de 1691. On le trouve dans le *Recueil des opéras*... Amsterdam, A. Wolfgang, 1639, tome IV.

Il faut plaire;
Qui n'est pas fait pour charmer
Ne doit point aimer.

ACANTHE.

Souvent dans le fond des bois
Les bergers joignent leurs voix,
En dansant sur la fougère;
Et souvent par leurs doux sons
Le cœur de quelque bergère
Est le prix de leurs chansons.

LES CHŒURS.

Est-il quelques rivages
Qui ne connoissent point l'amour?

LA NYMPHE ET ACANTHE.

Si les bergers lui font leur cour,
Les rois lui rendent leurs hommages.

LES CHŒURS.

Est-il quelques rivages
Qui ne connoissent point l'amour?

LA NYMPHE ET ACANTHE.

Il n'est point de lieux si sauvages,
De cœurs si fiers, d'esprits si sages,
Que ce dieu ne dompte à leur tour.

LES CHŒURS.

Est-il quelques rivages
Qui ne connoissent point l'amour?

APOLLON.

Vos chants sont pour l'amour, ma lyre est pour la gloire.
Du nom de deux héros je veux remplir les cieux,
De deux héros que la victoire
Doit reconnoître pour ses dieux.
Le Rhin sait leur vaillance,

Le Danube en pourra ressentir les effets.
Qui peut mieux qu'Apollon en avoir connoissance?
Mais je veux taire ces secrets;
Louis m'apprend par sa prudence
A cacher ses projets[1].
Muses, profitez d'un asile
Où tout est paisible et tranquille.
Représentez, dans ce séjour,
Un spectacle où règne l'amour.
Ce Dieu récompensa quelques moments de peine
Qu'eurent Astrée et Céladon;
Faites voir aux bords de la Seine
Les aventures du Lignon.

LES CHOEURS.

Que nos chants expriment nos flammes;
Répandons dans tout ce séjour
Le charme le plus doux des âmes,
Les chansons, les vers, et l'amour.

1. Ces six derniers vers ont été supprimés par un carton dans l'édition originale; ils ne se trouvent que dans l'édition du *Recueil des opéras*, faite en Hollande.

Walkenaer suppose que la suppression en fut exigée par la censure, que cette singulière manière de cacher un secret déplut à Louis XIV, et que ce monarque ne se souciait pas qu'on le représentât comme ayant l'intention de pousser ses conquetes jusqu'au Danube. Il croit que les deux héros dont parle La Fontaine dans ses vers sont les maréchaux de Luxembourg et de La Feuillade, qui commandaient sous le roi au siége de Mons.

FIN DU PROLOGUE.

ACTEURS DE LA TRAGÉDIE

ASTRÉE, bergère.
CÉLADON, amant d'Astrée.
SÉMIRE, amant d'Astrée.
PHYLLIS, confidente d'Astrée.
HYLAS, berger.
TIRCIS, berger.
GALATÉE, princesse du Forez.
LÉONIDE, confidente de Galatée.
ISMÈNE, fée.
TROUPES DE DRUIDES.
TROUPES DE BERGERS ET DE BERGÈRES.
ESPRITS AÉRIENS.
NYMPHES.
GÉNIES.
PEUPLES du Forez.
TROUPE de la suite d'Ismène.
LISETTA.
GALIOFFO.
GAMBARINI.

La scène est dans le Forez.

ASTRÉE

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le pays du Forez, arrosé de la rivière du Lignon, sur les bords de laquelle sont plusieurs hameaux et bocages.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉMIRE.

SÉMIRE.

Perfide que je suis! infortuné Sémire!
Les bruits qu'en ces hameaux je répands tous les jours
Soulageront-ils mon martyre?
Que me sert de troubler d'innocentes amours?
J'aime Astrée, et je tente un dessein téméraire.
Je détruis son amant; mais que fais-je pour moi?
Ce qui le rend suspect de violer sa foi
Me rend-il capable de plaire?

Au sein d'Astrée en vain j'ai versé cent poisons.
L'implacable dépit, les injustes soupçons,
L'aveugle et la sourde colère,
La jalousie, au repos si contraire,

Enfants de l'art dont je me sers,
M'ont en vain procuré le secours des enfers.
Quel fruit aura ton crime, infortuné Sémire?
Les mensonges divers à quoi tu donnes cours
Soulageront-ils ton martyre?
Que te sert de troubler d'innocentes amours?

Je me venge, il suffit; je fais des misérables.
N'est-ce pas un bien assez doux?
Achevons; puis retirons-nous
En des déserts inhabitables.

Amants, heureux amants, dont je détruis la foi,
Puissiez-vous devenir plus malheureux que moi!

Je vois déjà cette bergère en larmes :
Ce doit être l'effet des dernières alarmes
Par qui mon imposture a séduit sa raison.
Laissons sur son esprit agir notre poison.

SCÈNE II.

ASTRÉE. PHYLLIS.

ASTRÉE, donnant à Phyllis une lettre ouverte.

Avois-je tort, Phyllis? Tu vois ces témoignages;
De sa main propre ils sont tracés :
Considère de quels outrages
Mes feux y sont récompensés.
Ne me parle jamais du traître.
Céladon, Céladon, il est un dieu vengeur.

PHYLLIS.

Ne le soupçonnez pas, ma sœur.

ASTRÉE.

Voici pourtant ses traits, peux-tu les méconnoître ?

PHYLLIS.

Je connois encor mieux son cœur ;
Tout m'est suspect, tout vous doit l'être.
Quelque ennemi secret vient d'imiter sa main.

ASTRÉE.

Dédiras-tu nos yeux, qui l'ont vu ce matin
Embrasser les genoux d'Aminte ?

PHYLLIS.

C'est un reste de feinte ;
Vous-même avez pu voir avec quelle contrainte
Il feignoit des transports qu'il ne pouvoit sentir.
Qu'un véritable amant a de peine à mentir !

ASTRÉE.

Eh ! qu'il ne mente plus.

PHYLLIS.

Sait-il votre pensée ?
Il voit, depuis quelques jours,
Que sa flamme est traversée,
Et qu'on trouble vos amours.
Il veut vous ménager, en exposant Aminte.

ASTRÉE.

Que ne me l'a-t-il dit ?

PHYLLIS.

Sans doute il ne l'a pu.

ASTRÉE.

Mon cœur à Céladon n'étoit que trop connu ;
N'auroit-il pas prévu ma crainte,
Si l'ingrat, d'autres soins occupé, prévenu...

PHYLLIS.

Ma sœur, bannissez ces alarmes.
Quel objet vous peut-on préférer sous les cieux?

ASTRÉE.

Aminte est engageante, et prévient par ses charmes.
Ton amitié me rend trop parfaite à tes yeux.
Hélas! qui feint d'aimer est toujours téméraire :
De la feinte à l'effet on n'a qu'un pas à faire;
C'est un écueil fatal pour la fidélité :
Une première ardeur n'est bientôt plus qu'un songe;
La vérité devient mensonge,
Et le mensonge, vérité.

PHYLLIS.

Les coquettes les plus belles
Ne touchent que foiblement.
On peut, par amusement,
Feindre de brûler pour elles;
Et le plus crédule amant
Les regarde seulement
Comme on fait les fleurs nouvelles,
Avec quelque plaisir, mais sans attachement.

ASTRÉE.

Quand il plaît à l'Amour, tout objet est à craindre.
Ce dieu met bien souvent sa gloire à nous atteindre
Du trait le plus commun et le moins redouté :
Une première ardeur n'est bientôt plus qu'un songe;
La vérité devient mensonge,
Et le mensonge, vérité.
Il le prévoyoit bien, le traître, l'infidèle.
J'eus peine à l'obliger à feindre ces amours :
Il résista longtemps, je persistai toujours.
Trouvoit-il Aminte si belle?

Je lisois dans ses yeux une secrète peur.
L'ingrat avoit raison de craindre pour son cœur.

PHYLLIS.

C'étoit à vous d'avoir de la prudence,
En l'éloignant du danger
De changer.

ASTRÉE.

C'étoit à lui d'avoir de la constance,
En résistant au danger
De changer.

PHYLLIS.

A vos soupçons je ne saurois me rendre :
Mais voici mon dessein, ma sœur.
D'Hylas depuis deux jours je ménage le cœur ;
Je veux que pour Aminte il feigne de l'ardeur ;
C'est le moyen de tout apprendre :
Elle lui dira son secret.
Je l'attends ; vous savez combien il est discret.
Le voici.

SCÈNE III.

ASTRÉE, HYLAS, PHYLLIS.

PHYLLIS.

J'ai besoin, Hylas, de votre adresse.
Puis-je compter sur vos serments ?
Vous me rendez des soins ; mais ces empressements
Sont-ils des effets de tendresse ?
Ou ne sont-ce qu'amusements ?
Sans cesse vous allez de bergère en bergère,
Jurant de sincères amours

Zéphyre n'eut jamais d'ardeur si passagère;
Eh! comment s'assurer qu'une âme si légère
Puisse ne l'être pas toujours?

HYLAS.

Quoi! vous doutez si je vous aime?
Eh! qui pourroit, Phyllis, vous voir sans vous aimer?
Vous avez plus d'appas que n'en a l'Amour même,
Des traits à tout ravir, des yeux à tout charmer,
Et vous doutez si je vous aime!

PHYLLIS.

Déclarer si bien son ardeur,
Ce n'est pas ce qui nous engage;
Les vrais interprètes du cœur
Ne sont pas les traits du langage.

ASTRÉE.

Ma sœur, j'ose aujourd'hui te garantir sa foi.
L'Amour ne réservoit ce miracle qu'à toi.

HYLAS.

Si je n'aime Phyllis, que ce dieu me haïsse!
Qu'il me livre à des cœurs ennemis de ses traits!
Qu'à la fin mon bonheur dépende du caprice
D'une bergère sans attraits!

PHYLLIS.

J'en croirai vos serments, si votre amour s'applique
A m'instruire des feux d'Aminte et d'un berger.

HYLAS.

N'est-c pas Céladon? La chose est si publique
Qu'à de trop grands efforts ce n'est pas m'engager.

PHYLLIS.

Il vient, partez.

HYLAS.

Je vole où votre ordre m'appelle.

ASTRÉE ET PHYLLIS.

Voyons comment le traître, l'infidèle,
Soutiendra son manque de foi.

PHYLLIS.

Adieu ; vous pourrez mieux vous éclaircir sans moi.

SCÈNE IV.

CÉLADON, ASTRÉE.

CÉLADON.

Hé quoi ! seule en ces lieux, sans songer à la fête
Dont vous serez tout l'ornement !
C'est un triomphe qui s'apprête
Pour les dieux et pour vous, aux yeux de votre amant.
On n'entend en tous lieux que des chants d'allégresse.
Bergères, bergers, tout s'empresse
De célébrer ce jour charmant.
Cependant vous rêvez : d'où vient cette tristesse?

ASTRÉE.

Berger, vous paroissez aujourd'hui bien paré :
De cet ajustement quels yeux vous sauront gré?

CÉLADON.

Les vôtres, ma déesse.
Il n'est rien en ces lieux
Qui ne s'efforce de vous plaire ;
Et c'est pour attirer vos regards précieux
Que ces prés, que ces bois, et cette onde si claire,
Étalent ce qu'ils ont de plus délicieux :
L'astre même qui nous éclaire
Ne se montre si beau que pour plaire à vos yeux.

ASTRÉE.

Céladon, bannissez ces discours d'entre nous,
Je sais qu'en votre cœur une autre est préférée:
Et vos vœux ne sont pas pour l'innocente Astrée.

CÉLADON.

Ciel! mes vœux ne sont pas pour vous!
Dieux puissants qu'ici l'on révère,
Dieux vengeurs des forfaits, je vous atteste tous;
Si quelque autre qu'Astrée à mes desirs est chère,
Faites tomber sur moi vos plus terribles coups!

ASTRÉE.

Sois traître seulement, et ne sois pas impie.

CÉLADON.

Juste ciel! vous doutez encore de ma foi!
Mais quel est cet objet dont mon âme est ravie?

ASTRÉE.

Va, perfide, va, garde-toi
D'oser jamais paroître devant moi.

CÉLADON.

Ah! du moins...

ASTRÉE.

Non.

CÉLADON.

Quoi! sans l'entendre,
Condamner un amant si fidèle et si tendre!

ASTRÉE.

Non, perfide, non, garde-toi
D'oser jamais paroître devant moi[1].

CÉLADON.

Mon sort est dans vos mains, il faut vous satisfaire;

1. Voyez l'*Astrée* de messire Honoré d'Urfé, édit. in-8°, 1633, première partie, liv. I, t. I, p. 8.

Et puisque votre arrêt me livre au désespoir,
J'y cours ; et respectant votre injuste colère,
Je me fais du trépas un funeste devoir.
Vous me regretterez, j'en suis sûr, et votre âme,
Au vain ressouvenir d'une constante flamme
Se laissant trop tard émouvoir,
Me donnera des pleurs que je ne pourrai voir.

SCÈNE V.

ASTRÉE.

ASTRÉE.

Seroit-il innocent ? me serois-je trompée ?
Soupçons dont j'ai l'âme occupée,
Dois-je donc vous bannir ? L'ai-je à tort condamné ?
En quel trouble me met cette fuite soudaine !
Qu'as-tu fait, bergère inhumaine ?
Où s'en va cet infortuné ?
Ne le pas écouter ! se rendre inexorable !
Ses pas précipités, ses regards pleins d'effroi,
Me font craindre pour lui ; que ne dis-tu pour toi,
Bergère misérable !
Tu ne l'as pu haïr quand tu l'as cru coupable ;
Que sera-ce, s'il meurt en te prouvant sa foi !

Cours, malheureuse, cours ; va retarder sa fuite.
Céladon ! Céladon !... Hélas ! il précipite
Ses pas et son cruel dessein :
Il est sourd à mes cris, et je l'appelle en vain ;
Je n'en puis plus ; la force et la voix, tout me quitte.

SCÈNE VI.

Un druide conduisant la cérémonie de la fête du gui de l'an neuf, à la place d'Adamas.

TROUPES DE DRUIDES, DE PATRES, SYLVAINS, FAUNES, BERGERS ET BERGÈRES.

UN DRUIDE.

Maîtres de l'univers, dieux puissants, nos hameaux
Vous présentent le don que viennent de nous faire
Ces antiques palais qu'habitent les oiseaux.
Conservez dans nos bois leur ombre tutélaire.
Nous ne vous demandons, en faveur de ce don,
Ni des grandeurs, ni du renom,
Ni des richesses excessives;
Que les sources de l'or soient pour d'autres que nous.
Nos destins seront assez doux
Si les bergères de ces rives
Ne font régner que de chastes desirs,
Et d'innocents plaisirs.

LE DRUIDE ET LE CHOEUR.

Conservez nos troupeaux, arrosez nos prairies;
Faites régner la paix sur ces rives fleuries;
Que Mars n'y trouble point les jeux et les chansons:
Gardez nos fruits et nos moissons.

UN BERGER ET LE CHOEUR.

Accourez, bergers fidèles;
Célébrez tous, en ce jour,
Vos bergères et l'Amour :
Chantez vos feux et vos belles.

CHOEUR.

Venez, Amours, volez de cent climats divers
En ce séjour tranquille.
Ces feuillages épais, ces gazons toujours verts,
Vous offrent un charmant asile.
Venez, Amours, volez de cent climats divers,
Pour enflammer nos cœurs, seuls dignes de vos fers.
Laissez dans un repos languissant, inutile,
Tout le reste de l'univers.

SCÈNE VII.

UN BERGER, ET LES PERSONNAGES DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

Pour pleurer Céladon cessez vos doux accords;
Du Lignon l'onde impitoyable
Vient de l'ensevelir.

CHOEUR.

O perte irréparable!

LE BERGER.

Nous n'avons pu le trouver sur ces bords.

LE DRUIDE.

Portons ce sacré don sur un autel du temple,
Et que chacun, à mon exemple,
A chercher ce berger fasse tous ses efforts.

SCÈNE VIII.

PHYLLIS, ASTRÉE.

PHYLLIS.

Céladon dans les flots a terminé sa vie,
Comment le dirai-je à ma sœur?

ASTRÉE.

Je le sais, Phyllis : ce malheur
Est l'effet de ma jalousie.
Déteste-moi ; c'est peu de me haïr :
Céladon ne périt que pour mieux m'obéir.
Il s'est perdu ! Je me perdrai moi-même.
Que me sert la clarté du jour?
Je ne verrai plus ce que j'aime !
Cher amant, as-tu pu me quitter sans retour ?
Notre bonheur étoit suprême ;
Les dieux nous envioient du haut de leur séjour.
Tu t'es perdu ! Je me perdrai moi-même.
Que me sert la clarté du jour?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente les jardins de Galatée, et dans l'éloignement le palais d'Isoure.

SCÈNE PREMIÈRE.

GALATÉE.

GALATÉE.

Je ne me connois plus ; quelle nouvelle ardeur
Se rend maîtresse de mon cœur ?
Un berger cause ces alarmes.
Doux et tranquilles vœux, qu'êtes-vous devenus ?
Le sort offre à mes yeux un berger plein de charmes,
Et depuis ce moment je ne me connois plus.

SCÈNE II.

GALATÉE, LÉONIDE.

LÉONIDE.

Princesse, cherchez-vous ici la solitude ?

GALATÉE.

Je me laisse conduire à mon inquiétude.
Mais que fait Céladon ? Dis-moi, qu'en penses-tu ?
Je vois qu'en secret tu me blâmes
D'avoir pu concevoir de si honteuses flammes ;

Mais, hélas! qui n'auroit vainement combattu
Contre les traits dont il a su m'atteindre?
Il alloit expirer; l'onde venoit d'éteindre
Le vif éclat de ses attraits,
La pitié lui prêta ses traits.
L'oracle, les destins, tout lui fut favorable;
Rien ne vint s'opposer à ma naissante ardeur.

LÉONIDE.

Que de raisons ont fait entrer dans votre cœur
Un ennemi si redoutable!

GALATÉE.

Mes yeux me trompent-ils? C'est à toi d'en juger.

LÉONIDE.

Princesse, il est charmant; mais ce n'est qu'un berger.

GALATÉE.

Par les nœuds de l'hymen, le sceptre et la houlette
Se sont unis plus d'une fois.
L'amour n'est plus amour dès qu'il cherche en ce choix
Une égalité si parfaite.
Mon cœur est excusable, et Galatée enfin
Seroit-elle, sans toi, dans cette peine extrême?
Léonide, ce fut toi-même
Qui me fis, malgré moi, consulter ce devin.

Princesse, me dit-il, voici votre destin.
Une étoile ennemie, autant que favorable,
Peut vous rendre en hymen heureuse ou misérable.
Dans ce miroir regardez bien ces lieux:
Vers le déclin du jour il faudra vous y rendre;
Celui qui s'offrira le premier à vos yeux
Est l'époux que le ciel vous ordonne de prendre.
J'aperçus ce berger: résisterai-je aux dieux?

LÉONIDE.

Princesse, son Atsrée a pour lui trop de charmes.

GALATEE.

Eh! n'ai-je pas les mêmes armes?
N'est-ce rien que mon rang auprès de Céladon ?

LÉONIDE.

Vous ne connoissez pas les bergers du Lignon.
Leurs amours sont leurs dieux : l'offense la plus noire
Pour eux est l'infidélité.
Aimer fait leur félicité ;
Aimer constamment fait leur gloire.

GALATÉE.

Toutes les conquêtes d'éclat
Flattent la vanité des hommes.
Quelque constants qu'ils soient, dans les lieux où nous sommes
La beauté dans mon rang ne fit jamais d'ingrat.
Je tremble, je le vois. Quoi! même en ma présence
Il soupire. Il se plaint aux échos d'alentour!

LÉONIDE.

Il n'est plein que de son amour.
Par ses chagrins, jugez de sa constance.

SCENE III.

GALATÉE, CÉLADON, LÉONIDE.

GALATÉE.

Céladon, contemplez nos jardins et nos bois ;
Qui ne croiroit que Flore y tienne son empire!
De ces oiseaux qu'Amour inspire
Écoutez les charmantes voix.
A charmer vos ennuis en ces lieux tout conspire:

Cependant c'est en vain que tout vous fait la cour.
Nos soins, nos vœux, ce beau séjour,
N'ont point d'agrément qui vous flatte.
Galatée a sujet de se plaindre de vous :
Faut-il que sans effet sa présence combatte
Cette tristesse ingrate
Que vous osez conserver parmi nous ?

CÉLADON.

Princesse, ma douleur n'est pas en ma puissance :
Je sors, vous le savez, du plus affreux danger ;
Puis-je m'empêcher d'y songer ?

GALATÉE.

Songez plutôt à ma présence ;
C'est la seule reconnoissance
A quoi je veux vous engager.
Vous soupirez, vous vous plaignez sans cesse :
Si c'est d'une ingrate maîtresse,
angez ; vous pouvez faire un choix rempli d'appas.
A souffrir tant de maux quel cœur peut vous contraindre?
Hélas ! le mien ne comprend pas
Que vous deviez jamais vous plaindre.

Mais quelle est cette Astrée? et depuis quand ses coups
Tiennent-ils votre âme asservie ?
Votre esclavage étoit-il doux ?

CÉLADON.

Belle princesse, comme à vous,
Hélas ! je suis bien loin de lui devoir la vie.

GALATÉE.

Du Lignon en fureur dans ce fatal moment
Contez-moi l'accident funeste.

CÉLADON.

J'y tombai, vous savez le reste ;
Je ne veux vous parler que de vous seulement.

GALATÉE.

Vous pâlissez ! vous changez de visage !

CÉLADON.

Nymphe, c'est malgré moi que sous un doux ombrage
L'aspect de ce fatal rivage
A rappelé les maux que je viens d'endurer.

GALATÉE.

De vos chagrins, de cette triste image
Puisse le ciel vous délivrer !

Divertis ses soins, Léonide ;
Fais-lui voir de ces lieux toutes les raretés ;
Parle-lui de cet antre, où les flots enchantés
Faisoient connoître un cœur ou constant ou perfide.

SCÈNE IV.

CÉLADON, LÉONIDE.

LÉONIDE.

Dans le fond de ce bois est un antre sacré ;
Là, jadis chacun à son gré
Pouvoit, en regardant dans une onde fidèle
Qui coule en ce lieu révéré,
Connoître si l'objet en son cœur adoré
Ne brûloit point de quelque ardeur nouvelle.
Cette fontaine a nom : la Vérité d'amour ;
On n'en approche plus ; deux monstres à l'entour
Interdisent l'abord d'une source si belle.

CÉLADON.

Léonide, je sais que cet enchantement
Nuit ou sert à plus d'un amant :
Voyez combien il m'est contraire.
Sans ces monstres pleins de fureur,
Astrée auroit pu lire en cette onde sincère
Mon innocence et son erreur ;
Elle m'auroit trouvé fidèle.

LEONIDE.

Vous aimez trop une beauté cruelle :
Oubliez-la ; cédez à des transports plus doux,
Et songez qu'en ces lieux il est une princesse
Dont les appas et la tendresse
Sont dignes d'un amant aussi parfait que vous.
Laissez la constance
Aux heureux amants.
Vous souffrez mille tourments ;
Vous aimez sans espérance.
Laissez la constance
Aux heureux amants.
Des plaisirs les plus charmants
Amour ici récompense
De si justes changements.
Laissez la constance
Aux heureux amants.

CÉLADON.

Vous voulez m'engager sous un nouvel empire ;
Et dans mes premiers feux je veux persévérer.
Ce n'est point par conseil que notre cœur soupire,
Ou qu'il cesse de soupirer.

CÉLADON ET LÉONIDE, ensemble.

Ce n'est point par conseil que notre cœur soupire,

Ou qu'il cesse de soupirer.

CÉLADON.

Votre princesse est jeune et belle,
Elle mériteroit le cœur d'un souverain;
Mais celui d'un berger! quelle gloire pour elle!
Nymphe, vous combattez en vain
La foi que j'ai jurée :
Combattez-la quand vous verrez Astrée.

LÉONIDE.

Sa beauté ne sauroit excuser sa rigueur.
Céladon, il est vrai, votre bergère est belle;
Mais elle est fière, elle est cruelle,
Elle abuse de votre cœur.

CÉLADON.

Ah! si j'étois dans nos bocages!
Si leurs frais et sacrés ombrages
Pouvoient servir de temple à l'objet de mes feux!
Si mon cœur y pouvoit sacrifier sans cesse
Au souvenir de sa déesse,
Que je me trouverois heureux!

SCÈNE V.

ISMÈNE, FÉE; LÉONIDE, CÉLADON.

ISMÈNE.

Le ciel exaucera mes vœux;
Il me l'a fait savoir. Je suis la fée Ismène :
Ma puissance et mon art vont vous tirer de peine.

LÉONIDE.

Qui vous rend à ces lieux, Ismène, dites-moi?

ISMÈNE.

L'ordre secret des dieux : j'exécute leur loi.

LEONIDE.

Quels biens votre pouvoir ne va-t-il pas répandre
Dans cet heureux séjour!

ISMÈNE.

Mon oracle doit vous l'apprendre
Avant la fin du jour.
Céladon, mettez fin à vos tristes alarmes.
Votre bergère par ses larmes
Veut elle-même vous venger :
Elle croit que de son berger
L'âme encor dans les airs, faute de sépulture,
Autour de ces hameaux errante à l'aventure,
Attend qu'un vain tombeau la vienne soulager.

CÉLADON.

Confidente des dieux, un amant trop fidèle
Attend tout de votre savoir :
Faites, par son divin pouvoir,
Que, libre et dans nos bois, j'adore ma cruelle.

ISMÈNE.

Je ferai plus encore, et pour vous et pour elle.
Dans ce moment mon art vous fera voir
Ses regrets et son désespoir.

ISMÈNE, aux ministres de sa puissance.

Princes de l'air, Nymphes, Héros, Génies,
Calmez de ce berger les peines infinies ;
Faites-lui voir Astrée, et cachez-le à ses yeux.
Rendez à cet objet l'honneur qu'on rend aux dieux.
Et le temple, et l'autel, et les cérémonies
Vous ont été déjà par mon ordre prescrits :

Faites votre devoir, purs et légers esprits.
Princes de l'air, Nymphes, Héros, Génies.

Les Esprits aériens descendent sur un tourbillon de nuages, et construisent un temple dédié à Astrée : le jardin se change entièrement en forêt.

SCÈNE VI.

ASTRÉE, PHYLLIS.

PHYLLIS.

Nous parcourons en vain tous les bords du Lignon :
Reposons-nous, ma sœur ; entrons dans ce bocage.

ASTRÉE.

O dieux ! j'y vois un temple.

PHYLLIS.

Il porte votre nom.
Je viens de voir, au fond de cet ombrage,
Ces mots écrits par Céladon :

« C'est dans cette demeure
Qu'un amant exilé cherche en vain quelque paix.
Que, pour le prix des pleurs qu'il y verse à toute heure,
Puisse Astrée être heureuse, et n'en verser jamais ! »

ASTRÉE.

Quoi ! de son ennemie il en fait sa déesse !
Au moment que je viens de causer son trépas,
Il me consacre un temple, et demeure ici-bas
Afin de m'adorer sans cesse !
Dans ce sombre réduit retirons-nous, ma sœur.
Pourrois-je, après de tels outrages,
Sans honte et sans remords jouir d'un tel honneur ?
Un tombeau m'est mieux dû qu'un temple et des hommages.

SCÈNE VII.

ASTRÉE, PHYLLIS, HYLAS, TIRCIS;
CHOEUR DE DEMI-DIEUX, DE NYMPHES ET DE MINISTRES D'ISMÈNE.

UN GÉNIE.

N'approchez point, profanes cœurs!
C'est ici le temple d'Astrée :
Qu'aucun mortel en ce lieu n'ait entrée
S'il ne sent de pures ardeurs.

CHOEUR.

C'est ici le temple d'Astrée :
N'approchez point, profanes cœurs!

LE GÉNIE.

Soyez sensible, Astrée, au sort de votre amant.
Pour lui nos voix à tout moment
Font résonner ici mille plaintes nouvelles.
Il ne pense qu'à vous : il n'a pour tous desirs
Que de se consoler, en ses peines cruelles,
Par de vains et tristes plaisirs.

HYLAS.

Voilà l'effet que produit la constance.
Vantez, bergers, votre persévérance!

TIRCIS.

C'est un devoir de persister toujours
Dans les mêmes amours.

HYLAS.

C'est une erreur de persister toujours

Dans les mêmes amours[1].

TIRCIS ET HYLAS, ensemble.

C'est un devoir } de persister toujours
C'est une erreur }
Dans les mêmes amours.

TIRCIS.

Hylas, y songes-tu? Profaner un tel temple?

LE GÉNIE.

N'imitez pas son exemple.
Régnez, divin objet, et triomphez des cœurs;
Daignez recevoir les honneurs
Que le ciel fait rendre à vos charmes;
Ne les profanez point, ne versez plus de larmes.
Régnez, divin objet, et triomphez des cœurs.

CHOEUR.

Régnez, divin objet, et triomphez des cœurs, etc.

Que sous les pas d'Astrée ici tout s'embellisse!
Que de son nom tout retentisse!
Faisons-le répéter aux échos d'alentour :
Tous les cœurs lui rendent les armes :
Et célébrer ses charmes,
C'est célébrer le pouvoir de l'amour.

SCÈNE VIII.

ASTRÉE, PHYLLIS.

PHYLLIS.

Retirons-nous aussi, quittons cette demeure;

1. Dans le roman d'*Astrée*, t. I, p. 35, édit. 1633, in-8°, Hylas dit :

J'use toujours de mes franchises
Et ne puis être mécontent
Que l'on m'appelle inconstant.

La peur m'y saisit à toute heure.
Il est tard, et chacun s'en retourne aux hameaux;
L'ombre croît en tombant de nos prochains coteaux,
Rejoignons ces bergers : déjà la nuit s'avance,
Dans ces lieux règne le silence.
Bergers, attendez-nous... Ils ne m'écoutent pas...

ASTRÉE.

C'est de moi seulement qu'ils détournent leurs pas :
Eût-on dit qu'un jour cette Astrée
Seroit l'horreur de la contrée?
Tout le monde me fuit! on a raison, Phyllis;
Qui ne détesteroit mes fureurs excessives?
O lieux que mon berger a longtemps embellis,
Redemandez-moi tous l'ornement de vos rives.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente la fontaine de la Vérité d'amour, dans une forêt agréable.

SCÈNE PREMIÈRE.

ASTRÉE.

Enfin me voilà seule, et j'ai trompé Phyllis.
Venez, monstres cruels ; ce n'est pas que j'espère
Que ma beauté foible et légère
Donne atteinte à des sorts par l'enfer établis;
Je ne veux que mourir.

Céladon! tu m'appelles ;
Si parmi les choses mortelles
Quelqu'une peut encor t'attacher ici-bas,
Plains la bergère qui t'adore;
Ce n'est plus pour moi que l'aurore
Reparoîtra dans nos climats.

Chère ombre, je te suis. Adieu, rives cruelles;
Adieu, soleil; adieu, mes compagnes fidèles :
N'aimez point, ou tâchez de bannir de l'amour
Les soupçons, les dépits, les injustes querelles;
Celui que je regrette en a perdu le jour.
Je ne vous fuis que pour le suivre;

A ce devoir il me faut recourir :
Si je vous ai promis de vivre,
Aux mânes d'un amant j'ai promis de mourir.

C'est trop tarder, ombre chérie :
Viens voir mon crime s'expier ;
Aide mon cœur à défier
Ces animaux pleins de furie.

Mais d'où vient que je perds l'usage de mes sens?
La mort sur mes yeux languissants
Étend un voile plein de charmes.
Avec quelle douceur je termine mes jours!
Quel plaisir de céder à de telles alarmes,
Pour se rejoindre à ses amours!

SCÈNE II.

CÉLADON.

Sous ces ombrages verts je viens de voir Astrée.
Bois, dont elle parcourt les détours ténébreux,
Ne me la cachez pas sous votre ombre sacrée.

O dieux! je l'aperçois aux pieds d'un monstre affreux!
Des puissances d'enfer ministre malheureux,
Par quel droit nous l'as-tu ravie?
Inhumain, devrois-tu seulement l'approcher?
Ce dard punira ta furie.
Tous mes efforts sont vains, et je frappe un rocher.
Meurs, Céladon; qui me retient la main?
Fiers animaux, je vous réclame en vain;

Tout est marbre pour moi, tout est sourd à ma peine
Léonide, est-ce là cette faveur d'Ismène?
Je meurs enfin ; et plût aux dieux
Que j'eusse, pour témoins de ma mort, ces beaux yeux!

SCÈNE III.

TIRCIS, HYLAS.

TIRCIS.

C'est ici que se doit accomplir le miracle
Que la fée a prédit aux rives du Lignon.

HYLAS.

Raconte-moi donc son oracle.
Que vois-je, juste ciel! Astrée et Céladon
De ces monstres cruels ont éprouvé la rage!

TIRCIS.

Le sort est accompli, ne nous alarmons pas.
Le ciel en ces amants achève son ouvrage.
Pour finir tes frayeurs, entends l'oracle, Hylas;
Le plus constant et la plus belle,
Pour rendre à l'univers cette glace fidèle,
Détruiront un enchantement :
On les verra mourir, mais d'une mort nouvelle ;
Ils revivront en un moment.

HYLAS.

De ces monstres horribles
L'aspect n'est plus à redouter.

TIRCIS.

Ne troublons point du sort les mystères terribles;
Sortons : à nos hameaux allons tout raconter.

SCÈNE IV.

ASTRÉE, CÉLADON.

ASTRÉE.

Qui me ramène au jour? et d'où vient que je voi
L'ombre de Céladon se présenter à moi?
Mes yeux me trompent-ils? Son ombre! C'est lui-même.
Quoi! je reverrois ce que j'aime!
Hélas! il a perdu le jour.
Vains et trompeurs démons, rendez-le à mon amour[1].
Il ouvre enfin les yeux! il reprend tous ses charmes!
L'ai-je ranimé par mes larmes?

CÉLADON.

Où suis-je? Le soleil éclaire-t-il les morts?
Quoi! je revois les mêmes bords
Où ma divinité m'interdit sa présence!
C'est elle-même que je voi.

ASTRÉE.

Ah! ne rappelez point une injuste défense;
Mes pleurs ont lavé cette offense;
Deviez-vous suivre cette loi?

CÉLADON.

Quoi! vous m'avez pleuré! Ces larmes précieuses
Auroient arrosé mon tombeau!
Divinités, de mon sort envieuses,
Avez-vous un destin si beau?

1. Dans l'exemplaire d'*Astrée*, provenant de la bibliothèque de Huet, qui est actuellement à la Bibliothèque nationale, ces deux vers ont été écrits sur une bande de papier par La Fontaine, pour remplacer ceux-ci:

Hélas! il est sans mouvement.
Vains et trompeurs démons, rendez-moi mon amant.

Les yeux de la divine Astrée
M'ont vengé de votre courroux.
Vous ignorez les plaisirs les plus doux :
Descendez en une contrée
Où de semblables yeux puissent pleurer pour vous.

ASTRÉE.

N'irritez point les dieux, et craignez leur puissance,
Vos transports les pourroient contre nous animer.
J'ai de vos feux assez de connoissance ;
Vous m'aimez trop...

CÉLADON.

Peut-on vous trop aimer?

ASTRÉE.

Que je vous ai causé d'alarmes !
Ai-je trop pu les payer par mes larmes?
Ah ! que nous bénirons nos fers,
Si l'Amour mesure ses charmes
Sur les tourments qu'on a soufferts !

ASTRÉE, CÉLADON, ensemble.

O doux souvenir de nos peines !
O nœuds par qui l'Amour recommence à former
L'espoir le plus cher de nos chaînes,
Redoublez les plaisirs qui viennent nous charmer !
O doux souvenir de nos peines !

SCÈNE V.

ASTRÉE, GALATÉE, ISMÈNE, CÉLADON.

CÉLADON, à Astrée.

La nymphe vient à nous.

A Galatée.

Princesse, notre sort

Vous doit faire excuser ces marques de transport.

GALATÉE.

J'ai déjà tout appris d'Ismène ;
Tendres amants, vos vœux sont exaucés ;
Venez voir en cette eau la fin de votre peine.

ASTRÉE, CÉLADON, *ensemble.*

Nous la voyons dans nos cœurs, c'est assez.

ISMÈNE.

Rien ne peut plus troubler une si douce chaîne ;
Achevons de remplir les ordres du destin.
Tout obéit à mon pouvoir divin.
Rien ne peut plus troubler une si douce chaîne;
Unissons ces tendres amants ;
Ils n'ont que trop souffert; finissons leurs tourments.

GALATÉE, ISMÈNE, ASTRÉE, CÉLADON.

Unissons ces / Unissez de } tendres amants.
Ils n'ont que trop souffert; { finissons / finissez } leurs tourments.

ISMÈNE.

Du haut de leur gloire éternelle
Les dieux ont daigné voir ces amants en ce jour,
Et veulent rendre leur amour
Heureux autant qu'il fut fidèle.

GALATÉE, ISMÈNE, ASTRÉE, CÉLADON.

Unissons ces / Unissez de } tendres amants.
Ils n'ont que trop souffert; { finissons / finissez } leurs tourments.

GALATÉE.

Le printemps, avec toutes ses grâces,

Ne nous paroîtroit pas entouré de plaisirs,
Si l'hiver, environné de glaces,
N'avoit interrompu le règne des Zéphyrs.

ISMÈNE.

Plus on a de tourments soufferts,
Plus douce est la fin du martyre ;
Plus Borée a troublé les airs,
Et plus le retour de Zéphyre
Cause de joie à l'univers.

SCÈNE VI.

GALATÉE, ISMÈNE, HYLAS; CHŒUR DE BERGERS ET DE BERGÈRES.

GALATÉE.

Que tout ce que ma cour a de magnificence
Accompagne aujourd'hui l'hymen de ces amants ;
Inventez tous des divertissements
Dignes de ma présence.

ISMÈNE, GALATÉE, ensemble.

Amants, votre persévérance
Du sort surmonte les rigueurs ;
Que l'Hymen et l'Amour, toujours d'intelligence,
Vous comblent à jamais de toutes leurs douceurs.

LE CHOEUR.

Que l'Hymen et l'Amour, toujours d'intelligence.
Vous comblent à jamais de toutes leurs douceurs.

HYLAS, aux amants, qui veulent aller à la fontaine de la Vérité d'amour.

Ces indiscrètes eaux vont vous accuser tous ;
Vous feriez beaucoup mieux de croire que vos belles

Sont fidèles.
A quoi sert d'être jaloux?
C'est le moyen de déplaire,
Et de faire
Qu'à l'objet de vos vœux d'autres plaisent que vous.

ISMÈNE.

Esprits soumis à ma puissance,
Venez, et, sous divers déguisements,
Faites connoître à ces heureux amants
Les surprenants effets de votre obéissance.

SCÈNE VII.

TROUPE DE LA SUITE D'ISMÈNE; LISETTA, GALIOFFO, GAMBARINI.

LISETTA.

Chi per mogl' mi vuol pigliar?
Son Lisetta,
Fanciulletta,
Vezzosetta,
Leggiadretta,
Son d'amore la saetta
Fatta per tutto infiammar.
Chi per mogl' mi vuol pigliar?
Ogni fior, se non è colto,
Cade, e da gli venti è tolto.
Ahi, che tem' ch' al primo fiato
Certo fior troppo guardato,
Meco più non possa star!
Chi per mogl' mi vuol pigliar?

GALIOFFO, amante di Lisetta.

Di voi sono innamorato.
Il fantolin, Dio bendato,
Con un stral avvelenato
M'ha per voi ferito il cor.
Rispondete a tanto ardor,
E fate entrar, en sto di fortunato,
Il mio vascel' tormentato
Nel dolce porto d'amor.

GAMBARINI, rivale di Galioffo.

Tu sei matt' d'amar sta bella.
Speri tu qualche merce?
Quest' amor convien a te,
Com' all' asino la sella.
Lisetta è fatta per me
Com' io son fatto per ella.
Son giovan, le è giovanella;
Son fedel, le è pien' di fe.
Com' io son fatto per ella,
Lisetta è fatta per me.

LISETTA.

O quanti becchi,
Balordi e vecchi!
Qual bruttalaccio!
Qual nasonaccio!
Non voglio tal servitu,
Nè mi maritarò più.

GALIOFFO.

Voi mi sprezzate!

GAMBARINI.

Voi mi beffate!

LISETTA, GALIOFFO, GAMBARINI.

Non voglio tal servitù,
Nè mi maritarò più.

CHOEUR DE LA SUITE DE GALATÉE.

Versons dans tous les cœurs une joie éclatante.
Qu'en ces lieux tout rie et tout chante.
Fuyez, éloignez-vous d'ici,
Ennui, chagrin, triste souci.

TROUPE DE LA SUITE D'ISMÈNE.

Cantiamo,
Balliamo,
Ridiamo,
Sempre viviamo così.

TROUPE DE LA SUITE DE GALATÉE.

Chantons, portons nos voix jusqu'au céleste empire.
Que les plus graves dieux, en nous entendant rire,
Y soient forcés de rire aussi.

SUITE D'ISMÈNE.

Su pigliam tutte le gioie,
E mandiam tutte le noie.
All' inferno in questo dì.

TOUS ENSEMBLE.

Versons dans tous les cœurs une joie éclatante :
Qu'en ces lieux tout rie et tout chante.
Fuyez, éloignez-vous d'ici,
Ennui, chagrin, triste souci.

FIN D'ASTRÉE.

JE VOUS PRENDS

SANS VERT

COMÉDIE EN UN ACTE

1693

PERSONNAGES.

SAINT-AMANT.

JULIE, sa femme.

DORAME, père de Julie.

MONTREUIL, neveu de Saint-Amant.

CÉLIANE, cousine de Julie.

TOINON, suivante de Julie.

LUBIN, fermier de Saint-Amant.

TROUPE DE PAYSANS.

TROUPE DE PAYSANNES.

BERGERS ET BERGÈRES.

FLORE.

DEUX NYMPHES DES FLEURS.

DEUX ZÉPHYRS.

La scène est dans un jardin qui regarde le château de Saint-Amant.

JE VOUS PRENDS SANS VERT[1]

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-AMANT, LUBIN.

SAINT-AMANT, lui donnant de l'argent.

Je ne suis nullement en doute de ta foi ;
Mais prends, Lubin.

LUBIN.

Monsieur...

SAINT-AMANT.

Prends, dis-je, oblige-moi.
De ce qu'on fait ici donne-moi connoissance.

LUBIN.

Monsieur le colonel, parlez en conscience.

1. *Je vous prends sans vert* est un ancien jeu ou divertissement de société auquel on se livrait surtout pendant les premiers jours de mai. Il fallait, pendant un temps désigné, porter toujours sur soi un brin de verdure. Si l'on était pris sans cela, on donnait tel gage convenu, on subissait telle pénitence indiquée. Il s'agissait, par conséquent, de surprendre la personne avec qui l'on jouait, dans les circonstances les plus propres à lui faire oublier son vert.

Ce jeu introduisit dans le langage l'expression « prendre sans vert », ayant le sens de prendre au dépourvu :

C'est ce qui fait toujours que je suis pris sans vert.
(MOLIÈRE, *l'Étourdi*, acte III, scène V.)

Pour cette heure, monsieur, vous m'avez pris sans vert.
(QUINAULT, *l'Amant indiscret*, acte I, scène III.)

C'est le jeu galant qui a fourni le titre de la petite pièce que nous publions. Ce jeu, on l'a pu voir précédemment par deux scènes de *Ragotin* (pages 258 et 271), était encore en usage au XVII[e] siècle, quoiqu'il ne fût plus de bon ton, comme le fait observer Julie (scène V).

SAINT-AMANT.

Quoi ?

LUBIN.

N'êtes-vous point mort ?

SAINT-AMANT.

Tu le vois.

LUBIN.

Tout de bon,
Ne revenez-vous point de l'autre monde ?

SAINT-AMANT.

Non,
Je te l'ai déjà dit, c'est pour tromper ma femme ;
C'est pour mettre en plein jour tout ce qu'elle a dans l'âme
Que j'ai fait publier le faux bruit de ma mort.

LUBIN.

Que vous l'allez, monsieur, surprendre à votre abord !
Elle ne s'attend pas à ce retour funeste,
Et son cœur bonnement vous croit mort, et le reste.

SAINT-AMANT.

Non, je n'ai pas dessein sitôt de l'affliger ;
Je veux dans les plaisirs la laisser engager,
Et faire voir à tous, par ses réjouissances,
Un bon certificat de ses extravagances.

LUBIN.

Je suis ravi de voir que vous avez du cœur.

SAINT-AMANT.

Jusqu'ici je n'ai pu de sa mauvaise humeur
Aux yeux de ses parents dévoiler la malice :
Elle a su me confondre avec tant d'artifice,
Qu'elle m'a fait partout passer pour un bourru ;
Mais, grâce à sa folie, enfin je serai cru.

LUBIN.

Tant mieux, la joie en moi fait ce que fit sur elle
De votre feinte mort la première nouvelle.

SAINT-AMANT.

D'où le sais-tu?

LUBIN.

J'étois dans un grand cabinet,
Quand votre courrier vint de Flandre. A lansquenet[1]
Elle avoit tout perdu : qu'elle étoit désolée!
Mais par votre trépas elle fut consolée!

SAINT-AMANT.

Quelle âme! chez son père elle fut tout en pleurs,
Signaler son devoir par de fausses clameurs;
Voulant quitter le monde, et cherchant la retraite,
Pour de mon souvenir n'être jamais distraite:
Le bonhomme ébloui donna dans le panneau,
A ses pieux désirs accorda ce château,
Lui donnant seulement Toinon pour compagnie.

LUBIN.

Depuis qu'elles y sont, monsieur, Dieu sait la vie!
Elle appela d'abord, pour se donner beau jeu,
La jeune Céliane avec votre neveu.

SAINT-AMANT.

Montreuil?

LUBIN.

Oui, ce beau fils, ce tourneur de prunelle,
Qui la lorgnoit, dit-on, et qu'elle lorgnoit, elle.

SAINT-AMANT.

Que font-ils en ces lieux, Lubin?

LUBIN.

Je ne sais pas,
Et je sais seulement que de votre trépas
Elle ne leur a fait aucune confidence;
On ne parle que joie et que réjouissance.

1. Ainsi dans les éditions originales; *au lansquenet,* dans les éditions modernes.

Tous les jours ce ne sont que plaisirs bout à bout,
Promenades ici, ménétriers partout,
Petits jeux, cotte verte, allégresse, ripailles,
Sérénades, concerts, charivaris, crevailles,
Vous croyant[1] tout de bon gisé dans le cercueil;
Et c'est de la façon qu'elle en porte le deuil.

SAINT-AMANT.

A se perdre elle-même elle s'est engagée;
Son père qui la croit fortement affligée,
Et que je détrompai cinq ou six jours après,
Avec moi dans ces lieux est venu tout exprès:
Témoin de son désordre, il n'aura pas la force,
Entre sa fille et moi, d'empêcher le divorce.

LUBIN.

Vous ne pouviez venir plus à propos tous deux.
Du premier jour de mai renouvelant les jeux,
On ne va voir ici que fêtes bocagères,
Printemps, Flore, Zéphyrs, et bergers et bergères,
Pour prendre des plaisirs de toutes les façons,
Mêlant à leurs concerts nos rustiques chansons;
Nous avons ordre exprès de venir en personne...
Entendez-vous déjà comme l'air en résonne?

SCÈNE II.

DORAME, SAINT-AMANT, LUBIN.

SAINT-AMANT.

Pour tout voir, mon beau-père, approchez promptement.

1. Les premières éditions portent à tort: *vous voyant*. Les *Œuvres diverses* de 1729 donnent la bonne leçon: *vous croyant*.

DORAME.

J'en sais plus qu'il ne faut, monsieur de Saint-Amant.
Il suffit.

SAINT-AMANT.

Non, je veux vous la faire connoître...
Où nous cacheras-tu, Lubin ?

LUBIN.

Cette fenêtre
Pour voir et pour entendre est un endroit certain ;
Vous n'avez qu'à monter.

SAINT-AMANT.

J'en sais bien le chemin ;
Mais, chut !

LUBIN.

Allez, je vais chanter à pleine tête,
Sans faire aucun semblant, car je suis de la fête.

Saint-Amant et Dorame sortent.

SCÈNE III.

LUBIN, TROUPE DE PAYSANS.

LUBIN.

Allons, courage, enfants, fredonnons ce beau mois ;
Ménétriers, ronflez ; Lucas, joignons nos voix :
Chantons le vert printemps, nos plaisirs et nos flammes...
Échos, répondez-nous, et réveillez ces dames.

Il chante.

Vive le printemps,
Il rend le cœur gai.
Le mois des amants
Est le mois de mai.
Badinant sur la fougère,
Nos plaisirs retentissent partout,

Et si l'on entend crier la bergère,
Ce n'est pas au loup.

LUCAS, chantant.

Allons planter le mai, l'amour nous y convie.
Pour voir de nos bergers l'agréable folie,
Bergères, soyez au gai :
Heureux amants... Plus heureuses amantes,
O combien vous seriez contentes
S'il étoit tous les jours le premier jour de mai !

LUBIN.

Pour chanter vos plaisirs et les entretenir,
Madame, avec le mai nous allons revenir.

Lubin et les paysans s'en vont.

SCÈNE IV.

JULIE, CÉLIANE, MONTREUIL.

JULIE.

Plus agréablement peut-on être éveillée ?

CÉLIANE.

Et plus commodément, madame, être habillée ?

MONTREUIL.

Tout s'empresse en ces lieux pour vous faire la cour ;
L'air est serein, le ciel nous promet un beau jour.

SCÈNE V.

JULIE, CÉLIANE, MONTREUIL,
SAINT-AMANT, DORAME, à la fenêtre.

SAINT-AMANT, à Dorine.

Voilà son deuil, par là jugez de sa conduite.

DORAME.

Peut-être est-il au cœur?

SAINT-AMANT.

Nous verrons dans la suite.

JULIE.

A trouver des plaisirs appliquons nos esprits;
En attendant le mai, j'ai quelques manuscrits
Qu'on vient de m'envoyer sur différents chapitres.
Pour nous désennuyer, Montreuil, lisez les titres.

MONTREUIL lit.

« La Pierre philosophale, ou l'Art de se faire aimer de sa femme. »
Beau secret!

JULIE.

Il est rare.

CÉLIANE.

Il pourroit avoir cours,
Si l'hymen s'allioit avecque les amours.

JULIE.

Abus! l'hymen ternit l'amant le plus aimable,
Et dès qu'il est époux il devient haïssable.

SAINT-AMANT, à Dorame.

Beau-père...

MONTREUIL lit.

« Dialogue de deux fiancées sur les mystères du lit nuptial, par un jeune abbé; dédié aux vraiment filles. »

JULIE.

L'entretien devoit être ingénu.

MONTREUIL.

J'aurois voulu l'entendre, et ne pas être vu.

CÉLIANE.

Les abbés entrent-ils dans un secret semblable?

JULIE.

Il n'est rien en amour pour eux d'impénétrable;

Le siècle a peu d'intrigue où ne perce la leur,
Et comme au lansquenet, ils y prennent couleur.

MONTREUIL lit.

« Éloges des dames galantes, conçus et dirigés et mis en lumière chez l'Ami[1]. »

CÉLIANE.

Malheur à qui verra son nom dans cet ouvrage !

JULIE.

Pour mettre ces portraits dans tout leur étalage,
On n'aura pas, je pense, épargné les couleurs.

MONTREUIL.

Chez l'Ami, c'est un lieu fertile en blasonneurs.

Il lit.

« La pompe funèbre d'un mari, et la Manière d'en porter le deuil ; par une veuve de fraîche date. »

CÉLIANE.

On crie, on prend le noir ; est-il un autre usage ?

JULIE.

Oui, selon comme vit et meurt le personnage ;
Il faut battre des mains, on doit chanter son sort
Quand il perd noblement la vie, et qu'il est mort
De l'approbation du monde et de sa femme.

SAINT-AMANT, à Dorame.

Le livre est de son cru : par là jugez de l'âme.

DORAME.

Elle n'écrit jamais.

MONTREUIL lit.

« L'Heure du Berger brusquée par un petit-maître entre deux vins. »

L'ouvrage est singulier.

1. Var. *Œuvres diverses* de 1729 : conçus, dirigés et mis en lumière chez l'Ami.

CÉLIANE.

Et l'ouvrage et l'auteur, j'en crois tout cavalier.

MONTREUIL.

Voilà tout.

CÉLIANE.

Vous rêvez?

JULIE.

Il me vient en pensée
De rappeler du mois la coutume passée :
Jouons ensemble au vert?

CÉLIANE.

Je le veux.

MONTREUIL.

J'y consens.

JULIE.

Si le jeu n'est pas noble, il est divertissant;
Le premier qui de nous se laissera surprendre,
D'obéir au vainqueur ne pourra se défendre :
Je jure, je promets d'en observer la loi.

CÉLIANE.

A ces conditions je me soumets.

MONTREUIL.

Et moi.

JULIE.

Allez, pour commencer ces guerres intestines,
Cueillir du rosier : prenez garde aux épines.

CÉLIANE.

Nous n'irons point au bois qu'avec précaution.

MONTREUIL.

Et vous?

JULIE.

J'en ai déjà fait ma provision.

Céliane et Montreuil sortent.

SCÈNE VI.

TOINON, JULIE; SAINT-AMANT, DORAME
à la fenêtre.

TOINON.

Quel veuvage! pour moi, madame, je l'admire!
Quoi! pleurer un époux en s'étouffant de rire.
La mode en est jolie, et pourra faire bruit.

JULIE.

De cette mort, Toinon, cueillons, goûtons le fruit:
Jouissons du bonheur que le ciel nous envoie;
Je n'ai plus de mari! quel plaisir! quelle joie!
Célébrons à jamais le jour de son trépas:
Quoi qu'on dise, Toinon, la guerre a ses appas,
Ses heures d'agrément, comme ses douloureuses :
Que d'héritiers contents, que de veuves heureuses!

SAINT-AMANT, à Dorame.

C'est trop tôt triompher.

TOINON.

Mais on se contrefait,
Seulement pour la forme.

JULIE.

Eh! ne l'ai-je pas fait?
Pour dérober ma joie à la commune envie,
Je m'enferme au désert : vois quelle modestie[1]!

TOINON.

Mais il faut à Paris retourner une fois.

JULIE.

Laissez-moi divertir tout le reste du mois;

1. Ainsi dans les éditions de 1702 et de 1729. L'édition de 1699 porte: *voyez quelle modestie.*
Les *OEuvres de Champmeslé* de 1735 donnent: *voyez la modestie.*

Ennuyée à peu près de ces réjouissances,
J'irai me délasser parmi les bienséances,
Briller au plus profond d'un noir appartement,
Me parer de l'éclat d'un lugubre ornement,
Promener en spectacle un deuil en grand volume,
Et donner en public des pleurs à la coutume.

TOINON.

Mais, voulant tous le mois déguiser votre deuil,
Pourquoi faire venir Céliane et Montreuil?

JULIE.

Il faut dans le plaisir un peu de compagnie :
On le respire mieux, et sans elle il ennuie.
Outre un dessein que j'ai, que tu n'as pu prévoir,
Ils s'aiment : on le dit; et je veux le savoir,
En être convaincue, et les brouiller ensemble,
Toinon.

TOINON.

Dans ce dessein j'entrevois, ce me semble :
Vous voulez pour époux vous donner Montreuil?

JULIE.

Moi!
D'un mari, d'un bourru, je reprendrois la loi?
On peut par des raisons du monde et de famille,
Par de certains desirs, et pour sortir de fille,
Une fois en sa vie arborer ce lien;
Mais aller jusqu'à deux, je m'en garderai bien.

TOINON.

Ma foi! vous ferez bien de garder le veuvage;
Car si, par cas fortuit, dans le cours de votre âge,
Vous alliez en pleurer un ou deux seulement,
Comme vous avez fait monsieur de Saint-Amant,
Et rendre vos douleurs encore aussi célèbres,

Vous vous ruineriez en dépenses funèbres.

JULIE.

Fi des maris, Toinon ! des amis, des amis !
A vous plaire, à votre ordre, ils sont toujours soumis.
On sait s'approprier leurs divers caractères ;
Le conseiller se rend utile à vos affaires,
On compte au lansquenet le riche financier,
Le partisan commode est un bon dépensier,
Le courtisan grossit la foule aux Tuileries,
L'abbé nous divertit par ses minauderies,
Le bel esprit en vers distingue du commun[1],
Et, parmi ce ramas, le cœur[2] en regarde un.

TOINON.

J'entends, je vois, madame, où l'estime vous mène.
Et Montreuil d'un clin d'œil tout contraire à la haine
Sera le regardé, n'est-ce pas ?

JULIE.

Nous verrons,
S'il répond à mes vœux, ce que nous en ferons.

SAINT-AMANT, à Dorame.

Vous pouvez deviner ce qu'elle en voudra faire.

DORAME.

Eh ! c'est un jeu.

SAINT-AMANT.

Quel jeu !

JULIE.

Voilà tout le mystère.
Pour voir de ces amants le cœur à découvert,
Je leur viens d'inspirer exprès le jeu du vert :

1. Ainsi dans les *Œuvres diverses* de 1729. Les premières éditions portent à tort : *distingue le commun.*

2. Les éditions de 1699 et de 1702 donnent à tort : *l'esprit.*

C'est dans ce dessein même, et pour le voir éclore,
Que j'emprunte la voix du Printemps et de Flore ;
Et, sous l'appas brillant des jeux et des plaisirs,
Je vais adroitement pénétrer leurs desirs,
Et satisfaire aux miens.

DORAME, à Saint-Amant.

C'est assez vous complaire;
Descendons.

SAINT-AMANT.

Non, il faut en voir la fin, beau-père.

JULIE.

Lubin, pendant les jeux, avec moi de concert,
Feignant de badiner, prendra leur boîte au vert...
Il vient.

SCÈNE VII.

JULIE, LUBIN, TROUPE DE PAYSANS; DORAME, SAINT-AMANT, à la fenêtre

LUBIN.

Voici le mai; rangez-vous, place, place!
Beau, grand, droit, vert, il vient ombrager cette place.

(Des paysans, en dansant, font avancer le mai jusqu'au milieu du théâtre.)

SCÈNE VIII.

JULIE, MONTREUIL, CÉLIANE, LUBIN, PAYSANS; SAINT-AMANT, DORAME, à la fenêtre.

MONTREUIL.

Nous venons près de vous entendre le concert.

CÉLIANE.

Ce mai nous avertit qu'il faut songer au vert.

LUBIN.

Vous y jouez donc?

CÉLIANE.

Oui.

LUBIN.

Gardez d'être attrapée!

JULIE.

Pour moi, si l'on m'y prend, je serai bien trompée.

LUBIN chante.

Dans ces verts ébats,
Craignez la surprise :
Telle est souvent prise,
Qui n'y pense pas.

JULIE.

Je suis en sûreté, quoi qu'on puisse entreprendre.

LUBIN.

Souvent brebis fringante au loup se laisse prendre.

CÉLIANE.

Qui se garde de tout ne peut être attrapé.

LUBIN.

L'on prend au trébuchet l'oiseau le plus huppé.

Il chante.

Pour dénicher une fauvette,
Lucas dit à Catin : Follette,
J'irai t'appeler demain,
Du matin.
Si je te trouve au lit dormeuse,
Ma bouche à baiser ton sein
Ne sera pas paresseuse.
A ces menaces, Catin
N'en fut pas plus matineuse,
Lucas trouva l'huis ouvert :

Catin fut prise sans vert.

JULIE.

Catin se devoit bien tenir encourtinée.

LUBIN.

Elle aimoit à dormir la grasse matinée :
Pour surprendre les gens, il est plus d'un Lucas...
Mais Flore vient ici avec tous ses appas[1].

SCÈNE IX.

JULIE, MONTREUIL, CÉLIANE,
LUBIN, ET LES PAYSANS, FLORE, DEUX ZÉPHYRS,
DEUX NYMPHES DES FLEURS; SAINT-AMANT.
DORAME, à la fenêtre.

FLORE chante.

Sur la fougère, au pied des hêtres,
Jouissez des plaisirs champêtres;
Le printemps vient ranimer vos ardeurs,
Flore amène à vos yeux les Zéphyrs et les fleurs :
Que les Amours soient toujours de vos fêtes.
Les belles conquêtes
Sont celles des cœurs.
Nymphes, jeunes fleurs naissantes,
Parfumez ces beaux lieux de vos odeurs charmantes.
Et vous, Zéphyrs, en ce jour,
De la fraîcheur de vos ailes
Éventez le sein des belles,

1. Ce vers manque dans les premières éditions. On le trouve dans les *OEuvres de Monsieur de Champmeslé,* 1735. Les éditions modernes portent :

Mais Flore se présente avec tous ses appas.

Et n'en chassez pas l'Amour.

Les Zéphyrs et les Nymphes des fleurs font une entrée, et prennent en dansant les boîtes de Céliane et de Montreuil, qu'ils emportent.

FLORE chante.

Tout renouvelle
Dans ce beau mois;
La plus cruelle
Respire un choix:
Fière fillette,
Timide amant,
A la rangette
L'Amour les prend
Dans une plaine,
Sous un couvert,
L'un sans mitaine,
L'autre sans vert.

Flore et sa suite, Lubin et les paysans, s'en vont.

SCÈNE X.

JULIE, MONTREUIL, CÉLIANE; SAINT-AMANT, DORAME, à la fenêtre.

SAINT-AMANT, à Dorame.

Beau-père, on ne sauroit mieux pleurer un époux!

JULIE, à Montreuil et à Céliane.

Tout nous dit de songer au vert, en avez-vous?
Je vous y prends, montrez.

CÉLIANE.

Oh! qu'à cela ne tienne!
Ma boîte est perdue, ah!

MONTREUIL.

Le diable a pris la mienne.

JULIE.

A nos conventions je vous soumets tous deux.
Céliane, ouvrez-moi votre cœur, je le veux;
Mais sans fard : de l'amour l'avez-vous vu défendre?
N'est-il point quelque amant qui s'y soit fait entendre?

CÉLIANE.

Jusqu'à ce jour il est de si peu de valeur
Qu'aucun ne s'est offert pour y prendre couleur.

JULIE.

Vous mentez : j'en sais un, vous le savez de même,
Qui montre avoir pour vous une tendresse extrême ;
Il brûle de vous faire entendre ses amours.

CÉLIANE.

Je vais, pour m'en défendre, appeler du secours.

Elle sort.

SCÈNE XI.

JULIE, MONTREUIL, SAINT-AMANT,
DORAME, à la fenêtre.

JULIE.

Vous ne la suivez pas, Montreuil?

MONTREUIL.

Qui! moi, madame?

JULIE.

Il faut, à votre tour, me découvrir votre âme.
Je m'en vais exposer une fable à vos yeux :
Si vous n'en devinez le sens mystérieux,
Vous me ferez, Montreuil, une sensible offense;
Si vous le concevez, redoutez ma vengeance,
Pour peu que vous soyez rebelle à ses clartés.

MONTREUIL.

Il faut savoir.

JULIE.

Je vais vous la dire : écoutez.

Une aimable tourterelle
Fut le partage d'un hibou :
Jamais paix, toujours querelle :
Il n'est pas malaisé de deviner par où.
Hibou mourut : la veuve, en ces alarmes,
N'étala point des clameurs et des larmes
Le fastueux charivari.
Larme enlaidit, douleur est folle ;
Et puis, grâces aux mœurs du siècle on se console
D'un amant tendrement chéri :
Que ne fait-on point d'un mari ?
Tourterelle à l'amour rarement est rebelle.
Sa tendresse envisage un moineau digne d'elle.
Pour s'expliquer, regards, discours mystérieux,
Sont par elle mis en usage :
Elle craint, elle n'ose en dire davantage.
C'est au moineau, s'il a des yeux,
A deviner ce langage.

Vous entendez, Montreuil ; le comprenez-vous bien ?
Parlez sincèrement.

MONTREUIL.

A ne déguiser rien,
Si certain homme étoit dans la nuit éternelle,
Je croirois deviner quelle est la tourterelle ;
Son joug a fait gémir mon cœur plus d'une fois.
Quant à l'heureux moineau, seul digne de son choix,
Son bonheur me fait peine à le pouvoir connoître,

Mais ce que je sais bien, c'est que je voudrois l'être.

JULIE.

Soyez-le, on y consent : le champ vous est ouvert :
Croyez tout, espérez, et...

SAINT-AMANT, descendu de la fenêtre.

Je vous prends sans vert.

MONTREUIL, s'enfuyant.

Mon oncle !

JULIE.

Mon époux !

SCÈNE XII.

SAINT-AMANT, JULIE, DORAME.

SAINT-AMANT.

Approchez, mon beau-père :
Votre fille est d'un prix trop extraordinaire ;
Je m'en sens désormais indigne, et vous la rends.
Adieu !

DORAME.

Tout doux ! il est des accommodements.

SAINT-AMANT.

Vous prétendez, voyant l'humeur qui la possède...

DORAME.

Elle a tort ; mais le mal trouvera son remède.

SAINT-AMANT.

Et quel remède, après tout ce que devant vous...

DORAME.

D'accord, son procédé choque ; mais, entre nous,
A l'intention près, c'est une bagatelle.

SAINT-AMANT.

Comment! vous...

JULIE.

Eh! quoi donc! suis-je si criminelle?
D'un mari que l'on aime on apprend le trépas;
Les premiers mouvements sont de suivre ses pas.
A ce dessein s'oppose un devoir de famille:
Des fruits de cet hymen reste une seule fille;
Il faut vivre pour elle; on restreint ses desirs
A chercher sa santé dans d'innocents plaisirs.

SAINT-AMANT.

Morbleu! l'excuse encore est pire que l'offense.

DORAME, à Julie.

Sortez... j'adoucirai son cœur en votre absence.

SAINT-AMANT.

Un cloître punira cette insolence-là.

JULIE.

Mon père...

DORAME.

Laissez-moi raccommoder cela.

Julie sort.

SCÈNE XIII.

SAINT-AMANT, DORAME.

SAINT-AMANT.

Non, non.

DORAME.

Écoutez-moi.

SAINT-AMANT.

Si jamais je m'oblige
A revoir votre fille...

DORAME.

Écoutez-moi, vous dis-je.

Comme vous je pris femme, et fus gendre autrefois.
Tout ce qui peut réduire un esprit aux abois,
Tout ce qu'un mari craint se trouva dans ma femme.
Elle... Elle est au tombeau ; Dieu veuille avoir son âme !
Je criai, j'y voulus renoncer comme vous.
Mon beau-père, honnête homme, esprit commode et doux,
Me donna, pour calmer ma fureur violente,
Un bon contrat valant deux mille écus de rente,
Que jadis son beau-père, en pareilles douleurs,
Lui mit entre les mains. Je cessai mes clameurs.
Mon gendre, le voilà. Je vous remets ce gage :
Il peut dans la famille être d'un bon usage ;
Vous avez une fille : elle a tout votre soin ;
Si vous la mariez, vous en aurez besoin.
Croyez-moi, comme nous ayez de la prudence.
Tout ceci, grâce au ciel, s'est fait dans le silence
Il est certains secrets fâcheux à révéler,
Et qui de rien ne sait de rien ne peut parler.

SAINT-AMANT, *regardant le contrat.*

Écueil de tout le monde, or, quelle est ta puissance !

DORAME.

Il faut, mon gendre, il faut tous prendre patience.
Beaucoup d'honnêtes gens sont dans le même cas,
Qu'on ne console point avec de bons contrats :
Reprenez la douceur : c'est la plus belle voie.

SCÈNE XIV.

SAINT-AMANT, DORAME, LUBIN.

LUBIN.

Qu'est-ce donc ? voici bien, monsieur, du rabat-joie :
Est-ce que nos plaisirs s'en iront à vau-l'eau ?

Nous sommes attroupés tretous dessous l'ormeau,
N'attendant qu'un signal pour faire ici gambade;
Et vous venez, dit-on, désaccorder l'aubade?
Madame votre fille est pleurante en un coin;
Monsieur votre neveu grommelle sur du foin,
Camus en chien d'Artois d'avoir compté sans hôte.
Quel revers! qui l'auroit pensé? c'est votre faute;
Tout franc, ce procédé crie, et vous avez tort,
Après l'avoir mandé, de ne pas être mort.

DORAME.

Qu'est-ce à dire? Non, non, qu'on chante, que l'on danse [1]:
Nous venons prendre part à la réjouissance.
Bergères et bergers, que tout se rende ici,
Et ma fille, et Montreuil, et Céliane aussi.
Reprenez un air gai, voici la compagnie.

SCÈNE XV.

DORAME, SAINT-AMANT, JULIE, CÉLIANE, MONTREUIL, LUBIN.

DORAME.

Allons ma fille, allons, menez joyeuse vie;
Votre mari va voir vos plaisirs d'un bon œil.
Ma nièce Céliane et le galant Montreuil
Seront demain unis par un doux hyménée:
Aujourd'hui dans la joie achevons la journée.

1. Ainsi dans les éditions de 1702 et de 1729. L'édition de 1699 porte: *que l'on chante, que l'on danse*. Les éditions modernes donnent : *qu'on chante et que l'on danse*.

SCÈNE DERNIÈRE.

DORAME, SAINT-AMANT.
JULIE, CÉLIANE, MONTREUIL, FLORE,
NYMPHES DES FLEURS, ZÉPHYRS, TROUPE DE BERGERS,
DE BERGÈRES, DE PAYSANS ET DE PAYSANNES.

FLORE, chante.

Fuyez l'embarras des amours,
Suivez les folles amourettes:
Les jeux, les plaisirs, les beaux jours,
Ne sont que parmi les fleurettes.
Pour folâtrer avec les ris,
Et des noirs chagrins se défendre,
Jeunes cœurs, songez à prendre,
Et jamais à n'être pris.

Les Nymphes des fleurs et les Zéphyrs dansent.

LUBIN, chante.

Pour jouer sûrement au vert,
Beautés, mettez-vous à couvert
D'un curieux désagréable:
La surprise du favori
Est aimable;
Mais celle du mari,
C'est le diable.

ENTRÉE DE PAYSANS.

FLORE ET LUBIN, ensemble.

Voulez-vous bannir vos alarmes
Et goûter un hymen plein de charmes?
Faites, époux, pour finir vos débats,

Tout ce que vous ne faites pas.

FLORE.

Soyez-vous apparemment fidèles.

LUBIN.

Ne vous empressez point à voir
Ce qu'il ne faut jamais savoir.

FLORE.

Passez-vous vos bagatelles.

ENSEMBLE.

Douce union, charmante paix,
Repos des cœurs et du ménage
Félicité du mariage,
Quand ici-bas vous verrons-nous? Jamais.

ENTRÉE DE FLORE ET DE LUBIN,
GRANDE ENTRÉE DE TOUS LES PERSONNAGES
DANSANTS DE LA COMÉDIE.

LUBIN, aux spectateurs.

A venir voir nos jeux soyez plus de concert:
Plus vous viendrez, et moins vous nous prendrez sans vert.

FIN DE JE VOUS PRENDS SANS VERT.

ACHILLE

TRAGÉDIE

PERSONNAGES

ACHILLE.
PATROCLE
BRISEÏS.
LYDIE.
AJAX.
ULISSE.
PHOENIX.
ARBATE.

ACHILLE

ACTE PREMIER[1].

SCENE PREMIERE.

BRISEÏS, LYDIE.

LYDIE.

Nous vous revoyons donc, heureuse[2] Briseïs!
L'injuste Agamemnon, pour venger son pays,
Vous rendant au Héros à qui vous sceustes plaire,
Croit que vous fléchirez d'un seul mot sa colere.

BRISEÏS.

Moy! le vouloir flechir! Lydie, y pensez-vous?
Moy, troubler le repos qu'il doit à son courroux[3]!

1. Nous avons dit, dans notre introduction, les motifs qui nous déterminaient à conserver l'orthographe originale de ce morceau, écrit tout entier de la main de La Fontaine.

2. La Fontaine a voulu substituer *aymable* à *heureuse*, puis il est revenu à ce mot.

3. On lit sur la marge de la première page du manuscrit dix vers que La Fontaine avait l'intention de substituer aux dix précédents, mais qu'il a ensuite supprimés :

Agamemnon ne tend qu'à vanger son pays*;
Il a besoin d'Achille et le croit nécessaire.
Vous rendant au héros à qui vous sceustes plaire,
Il croit qu'un mot de vous calmera sa colere,

* La Fontaine avait écrit :

Agamemnon vous rend pour vanger son pays.

Il a quité par là l'interest des Atrides,
Par là laissé de Mars les fureurs homicides;
Et lors que seul en paix il void mesme les Dieux
En mortels attaquer et defendre ces lieux,
J'iray de leurs debats le rendre la victime!
Il servira les Grecs qui soufrent qu'on l'opprime!
Non, Lydie; épargnons des jours si précieux.
Agamemnon m'a fait enlever à ses yeux:
Qui du camp s'en est plaint? On s'est teu; ce silence,
Si Briseïs est crüe, aura sa recompense.

LYDIE.

Achille le jura des vostre enlevement[1].

BRISEÏS.

C'est à moy d'avoir soin qu'il tienne son serment.
Le sort ne m'aura point contre luy pour complice:
Contentons-nous qu'Ajax, Phœnix, avec Ulisse,
Députez par les Grecs, implorent son secours;
Nous-mesmes n'allons pas précipiter ses jours.
Vous sçavez quel destin l'attend sur ces rivages.

LYDIE.

Je ne m'arreste point à tous ces vains présages;
On les rendra menteurs par quelque prompt départ.
Les Grecs sont-ils point las d'assieger ce rampart?
Quand se proposent-ils de revoir leur patrie?

Et que, pour s'acquiter du plaisir qu'on vous fait,
Son bras de sa valeur fera sentir l'effet.
Y contribûrez-vous? armerez-vous Achille
Contre les défenseurs d'une superbe ville?
Et Patrocle?

BRISEÏS.

Non, non, Lydie, assurez-vous
Qu'Achille, s'il me croit, gardera son courroux.

1. Premier texte :

Achille vous croira; n'en doutez nullement.

BRISEÏS.

Je ne sçais ; et ces soins n'ont occupé ma vie
Que pour le prince seul qui fait mon souvenir,
Des soucis de l'Estat c'est trop s'entretenir ;
Ne songeons qu'à nos vœux. Que fait, que dit Achille?
Lors que j'estois absente a-t-il esté tranquille?
Vous parloit-il de moy? que vous en a-t-il dit?
Me puis-je flater d'estre encore en son esprit?
Et Patrocle? sans doute il est tousjours fidelle?
Je vous trouve, du moins, tousjours charmante et belle.

LYDIE.

Que ce soit mon mérite ou la faveur des Cieux,
Patrocle jusqu'icy me void des mesmes yeux,
L'hymen seroit desja guarant de sa constance ;
Mais, comme Achille doit y joindre sa présence,
A son retour en Grece il veut qu'il soit remis.
Admirez qu'en amans changeant nos ennemis,
L'un et l'autre a changé son esclave en maîtresse.
Vous et moy, nous estions le butin de la Grece.
Le partage estant fait, l'un et l'autre vainqueur
S'en vint mettre à nos pieds sa fortune et son cœur :
Achille vous ayma ; Patrocle ayma Lydie.

BRISEÏS.

J'ay sujet en un poinct de vous porter envie :
Vous possédez entier le cœur de vostre amant ;
Achille[1] est occupé de son ressentiment ;
Sa gloire et sa grandeur sont encor mes rivales.
Tant que nous le verrons sur ces rives fatales,
Je craindray pour ses jours. Vous voyez qu'au danger,

1. Premier texte : *Le mien.*

En me rendant à luy, l'on veut le rengager.
Que les enfans des Dieux vendent cher aux mortelles
L'honneur de quelques soins, bien souvent peu fidelles !
Souvent il vaudroit mieux qu'un cœur de moindre prix
De nos fresles beautez se rencontrast épris,
On le possederoit entier et sans alarmes :
Au lieu que je crains tout ; tantost l'effort des armes,
Tantost mon peu d'attraits, tantost l'ambition ;
Et l'on n'est point d'un Roy toute la passion.

LYDIE.

Vous l'êtes de celuy qui joint, par sa naissance,
Au sang qu'il tient des Dieux la suprême puissance.
S'il se vange, et s'il veut exercer son courroux,
Le seul motif en est l'amour qu'il a pour vous.
De vostre enlevement il poursuit la vengeance.
Il eust dissimulé peut-estre une autre offense :
Mais, ne vous ayant plus, aussitost il fit voir
Qu'en vous seule il faisoit consister son devoir ;
Qu'il vous sacrifioit l'interest de la Grece ;
Qu'enfin la gloire estoit moins que vous sa maîtresse.

BRISEÏS.

Je l'avoue, et je crains peut-estre sans sujet ;
Mais qui pourroit avoir un cœur moins inquiet ?

LYDIE.

Vous, si vous vous sçavez connoistre un peu vous-mesme,
Vos vœux sont soutenus d'un merite suprême ;
Si vous sçavez donner à ces biens tout leur prix,
Vostre amant vous devra, quoy que fils de Thétis.
Nous descendons de Roys : nostre sang nous rend dignes
De l'hymen des Héros mesme les plus insignes.
Je n'ay point oublié ce sang : imitez-moy ;

Croyez qu'un demi-dieu vous peut garder sa foy:
Il me l'a confirmé cent fois en votre absence.

SCÈNE II.

ACHILLE, BRISEÏS, LYDIE.

ACHILLE, à Lydie.

Je le viens confirmer encore en sa présence.

BRISEÏS.

On vous croyoit[1], seigneur, par Ulisse occupé.

ACHILLE.

Pour vous voir un moment je me suis échapé.

LYDIE.

Je le vais arrester, et veux que mon adresse
Vous donne le loisir de voir vostre princesse.

SCÈNE III.

ACHILLE, BRISEÏS.

ACHILLE.

Ouy, madame, je prens tous les Dieux pour témoins
Que vous seule avez fait mes pensers et mes soins,
Je sçais mal employer l'ordinaire langage
Des douceurs qu'à l'amour on donne en apannage:
Mais croyez, au défaut d'un entretien flatteur,
Que ma bouche en dit moins qu'il n'en est dans mon cœur.

BRISEÏS.

Vous en dites assez, seigneur: je suis contante,
Et n'osois me flatter d'une si douce attente.

1. Premier texte : *Nous vous croyions.*

Car que suis-je? les Grecs m'ont ravi mes États:
Il ne m'est plus resté que de[1] foibles appas.
Ay-je droit de prétendre, esclave et malheureuse,
Que d'une ardeur constante, autant que genereuse,
Un prince tel que vous daigne me consoler,
Et qu'au titre d'épouse il veuille m'appeler?
Vos promesses, seigneur, et cet excès de gloire,
Font que je n'oserois en douter, ny le croire.

ACHILLE.

C'est me connoistre mal que d'en pouvoir douter.
Vos traits n'ont plus besoin de me solliciter[2];
Le seul devoir le fait. Je hais les cœurs frivoles:
Mes principales loix sont mes simples paroles.
Vous vous dites esclave; et de qui? d'un amant?
C'est moy qui suis lié par les nœuds du serment[3].
Reposez-vous sur eux, attendez sans alarmes :
J'auray devant les yeux ce serment[4] et vos charmes.
Mon choix sera sans doute approuvé par Thétis;

1. Premier texte : *que mes.*
2. Premier texte:

Est-il rien que vos traits ne puissent mériter?

3. La Fontaine a fait pour ces six derniers vers plusieurs essais successivement effacés :

C'est me connoistre mal qu'en douter un moment.
Je ne sçais point agir ainsi qu'un autre amant,
On ne m'a jamais veu faire un serment frivole,
Mes principales loix c'est ma simple parole.
Vous vous dites esclave; et l'a-t-on veu jamais?
C'est moy seul qui le suis des sermens que j'ay faits.

C'est me connoistre mal que de douter de moy.
Quand j'asseure que j'ayme, on peut m'ajouster foy;
L'effet y correspond ; je hais les cœurs frivoles.
J'agis sincèrement...
. . . .
C'est bien moy qui le suis par les nœuds du serment.

4. Premier texte : *ces sermens.*

Mais son amour pour moy, l'honneur d'estre son fils,
Mes États, vos conseils, vostre interest, madame,
Arrestent de mon cœur l'impatiente flame.
J'ay voulu prévenir, par un hymen secret,
Un doute et des soupçons que je soufre à regret.
Vous avez refusé ces marques de mon zele;
L'hymen vous est suspect sans pompe solemnelle;
J'y consens : nous verrons vos parens et les miens;
Je reprendray des Grecs vos États et vos biens;
Ce fer m'en est guarant.

BRISEÏS.

Ah! seigneur, que la Grece
Possede en paix mes biens, qu'elle en soit la maîtresse:
Je n'en estime qu'un; vous l'allez hasarder!
Vous disposez de vous sans me le demander!
Je vous plais sans États; qu'importe d'estre reyne?

ACHILLE.

Vous l'estes; plaire ainsi, c'est estre souveraine.
La beauté, dont les traits mesme aux Dieux sont si doux,
Est quelque chose encor de plus puissant que nous.
Tout vous doit assurer de ma persévérance;
N'allez point d'un hymen corrompre l'espérance.
Que si vous ne pouvez vous vaincre là-dessus,
Des demain...

BRISEÏS.

Non, seigneur.

ACHILLE.

Je ne vous presse plus:
Attendons; mais taschez au moins d'estre tranquille.

BRISEÏS.

Est-ce une chose, hélas! à nos cœurs si facile?

ACHILLE.

Vous-mesme, vous voulez qu'on differe ce jour[1].

BRISEÏS.

Seigneur, ne cherchez point de raison dans l'amour.
J'en dis trop ; cet aveu vous déplaira peut-estre.
Mais quoy ! j'ay beau rougir, mon cœur n'est plus le maistre.
Ce que l'on sent pour vous ne se peut étoufer :
Achille ne sçauroit à demi triompher.
Soufrez qu'après ces mots Briseïs se retire...[2]
Ne vous lassez-vous point de les entendre dire ?
Ma rougeur me confond : je sors donc ; aussi bien
Ulisse va venir, et je ne craindrois rien !

Patrocle entre.

Resistez à son art, opposez-luy ma flame;
Opposez-lui du moins la fierté de vostre ame.
Que vous importe-t-il qu'on vange Ménélas ?
Songez à vos parens, à vos destins, hélas !
Aux miens qui les suivront. J'ai pour tout artifice
Les pleurs que vous voyez : pourront-ils moins qu'Ulisse?

1. Premier texte :

Esclave, je vous plais, qu'importe d'estre reyne!

ACHILLE.

Vous, esclave ! Les roys vous ont pour souveraine.

. . . .

. . . .

Vostre crainte m'offense et j'ai lieu de me plaindre.

BRISEÏS.

Hélas! comment peut-on aymer et ne rien craindre?

ACHILLE.

Vous-mesme avez voulu qu'on differast ce jour.

2. Premier texte :

Soufrez qu'après ces mots, seigneur, je me retire.

Employrai-je des traits moins seurs de vous toucher?
Adieu, seigneur; gardez un courroux qui m'est cher[1].

SCÈNE IV.

ACHILLE, PATROCLE.

ACHILLE.

Quelque fierté qu'on ayt, quelque serment qu'on fasse,
Patrocle, il faut aymer. Tu me croyois de glace;
Achille te sembloit devoir tout dédaigner:
Tu vois, ainsi qu'un autre il s'est laissé gagner.
J'ayme, je suis touché, je fais gloire de l'estre;
L'heure enfin est venue, où loin d'agir en maistre,
En héros qui partout veut estre le vainqueur,
Je me rends et connois les foiblesses d'un cœur.

PATROCLE.

N'appelez point foiblesse un tribut légitime.
Vous, vous justifier! aymer donc est-ce un crime?
Seigneur, vous me semblez tousjours fils de Thétis.
Loin les cœurs qui se sont de l'amour guarentis!
S'il en est. Quoy! les dieux vous serviront d'exemples,
La beauté dans l'Olimpe aura trouvé des temples,
Et vous serez honteux de luy sacrifier!

1. On lit en marge de la scène v de l'acte II:

BRISEÏS, *à Achille.*
Épargnez des Troyens les miserables restes;
Laissez durer encor l'œuvre des mains célestes.

La Fontaine voulait sans doute placer ces deux vers dans le morceau qui précède. « L'œuvre des mains célestes, » ce sont les murs de Troie, qui avaient été bâtis par Apollon et Neptune. Malherbe (Ode pour la Reine, mère du roi) avait dit:

Ces ouvrages des mains célestes
Que jusqu'à leurs derniers restes
La flamme grecque a dévorés.

C'est bien plutost matiere à se justifier.
Vostre princesse a tout, je vois tout dans la mienne ;
Et soit que de leurs traits mon esprit s'entretienne,
Soit qu'il regarde aussi leur amour, leur vertu
(Car l'un n'est point par l'autre en leurs cœurs combatu),
J'en prise la conqueste ; une telle victoire
Ne rend point vostre cœur infidelle à la gloire.

ACHILLE.

Voicy d'autres combats qui me sont apprestez.
De quel air vient à nous le chef des députez !
Voy son port, ses regards.

PATROCLE.

Tout parle dans Ulisse.
Ajax le suit. Que l'un découvre d'artifice !
L'autre agit sans détours[1].

SCÈNE V.

ULISSE, AJAX, ACHILLE.

ULISSE.

Vous me voyez, seigneur,
Plus encor comme ami que comme ambassadeur.
Vous souvient-il des lieux où sous un mol ombrage,

1. La Fontaine a eu un instant l'idée de remplacer ces deux derniers vers par les suivants, qu'il a ensuite effacés :

ACHILLE.

Il nous faut opposer l'amour à l'artifice

PATROCLE, *à part.*

Ah ! Briseïs ! je crains...

SCÈNE V.

ULISSE, AJAX, ACHILLE.

ULISSE.

Je viens icy, seigneur.

On faisoit, malgré vous, languir votre courage?
De nymphes entouré, vous perdiez vos beaus jours[1],
Thétis d'un vain danger laissoit passer le cours.
Je vous vis; j'approchay sous un habit de femme:
De l'amour des hauts faits je vous enflammay l'ame.
On vous y vid courir : ce fut par mon moyen.
Je ne viens point icy vous reprocher ce bien :
Je ne viens que vous rendre, avec dons, la princesse,
Au nom du fier Atride et de toute la Grece.
Ne laisserez-vous point fléchir vostre courroux?
Faut-il que nos transports durent autant que nous?
Jusqu'au départ, du moins, suspendez vos querelles.
Songez que d'actions mémorables et belles
Vous perdez : car chez vous vaincre et combattre est un.
Vous n'estes pas de ceux qui n'ont qu'un sort commun :
Contans pour le remplir d'une seule victoire,
Par le devoir, sans plus, ils marchent à la gloire.
Le monde attend de vous de plus puissans efforts.
Si vous ne voulez pas sejourner chez les morts,
Par de nouveaux dangers distinguez-vous des hommes
Hector en a semé la carriere où nous sommes.
Nous ne les cherchons plus ; ils nous viennent trouver
Ilium, qui bornoit ses vœux à se sauver,
S'est rendu l'attaquant : cette superbe ville
Prétend brusler nos nefs en présence d'Achille.
Vous verrez vos amis sur la terre étendus,
Les dieux troyens vainqueurs, les Dieux grecs confondus ;

1. Premier texte :

Cru fille, vous laissiez languir votre courage?
Vous-mesme dans l'erreur couliez sans soin vos jours.

Le second vers a été ensuite ainsi modifié :

Vous-mesme dans l'erreur perdiez vos plus beaux jours.

Cette Troye à son tour plaignant nostre misere.
Voila, voila, seigneur, des sujets de cholere.

ACHILLE.

Vous n'estes pas réduits encore à cet état.

ULISSE.

Et le faut-il attendre? Est-il de potentat,
De simple Grec qui pust se plaire en sa patrie,
Voyant de nostre nom la gloire ainsi flétrie?

ACHILLE.

Si l'interest des Grecs est d'employer mon bras,
Pourquoy d'Agamemnon ne se plaignent-ils pas?
Quand ce chef a payé de mépris leurs services,
N'ay-je pas condamné tout haut ses injustices?
Princes, je ne sçais point trahir mes sentimens:
Rappelez dans vos cœurs ses mauvais traitemens,
Vous verrez que chacun a sujet de se plaindre.
Endurez, j'y consens; rien ne doit vous contraindre:
Je vous laisse vanger le foible Ménélas.
En servant toutefois ces deux freres ingrats,
Est-il, princes, est-il de Grec qui se dust taire?
J'ay fait éclat pour tous, je veux encor le faire.

ULISSE.

Ah! ne rappelez point les déplaisirs passez.
Je veux qu'Agamemnon nous ayt tous offensez;
Il faut n'y plus songer, et que nostre memoire
Se charge du seul soin d'acquerir de la gloire.

ACHILLE.

Est-ce en le redoutant qu'on espere en trouver?
La gloire est pour luy seul, il sçait nous l'enlever.

ULISSE.

Evitons donc au moins la honte et l'infamie;
Empeschons, s'il se peut, que la Grece ne die:

« Je suis mere féconde en enfans malheureux :
J'ay formé des héros, Troye a triomphé d'eux.
Réduite à les revoir sans lauriers en leurs villes,
Je ne soufriray plus qu'ils quittent ces asiles,
Qu'ils laissent leur foyer, et cherchent aux combats
Un renom que les Dieux ne leur accordent pas. »

AJAX.

Je sauray m'excepter de cette obscure vie,
Et veux vaincre ou mourir aux champs de la Phrigie[1] ;
Moy vivant, un berger ne sera point chez soy
Tranquille possesseur de l'épouse d'un roy.
J'auray des compagnons à punir cet outrage ;
Vous verrez plus d'un chef tenir mesme langage.
D'un mesme esprit que tous, seigneur, soyez porté.
Nous nous sommes liguez contre cette cité ;
Si quelque Grec se plaint, qu'on remette la peine
A des temps où les dieux auront fait rendre Héleine.
Vous les aurez alors contre vos ennemis,
Et si vous me mettez au rang de vos amis,
Si vous trouvez qu'Ajax ayt assez de vaillance,
Moy-mesme je vous veux ayder dans la vengeance :
Aydez-nous dans ce siege, appuyez nos efforts.
Ces murs pris ou laissez, les miens et moy, pour lors
Nous vous servirons tous contre un prince coupable.

ACHILLE.

Le fier Agamemnon n'est pas si redoutable[2] :

1. Premier texte :

Que je triomphe ou meure aux champs de la Phrigie.

2. Dans le premier texte il n'y avait, au lieu de ces six derniers vers que les deux que voici :

Si ma valeur vous semble assez considérable,
Parlez.

ACHILLE.

Agamemnon n'est pas si redoutable.

Mon bras y suffira, comme il a creu le sien
Capable de dompter sans moy le mur troyen.
Vostre offre cependant, seigneur, doit me confondre.

AJAX.

Ce n'est pas encor là comme il faut nous répondre.
Nous verra-t-on vanger un tel affront sans vous?

ACHILLE.

Sans moy : qui touche-t-il qu'un malheureux époux?
L'union n'estoit pas si grande en nos provinces
Que nous dussions tous suivre en esclaves ces princes.

AJAX.

En esclaves ! nous, roys ! dites en compagnons.
Tenons-nous de leurs mains les lieux où nous regnons?
Le sang d'Atrée a-t-il du pouvoir sur le nostre?
Sommes-nous dépendans, vous, ny moy, d'aucun autre?
Ulisse voudroit-il qu'on dist qu'estant forcé
Il a de ses pareils l'intérest embrassé?
Non, sans doute.

ULISSE.

Il falloit venger nos diadêmes.
L'affront fait à ces roys retomboit sur nous-mesmes.
J'entray dans leur parti de mon pur mouvement ;
Rien ne m'y contraignit qu'un juste sentiment.
Cette mesme raison vous donna mesme envie :
Est-elle autre aujourd'huy que dix ans l'ont suivie?
Nous nous sommes enfin à poursuivre engagez ;
Laisserons-nous des murs si longtemps assiégez?
Des murs qui pour jamais aux princes de la Grèce
Seroient[1] un monument de honte et de foiblesse?

AJAX.

Après dix ans d'assauts, s'il nous les faut quitter,

1. Premier texte : *Seront.*

Quels peuples ne viendront chez nous nous insulter[1]?

ACHILLE.

Quand j'ay lieu de me plaindre on ne me convainc gueres.
Ce que vous alleguez en faveur de ces freres,
L'un d'eux, à mon égard, le détruit aujourd'huy :
Je veux bien vous payer de raisons et non luy.

ULISSE.

Seigneur, laissons à part les disputes frivoles!
Et vous, fils de Thétis, écoutez mes parolles.
Vous croyez que ce chef pour unique raison
N'a que de réparer l'honneur de sa maison;
Qu'aussitost contre vous il reprendra sa haine?
Vous en allez juger par ce qui nous ameine.
Rempli des qualitez qui vous font estimer,
Ce prince recommence encore à vous aimer.
Il ne tiendra qu'à vous d'unir vos deux familles :
Nous vous offrons l'hymen de l'une de ses filles.
Toutes ont des appas : il vous promet le choix
Et pour dot sept citez, dignes d'autant de roys;
Cardamille, la moindre, abonde en pasturages.

ACHILLE.

D'autres seroient[2] flattez par de tels avantages;

1. Au lieu des dix-huit vers qui précèdent, La Fontaine avoit d'abord écrit :

L'esclavage à mes yeux ne paroist pas encor;
Comme ami je les suis, j'en rends graces au sort.
Je ne dépends point d'eux non plus que vous ne faites,
N'ay-je pas comme vous des villes pour sujettes?
J'entray dans ce pays sans contrainte et sans loy;
Rien ne m'y condamna que la raison et moy.
Cette mesme raison vous donna mesme envie;
Est-elle autre aujourd'huy que dix ans l'ont suivie?
Tant d'efforts nous engage; et s'il faut tout quitter,
Quels peuples ne viendront chez nous nous insulter?

2. Premier texte : *seront*.

Pour moy, je les méprise, et je ne veux le nom
D'ami ny d'allié du fier Agamemnon.
Qu'il garde ses citez, ses présens, et sa fille;
On ne me verra point entrer dans sa famille;
Non, mesme s'il m'offroit sept empires divers;
Non, quand on m'offriroit en dot tout l'univers.

AJAX.

Vid-on jamais cholere à la vostre pareille?

ULISSE.

Pensez-y, croyez-nous; que la nuit vous conseille.

ACHILLE.

Le conseil en est pris.

AJAX.

L'est-il? Nous vous laissons.

ULISSE.

Peut-estre Briseïs appuyra nos raisons,
Et sur le cœur d'Achille estant toute-puissante,
Du respect de nos chefs sera reconnoissante.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHŒNIX, ACHILLE.

PHŒNIX.

Dois-je croire, seigneur, qu'Ulisse ayt vainement
Essayé d'adoucir vostre ressentiment?
On dit plus : vous partez, vostre flote nous quite.
Les Grecs n'ont, après tout, rien fait qui le mérite.
Mais vos amis ! mais moy ! car Phœnix en cecy
Prétend avoir à part ses intérests aussi.
Je vous ay dans mes bras porté dès vostre enfance.
Quand vous eutes passé ce temps plein d'innocence,
Une jeunesse ardante exigeoit d'autres soins ;
Je les pris ; avec fruit : vos faits en sont témoins.
Le succès de ces soins devroit, en récompense,
Donner à mes conseils chez vous plus de créance ;
C'est le prix que j'en veux. Peut-estre vous croyez
Par quelque amour pour moy me les avoir payez.
Il est vray, vous m'aimiez pendant vostre jeune age :
Aujourd'huy j'en demande un nouveau témoignage.
Ceux que vous m'en donniez, quand d'un air gracieux,
Enfant, vous ne tourniez que sur moy seul vos yeux ;
Ceux que j'en recevois, lors que vostre jeunesse,
En ne me cachant rien, me combloit d'allegresse,
Ne me suffisent pas aujourd'huy que je voy
De ce fatal courroux les Grecs se prendre à moy.

« Que ne lui donnoit-il une humeur moins farouche? »
Voila ce que l'on dit d'une commune bouche ;
Et de tous les malheurs prests à tomber sur nous,
C'est vostre gouverneur qu'on accuse, et non vous.

ACHILLE.

Je n'ay point oublié vos soins ny vostre zele:
J'en conserve dans l'ame un souvenir fidele ;
Mais ne prétendez pas que, contre mon honneur,
L'amour que j'ay pour vous me fléchisse le cœur.
Si vous en attendiez de pareils témoignages,
Vous deviez m'enseigner à soufrir les outrages.
L'avez-vous fait?

PHOENIX.

Seigneur, j'ay fait ce que j'ay deu ;
Et vous n'avez que trop à mes vœux répondu.
J'aprouve la fierté; mais enfin les injures
Se peuvent réparer : elles ont leurs mesures.

ACHILLE.

Un cœur comme le mien ne leur en peut donner.

PHOENIX.

Il le doit: la grandeur consiste à pardonner:
Jamais ce sentiment n'a de gloire flétrie[1].
Je ne vous voulois point alleguer la patrie,
Me flatant d'un credit que je devrois avoir,
Et voulant sur vostre ame essayer mon pouvoir;
Je dédaignois aussi les adresses d'Ulisse,
Honteux qu'il nous falust employer l'artifice.
Sans ce secours les Grecs vous parlent par ma voix:
« Nous venons, disent-ils, implorer vos exploits,
Seigneur ; ils nous sont deus, et nos propres exemples

1. Premier texte:

Jamais ce sentiment n'obscurcit une vie.

Ont accru la valeur qui vous promet des temples. »

ACHILLE.

Je ne dois qu'à vous seul. En vain devant les yeux
On me met du public l'interest spécieux[1],
Comme si Sparte estoit la Grèce tout entiere.
Les lieux où Ménélas a receu la lumiere,
Ceux encore où l'on void ces freres obéïs,
Ont eu part à l'outrage, et non point mon pays.
Cependant j'accourus pour eux à cette guerre ;
Pour eux je vins chercher la mort en cette terre.
Je n'avois nul sujet de haïr les Troyens :
Pâris m'a-t-il ravi mes amours, ny mes biens ?
Agamemnon l'a fait, c'est Argos, c'est Mycene,
Qui devroient ressentir les effects de ma haine.
Laissons-les : leur monarque est encor trop heureux
Que je n'apporte icy nul obstacle à ses vœux.
A l'entour de ces murs je vous laisse combatre ;
Les dieux les ont bastis, nous voulons les abatre.

PHOENIX.

Ces mesmes dieux les ont à perir condamnez,
Et puis, cette raison qu'à tort vous me donnez,
S'il faut vous en parler sans que l'on dissimule,
Dans le cœur des humains jette peu de scrupule[2].
Enfin, quand ces raisons ne vous pourroient toucher,
Songez au long repos qu'on peut vous reprocher.
Lorsque chacun de nous à l'envy se signale,
Que les soldats ont mesme une ardeur sans égale,
Achille est dans sa tante, et donne à Briseïs

1. Premier texte :

Vous me mettez des Grecs l'interest spécieux.

2. Premier texte :

Dans le cœur des humains jette quelque scrupule.

Les moments qu'il devroit donner à son pays.

ACHILLE.

Phœnix, je vous arreste; on sçait quel est Achille.
Qu'il ayme, et qu'en sa tante il demeure tranquille,
Tout est égal; j'ay trop établi mon renom:
Je l'étendray plus loin. Je veux qu'Agamemnon
Me satisfasse enfin, non point par des parolles;
Ses excuses, ses dons, ses offres, sont frivolles.
Aussitost qu'Ilion sera pris ou laissé,
Il verra ce que c'est de m'avoir offensé.
Que tous vos chefs unis embrassent sa défense,
J'en feray d'autant plus éclater ma vengeance.
Quiconque entreprendra d'entrer dans nos debats
Attirera sur soy ma colere et mon bras.

PHOENIX.

Qu'entends-je! à quel excès monte vostre colere!
Vous! attaquer la Grece! une seconde mere!
O Destins! quels forfaits ont mérité ces maux?
Nous rejetterez-vous en d'éternels travaux?
Bienheureux Ilion, nous te portons envie:
Tu ne vois point les tiens déchirer leur patrie.
Puisse Phœnix mourir dès qu'on t'aura vaincu[1]!
Après ce que j'entends, seigneur, j'ai trop vescu.
Je m'en retourne au camp.

ACHILLE.

Quoy, si tost! Ah! mon pere,
Avez-vous en horreur un fils qui vous révere?
Je pars demain; venez honorer nostre cour.
Accordez-moy, du moins, le reste de ce jour.

1. Premier texte:

Meure le dernier Grec dès qu'on t'aura vaincu!

A l'entour de ces murs tout est calme et tranquille :
Je n'entends aucun bruit au camp, ny dans la ville ;
L'Aurore est avancée ; Hector eust pris ce temps
S'il eust voulu sortir avec ses combatans.
Aux fatigues de Mars donnez quelque relasche ;
Demain vous reprendrez cette pénible tache...
Mais que nous veut Patrocle ? il accourt...

SCÈNE II.

PATROCLE, PHŒNIX, ACHILLE.

PATROCLE.

Les Troyens
Ont laissé de leurs murs la garde aux citoyens ;
Leurs guerriers vont sortir pour finir la querelle.

PHŒNIX.

Adieu, mon fils ; je vais où le danger m'appelle.
Plust aux Dieux que ce fust seulement par devoir !
Vous venez d'y mesler encor le désespoir.

ACHILLE.

Ah ! mon pere.

PHŒNIX.

Est-ce à moy qu'un nom si doux s'adresse ?
On m'attend : nous allons combatre pour la Grece ;
C'est à vous de nous suivre, ou de m'abandonner[1].
Vous n'avez qu'un moment à vous déterminer.

1. Premier texte :

J'ay sujet d'en douter et vais servir la Grece ;
C'est à vous de me suivre ou de m'abandonner.

SCÈNE III.

ACHILLE, PATROCLE, ARBATE.

ACHILLE.

Dy-moy, me plains-je à tort? L'enlevement d'Helene
Occupe jusqu'aux dieux ; après dix ans de peine,
Celuy de Briseïs est encore à vanger.
Maintiendray-je un parti qui me laisse outrager?
Non. Phœnix toutefois m'a touché, je l'avoüe[1] ;
Mais que faire ? Un démon de nos pensers se joüe.
Contre les Phrigiens j'employois mes efforts;
Les dieux ont dans mon cœur jetté d'autres transports :
Car après tout, j'exerce un courroux légitime.
La pluspart de nos chefs[2] ont beau m'en faire un crime,
L'affront dont leur parti veut estre satisfait
Importe beaucoup moins[3] que le tort qu'on m'a fait.
Qu'ils achevent sans moy l'entreprise de Troye!
Tant qu'ils soient sur le poinct de devenir sa proye,
Qu'Agamemnon l'avoüe, et qu'Ilion ayt mis
Dans le dernier malheur mes derniers ennemis,
En présence des dieux je le proteste encore,
Mon bras refusera le secours qu'on implore.
Allons dans nos États attendre ce moment;
Nous serons aujourd'huy spectateurs seulement.

1. Premier texte:

> Qu'il ne me blasme point; l'enlevement d'Helene
> Fait embrasser à tous le danger et la peine;
> Celuy de Briseïs ne sçauroit les toucher.
> Maintiendray-je des gens qui devoient l'empescher?
> Non. Phœnix toutefois m'atandrit, je l'avoue.

2. La Fontaine avait d'abord écrit: *Phœnix et,* puis il a abandonné ce commencement de vers.

3. Premier texte: *Importe moins aux Grecs...*

PATROCLE.

Vous le pouvez, ces champs sont pleins de vos trophées :
Il n'est point d'actions qui n'en soient étoufées.
Pour moy, me siéroit-il de n'estre que témoin
D'un combat dont je sais que ma gloire a besoin?
Je n'ay point assez fait; mon cœur doit se le dire.
Ce n'est pas que Patrocle aux premiers rangs aspire[1],
Toutefois... Mais que sert enfin de souhaiter?
Pour survivre à soy-mesme il faut executer.
Des ombres du commun le favori d'Achille,
Confondu chez les morts, suivre[2] la tourbe vile!
Permettez-luy, seigneur, de se rendre aujourd'huy
Digne de l'amitié que vous avez pour luy.

ACHILLE.

Va, ton projet est beau : non que ta renommée
Parmi les nations ne soit desjà semée ;
Tu peux dès à présent ne mourir qu'à demi :
Je me fais un honneur de t'avoir pour ami.
Sui pourtant ton dessein; je te loüe, et moy-mesme
Je me dois applaudir du choix de ce que j'ayme.
Patrocle et Briseïs consolent mes chagrins :
Veuillent les dieux unir quelque jour nos destins!
Cependant, songe à toy dans cette aspre carriere :
Je ne suis pas le seul qui t'en fais la priere;
Tes jours touchent encor d'autres cœurs que le mien :
Revien victorieux du combat; mais revien.

PATROCLE.

Le sort en est le maistre, il faut le laisser faire.

1. Premier texte :

Qu'ay-je fait jusqu'icy que l'on puisse redire?
Ce n'est pas que mon cœur aux premiers rangs aspire.

2. D'abord *suivra,* puis *suivroit.*

Qu'on soit dans les combats prudent ou temeraire,
On tombe également ; et souvent le danger
S'acharne sur celuy qui veut se mesnager.
Mais le danger n'est pas ce qu'il faut qu'on regarde :
La dépouille d'Hector vaut bien qu'on se hazarde.

ACHILLE.

Ami, pourquoy ce choix ? Qui t'oblige aujourd'huy,
Parmi tant de guerriers, de n'en vouloir qu'à luy ?

PATROCLE.

Quoy, son bras tous les jours aux Grecs se fera craindre,
Tous les jours nous aurons de nouveaus morts àplaindre,
Vous absent, sur luy seul chacun aura les yeux,
Et je le pourray voir sans en estre envieux !
Luy seul de ces remparts empeschera la prise !

ACHILLE.

Ami, te dis-je encor, laisse cette entreprise.
Ce n'est pas que je mette en doute ta vertu ;
Mais connois-tu cet homme ? enfin le connois-tu ?

PATROCLE.

Ouy, seigneur, je me jette en un peril extreme ;
Mais je pretends aussi me connoistre moy-mesme.
On m'a veu quelquefois affronter des guerriers ;
Aujourd'huy que j'aspire à de nouveaus lauriers,
Chercheray-je Pâris[1] !

ACHILLE.

Qui te le dit ? tu passes
De la terreur des Grecs aux ames les plus basses.

PATROCLE.

Donnez-moi vostre armure, Hector me cherchera.

1. Premier texte :

Je me suis desja veu dans d'assez grands hazards ;
Enfin je veux chercher Hector de toutes parts.
[illegible] Pâris ?

ACHILLE.

J'en doute ; mais sur toy chacun s'attachera[1].

PATROCLE.

Elle redoublera ma force et mon courage.

ACHILLE.

Si tu crois en pouvoir tirer quelque avantage,
Je te l'accorde. Arbate, il faut la luy donner.

Achille à Patrocle.

Pren garde, encore un coup, de trop t'abandonner.
Pousse les Phrigiens, redouble leurs alarmes ;
Ne te va point aussi jetter seul dans leurs armes ;
Devien, pour ton ami, mesnager de tes jours ;
Si tu ne l'es pour moy, sois-le pour tes amours,
Sois-le enfin ; c'est à moy d'en répondre à Lydie.
Nostre commun bonheur va rouler sur ta vie.

PATROCLE.

Mes jours sont-ils si chers, seigneur ; et sçavez-vous
Si l'on vous avoûra d'un sentiment si doux ?
Je me flate pourtant[2]. Protegez ce que j'ayme.
Nous avons à Lydie osté le diadème ;
J'ayday les conquerans à luy ravir ses biens :
Mort ou vif, je la veux récompenser des miens.
Tout est en vostre main : tenez-luy lieu de frere.

ACHILLE.

Tu t'en acquiteras toy-mesme.

PATROCLE.

Je l'espere.

Quel que soit le démon dont ce mur s'appuyra,
Vous me regarderez, et cela suffira.
Je reviendray tantost mettre aux pieds de Lydie

1. Premier texte : *et tout un camp sur toy s'attachera.*
2. Premier texte : *Flatons-nous toutefois.*

Le succès glorieux[1] d'une action hardie;
Sinon, vostre devoir est de la consoler.

ACHILLE.

Patrocle, embrasse-moy ! je ne te puis parler.
La voicy. Ton dessein, sans doute, est connu d'elle;
Arbate l'aura dit.

SCÈNE IV.

LYDIE, ACHILLE, PATROCLE.

LYDIE.

Ami, quelle nouvelle?
Que vient-on de m'apprendre? Hé quoy! sans mon congé
Vous vous estes, Patrocle, au combat engagé?

ACHILLE.

Je le laisse avec vous: faites agir, madame,
Tout ce que vous avez de pouvoir sur son ame.

LYDIE.

En ay-je assez? hélas!

ACHILLE.

Essayez: j'ay tout dit.
Voyez si vous aurez sur luy plus de crédit:
Qui resiste à l'ami se rend à la maistresse.

SCÈNE V.

PATROCLE, LYDIE.

LYDIE.

Voila donc vostre amour! C'est là cette tendresse
Que vous me promettiez, après qu'on m'eut osté

1. Premier texte : *Le glorieux succès...*

Biens et sceptre, enfin tout, jusqu'à la liberté?
Quand Achille s'en vint desoler nostre terre,
Si quelqu'un signala son nom dans cette guerre,
Ce fut vous. L'oseray-je à ma honte avoüer?
Je cherchay dans mes maux matiere à vous loüer.
Aux dépens de mon cœur vous vous fistes connetre:
Ce me fut un plaisir de vous avoir pour maistre,
Je ne regretay point ce que j'avois perdu.
Je l'aurois refusé si l'on me l'eust rendu.
Et vous, cruel! et vous, pour toute récompense,
Vous mettez avec moy vostre gloire en balance!
Vous ne l'y mettez point; j'ay pour vous moins d'appas;
Cependant on a veu que je n'en manque pas.
Avant que d'estre icy comme esclave emmenée,
Les monarques voisins briguoient mon hyménée;
Tous me vinrent offrir leur ayde en mes malheurs.
Je les vis tous perir, sans leur donner des pleurs;
Je fis des vœux pour vous, ingrat, contre moy-mesme.

PATROCLE.

Que ces roys sont heureux! mourir pour ce qu'on ayme!
Meriter doublement de vivre en l'avenir!

LYDIE.

Je vous demande moins, et ne puis l'obtenir.
Ne me préférez plus un fantosme de gloire;
Après m'avoir conquise, est-il quelque victoire
Qu'un cœur ambitieux ne doive dédaigner?
Ne vous suffit-il pas d'avoir sceu me gagner[1]?
Considérez l'état où je serois réduite,

1. On lit en marge de cette scène les deux vers suivants qui ont été effacés :

Ne te suffit-il pas de regner sur mon cœur?

PATROCLE.

Vous m'aymez d'autant plus que je chéris la gloire.

Si ce combat avoit une funeste suite.

PATROCLE.

Achille vous seroit tousjours un protecteur.

LYDIE.

Achille est de mes maux le principal auteur;
Et vous, par ce discours vous offensez Lydie:
Qu'ai-je besoin, sans vous[1], de conserver ma vie?
Si le destin me veut à ce poinct affliger,
Les enfers me sçauront contre tous protéger.

PATROCLE.

Madame, au nom des Dieux, cessez de me confondre:
Voicy ce que je puis en deux mots vous répondre.
Plust aux dieux qu'il fallust donner mon sang pour vous!
Le trespas n'auroit rien qui ne me semblast doux.
Mille fois en un jour demandez-moy ma vie,
Vous serez avec joye aussitost obéie:
Je ne prefère point ma gloire à vos attraits;
Du deshonneur, sans plus, j'apréhende les traits:
Vous y devez pour moy vous-mesme estre sensible.
On s'en va[2] renverser ce mur inaccessible.
Verray-je, pour un jour, tous mes jours diffamez?
Vous me haïriez lors autant que vous m'aimez:
Quand vous le soufririez, je me dois satisfaire.

LYDIE.

Va, de tels sentimens ne me sçauroient déplaire.
J'ay voulu t'émouvoir; mais, si je l'avois fait,
Je m'en applaudirois[3] peut-estre avec regret.
Rien ne presse: joüis encor de ma présence,

1. Premier texte: *Qu'ay-je besoin, vous mort...*

2. Premier texte : *Quand on va...*

3. La Fontaine a d'abord écrit: *Je m'en applaudirois moi mé,* mais il n'a pas achevé.

Tes projets sont remplis de trop d'impatience:
Je te laisse à l'honneur sacrifier ce jour;
Mais tu me dois aussi quelques momens d'amour,
Le ciel nous les envie; Arbate te vient dire
Que tout est prest, que tout à ta gloire conspire;
Peut-estre à mon malheur!

PATROCLE.

Madame, espérons mieux.

LYDIE.

Avant que de courir à ces funestes lieux,
Aproche et tens la main; celle-cy t'est donnée
Pour gage des douceurs d'un fidele hyménée.
Te voicy mien, Patrocle, et tu n'es plus à toy.
Sois avare d'un sang que je prétends à moy.
J'entends desja le bruit des premieres alarmes:
Allons, mes propres mains te vestiront tes armes.
Promets-moy, tout au moins, de modérer ton cœur.

PATROCLE.

Je vous promets de vaincre, après cette faveur.

FIN D'ACHILLE

ET DU TOME CINQUIÈME.

TABLE

DU TOME CINQUIÈME.

FIN DE LA TABLE.

Verneuil-sur-Avre. — Imprimerie H. Turgis. — 6-1926